





VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

Le douzième volume est accompagné de neuf planches, dont quatre triples et quatre doubles ; ce qui forme vingt-une planches.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

TOME DOUZIÈME.



PARIS,
C.L.F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

1819.

ANNALES

DES FAITS ET DES SCIENCES MILITAIRES,

Faisant suite aux Victoires et Conquêtes des Français, de 1792 à 1815.

C. L. F. PANCKOUCKE, Éditeur, rue des Poitevins, n° 14.

Le treizième cahier vient de paraître, avec une carte du camp de Chumla, par M. Barbié-Dubocage.

Les souscripteurs doivent renouveler leur abonnement en janvier.

Il paraît un cahier de quatre-vingt-seize pages à la fin de chaque mois. Prix : 8 francs pour trois mois, 15 francs pour six mois, 30 francs pour l'année. Le prix de l'abonnement doit être envoyé à l'éditeur, rue des Poitevins, n°. 14, par un bon sur la poste, ou par un ami à Paris, ou déposé chez les libraires des départemens.
La plupart des cahiers sont accompagnés de cartes, de plans, de portraits, etc.

Extraits des journaux sur les Annales militaires.

(Journal du Commerce du 3 janvier 1819.)

La science militaire, qui se compose, comme toutes les sciences, de théories et de faits, mais dont les faits sont d'une nature si grave et les théories si importantes, devait, plus que tout autre, gagner à l'établissement des recueils semi-périodiques. Ce qui a surtout assuré le succès des *Annales des faits et des sciences militaires*, c'est l'esprit d'indépendance dans lequel elles ont pu dès-lors être rédigées. Nous ne ferons que rendre aux savans rédacteurs de cet ouvrage la justice qu'ils méritent, en assurant qu'ils ont loué sans flatterie et critiqué sans crainte les ordonnances militaires. A cet égard, on doit distinguer, dans les huitième et dixième cahiers, deux articles où l'ordonnance portant création des intendans-militaires est discutée avec beaucoup de sagacité.
M. le général Beauvais a donné un précis historique très-

bien fait des commencemens de la révolution de l'Amérique espagnole jusqu'au mois d'avril 1817. Nous ne saurions trop louer cet écrivain de s'être arrêté à cette époque; il attend des documens certains, il ne veut point marcher au hasard et raisonner sur des conjectures.

M. Carrion-Nisas a tracé, dans les onze cahiers qui ont paru jusqu'à ce jour, l'histoire succincte de l'art militaire, de ses perfectionnemens, de ses vicissitudes, depuis son origine jusqu'à l'invention de la poudre à canon. Il continuera à analyser les principaux ouvrages qui caractérisent l'état de la science dans les divers siècles. Machiavel, Feuquière, Folard, le maréchal de Saxe, Guibert, Puységur, Lloyd, ne lui fourniront pas moins d'occasions de faire briller son érudition et son éloquence, que Xénophon et Végèce; ils seront même plus intéressans, parce qu'ils se rapprochent davantage de nous, et qu'il sera souvent question des progrès de l'art militaire dans notre belle et glorieuse patrie.

Le compte rendu des ouvrages militaires qui paraissent tous les jours, soit qu'ils traitent de l'état de la science, soit qu'ils exposent la puissance militaire d'une nation, était aussi du domaine des *Annales*. C'est dire assez avec quel talent cette partie est traitée, que de nommer MM. Carrion-Nisas, Esménard, Thiébault, Viennet, Guingret, Dupin, Langlès, Barbié-Dubocage, le colonel Bardin, etc., etc.

M. Gail a enrichi le onzième cahier d'une dissertation sur la bataille de Cannes. Il y prouve très-pertinemment qu'elle a été livrée sur la rive droite de l'*Aufide*, et non sur la rive gauche, comme l'ont prétendu ou laissé croire la plupart des historiens. L'opinion de M. Gail est au surplus celle de plusieurs généraux distingués, et notamment de M. le maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

L'article *Variétés* contient des extraits curieux des journaux militaires de tous les pays, ainsi que des notices biographiques sur les hommes de guerre les plus remarquables des différentes contrées du globe.

Nous finirons cet examen rapide en faisant remarquer à nos lecteurs que toutes les histoires militaires qui paraissent en ce moment, ne parlent que des guerres où les Français se sont illustrés par leurs victoires ou leurs malheurs; et qu'ainsi c'est une heureuse idée qu'ont eue les rédacteurs des *Annales militaires*, que d'écrire avec impartialité les guerres récentes des Anglais avec les Danois et les Américains, et des Russes avec les Suédois et les Turcs, etc., etc. C'est un vide qu'ils remplissent dans l'histoire militaire des trente dernières années. M. le général Beauvais a commencé un précis très-intéressant de la campagne faite par les Anglais

dans la Floride occidentale et la Louisiane contre les troupes du général Jackson. M. Barbié-Dubocage décrit le siége de Chumla par les Russes; et, en parlant d'une guerre qui n'a existé qu'en projet, M. Langlès traite de la possibilité d'une invasion dans l'Inde, d'après un ouvrage récent de M. Macdonald Kinneir.

Extrait du Journal général du 7 janvier 1819.

Le douzième cahier des *Annales des faits et des sciences militaires* vient de paraître. Nous y avons remarqué la relation que fait M. le général Beauvais de la campagne des Anglais contre les Etats-Unis, en 1814, dans la Floride occidentale et la Louisiane; elle nous a paru surtout exceller par une narration claire et rapide des faits. M. le capitaine de vaisseau Parisot rend compte, dans ce cahier, des *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées de France et d'Angleterre*, que vient de publier M. Charles Dupin, membre de l'Institut: cette analyse est digne de l'ouvrage, c'est en faire assez l'éloge. Nous devons aussi au colonel Bardin un excellent article sur les *adjudans des corps à pied de la ligne*. Nous ne nommerons l'article *Variétés* que pour dire qu'il est très-bien rédigé. Mais, sans contredit, ce qu'il y a de plus remarquable dans ce douzième cahier, c'est ce que dit M. Carrion-Nisas au sujet de la campagne de 1815, dont il parle pour la deuxième fois. Nous croyons intéresser vivement nos lecteurs, en citant les passages suivans sur la bataille de Waterloo:

« Certes, Napoléon a des reproches à faire à ses lieutenans, dit l'auteur; mais que lui-même en soit exempt, c'est ce que l'apologie même du général Gourgaud n'ose pas nettement prononcer. C'est en vain qu'il présente avec art tout ce qui est en sa faveur; en vain il le montre tour à tour plein de prévoyance et d'ardeur, de sagacité et d'audace, devinant quand on doute, doutant quand on se confie: une chose d'abord me frappe; c'est une difficulté, une contradiction que le plus hardi ne saurait expliquer, que le plus sage ne saurait résoudre.

« Le général Rogniat, aide-de-camp du général en chef, et présent à l'affaire, nous a dit en propres termes: « Pour-» quoi Napoléon se tenait-il hors de portée de bien voir? » Pourquoi ne surveillait-il pas son champ de bataille, pour » donner et faire exécuter ses ordres? Tout général en chef » n'est-il pas responsable des fautes qui se commettent sur » champ de bataille qui n'a qu'une demi-lieue d'étendue? » Et le sien n'était guère plus grand. »

» Ailleurs il dit : « Napoléon, trop éloigné du champ de » bataille pour bien voir, parut surpris et douta un moment » que les masses de cavalerie qu'il voyait au milieu des An- » glais, lui appartinssent, etc. »

« Aujourd'hui le général Gourgaud, pareillement aide-de-camp du général en chef, et présent à toute la journée, nous dit : « Napoléon parcourut toute la ligne; il se plaça » sur une éminence près la ferme de la Belle-Alliance, d'où » il apercevait tout, les ailes ennemies, aussi bien que les » ailes françaises; de là il était en état de juger tous les mou- » vemens que l'ennemi ferait aussitôt qu'il se verrait menacé » sur son centre, et avait sous sa main toutes les réserves » pour pouvoir en disposer rapidement, se mettre à leur » tête, et remédier aux manœuvres inattendues de l'en- » nemi. » On le voit, en effet, disposer deux fois, avec un soin particulier, des colonnes pour l'attaque; plusieurs autres passages, d'une teneur analogue, confirment celui-ci, et s'appliquent aux différentes phases de l'action. Soutiendra-t-on cependant que les assertions des deux narrateurs s'appliquent à des instans différens de la même journée? Mais la bataille ne fut pas démésurément longue; et, si on veut les lire attentivement, les passages de part ni d'autre ne comportent une semblable interprétation.

« Actuellement, auquel croire de ces deux témoins également irrécusables? Il est donc des points d'histoire destinés à rester éternellement problématiques?

« Ce qui me frappe encore, c'est que, malgré ce qu'on vient me dire des réserves, je n'en vois point au moment du besoin. C'est avec les réserves qu'on gagne les batailles. Quand on a eu la prudence de garder des troupes fraîches pour la fin d'une journée; quand les deux lignes contendantes se sont épuisées par les mêmes efforts et les mêmes sacrifices, en combattant, comme disaient les Romains, *æquo marte*, alors le moindre poids tombant dans un des bassins d'une balance égale, la fait rapidement pencher; personne, sans doute, ne connaissait mieux cet artifice de la guerre que Napoléon, qui l'avait, en quelque sorte, rendu classique. Il semble l'oublier ici; mais ses ennemis s'en souviennent, et lui arrachent la victoire par l'emploi habile ou heureux d'une réserve; quelle réserve cependant! une poignée d'hommes, et quelques minutes décident de cette bataille de géans. Ce moment fait frémir dans le récit du général Gourgaud, bien qu'il ne s'écarte point en cette occasion de la simplicité avec laquelle les bons esprits traitent toujours les grandes choses.

Quand la bataille de Marengo eut été gagnée, et on sait

à quoi elle tint, le premier consul, ayant laissé sa suite à l'écart, était entré dans une de ces petites maisons construites au milieu des vignes pour les garder; il arpentait à grands pas, en long et en large, cet espace qui n'était ni large ni long; il paraissait absorbé dans une rêverie profonde : Gérard Lacuée, alors son aide-de-camp (je le tiens de ce brave, mort deux ans après à l'entrée de la campagne d'Austerlitz), s'approche de lui pour lui faire un rapport; Bonaparte l'écoute avec assez de distraction, et lui récite, à haute voix et avec chaleur, ces quatre vers de la *Mort de César* :

« J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde, entre mes mains, j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en tout événement,
Le destin des Etats dépendait d'un moment.

« Avec quel sentiment différent le même homme devait retrouver la même vérité, dans cette nuit où il fuyait, entraîné par les débris de cette armée, tout à l'heure encore victorieuse, qu'un moment venait de disperser! Mais, nous l'avons déjà dit, ce moment il fallait l'avoir prévu; il fallait avoir su se l'assurer par des ressources sagement ménagées, ou plutôt il fallait éviter une chance unique et décisive, en multipliant les chances partielles.

« Revenant aux détails de la fin de cette bataille, je vois qu'abandonnant au commandant de l'aile gauche une tête de colonne de quatre bataillons de la garde, après avoir changé forcément la destination de huit autres, il ne lui resta, en définitive, qu'un régiment en seconde ligne à la gauche de Planchenois.

« Ne pouvait-il donc pas s'être ménagé des réserves d'une toute autre importance? Nous sommes obligés de répéter ici ce que nous avons déjà dit à propos de l'ouvrage du général Berton : un détachement de la force de celui de Grouchy est inexplicable; car, si l'ennemi fuyait, il ne fallait pas quarante-cinq mille hommes pour le poursuivre; et, s'il ne fuyait pas, il ne fallait pas quarante-cinq mille hommes pour l'observer.

« Viennent ensuite, dans le récit du général Gourgaud, des raisonnemens plus ou moins spécieux, mais qui ne vont point au fait. Nous-mêmes, nous avons observé ailleurs que le généralissime français était peut-être autorisé, par les règles générales de la guerre, à ne pas penser que le généralissime anglais dût accepter une bataille adossé à la forêt de Soignies; mais si nous n'avions pas fait cette observation dans une simple note, nous aurions dès-lors ajouté que, pour quiconque a étudié la carrière militaire de lord Wel-

lington, il est facile de reconnaître que partout il a fait la même faute, et que partout, et par les mêmes raisons, elle lui a également réussi.

« En effet, à Vimeiro, à Talaveira, à Busaco, il était dans des positions et des chances à peu près pareilles. A Busaco, il était perdu, si nous avions tourné sa position, ce qui était facile, au lieu de l'attaquer de front, et de prendre, comme on dit, *le bœuf par les cornes*; il était également perdu à Vimeiro, si nous avions *pu*; à Talaveira, si nous avions *su* retarder le moment d'une action : mais les Anglais sont encore vis-à-vis de nous ce qu'ils étaient à Créci, à Poitiers, à Azincour, et nous sommes encore vis-à-vis d'eux ce que nos pères étaient à Créci, à Azincour, à Poitiers, sans que le temps et les progrès de la science aient rien modifié sous ce rapport. Les Anglais comptent sur leur phlegme et leurs précautions matérielles pour briser la première impétuosité de nos attaques, et avoir ensuite bon marché de ce que les autres peuples appellent *la furie française*; nous n'avons pas encore su prendre sur nous de déjouer ces calculs : est-ce donc que nous sommes incorrigibles, ou qu'on n'a pas travaillé sérieusement à nous corriger ?

Nous invitons nos lecteurs à recourir à l'ouvrage même ; ils y verront des jugemens militaires et politiques, que nous ne *pouvons* donner ici, énoncés avec autant d'impartialité que de talent et de patriotisme.

PORTRAITS
DES GÉNÉRAUX FRANÇAIS.

La sixième livraison des Portraits des généraux français paraît avec le tome douzième des Victoires.

Madame la princesse de Wagram a bien voulu nous permettre de faire copier à son château de Grosbois plusieurs portraits et bustes que nous nous avions désespéré de pouvoir trouver pour notre collection.

La quatrième livraison offre,

BERTHIER (Alexandre). « Le chef de l'état-major-général de la célèbre armée d'Italie, celui qui monta vainqueur au Capitole, en 1797; le major-général de la grande armée française; celui qui fut jugé digne de porter l'épée de connétable, ne mérite-t-il point de paraître au premier rang de nos illustres capitaines ? » (*D'après un portrait de M. Boze, peintre du roi.*)

HOCHE. « Sorti, comme Marius, de la classe des plus obscurs plébéiens rang des simples soldats, il n'a point, à l'exemple du général romain, et du fait tourner les victoires qu'il remporta, au profit d'une ambition démesurée. Modeste comme Cincinnatus, simple comme Fabricius, républicain comme tous les deux, il battit les ennemis du dehors. Loin de fomenter les dissensions civiles, il chercha à les étouffer dans leur foyer, et il y réussit, au moins pour quelque temps. S'il eût eu à combattre un autre Sylla, nu autre César, la victoire aurait été long-temps douteuse entre les deux généraux, et l'heureux consul n'eût peut-être point envahi la dictature et l'empire. » (*D'après un tableau de famille communiqué par madame veuve Hoche.*)

MARMONT. « Officier distingué dans l'arme de l'artillerie, cette carrière ne lui parut pas assez vaste pour développer tous ses moyens militaires. Il guidait une demi-brigade à l'attaque de Malte, et l'enlèvement du drapeau de l'ordre lui valut le grade de général. L'histoire des campagnes en Allemagne le signale dans plusieurs combats remarquables. Son commandement en Dalmatie et sa conduite à Wagram lui valurent le bâton de maréchal de France. Il s'en montra digne aux combats de Lutzen et de Bautzen. Honoré de la confiance du roi, ses titres en ont acquis plus d'éclat. » (*D'après un portait de Robert Lefèvre.*)

MASSENA. « Son éloge est renfermé dans ce surnom : *enfant gâté de la victoire.* Quelques nuages ont pu obscurcir un instant, vers la fin de sa carrière, l'éclat de sa gloire militaire : aux yeux de la postérité son front paraîtra toujours environné de l'auréole des héros. » (*D'après un portrait communiqué par son fils.*)

La cinquième,

BRUIX. « Le nom de cet officier-général de marine était déjà connu dans ce corps avant la révolution. Il fut major-général de l'escadre de l'amiral Villaret. La campagne dans la Méditerranée lui fait honneur. Il y soutint l'honneur du pavillon français. Il ne lui manqua que des circonstances favorables pour donner

plus de développement à ses hautes conceptions et à ses talens distingués. »
(*D'après une miniature communiquée par la famille.*)

EUGENE BEAUHARNAIS. « Nouvel exemple d'un prince sorti du rang des guerriers français. Celui dont il porte le prénom (le prince Eugène de Savoie) fut moins heureux que lui, malgré le grand éclat de sa gloire militaire. Le compagnon de Marlborough obtint ses succès en combattant avec les étrangers contre la France, sa patrie : le gendre du roi de Bavière a recueilli tous ses lauriers en marchant à la tête de ses concitoyens. » (*D'après un tableau fait à Munich.*)

MURAT. « Les titres de grand-duc et de roi qu'il a portés dans les dernières années de sa vie, furent bien moins honorables pour lui que celui de général, qui fut accordé à sa bravoure encore plus qu'à ses talens militaires. » (*D'après Isabey.*)

SOULT. « Général en 1794, digne lieutenant de Masséna dans la défense du pays de Gênes, il contribua d'une manière remarquable à nos victoires en Allemagne, notamment dans les champs d'Iéna et de Friedland. Adversaire redoutable et souvent heureux des généraux anglais, il disputa la victoire sous les murs de Toulouse avec une armée des deux tiers moins nombreuse que celle des alliés. » (*D'après un portrait à l'huile communiqué par son frère.*)

La sixième,

LAFAYETTE. « Ce fut dans les champs de l'Amérique septentrionale, en soutenant la cause d'une juste indépendance, qu'il se prépara glorieusement à défendre sa patrie, menacée de l'invasion de l'étranger. Royaliste constitutionnel, il ne lui fut pas permis alors de faire écouter d'utiles conseils, de développer les fruits d'une sage et heureuse expérience. Obligé de fuir une patrie où sa tête était proscrite, il parut encore redoutable aux ennemis de la France, puisqu'ils le retinrent dans les fers. Il ne dut sa liberté qu'à nos victoires. Ayant quitté la carrière militaire, il est resté citoyen. » (*D'après une belle miniature de mademoiselle Clary P.....*)

BEURNONVILLE. « Le nom de ce pair de France se rattache au souvenir de nos premiers exploits dans la guerre de la révolution. S. M. le roi Louis XVIII n'a-t-il pas eu la même pensée, quand il a donné au général de l'armée de la Moselle, à l'ancien ministre de la guerre détenu chez les Autrichiens, le bâton de maréchal de France ? » (*D'après M. Boze, peintre du Roi.*)

MACDONALD. « L'ordre de la Légion-d'Honneur ne pouvait avoir un plus digne chancelier. L'illustration de ce maréchal de France remonte aux premières campagnes. La Belgique, la Hollande, l'attestent. Si la bataille de la Trebbia, disputée avec tant de résolution, de preuves de talens et d'intrépidité, n'est point un des brillans trophées de Macdonald, du moins l'éminent avantage d'avoir réuni (après trois jours de combats sanglans) ses troupes à l'armée de Moreau, ne peut lui être contesté. Fidèle à l'amitié, il resta long-temps éloigné du champ de bataille. Il y reparut pour recevoir le bâton de maréchal. » (*D'après M. Boze.*)

BERNADOTTE. « Aucun Français n'oubliera que c'est la réputation de cet illustre général qui l'a placé au rang auguste qu'il occupe chez une nation du Nord. » (*D'après Gérard.*)

Le prix est de deux francs cinquante centimes pour les Souscripteurs des Victoires *seulement*, et de trois francs cinquante centimes pour les *non*-Souscripteurs aux Victoires.

Il a été tiré dix in-4°. sur papier superfin ; ce sont les dix premières épreuves avant la lettre. Prix de chaque cahier, cinq francs pour les Souscripteurs des Victoires, et sept pour les non-Souscripteurs.

Aucun portrait ne sera vendu séparément.

EXTRAITS

DES JOURNAUX

SUR LES VICTOIRES ET CONQUETES.

Journal général du 11 septembre 1818.

TOME NEUVIEME.

L'éditeur de cet ouvrage important poursuit son entreprise avec un succès mérité. Les événemens qui font la matière du tome IX, et les riches couleurs qui ont été employées pour en former le tableau, ne peuvent que piquer la curiosité du public, et justifier de plus en plus sa confiance et les encouragemens qu'il donne à cette noble entreprise.

La période comprise dans ce volume s'étend depuis les premiers mois de 1798 jusqu'à la fin de la même année.

On y voit les préparatifs de cette fameuse expédition maritime dont le but ne put être pénétré par le gouvernement anglais, malgré la multitude d'individus initiés dans le secret, et la réunion d'une armée sur les côtes de la Méditerranée. Les détails curieux qui précèdent l'embarquement de l'armée d'Egypte sont un nouveau démenti donné aux écrivains qui ont hasardé l'opinion d'un prétendu exil du général en chef, de tant d'illustres généraux, de tant de savans distingués qui se seraient laissé associer à sa disgrâce, d'une flotte si belle, si bien approvisionnée, et d'un si grand nombre de braves de toutes armes, dont la perte volontaire et impolitique n'aurait fait que précipiter la chute d'un gouvernement assez aveugle pour se priver d'un si grand appui.

Des faits particuliers que nous pouvons faire connaître, et qui trouvent ici naturellement leur place, viennent à l'appui de l'opinion énoncée au commencement de ce volume. Le directoire exécutif avait accueilli avec un grand intérêt, à la fin de l'an V, un travail que lui avait présenté, sur les côtes

de la Turquie, M. de Lazowski, ancien ingénieur des ponts et chaussées, et alors chef de bataillon du génie, qu'il avait chargé d'une reconnaissance de la Romélie, du Bosphore et de la Natolie, et il lui avait ensuite demandé un mémoire politique sur la situation actuelle de la Turquie et sur la nature réelle des relations de la Porte ottomane avec la république française.

Ce nouveau mémoire, rédigé par un ingénieur aussi éclairé, après avoir indiqué une opération qu'il ne nous appartient pas de divulguer, même aujourd'hui, contenait ces mots : « ..... L'Égypte suit naturellement son sort. Pour faire cette conquête importante, ou, je dirai mieux, pour tirer l'Égyptien de la servitude dans laquelle il gémit depuis si long-temps, il suffira de chasser de cette contrée fertile dix à douze mille mamelouks, très-braves sans doute, mais sans artillerie, sans connaissances militaires, et toujours divisés entre eux.

« C'est alors que notre commerce, loin d'être borné à partager concurremment le produit médiocre de l'inculte Turquie, prendrait l'accroissement illimité que lui donnerait d'abord l'exploitation du pays le plus fertile du monde, et ensuite la navigation de la mer Rouge, cette route si abrégée des mers de l'Inde.

« Nous aurions de plus, à la proximité de nos ports, les grains si nécessaires à nos départemens méridionaux, les cafés, le sucre, l'indigo, le coton, le chanvre et toutes les productions de l'Egypte, que nous allons chercher au loin dans nos colonies et dans le Nord.

« L'Angleterre ne serait plus le seul entrepôt des marchandises de l'Inde; et la balance de ce commerce serait d'autant plus à notre avantage, qu'ayant infiniment moins de route à faire, nos arrivées et nos rentrées seraient plus promptes, et nos frais beaucoup moindres. »

L'auteur ajoute ici des considérations essentielles qui tiennent à l'opération préalable, sur laquelle nous ne jugeons pas convenable de nous expliquer.

Le directoire désira que ce mémoire fût communiqué au général en chef, qui avait le secret du gouvernement; et pour que cette communication fût plus intime, le général Lemarrois et le jeune Sulkowsky, aides-de-camp de ce général, lui présentèrent Lazowsky, d'origine polonaise, que le général accueillit, et qu'il fit comprendre bientôt après dans la liste des officiers qu'il emmena en Egypte.

Le même Sulkowsky rendit un semblable service au colonel du Plessis, ex-commandant de la garde à cheval du directoire, et employé précédemment dans les armées de

l'Inde. Ce colonel, auteur du *Manuel du Cipaye*, avait présenté le projet d'une mission militaire et politique auprès de Tipoo-Sultan, dont il était connu et estimé. Le général en chef voulut aussi que du Plessis fût de son expédition, et c'est ce même officier qui périt d'une manière si glorieuse, après des prodiges de valeur, dans la Haute-Egypte, au combat de Byrr-âl-Barr, le 2 avril 1799, à la tête du régiment de hussards, septième *bis*.

Nous devons ajouter que toutes ces entrevues avaient eu lieu sous l'approbation spéciale de celui des directeurs qui passait pour s'intéresser davantage à la fortune du général en chef. Or, l'on découvre dans ces détails un concours bien unanime entre le gouvernement et le chef d'une armée avec laquelle il n'était pas possible qu'on eût voulu inutilement sacrifier les Kléber, les Desaix, les Reynier (c'est ainsi qu'il faut écrire ce nom), les Bon, les Dugua, les Lannes, les Lanusse, les Damas, les Rampon, les Mireur, les Davoust, les Caffarelli, les Dommartin, etc., etc. Il ne faut ajouter à la liste qui commence la page 9 du volume que les noms si honorés de Belliard, de Friant, de Fugières, puisque MM. Andréossi, Dupuis, Marmont, etc., ne furent promus au grade de général que dans cette mémorable campagne.

D'ailleurs, une observation qui repousse l'opinion erronée de l'exil, peut naître de la conduite tenue par le directoire avec le même général, lorsque accourant de l'Egypte, ce dernier eut rompu le ban de la quarantaine, et qu'il se présenta, même avec une certaine hauteur, au directoire, lors de son arrivée à Paris, le 16 octobre 1799. Certes, l'occasion était belle, et les prétextes n'auraient pas manqué pour satisfaire un ressentiment qui se fût couvert de la nécessité de maintenir la discipline et de venger les lois sanitaires.

Les chapitres 2 et 3, ainsi que les 1er et 2e paragraphes du chapitre 4, sont consacrés au récit des sept premiers mois de cette glorieuse campagne de l'Egypte. On y voit que l'armée française s'emparait de l'île de Malte le jour même où Nelson, chargé de surveiller les opérations de notre flotte, paraissait sur les côtes de Provence. Tous les détails sur la prise de Malte, sur les incertitudes de Nelson, sur les secours qu'il reçoit en Sardaigne, au mépris des traités, sont d'un grand intérêt.

On suit avec anxiété la flotte et l'armée qui, d'après divers journaux nautiques (*Voyez* page 82), se seraient trouvées presque dans les mêmes eaux que l'escadre anglaise, dans la nuit du 22 au 23 juin, et l'on assiste au débarquement si difficile du 1er juillet.

D'après le récit publié par le général Berthier, nous croyons

que ce fut pendant l'attaque d'Alexandrie et non pas à l'époque du débarquement, que le commandant de la caravelle turque fut mandé pour rassurer les habitans sur les intentions des Français, d'autant plus que le consul Magallon avait d'abord démontré la nécessité d'employer la force pour triompher des mauvaises dispositions des habitans.

Nous pensons aussi que ce ne fut pas par habitude pour les voies promptes (page 37), que le général se détermina à marcher directement vers le Kaire, mais parce qu'en côtoyant la mer pour gagner l'embouchure du Nil à Rosette, il aurait fallu traverser, à une lieue d'Aboukir, le détroit de deux cents toises de large, qui joint le lac Maadieh à la mer, et que n'ayant rien de préparé pour ce passage, la marche de l'armée aurait été beaucoup trop retardée.

D'autres difficultés attendaient les Français au milieu du désert. En proie aux horreurs de la faim et d'une soif dévorante, il leur fallut combattre, vaincre à Damanhour, à Chébreis où les savans Monge et Berthollet déployèrent une rare intrépidité, et surtout à Giseh, *non loin de ces fameuses pyramides du haut desquelles quarante siècles contemplaient nos soldats*, suivant la belle expression de leur général (p. 55).

Quand on songe que le Kaire (ville de victoire) est peuplé de trois cent mille habitans, et qu'à sa perte ou à sa conservation se trouvent attachées la conservation ou la perte de toute l'Egypte, suivant les anciennes traditions du pays, concevra-t-on qu'un détachement de deux cents hommes fut chargé d'en prendre possession; que, pénétrant pendant la nuit dans les rues de cette immense capitale, on ne rencontra pas un seul individu, qu'on poussa l'audace et la confiance jusqu'à faire battre la marche par un tambour, et qu'enfin, excédés de fatigue et de chaleur, les Français, conduits par le brave général Dupuy, enfoncèrent les portes d'une habitation qui se trouva être celle d'un chef de mameloucks, et y attendirent tranquillement le retour du jour et du reste de l'armée? Cette étrange prise de possession, qui figurerait très-bien dans les contes des *Mille et une Nuits*, n'a pourtant rien que de très-exact, et elle est attestée par le rédacteur même de ce récit (page 64), qui accompagnait, en qualité d'adjudant-général, ce faible détachement composé de grenadiers de la 32ᵉ. Ce n'était pas là première fois que ce corps immortel recevait un témoignage honorable de confiance. « J'étais tranquille, avait dit le général en Italie; la 32ᵉ était là! »

C'est dans l'ouvrage même qu'il faut suivre toutes les opérations militaires dans la Basse-Egypte, l'expulsion d'Ibrahim-Bey au-delà des limites de la Syrie, et le commencement de

l'héroïque expédition du général Desaix dans le Fayoum, vers cette Haute-Égypte, où tant de ruines annoncent l'ancienne existence de peuples florissans, et où Denon, entraîné par l'amour des beaux-arts, dessinait de sang-froid ces antiques monumens sur un sable enflammé, au milieu du cliquetis des armes, et sous le cimeterre des mameloucks.

Mais une grande catastrophe sur mer balançait les avantages de l'armée de terre sur les rives du Nil; la rade d'Aboukir voyait des prodiges de courage mal secondés, des ordres mal exécutés, et Blanquet Duchayla, presque seul, porter jusqu'à l'héroïsme le devoir imposé par la subordination. La bataille d'Aboukir est décrite avec le plus grand soin. Le malheur, ici comme dans bien d'autres circonstances, n'enlève rien à la gloire; et, soit qu'on voie l'incendie et l'épouvantable éruption de l'*Orient*, soit qu'on entende l'amiral Brueys coupé en deux, déclarer qu'*un amiral français doit mourir sur son banc de quart*, soit qu'on s'attache, pour ainsi dire, avec le jeune Casabianca, sur le corps de son père mourant, et qu'on assiste aux derniers momens de ces victimes de l'amour paternel et filial, soit qu'on réponde, avec tout l'équipage du *Tonnant*, au serment sublime que lui fait prêter son capitaine du Petit-Thouars expirant, après avoir eu les deux bras et une jambe emportés, serment de ne jamais se rendre, et d'engloutir son cadavre dans la mer plutôt que de le laisser tomber au pouvoir des Anglais, on pleure sans doute sur tant de braves, mais on rend grâce à Dieu d'être Français. Il faut lire dans cette belle relation tous les détails du combat, et le nom de tous les héros dont la journée d'Aboukir a été la dernière journée.

L'ouvrage contient des pièces essentielles sur l'expédition d'Égypte, des récits curieux de diverses fêtes où le goût français se marie avec la gravité, avec le luxe de l'Orient; toutes les circonstances de la première révolte du Caire, où périrent de courageux ingénieurs des ponts et chaussées, le brave général Dupuy et Sulkowsky déjà couverts de blessures; l'organisation civile et administrative des provinces, la création de l'Institut d'Égypte, l'exposé du système de défense adopté pour la capitale et pour les places situées sur la Méditerranée, et enfin une reconnaissance de Suez sur la mer Rouge, ce point essentiel où s'étaient rattachées de si grandes espérances. On a satisfait à la juste impatience des lecteurs en leur donnant une vue et la description de Gizeh, et en y joignant les ingénieuses observations de M. Denon sur la statue colossale du Sphinx, dont la tête, après tant de siècles, semble encore proposer, comme dans la Béotie, un problème insoluble.

Journal général du 22 décembre 1818.

TOME DIXIÈME.

Les chapitres 5, 6, 7 et 8 de l'histoire de la seconde coalition forment la continuation d'un ouvrage dont l'exécution répond de plus en plus à l'attente de ses lecteurs nombreux, et à l'estime que méritent la sagesse et le patriotisme de ses rédacteurs. Lorsque, après avoir déjà annoncé neuf volumes de cette histoire éminemment nationale, nous avons à parler d'un dixième, on pourrait croire que ces nouvelles pages, chargées encore de faits militaires, ne doivent offrir que des répétitions. Mais combien le lecteur se sent surpris et entraîné par la variété des événemens, par la multiplicité des théâtres, par la distance des lieux, par le dénouement de tant de drames, et, par les vicissitudes qu'éprouvent ces nobles et valeureux acteurs qui, cette dernière année du dix-huitième siècle, figurent dans des guerres dont la barbarie les rejette aux temps les plus éloignés de la civilisation européenne!

Ce volume, en effet, ne contient que la relation des combats, depuis le mois de janvier jusqu'au mois de juillet 1799 (nivose à messidor an VII); et qui pourrait s'attendre, dans un si court espace, à voir les Français combattre en Allemagne, en Suisse, au fond de l'Italie, au-delà de Jérusalem et au pied du mont Liban, près de Thèbes aux cent portes, et jusqu'aux cataractes du Nil, dans le cœur de l'Irlande, et dans l'île antique des Pheaciens, au milieu de la mer Ionienne, enfin sur toutes les mers, comme si tant de terres n'étaient pas assez abreuvées de leur sang?

Sans doute le métier des armes, quand il est exercé par des citoyens qui combattent pour la défense de leur pays, est investi d'une grande considération. Chez la plupart des peuples, lorsque le guerrier ne périt point sur le champ de bataille où le sort le fait succomber, il rencontre un ennemi loyal, qui honore le malheur et le courage en versant le baume sur ses blessures. Mais quel sort attend celui qui tombe devant des Turcs, des Mameloucks, des Albanais, des Calabrois insurgés, des lazzaronis, ou entre les mains de Djezzar-Pacha? Les égards qui consolent, la gloire qui paye de tous les maux, sont alors remplacés par les plus cruels supplices et par ce mépris brutal que les esclaves ont pour les hommes. Voilà ce qu'il a fallu affronter dans les gorges de l'Apennin, sur les sables de la Syrie, sur les côtes de l'Epire,

l'Apennin, sur les sables de la Syrie, sur les côtes de l'Epire, dans l'île de Corfou, dans les bagnes de Constantinople, hélas! et sur les pontons d'une grande nation. Voilà ce qui mérite la reconnaissance et l'admiration des contemporains, et ce qui causera l'étonnement de la postérité.

Les trois premiers paragraphes du chapitre V, le deuxième paragraphe du chapitre VI, le second et le troisième du chapitre VIII présentent la continuation des opérations dans le royaume de Naples contre le fameux général Mack. Championnet fait insulter Gaëte par le général Rey, qui ne met qu'un obusier en batterie, et qui contraint le gouverneur à se rendre *à discrétion*. Celui-ci abandonne une place munie de soixante-dix pièces de canon, de douze mortiers, de vingt mille fusils, de cent milliers de poudre; une garnison de quatre mille hommes dépose les armes devant quatre cents soldats français. Nous verrons, huit ans plus tard (en juillet 1806) le prince de Hesse-Philipstadt laver dans son propre sang la honte de Gaëte, la défendre avec gloire, et faire payer cette conquête par la mort de deux généraux d'une haute espérance (Vallongue et Grigny).

Pendant que les généraux Lemoine et Duhesme s'avançaient sur Capoue, que le général Macdonald faisait reconnaître par le général Maurice Mathieu, et pendant que ce dernier, à la tête des braves, était mis hors de combat, le chef de bataillon Thiébault, chef d'état-major de Duhesme, se signalait par un grand acte de présence d'esprit et de dévouement pour les soldats. Il apprend, en arrivant à Sulmona, que soixante blessés ont été abandonnés par la division Lemoine, et qu'après son passage ils seront inévitablement égorgés par les habitans. Thiébault n'a aucun moyen de transport, sur-le-champ il convoque tous les habitans valides, sous prétexte d'une communication importante; et lorsqu'il les a réunis dans l'église principale, il choisit les trois cent soixante plus robustes pour porter les malades jusqu'à Capoue. Les brancards sont fabriqués, six porteurs sont attachés à chaque malade, et le précieux convoi, sauvé par Thiébault, s'avance ainsi au milieu de sa colonne.

D'autres blessés devaient, un jour, prouver au général Thiébault que la mémoire des soldats français est dans le cœur. A la bataille d'Austerlitz, des grenadiers blessés, dirigés sur l'ambulance, obligèrent les Russes, qui portaient Thiébault, de leur céder ce fardeau, se rendant ainsi solidaires de la vieille reconnaissance de leurs camarades.

Nous venons de parler d'égorgement. On a vu, dans le tome IX, que la tactique du général Mack lui avait fait recourir aux insurrections. Le peuple venait de recevoir de

bien haut l'ordre de massacrer les Français, et de renouveler, à leur égard, les sanglantes exécutions des *Vêpres siciliennes*. Cette populace superstitieuse, accoutumée à verser le sang, excitée par des individus plus éclairés et plus inhumains, était fidèle à leurs instructions. L'aide-de-camp Claye, trahi par un guide perfide, avait été dépouillé et coupé en morceaux. Une chasse était organisée contre les soldats français isolés; et les insurgés ayant pillé le parc de réserve au pont de Carigliano, et ramassé des blessés, ils les attachèrent à des arbres, les brûlèrent tout vivans, et poussèrent autour de leurs victimes des cris de joie, de fureur et de victoire. Ce fut dans un tel supplice que périrent Gourdel, aide-de-camp de Championnet, un chef de bataillon d'infanterie légère, et plusieurs autres officiers et beaucoup de soldats qu'une loi rigoureuse avait envoyés combattre contre des hommes sans doute, mais non contre des cannibales. Aussi les auteurs nous font-ils remarquer que, dans cette pénible campagne, les difficultés commencèrent seulement lorsqu'il n'y eut plus d'armée napolitaine.

La position critique de l'armée française est vivement dépeinte, lorsque, sans vivres, sans munitions, sans communication avec Rome, isolé du général Duhesme, Championnet, ne songeant qu'à vendre cher la vie de ses braves, repoussait fièrement encore les parlementaires que le général Mack ne cessait de lui envoyer. Le général ennemi fit alors tant d'instances qu'il fallut bien souscrire à un armistice, entrer, sans coup férir, dans Capoue, prendre possession de presque tout le royaume, recevoir une contribution de dix millions, et voir tous les bâtimens des puissances ennemies chassés des ports napolitains. La faiblesse inexplicable de Mack peut seule excuser l'aventureuse entreprise de Championnet.

Quoi qu'il en soit, ce dernier, incertain de l'approbation de son gouvernement, lequel avait appris à redouter l'influence des généraux en chef, qui n'attendaient pas ses instructions pour triompher, s'occupa sur-le-champ de ménager des intelligences avec les mécontens dans la ville de Naples. Les troubles survenus à l'occasion de la présence de l'ordonnateur Arcambal, envoyé pour presser le paiement de la contribution, fournirent l'occasion de marcher sur la ville. Le général Mack, qui avait accoutumé la populace aux insurrections, faillit à en devenir une mémorable victime. Les lazzaronis, le regardant comme un traître, et ses officiers comme des jacobins, voulaient le brûler dans son hôtel. Il fut trop heureux de se soustraire à leur fureur, et de venir se jeter dans les bras de Championnet, qui lui donna un

sauf-conduit pour se rendre à Milan. Laissons-le passer, nous le retrouverons à Ulm en 1805.

De pareilles dispositions, de la part des lazzaronis, rendirent l'occupation de la ville très-difficultueuse, et occasionèrent soixante heures de combats sanglans. La conduite brillante du chef de bataillon Thiébault dans l'attaque de la place Capuana, lui valut le grade d'adjudant-général, que Championnet lui accorda, le soir même, sur le champ de bataille.

Cependant, le général Macdonald avait donné sa démission immédiatement après la capitulation du 10 janvier, et le général Lemoine fut envoyé à Paris pour y chercher les instructions du gouvernement sur ce qu'on devait faire de cette nouvelle conquête. La mésintelligence qui avait éclaté entre Macdonald et le général en chef affligeait d'autant plus l'armée, que celui-ci se prononçait vigoureusement contre les spéculateurs qui l'avaient suivie depuis Rome, et qui commençaient, sous ses yeux, le cours de leurs déprédations. L'irritation fut portée à son comble : Championnet expulsa les administrations financières de son quartier-général. Le directoire soutint ses commissaires; il ne lui répugna point de punir le général de ses triomphes, de le faire arrêter à la tête de son armée, comme un autre Marillac, et de le traduire devant un conseil de guerre.

Les généraux Duhesme, Rey, Bonnamy, chef d'état-major-général, et Broussier, qui, dans les *Fourches-caudines*, venait, avec quinze cents hommes, de détruire douze mille insurgés, furent enveloppés dans la glorieuse disgrâce de leur général en chef, et partagèrent son sort. Les auteurs sont autorisés à donner à cette disgrâce le titre de glorieuse, puisque, quatre mois après, le conseil de guerre, ayant proclamé l'innocence de Championnet, le directoire, où ne siégeaient plus Reubell, Treilhard, Merlin et la Réveillère-Lépaux, remit ce général en activité de service, et lui confia de nouveau le commandement des armées, justice tardive, qui du moins parait de fleurs le cercueil où devait bientôt descendre cet illustre guerrier.

C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire les opérations qui précédèrent la disgrâce de Championnet, l'insurrection de la Pouille et de la Calabre, que sut apaiser Duhesme par sa prudence et par sa douceur. Il sut flatter l'ambition de quelques curés et la vanité des évêques, et l'on vit ces ecclésiastiques changer de langage, prêcher la liberté et l'égalité, et refuser l'absolution à ceux qui s'opposeraient au désarmement général ordonné par le général français. Duhesme et Broussier furent remplacés par Olivier et par Sarrazin, celui qui, après

de beaux faits militaires, devait un jour ambitionner un nouveau genre de célébrité. Ces nouveaux commandans reçurent l'ordre d'évacuer les provinces qui avaient tant coûté à conquérir, et qu'il fallait abandonner, ainsi que Naples, par suite des défaites essuyées dans le nord de l'Italie sous le commandement de Schérer.

Ce ministre de la guerre s'était fait nommer pour aller remplacer Joubert qui ne pouvait résister aux intrigues et à la voracité des commissaires du gouvernement, et qui avait remis l'armée entre les mains de Moreau. Schérer vint ouvrir la série des revers que les Français devaient essuyer en Italie jusqu'à la batataille de Marengo, et qui signalèrent les journées de Magnano sous Vérone, de Cassano, de la Trebbia, de Novi, la reddition des citadelles de Turin, d'Alexandrie, de Mantoue, et le célèbre siége de Gênes. Ceux de ces événemens qui ont précédé le 31 janvier 1799 sont décrits, avec des détails très-essentiels, dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, et les amis de la gloire nationale pourront encore se reposer fréquemment sur une foule de traits qui honoreront à jamais le militaire français, et jusqu'à ses malheurs.

On ne saurait trop s'attacher à faire connaître les actions particulières de nos soldats; c'est une propriété nationale qui ne peut être aliénée. Le général Broussier avait été contraint de faire un exemple sévère sur la ville de Carbonara, repaire d'assassins qui n'avaient voulu entendre à aucun accommodement. Au milieu de l'incendie, Charles, dragon du seizième régiment, voit un enfant de cinq ans enveloppé par les flammes : mettre pied à terre, se précipiter au milieu du feu, braver les débris enflammés de la maison qui s'écroulait, enlever le petit malheureux, le rapporter sain et sauf dans les rangs du régiment, tout cela fut une inspiration aussi promptement reçue qu'exécutée. Charles ignorait cette maxime qu'on osa depuis proclamer, qu'il faut étouffer le crime dans son germe, et son cœur était loin d'imputer à l'âge de l'innocence les atrocités que les troupes étaient chargées de punir. Quelle fut la récompense de pareils actes? La voici : après l'évacuation de la Pouille, les Anglais avaient débarqué des troupes près de Castel-a-Mare : ces troupes, unies aux insurgés, et secondées des bâtimens restés en rade, contraignirent la faible garnison de Castel-a-Mare de capituler. Lorsqu'elle eut posé les armes, elle fut entièrement égorgée par les Napolitains sous les yeux du détachement anglais. Un seul officier parvint à échapper à cette boucherie. Quelles guerres et quelles alliances! Ces peintures repous-

santes sont adoucies par la démonstration du miracle de la liquéfaction du sang de saint Jauvier, et par le récit de la manière dont on obtint ce miracle avant le départ des Français.

De nouvelles lumières sont jetées ici sur les opérations en Allemagne, et, en Helvétie, sur les combats de Feldkirch, de la Thur, sur les batailles de Stokach, de Zurich, où Chérin, l'ami, le compagnon de Hoche, trouva une mort glorieuse.

L'expédition de Syrie, la prise d'El-Arich, de Gazah, de Jaffa, le siége de Saint-Jean-d'Acre, les combats de Nazareth, de Mont-Thabor, la retraite de l'armée, forment un épisode du plus grand intérêt. Le pacha, qui se pare du titre de *boucher* que ses propres sujets lui ont décerné, voit les Anglais accourir à son secours, et assister aux supplices qu'il inflige à nos parlementaires et à nos prisonniers. Les auteurs, dans une note très-détaillée et très curieuse, fournissent toutes les pièces d'une grande accusation, et les moyens de l'apprécier enfin à sa juste valeur : on n'y avait pas encore répondu avec autant de détail.

On remonte le Nil avec Desaix, et l'on accompagne, dans ses opérations militaires ce *sultan juste;* car c'est de ce nom que l'a salué la Haute-Egypte ; c'est ce nom que pourront long-temps invoquer les voyageurs français sur les ruines de Thebes et sous les cataractes du Nil : hommage à jamais glorieux pour la vertu ! exemple qui ne sera pas perdu pour les âmes grandes et généreuses !

Mais lorsque tant de faits se pressent dans ce tome x, *qui est presque le double de chacun des volumes précédens;* lorsque nous voudrions décrire la courte guerre qu'il fallut faire, dans la Basse-Egypte, à l'ange El-Moohdy, envoyé par Mahomet, et tué par les troupes du général Lanusse ; lorsque nous voudrions détailler l'action brillante du capitaine de dragons Ferrier [1] à Mantoue, et tant d'autres qui se sont accumulées dans ces relations, comment ne pas réserver quelques lignes à ces marins intrépides qui, dans ce même espace de temps, ont immortalisé les noms de la *Seine*, du *Lodi*, du *Généreux*, de la *Bellone*, de la *Baïonnaise*, du *Hoche*, de la *Loire*, et de leurs officiers Ségond, Lejoille, Bigot, Bompard, Savary, Richer, Sennequier, Mallet, Drouault, Maistral, etc., etc. ? Comment ne pas appeler l'attention des lecteurs sur ces combats où la *Seine* ne succombe que sous l'effort de trois frégates anglaises, et où le *Jason*, son vainqueur, éprouve de telles avaries, qu'après être remis en mer, il ne peut résister à la tempête, et vient échouer

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

sur les côtes de Brest, et livrer son équipage aux Français ? De grands honneurs furent rendus, en France et en Angleterre, au brave capitaine Bigot, et le burin des Anglais se consacra à la gloire de la *Seine*. Comment ne pas parler des cinq combats soutenus, en cinq jours consécutifs, par la *Loire* que commandait le capitaine Ségond? Comment taire les hauts faits de la *Baïonnaise*, de son équipage et des officiers et soldats passagers sur son bord? Mais c'est dans le livre même des *Victoires et Conquêtes* qu'il faut lire tous ces détails, qu'il faut suivre une poignée de soldats français dans leur expédition d'Irlande; qu'il faut voir combattre d'autres Français à Corfou et dans les autres îles ioniennes contre les Turcs réunis aux Russes. Chabot, la Salcette, Verrières, brave Tissot, intrépide Lejoille, vous ne pûtes résister au grand nombre, et vos actions héroïques ne purent réveiller des sentimens d'humanité dans le cœur d'impitoyables adversaires! Tissot, abandonné dans Preveza, ne recule point devant une mort inévitable : ses compagnons et lui épuisent leurs munitions; réduits à combattre à l'arme blanche, ils en deviennent plus redoutables. Chaque Français immole dix Musulmans; enfin, après dix heures de combat, ces braves ne peuvent plus soulever leurs armes; ils tombent, tous sont blessés; tous sont conduits vers un monceau de têtes; ils reconnaissent leurs compagnons d'armes. On les contraint, à coups de bâton, de dépouiller ces têtes, d'en saler les peaux et de les transporter eux-mêmes à Janina. Beaucoup périssent en route. Dès que la fatigue forçait l'un d'eux de ralentir ses pas, un Albanais lui tranchait la tête et la donnait à porter à l'un des prisonniers. Le général la Salcette, l'adjudant-général Roze, le chef de brigade Hotte furent enfermés aux Sept-Tours; tous les autres officiers et soldats furent jetés et enchaînés dans le bagne!!!

On voit que si la gloire reste attachée aux exploits des armées françaises, elle a été achetée à un bien haut prix, et que ce serait un surcroît de barbarie que de leur en disputer la propriété.

La troisième livraison des Portraits des généraux paraît avec le tome x.

Les auteurs, page 388, reprochent à Bruix l'abandon dans lequel on laissa les catholiques d'Irlande, avant l'expédition romanesque d'Humbert, c'est-à-dire, vers la fin de 1797. Nous ferons observer que Bruix n'arriva au ministère que le 6 floréal an VI (25 avril 1797), époque où toute son attention dut être dirigée vers l'expédition d'Egypte, qui appareilla de Toulon, le 30 floréal (19 mai). Son prédécesseur, Préville-le-Peley, vieux marin, ne manquait ni de cou-

rage, ni d'activité. Mais les événemens du 18 fructidor an v; la division entre les conseils et le directoire; les intrigues des élections nuisirent aux travaux du dehors, et s'opposèrent à l'exécution du large plan qu'avait conçu, de concert avec Bruix et Truguet, le commandant de l'armée d'Egypte. Ce plan exposé, pages 372, 373, 374 et 375 de ce tome, est curieux, et il ajoute au mérite de cet ouvrage, dans lequel il faut consulter aussi les nombreuses notes sur la marine, qui prouvent que les rédacteurs n'ont rien négligé, comme historiens, de même qu'ils n'ont rien oublié comme bons Français.

Journal de Paris du 22 décembre 1818.

TOME DIXIEME.

L'époque dont ce volume nous retrace les événemens ne fut point glorieuse pour nos armes. La victoire a ses caprices; et le directoire, qui gouvernait alors, avait trop compté sur elle. Nous nous plaignons des Dieux, nous battons nos fétiches comme le sauvage; mais nos calamités ne sont le plus souvent que les résultats inévitables de notre imprévoyance. Une brillante incursion dans le royaume de Naples, une expédition plus brillante encore dans les contrées de l'Egypte et de la Syrie forment dans nos annales militaires de glorieux et d'intéressans épisodes. Le caractère imposant de cette conquête lointaine, les prodiges de valeur qui ont signalé le passage de nos légions sur les sables de l'Orient doivent flatter l'orgueil d'une nation belliqueuse. Mais l'intérêt de la patrie n'était-il pas évidemment compromis dans ces entreprises chevaleresques? Un traité solennel assurait à la France son indépendance et sa gloire. La maison d'Autriche avait renoncé à la Belgique et reconnu la république cisalpine. Mais le congrès de Rastadt était encore assemblé pour consolider cette paix dictée, pour ainsi dire, sous les murs de Vienne; et les regrets de ceux qui l'avaient consentie n'attendaient qu'une occasion pour la transformer en vengeance. Satisfait d'avoir détruit la première coalition, le gouvernement aurait dû rappeler ses bataillons victorieux sur les frontières reculées par leurs exploits, et imposer silence à l'ambition des chefs, calmer l'effervescence des soldats, et, derrière ce rempart inexpugnable, chercher à s'affermir par de sages institutions. La république n'en eût pas moins succombé, parce qu'elle n'est point dans nos mœurs; mais le despotisme n'eût point trouvé une législation en désordre, une nation

désorganisée. L'enthousiasme militaire, adouci par notre éducation politique, n'aurait pas été détourné de son principe, et ne serait point devenu l'instrument aveugle des passions d'un seul homme.

On se plaint des intrigues de l'Angleterre, on l'accuse d'avoir formé une coalition nouvelle; mais si l'élite de nos braves n'était pas allée chercher la gloire et la mort sur les rivages du Nil, la défection du roi de Sardaigne, les insultes du roi de Naples, l'insurrection de quelques autres peuples d'Italie n'auraient point distrait une autre portion de nos forces nationales; et notre attitude imposante aurait seule paralysé les manœuvres du ministère anglais. Il ne fut pas difficile de persuader à l'Autriche, comme l'observent les auteurs de cette collection, que l'équilibre allait être rompu par les bouleversemens qu'à l'abri de la paix nous opérions en Italie, et que tous les gouvernemens monarchiques étaient réellement menacés par l'ambition turbulente du directoire. De nombreuses levées donnèrent au prince Charles les moyens de réparer les désastrés de l'empire. Il passa le Lech à la tète de cent mille hommes, et s'avança rapidement dans la Souabe. Jourdan commandait notre armée d'Allemagne, Bernadotte et Masséna combattaient sous ses ordres. Le premier manœuvrait à sa gauche dans la vallée du Necker; le second s'emparait du pays des Grisons, et cherchait à dégager les frontières orientales de l'Helvétie, pour tourner le lac de Constance, et venir se placer à la droite du général en chef.

Tous les efforts du prince Charles tendirent à empêcher cette jonction. Les formidables retranchemens de Feldkirck résistèrent aux assauts réitérés d'Oudinot et de Masséna, et cette barrière ne put être franchie. A l'autre extrémité du lac, Jourdan, vainqueur dans la journée du 20 mars, fut repoussé le lendemain; et, contraint de se replier derrière Stockach, il livra et perdit la bataille de ce nom, après avoir vaillamment disputé la victoire. Eh! comment aurait-il pu vaincre? Quarante mille Français y combattirent contre soixante-seize mille Allemands, et, grâces à l'incurie du directoire, nos troupes étaient dans le dénuement le plus déplorable. Jourdan et Masséna ne cessaient de s'en plaindre depuis l'ouverture de la campagne; et, fatigués de solliciter en vain, ils se démirent d'un commandement qui compromettait leur renommée. Masséna fut supplié de réunir les débris des deux armées; il se dévoua pour la patrie, et s'occupa de défendre le passage du Rhin à des ennemis qui semblaient craindre alors de nous poursuivre.

Des désastres plus affreux nous attendaient en Italie. Une

nuée de spoliateurs y marchait à la suite de notre armée, qui s'indignait de la présence de ces lâches émissaires du gouvernement directorial. Les peuples, foulés par eux, gémissaient en vain de leurs déprédations, qui étaient sans profit pour nos soldats. C'était la même pénurie, et par conséquent la même indiscipline qu'en Allemagne. Joubert avait quitté le commandement de ces troupes, et d'un pays qu'on dévorait à ses yeux et malgré ses remontrances; Bernadotte avait refusé de lui succéder, et Schérer venait de quitter le ministère pour s'y rendre. Aux causes de revers que j'ai signalées, se joignit alors le peu de confiance que l'armée avait dans ce nouveau général; son début fut cependant glorieux. Les troupes du général Kray lui étaient supérieures en nombre, et il les chassa de la rive gauche de l'Adige; mais les malheurs de Jourdan le découragèrent et le jetèrent dans une hésitation funeste. Il repassa le fleuve et perdit la bataille de Magnano, que Moreau eût gagnée, s'il eût été maître de déployer dans le commandement général le talent qu'il déploya dans celui de ses divisions.

Schérer ne sut point se maintenir sur la ligne du Mincio, il se laissa couper des armées de Naples et de Toscane; et, comme si ce n'était pas assez de soixante mille Autrichiens pour achever sa défaite, un nouvel ennemi descendit pour la première fois dans les plaines de la Lombardie. Suwarow, précédé par une réputation terrible, y conduisit quarante mille Russes, et apparut à ses alliés comme un ange exterminateur. Mais cette campagne ne saurait ajouter à sa gloire; et tout l'honneur doit en rester aux trente mille Français, qui, malgré des forces quadruples, continrent aux pieds des Alpes ce torrent dévastateur dont nos provinces étaient menacées. Schérer, qui s'était replié jusqu'à Milan, fut effrayé de la responsabilité qui allait peser sur sa tête; il remit à Moreau les débris de son armée, et ces faibles bataillons saluèrent Moreau par des acclamations unanimes. Cette justice était tardive. La gloire de Fabius était la seule qu'il pût attendre, et ce nom lui fut donné pour la seconde fois par la reconnaissance des soldats et de la nation. Le Milanais et le Piémont furent repris par les vainqueurs; leurs succès étaient doublés par l'insurrection des paysans italiens, qui, massacrant nos guerriers blessés ou égarés, faisaient retomber sur eux le crime des misérables Verrès, qui jouissaient peut-être alors du fruit de leurs déprédations au milieu des plaisirs de la capitale.

Notre position dans le royaume de Naples devenait de jour en jour plus difficile. Seize mille Français l'avaient conquis, sous les ordres de Championnet, sur quatre-vingt mille

hommes de troupes réglées, et sur une populace toute entière; mais ce général, fatigué du pillage organisé par les agens du directoire, avait failli payer de sa tête l'indignation qu'il en avait témoignée. Macdonald lui avait succédé. Instruit des défaites de Schérer, il sentit l'impossibilité de garder cette conquête; et, rappelant ses divisions des Abruzzes et de la Pouille, où des insurrections fréquentes les tenaient sans cesse en haleine, il se replia sur Rome, en écrasant tous les jours une multitude de paysans insurgés. Les corps de Miollis et de Vignolles se rallièrent à lui dans les plaines de la Toscane; et, après avoir laissé des garnisons au fort Saint-Elme de Naples, à Capoue, à Gaëte, à Civita-Vecchia, il s'avança vers les Apennins, à la tête de vingt mille hommes.

Hohenzollern, battu dans les environs de Modène, lui ouvrit la route de Plaisance; mais Suwarow se hâta de revenir au secours des Autrichiens; et c'est aux bords de la Trebbia que luttèrent pendant trois jours les Austro-Russes et les conquérans de Naples avec des forces bien inégales. Le lit du fleuve fut encombré de cadavres, ses eaux en furent rougies, et la victoire resta du côté du nombre. Macdonald, blessé à Modène, se fit porter sur un brancard pendant la durée de cette action terrible; et, maître encore de ses positions, comptant sur la coopération de Moreau, il aurait livré une quatrième bataille, si tous ses généraux blessés ne l'eussent détourné de cette honorable résolution. Moreau n'était pourtant pas demeuré dans l'inaction. Il avait rejeté dans la plaine de Marengo les troupes que Suwarow avait laissées devant lui; et cette diversion brillante força le vainqueur de la Trebbia d'abandonner la poursuite de Macdonald, qui, longeant les bords de la Méditerranée, conduisit enfin ses légions dans les environs de Gênes, et les réunit à celles de son collègue.

Ce volume, beaucoup plus considérable que les autres, exigerait un second article, si je voulais donner une idée de tous les événemens dont il contient la relation; mais je me vois forcé de négliger la campagne de Bonaparte en Syrie, le siége de Saint-Jean-d'Acre, l'étonnante bataille du Mont-Thabor, le retour de cette poignée de braves dans la capitale de l'Egypte, les insurrections du Delta, les triomphes passagers de ce fanatique musulman, qui se faisait appeler l'ange El-Moodhy; la défaite et la mort de ce misérable jongleur, l'incursion de Desaix dans la Haute-Egypte, la bataille de Samhout gagnée sur Mourad-Bey et les Arabes d'Yambo et de la Mecque; les combats de Thèbes, de Kéneh; la prise de Kosseïr en présence d'une flottille anglaise; l'ad-

ministration paternelle du généreux Desaix, qui reçut des Arabes étonnés le surnom de *Sultan-Juste*, et cette foule de traits de bravoure, de dévouement, de constance et d'héroïsme, qui, dans l'Italie, en Allemagne, en Égypte, en Palestine, partout où les Français combattaient alors en si petit nombre, forcent l'admiration de leurs ennemis, comme ils forceront celle de la postérité, et consolent notre orgueil de tant de désastres que le gouvernement d'alors pouvait seul prévenir.

Je regrette encore de ne pouvoir parler des entreprises maritimes qui tiennent à cette époque, de la seconde expédition d'Irlande, du glorieux combat de la frégate *la Seine* contre trois frégates anglaises; de cet abordage célèbre où l'équipage de *la Baïonnaise* enleva la frégate *l'Embuscade*; des cinq combats soutenus par *la Loire* dans l'espace de quelques jours, et de l'admirable résistance de l'intrépide Humbert, qui, jeté dans l'Irlande avec douze cents Français, gagna la bataille de Castlebar contre cinq mille Anglais, en prit ou tua dix-huit cents, s'empara de leurs douze canons et de leurs cinq drapeaux, soutint deux nouveaux combats contre l'avant-garde du lord Cornwallis, et ne se rendit enfin qu'aux trente mille hommes dont ce général l'avait entouré.

P. S. M. Panckoucke, dont le zèle ne néglige rien pour embellir cette collection historique, a publié en même temps la troisième livraison des portraits; elle contient ceux de Desaix, de Ney, de la Roche-Jacquelein et de Marceau.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME DOUZIÈME [1].

---

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise Tardieu, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux, tant publiés qu'inédits.

Nota. Les trois Cartes de la rivière de Gênes peuvent se raccorder, et donnent toute la côte de Gênes et du comté de Nice, depuis l'embouchure du Var jusqu'à Chiavari dans la rivière du Levant.

BIBLIOTHÈQUE LATINE,

OU

COLLECTION

D'AUTEURS CLASSIQUES LATINS,

AVEC

DES COMMENTAIRES DITS PERPÉTUELS,
ET DES INDEX.

(Extrait du Moniteur du 2 février).

On vient de mettre en vente la première livraison de la *Bibliothèque Latine* ou *Collection d'Auteurs classiques latins*, avec des commentaires dits perpétuels et des index. Cette livraison se compose du premier volume du *Virgile de Heyne*, et du premier volume du *Tacite d'Oberlin*. Nous en rendrons compte incessamment.

Le *Virgile* est dû aux presses célèbres de M. P. Didot l'aîné; le *Tacite* est imprimé par M. C. L. F. Panckoucke, qui, après s'être distingué par ses grandes et utiles entreprises, pourra, par cette édition, se placer au rang de nos meilleurs typographes.

Le prix de chaque volume in-8°, d'environ 600 pages sur papier fin d'Annonay, est, pour les souscripteurs, de 10 francs, et pour les non-souscripteurs de 12 francs. Le prix des exemplaires papier vélin est double. Les deux papiers sont satinés.

On n'est point obligé de souscrire pour la collection entière; on peut souscrire pour chaque auteur séparément. Pour les ouvrages composés de plusieurs volumes, on est obligé de payer le dernier en retirant le premier. Il paraît une livraison tous les deux mois. La souscription sera irrévocablement fermée à la mise au jour de la seconde livraison.

Virgile de HEYNE. Tome premier, *les Géorgiques;* imprimé par P. Didot, 1 vol. in-8°. de 588 pages.

Le travail que ce savant philologue a fait sur le prince des poètes latins étant aussi complet, aussi exact, et, pour ainsi dire, aussi parfait dans toutes ses parties qu'il est possible de le désirer, nous le donnerons tel qu'il l'a publié dans la troisième et dernière édition exécutée sous ses yeux, et dont il a lui-même dirigé l'impression.

Notre édition se composera d'abord de tout ce qui appartient à Heyne, et dans l'ordre suivant :

1°. La Préface, les Bucoliques et les Géorgiques;

2°. L'Énéide;

3°. Les *carmina minora*, la vie de Virgile, la liste des manuscrits et des éditions;

4°. L'*index*.

Dans un dernier volume (et ce sera le premier exemple de ces additions que nous avons annoncées) nous donnerons :

1°. Le commentaire de Voss sur les Bucoliques et les Géorgiques. Ce commentaire, écrit en allemand, sera traduit en latin pour la première fois. Un très-habile professeur, et qui a fait ses preuves dans ce genre d'érudition, a bien voulu se charger de ce travail.

2°. Le commentaire de *Servius*, qui fait autorité pour les commentateurs modernes, et dont il n'existe que l'édition peu exacte de Pierre Daniel, copiée par les éditeurs qui le suivirent, jusqu'à Pierre Burman, qui en donna une édition nouvelle dans la collection des *Variorum*, in-4°.

*Tacite d'*Oberlin. Tome premier, *Annales*; 1 vol. in-8°. de 598 pages; imprimé par C. L. F. Panekoucke.

Ce Tacite n'est autre chose qu'une réimpression de l'excellente édition d'*Ernesti*, laquelle fait autorité. Oberlin l'a enrichie de ses propres notes, dont plusieurs ont été rejetées à la fin de l'ouvrage. Nous aurons soin de les fondre dans le commentaire avec des additions importantes, encore manuscrites, que ce savant avait léguées à M. son fils, attaché à la Bibliothèque royale, et que celui-ci a bien voulu nous céder, afin de rendre notre édition la plus complette qu'il soit possible de faire. Les *animadversiones* d'Heinsius, imprimées séparément du texte, seront également rétablies à sa suite, et prendront la place qu'aurait occupée le commentaire *critique*. Enfin le dialogue *de claris oratoribus*, que l'on joint ordinairement aux ouvrages de Tacite, quoiqu'il y ait des opinions diverses sur le véritable auteur de ce morceau, sera enrichi d'un travail très-estimé, dont l'auteur est le célèbre professeur M. Schulze.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DOUZIÈME VOLUME.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

c

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIEME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le douzième volume.

---

c.

Armées françaises et étrangères[1].

[1] Tous les corps étrangers sont désignés par un astérisque.

Marine française et étrangère [1].

[1] Tous les vaisseaux étrangers sont désignés par un astérisque.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU DOUZIÈME VOLUME.

VICTOIRES,
CONQUÊTES,
DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES
DES FRANÇAIS,
DE 1792 A 1815.

LIVRE SECOND.

SECONDE COALITION.

CHAPITRE XII.

ANNÉE 1800.

Démarches du premier consul pour obtenir la paix; insurrection et pacification de la Vendée; préparatifs pour l'ouverture de la campagne sur le Rhin et en Italie, etc. — Suite des opérations militaires en Egypte; Kléber prend le commandement de l'armée; Mourad-Bey est poursuivi dans le Sayd. Les Turcs, débarqués à Damiette, sont défaits par le général Verdier; convention d'El-Arich pour l'évacuation de l'Egypte par les Français, etc. — Ouverture de la campagne en Italie; combats dans la Ligurie; prise de Savone; Masséna renfermé dans Gênes, etc., etc., etc.

Démarches du premier consul pour obtenir la paix, etc.[1] — La révolution du 18 brumaire venait de placer le général Bonaparte au plus haut degré de puissance qu'un citoyen 1800-an VIII. France.

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

1800-an VIII. France.

puisse atteindre dans sa patrie, par le choix ou de l'aveu de ses concitoyens. Devenu légalement premier consul de la république, l'heureux guerrier, échappant à ce genre d'ivresse qui est l'écueil d'une ambition satisfaite, sentit que, pour s'affermir dans le poste périlleux qu'il enlevait à l'intrigue et à l'impéritie, il devait jouer le seul rôle qui pût répondre à l'attente des gens de bien, celui de pacificateur de la France et de l'Europe. Pour parvenir à ce but, il était nécessaire de négocier d'abord avec la puissance qui, depuis le commencement de la révolution, n'avait point cessé d'attiser le feu de la guerre. Le consul, dédaignant les détours d'une politique artificieuse, s'adressa donc directement au souverain de la Grande-Bretagne, pour lui faire part de ses intentions, avec une franchise et une loyauté peu usitées jusqu'alors dans la diplomatie européenne. Il proposa au roi Georges III de s'entendre avec lui pour mettre un terme aux ravages d'un fléau qui durait depuis huit ans sans que les peuples eussent obtenu quelque allégement dans leurs malheurs [1].

[1] Voici la lettre que Bonaparte écrivit à ce sujet au roi d'Angleterre :

Paris, le 5 nivose an VIII de la république.

Bonaparte, premier consul de la république française, à sa majesté le roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Appelé par le vœu de la nation française à occuper la première magistrature de la république, je crois convenable, en entrant en charge, d'en faire directement part à votre majesté.

La guerre qui, depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle? n'est-il donc aucun moyen de s'entendre?

Comment les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes et fortes plus que ne l'exigent leur sûreté et leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur le bien du commerce, la prospérité intérieure, le bonheur des familles? comment ne sentent-elles pas que la paix est le premier des besoins comme la première des gloires?

Ces sentimens ne peuvent pas être étrangers au cœur de votre majesté, qui gouverne une nation libre, et dans le seul but de la rendre heureuse.

Votre majesté ne verra dans cette ouverture que mon désir sincère de contri-

Cette démarche du premier consul ne fut point accueillie, comme semblaient l'exiger les intérêts de l'humanité, par le ministère anglais. Le célèbre Pitt, dont le génie exerçait depuis long-temps une si grande influence sur la politique de l'Europe, s'opposa formellement et avec son énergie accoutumée, à ce qu'on prêtât l'oreille aux propositions de Bonaparte. « Dans aucun cas, ne traitez avec cet homme », disait-il à la fin de ses discours. Il ajoutait que l'intérêt de l'Angleterre ne permettait pas de faire la paix tant que la France ne rentrerait pas dans ses anciennes limites. M. Erskine, s'exprimant avec moins de rigueur, mais avec autant de fermeté et plus d'adresse peut-être, déclara « que le gouvernement anglais n'avait point l'intention de prescrire à une nation étrangère la forme de son gouvernement; qu'il ne croyait même pas, dans l'état actuel des choses, qu'il fût possible de rétablir de force la monarchie en France; qu'il ne le désirait point, mais qu'il espérait que cette nation, dégagée du poids de l'autorité militaire par les efforts des armées combinées, pourrait enfin exprimer un vœu réel. » Toutefois, plusieurs membres distingués de l'opposition manifestèrent des sentimens opposés. MM. Fox et Sheridan se signalèrent particulièrement dans cette lutte mémorable, en défendant la cause de l'humanité contre les arguties de la politique, en repoussant

1800-an VIII. France.

buer efficacement, pour la seconde fois, à la pacification générale, par une démarche prompte, toute de confiance, et dégagée de ces formes qui, nécessaires peut-être pour déguiser la dépendance des états faibles, ne décèlent dans les états forts que le désir de se tromper.

La France, l'Angleterre, par l'abus de leurs forces, peuvent long-temps encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement; mais, j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui embrase le monde entier.

De votre majesté, etc.

BONAPARTE.

1800-an VIII. toutes les doctrines sur lesquelles s'appuyaient les amis et les
France. créatures du ministère pour démontrer la nécessité de continuer la guerre. Ils répondirent aux déclamations de leurs adversaires dans la chambre des communes, par des argumens tirés du droit naturel et du droit des citoyens ; ils développèrent l'esprit et la marche du siècle, prirent leurs exemples dans l'histoire même d'Angleterre, et cherchèrent à insinuer que le changement opéré dans le système politique de la France pouvait être favorable à l'établissement d'une paix durable entre les deux nations.

Mais l'éloquence de ces dignes amis de la liberté générale demeura sans effet contre le crédit du fils de lord Chatam. Une note officielle évasive, transmise par lord Grenville, alors ministre des affaires étrangères, en réponse à la lettre du premier consul, détruisit toute espèce de rapprochement. C'était une nouvelle déclaration de guerre, un virulent manifeste que le gouvernement britannique s'empressait d'opposer au vœu des peuples pour la paix.

Cependant, un des souverains les plus puissans de la coalition, celui de ses alliés sur les efforts duquel l'Angleterre comptait le plus dans la grande lutte qu'elle se proposait de continuer contre la France, Paul Ier, empereur de Russie, semblait déjà vouloir se détacher sérieusement d'une ligue où ses armes n'avaient brillé que d'un éclat éphémère, entièrement effacé par les revers éprouvés en Suisse et en Hollande. Bonaparte crut le moment opportun pour tirer parti du mécontentement du monarque russe et de la mésintelligence qui s'était manifestée entre ce prince et le chef de l'empire germanique. Une seule démarche du consul produisit plus d'effet sur l'esprit bizarre de Paul Ier, que n'en auraient obtenu peut-être les négociations le plus habilement dirigées et le mieux suivies. Les troupes russes faites prisonnières en Hollande et en Suisse furent rassemblées dans l'in-

térieur de la France, habillées à neuf, et renvoyées dans leur patrie sans aucune proposition d'échange. Ce trait de générosité captiva le souverain moscovite, et, sans vouloir approfondir les adroits desseins du nouveau chef du gouvernement républicain, il crut devoir répondre à cette avance obligeante, en rappelant les troupes qu'il avait encore en Allemagne. Il déclara qu'il ne voulait plus faire partie de la coalition, et s'empressa d'éloigner de Saint-Pétersbourg tous les agens anglais, qui lui étaient devenus odieux depuis la malheureuse issue de l'expédition de Hollande, où il supposait que ses soldats avaient été perfidement sacrifiés. 1800-an VIII. France.

Cette détermination de l'empereur Paul débarrassait la France d'un ennemi d'autant plus à craindre, que, malgré les échecs précédens, il ne s'était point encore affaibli dans la proportion des autres puissances, pendant une guerre qui durait, pour ces dernières, depuis huit années; elle facilitait à Bonaparte les moyens de maintenir dans la neutralité les souverains qui avaient déjà fait leur paix avec la république, et que l'Angleterre aurait peut-être réussi à entraîner une seconde fois dans son parti. En effet, le consul s'appliqua surtout à resserrer les liens de bonne intelligence qui unissaient la France avec la Prusse. Frédéric-Guillaume avait observé religieusement jusqu'alors les conditions du traité de 1795. En sollicitant la médiation de ce monarque pour obtenir la paix avec l'Allemagne, Bonaparte voulut l'engager à étendre le cordon des troupes prussiennes sur le Bas-Rhin, afin d'avoir lui-même une ligne moins considérable à défendre. Il chargea de cette mission délicate le colonel Duroc, son aide-de-camp, et celui-ci s'en acquitta avec toute l'adresse qui pouvait la faire réussir. Le roi de Prusse promit de suivre invariablement le système qu'il avait adopté, et d'employer ses bons offices auprès de quelques autres puissances voisines de ses états, pour les amener au même but.

1800-an VIII. France. En effet, l'exemple de ce prince, et les démarches qu'il fit faire par ses agens, contribuèrent beaucoup à la détermination que prirent successivement les gouvernemens de Saxe, de Danemarck et de Suède, de rester tranquilles spectateurs de la querelle qui menaçait d'ensanglanter l'Europe encore une fois.

L'Angleterre, l'Autriche, la Bavière et quelques princes de l'Empire étaient donc les seuls ennemis que la France eût à combattre. Bonaparte crut alors devoir renouveler auprès de l'empereur d'Allemagne la proposition qui avait échoué vis-à-vis du roi ou plutôt du ministère de la Grande-Bretagne, et François II ne parut pas éloigné de l'accueillir. Des négociations s'ouvrirent entre les cabinets de Vienne et de Paris; mais les intrigues, et principalement l'or de l'Angleterre, prévalurent sur les dispositions du souverain de l'Autriche. Ces deux puissances s'unissant bientôt par un nouveau pacte, résolurent de pousser la guerre avec encore plus de vigueur que dans la campagne précédente, bien qu'elles fussent privées du formidable appui de la Russie, à laquelle la coalition était redevable de la plus grande partie des succès obtenus dans cette même campagne. Quelques historiens ont accusé le cabinet de Vienne d'avoir cherché à mettre à un plus haut prix son alliance avec l'Angleterre, en paraissant d'abord disposé à écouter les propositions que lui faisait le chef du gouvernement français.

Des ordres furent donnés pour effectuer des levées considérables dans les états héréditaires de la maison d'Autriche, et pour compléter le contingent de l'Empire. L'Angleterre promit de prendre à sa solde douze mille Bavarois, et fournit de l'argent pour organiser les levées en masse des habitans de la Souabe et du Bas-Rhin.

Toutefois, si Bonaparte n'avait pu réussir dans ses démarches pour obtenir la paix, il obtint du moins un résultat heu-

reux de ses intentions loyales, par la confiance sans bornes dont ses concitoyens l'investirent. Le refus fait par le cabinet de Saint-James de répondre aux avances du premier consul causa une indignation générale parmi les Français; ils ne pensèrent plus qu'à courir aux armes pour se venger de l'obstination que les alliés mettaient à continuer la guerre dans le seul but de détruire l'indépendance nationale. Tout citoyen se crut insulté dans la personne du chef de l'état. Irritée du mépris qui lui avait été prodigué dans les débats du parlement d'Angleterre, l'immense majorité du peuple français fut prête à tous les sacrifices qu'exigeaient l'honneur et le salut de la patrie. Ainsi, secondé par l'opinion publique, Bonaparte put s'occuper de tous les moyens propres à donner à son administration une marche ferme et vigoureuse, et à forcer les ennemis de la France d'accepter le bienfait de la paix générale.

1800-an VIII. France.

La pitoyable gestion du dernier directoire, et la terreur inspirée par la loi des otages, avaient rallumé la guerre civile de la Vendée avec non moins de violence qu'avant la pacification du général Hoche. Cependant, la plupart des anciens chefs des armées royales et catholiques, autrefois si redoutables pour la république, avaient disparu : les hommes qui se disaient leurs successeurs manquaient sans doute du crédit, de l'énergie ou des talens nécessaires pour opposer une certaine masse de résistance au gouvernement républicain; puisqu'ils n'avaient su organiser que des bandes isolées, sans discipline, plus propres à des assassinats partiels, au vol, au pillage des voyageurs et des habitations écartées, qu'à exécuter les entreprises, les coups de main hardis des anciens Vendéens.

Les chefs Georges Cadoudal, le Mercier, Dandigné, de Bourmont, Suzannet, Frotté, d'Autichamp, le Loureux, la Prevalaye, etc., etc., avaient, à la vérité, rem-

1800-an VIII. France. placé Bonchamp, d'Elbée, Lescure la Roche-Jacquelein, ces valeureux soutiens de la cause royale dans les départemens de l'Ouest; mais, trop faibles ou trop mal secondés, ils n'avaient pu parvenir à rallier sous les bannières de la royauté le grand nombre de mécontens que renfermait alors la France. On vit se renouveler sous ces chefs, divisés entre eux, tous les excès qui avaient signalé l'existence des premiers chouans.

Notre intention n'est point d'entrer dans les détails de cette nouvelle guerre impie, où des Français se faisaient un affreux plaisir de tremper leurs mains dans le sang de leurs concitoyens, et d'imiter la conduite de ces misérables qui sont presque toujours atteints par le glaive de la justice, chez les peuples civilisés. Nous craindrions de faire naître de funestes récriminations dans un temps où l'effervescence des partis n'est pas encore entièrement calmée; et d'ailleurs l'insurrection des chouans en 1799 et en 1800 offre des faits trop peu importans, sous le rapport militaire, et trop odieux sous plusieurs autres, pour que nous prenions la tâche d'en faire le récit. Nous nous bornerons donc à dire que dans une partie de la Bretagne et de la Normandie, dans l'Anjou, le Maine et le Poitou, les chefs que nous avons nommés plus haut avaient formé des bandes ou rassemblemens plus ou moins nombreux, mais qui ne furent jamais bien redoutables pour la république, par le défaut d'ensemble dans les opérations, ou plutôt par la nature même de ces opérations partielles. En effet, les différens commandans des insurgés se conduisaient comme s'ils n'eussent voulu agir que pour leur propre compte. Toutefois, à l'époque de la création du gouvernement consulaire, les choses en étaient venues au point que les moyens ordinaires de répression ne suffisaient plus, et qu'il fallut employer de plus grandes forces pour arrêter les progrès toujours croissans de cette nouvelle guerre civile.

Bonaparte ordonna aux deux généraux Brune et Hédouville de se rendre dans les départemens de l'Ouest, avec une partie des troupes qui venaient de forcer les Anglais à évacuer le territoire batave, et leur enjoignit de réduire les rebelles par le fer, si la voie de la persuasion était impuissante pour les faire rentrer dans l'ordre social. L'envoi de ces forces fut précédé d'une proclamation dont nous croyons devoir citer quelques passages. « Une guerre impie, disait le premier consul, menace d'embraser une seconde fois les départemens de l'Ouest..... Ce sont encore des traîtres vendus à l'Angleterre et instrumens de ses fureurs, ou des brigands qui ne cherchent dans les discordes civiles que l'aliment et l'impunité de leurs forfaits. A de tels hommes le gouvernement ne doit ni ménagement, ni déclaration de ses principes. Mais il est des citoyens chers à la patrie qui ont été séduits par leurs artifices; c'est à ces citoyens que sont dues les lumières et la vérité. Des lois injustes ont été promulguées, des actes arbitraires ont alarmé la sécurité des citoyens et la liberté des consciences....... C'est pour réparer ces injustices et ces erreurs qu'un gouvernement fondé sur les bases sacrées de la liberté, de l'égalité, et du système représentatif, a été proclamé...... Il pardonnera et fera grâce au repentir; mais il frappera quiconque oserait encore résister à la souveraineté nationale. »

1800-an VIII. France.

Cette proclamation ordonnait en outre la dissolution des rassemblemens royalistes et leur désarmement sous dix jours. A ces conditions, le gouvernement accordait une amnistie entière et absolue. Après avoir annoncé aux soldats républicains la mission dont il les chargeait, le consul ajoutait: « Marchez! des brigands, des transfuges, des stipendiés de l'Angleterre, ne peuvent être que des hommes sans aveu, sans cœur, sans honneur. Marchez donc contre eux! vous ne serez pas appelés à déployer une grande valeur. Que j'ap-

1800-an VIII. France. prenne bientôt que les chefs des rebelles ont vécu...... Exterminez ces misérables, le déshonneur du nom français! Faites une campagne courte et bonne. » Les intentions de Bonaparte furent remplies. Le général Brune, arrivé à Nantes vers la fin de janvier, annonça, avant le premier mars, que la pacification était complète.

Cependant les deux généraux avaient bien moins fait usage des moyens de rigueur qu'ils avaient a leur disposition, que de l'esprit de conciliation, dont ils surent se servir avec succès. Ils gagnèrent à prix d'argent ou par des promesses quelques-uns des chefs de l'insurrection. Ils parvinrent à faire connaître dans les campagnes les changemens survenus dans le gouvernement de la république, et à ramener la confiance dans les mesures de tranquillité intérieure, que les persécutions intempestives du directoire avaient fait perdre.

Ils insinuèrent que le parti royaliste allait être abandonné par l'Angleterre, par suite des négociations que le premier consul venait d'entamer, disaient-ils, avec cette puissance. Abandonnés de leurs soldats, et persuadés que le seul moyen de salut qui leur restât était de se soumettre au gouvernement consulaire, la plupart des chefs royalistes se déterminèrent à capituler et obtinrent des conditions avantageuses. Quelques-uns d'entre eux, tels que Bourmont [1] et Scépeaux [2], furent admis dans la suite à prendre du service dans les armées françaises. Frotté, Georges Cadoudal et le Mercier, dit *La Vendée*, restèrent seuls en armes pendant quelque temps, et voulurent vainement résister aux colonnes dirigées contre eux par le général Brune. Battus complétement dans toutes les rencontres, ils furent enfin obligés de se soumettre comme les autres, et d'accepter le pardon qui leur

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, commandant une des divisions de la garde royale.

[2] Aujourd'hui maréchal-de-camp du corps royal de l'état-major.

était offert. Georges Cadoudal, après avoir hésité, finit cependant par se sauver en Angleterre, dans l'espérance de trouver, sans doute, de plus grands avantages que ceux qui lui avaient été offerts par les agens du premier consul.

Cette prompte pacification de la Vendée, délivrant le gouvernement des vives inquiétudes que lui donnait la renaissance de la guerre civile, augmenta encore la confiance du gouvernement dans son nouveau chef, et celui-ci put appliquer toutes ses ressources à la guerre extérieure. C'est à cette même époque que Bonaparte donna connaissance de l'issue de ses démarches auprès du gouvernement britannique. Dans la proclamation qu'il adressa au peuple français, à cette occasion, il déclarait « que le ministère anglais ayant repoussé la paix, il fallait, pour la commander, de l'argent, du fer et des soldats. »

En s'exprimant ainsi, le consul indiquait assez clairement quels sacrifices il allait exiger d'un peuple déjà épuisé par huit années d'une guerre désastreuse; mais tel était l'ascendant qu'il avait déjà pris sur la majorité des citoyens, qu'aucun de ces sacrifices ne parut coûteux à la nation, et qu'elle répondit généreusement à l'appel de son premier magistrat.

Bonaparte ayant réussi à persuader que ses démarches pour procurer la paix à la république avaient été sincères, la guerre devait prendre nécessairement un caractère tout-à-fait national. Aussi, loin de rencontrer des obstacles dans ses mesures préparatoires, fut-il secondé avec ardeur et reçut-il les témoignages les moins équivoques d'obéissance et de dévouement. La conscription de la première année du dix-neuvième siècle, cette grande et belle institution empruntée au peuple roi, et dont Bonaparte fera par la suite un si funeste abus, s'effectua sur tous les points de la France (à l'exception de quelques-uns des départemens de l'Ouest où elle fut politiquement sus-

1800-an VIII. pendue) sans qu'on entendît un seul murmure. On vit se re-
France. nouveler le même élan national qui avait porté en 1793 et en 1794 un si grand nombre de défenseurs de la patrie sur ses frontières. Indépendamment de ce moyen de recrutement, les congés accordés antérieurement furent révoqués, et les réformes soumises à une nouvelle révision.

La restauration, ou, pour mieux dire, la création d'un nouveau matériel après les consommations désordonnées qui avaient eu lieu dans les campagnes précédentes, parut encore plus extraordinaire que la promptitude avec laquelle les lois sur le recrutement venaient d'être exécutées. Toutes les parties de l'administration militaire reçurent une impulsion si active, qu'en moins de deux mois plus de quarante mille chevaux furent rassemblés et qu'un parc d'artillerie considérable, le mieux attelé qu'on eût vu depuis le commencement de la guerre, fut formé à Paris. L'empressement de toutes les classes du peuple français à concourir au but général, ne fût pas même soupçonné par les alliés; ils doutaient encore de ses effets et de l'étendue des préparatifs ordonnés, que déjà ces derniers étaient terminés avec une rapidité qui parut tenir de l'enchantement. L'espèce de sécurité où les ennemis restèrent dans cette circonstance fut une des causes les plus puissantes des triomphes éclatans qui signalèrent la campagne de 1800.

Les levées d'hommes étaient dirigées, au fur et à mesure qu'elles s'opéraient, dans les divers cantonnemens occupés par les armées françaises depuis la rivière de Gênes jusque sur le Bas-Rhin, et formant un cordon destiné à couvrir les frontières menacées; ce qui fit penser aux alliés que le premier consul, n'étant point assez fort pour ouvrir lui-même la campagne, se tiendrait sur la défensive, et ne formerait de plan d'opérations que lorsque celui de ses adversaires lui serait bien connu.

La formation d'une armée de réserve, annoncée officiellement par Bonaparte, dut maintenir cette croyance dans l'esprit des puissances coalisées; mais le camp de Dijon, indiqué comme point de rassemblement de cette armée, ne fut d'abord, ainsi que nous le ferons remarquer plus tard en parlant de l'armée de réserve, qu'un grand dépôt où l'on exerçait quelque temps les recrues avant de les diriger sur la frontière. Décidé à faire faire une diversion imposante en Allemagne, afin d'empêcher l'Autriche de porter des forces trop considérables en Italie, où lui, premier consul, se proposait de combattre en personne l'hydre de la coalition, Bonaparte fit marcher les premiers détachemens disponibles vers le Rhin, où l'armée française fut portée en peu de temps à un effectif de plus de cent mille combattans, tandis que celle d'Italie, que commandait alors Masséna, comptait à peine vingt-cinq mille hommes, dans un état de misère et de dénuement presque absolu. Le général Moreau, choisi l'année précédente par le directoire pour commander l'armée du Rhin, fut continué par Bonaparte dans ce poste honorable, et ce général trouva dans le bon esprit, dans le patriotisme des habitans des Vosges et de l'Alsace, des moyens auxiliaires très-puissans pour commencer la campagne sous les plus heureux auspices. 1800-an VIII. France.

Les troupes de l'armée de Hollande, qui venaient, par leur seule présence, d'opérer la pacification des départemens de l'Ouest, remplacèrent au camp de Dijon les troupes envoyées au général Moreau. « On vit pour la première fois, dit le général Mathieu Dumas dans son Précis militaire de la campagne de 1800, des divisions, marchant en ordre et ensemble, traverser le pays, comme si elles eussent été ou continué d'être sur le théâtre des opérations. Tout reprit en France un air de guerre, un meilleur ton militaire; le luxe, même dans les camps, les grands spectacles, les revues de parade réveillè-

1800-an VIII. France. rent le goût des armes dans presque toutes les classes de la société. »

Cependant, les alliés ne restaient point dans l'inaction : au moment où Bonaparte activait ainsi les préparatifs d'une guerre qu'il allait diriger avec tant de bonheur et de gloire, l'Autriche pressait aussi l'organisation de ses levées, et l'Angleterre prodiguait l'or pour en effectuer de nouvelles. Outre le corps de douze mille Bavarois que cette puissance avait, ainsi que nous l'avons dit, pris à sa solde, l'envoyé britannique Wickham, un des plus habiles agens d'intrigues politiques de cette époque, recrutait, au nom de son gouvernement, dans la Souabe, un nouveau corps de dix mille combattans; d'autres levées avaient lieu dans l'Odenwald, à Francfort, dans les contrées situées sur le Mayn, et dans la Franconie; six mille Wurtembergeois, les régimens suisses et le corps noble d'émigrés aux ordres du prince de Condé, qui venait de quitter le service de la Russie, passèrent à la solde de l'Angleterre. Une armée considérable se rassemblait sur le Rhin, pour tenir tête aux nombreuses troupes que Moreau avait sous ses ordres; mais le projet des alliés était d'ouvrir la campagne en Italie. L'Autriche envoyait ses meilleures troupes au général Melas; les nouvelles levées, les contingens de l'Empire et les troupes stipendiées par l'Angleterre étaient plus particulièrement destinées à agir sur le Rhin.

Une intrigue de cour venait d'enlever à l'archiduc Charles le commandement de l'armée des alliés dans cette partie du théâtre de la guerre, quoique ce prince se fût montré, dans la dernière campagne, bien supérieur aux autres généraux autrichiens, et qu'on le considérât généralement en Europe comme le seul guerrier qu'on pût opposer à Moreau ou à Bonaparte. Sa disgrâce eut pour premier résultat de ralentir le zèle du plus grand nombre des habitans des états hérédi-

taires, dont il était chéri, et de refroidir leur enthousiasme pour la cause de leur souverain. L'archiduc emporta les regrets de son armée, en s'éloignant d'elle. Il en avait reçu les plus touchans témoignages à son quartier-général de Donaueschingen, où il fut remplacé, le 17 mars, par le général Kray. Celui-ci s'était distingué, à la vérité, dans la dernière campagne d'Italie, mais il était bien loin de jouir du même crédit que le prince sur l'esprit des troupes; et peut-être n'avait-il pas autant de moyens personnels pour commander une grande armée. 1800-an VIII. France.

Telles étaient, au surplus, les positions occupées, au commencement de cette campagne, par les troupes des alliés et celles de la France. L'armée impériale du Rhin était cantonnée sur la rive droite de ce fleuve, et ses avant-postes, commandés par le général comte Giulay, occupaient des positions très-rapprochées sur ses bords. L'aile droite, aux ordres du général Meerveld, s'étendait depuis Friburg jusqu'au-dessus des défilés de la Kintzig. Un corps considérable de cavalerie légère formait l'extrémité de cette aile, sous le commandement du général Starray. Le centre, que commandait le général Nauendorf, était placé dans la direction de Bâle et dans le triangle formé par cette dernière ville, Friburg et Schaffhausen. L'aile gauche occupait le pays situé entre le lac de Constance, cette dernière ville et Schaffhausen: l'extrémité gauche s'étendant par le Voralberg, jusque dans les Grisons. Les généraux Kospoth, Sporck et Petrasch, commandaient les troupes de cette partie de l'armée. Le général en chef Kray avait son quartier-général à Donaueschingen, à peu près au centre de la vaste ligne de ses cantonnemens. L'armée française du Rhin, qui n'était point encore complétement organisée, était cantonnée en Alsace et en Suisse, bordant la rive gauche du fleuve, et occupant les têtes de pont de Kehl et du Vieux-Brisach. Les deux

1800-an VIII. France. partis s'observaient de près, mais sans chercher à commencer les hostilités.

Les armées française et autrichienne, en Italie, conservaient encore les positions où elles s'étaient fixées à la fin de la campagne précédente. Nous avons dit que Masséna avait été envoyé pour prendre la direction des opérations dans cette partie, et s'opposer aux tentatives que le général Mélas allait renouveler pour expulser les Français du territoire génois. Les troupes autrichiennes pouvaient d'autant mieux compter sur un plein succès, qu'elles venaient d'être considérablement renforcées; tandis qu'au contraire l'armée française, en proie à des maladies contagieuses, affaiblie par la famine, n'avait reçu aucun secours. Cependant, on verra bientôt qu'avec un effectif qui n'égalait même pas la moitié de celui du général autrichien, le général Masséna sut résister glorieusement à tous les efforts de son adversaire, et donner au premier consul le temps d'organiser complétement l'armée de réserve, avec laquelle celui-ci allait marcher une seconde fois à la conquête de l'Italie.

Bonaparte, prévoyant que les hostilités ne pourraient pas être retardées long-temps, chercha à exciter de plus en plus l'ardeur des soldats de la république, en leur adressant la proclamation suivante :

« Lorsque j'ai promis la paix, j'ai été votre organe. Vous êtes les mêmes hommes qui conquirent la Hollande, le Rhin, l'Italie, et donnèrent la paix sous les murs de Vienne effrayée. Soldats! ce ne sont plus vos frontières qu'il faut défendre, ce sont des Etats ennemis qu'il faut envahir; il n'est aucun de vous qui ait fait plusieurs campagnes, qui ne sache que la qualité la plus essentielle du soldat est de savoir supporter les privations avec constance. Plusieurs années d'une mauvaise administration ne peuvent être réparées en un jour. Premier magistrat de la république, il me sera doux

de faire connaître à la nation entière les corps qui mériteront par leur discipline et leur valeur d'être déclarés les soutiens de la patrie. Soldats! lorsqu'il en sera temps, je serai au milieu de vous, et l'Europe se souviendra que vous êtes de la race des braves qui l'ont déjà étonnée. » 1800-an VIII. France.

Mais, avant de raconter les événemens de la campagne de 1800 sur le sol européen, nous devons reprendre le récit des opérations de l'armée d'Egypte, et mettre nos lecteurs au courant de ce qui s'était passé dans cette contrée, depuis que Bonaparte avait remis le commandement des troupes entre les mains du général Kléber.

Suite des opérations militaires en Egypte; Kléber prend le commandement de l'armée; Mourad-Bey est poursuivi dans le Saïd; les Turcs débarqués à Damiette sont défaits par le général Verdier; convention d'El-Arich pour l'évacuation de l'Egypte par les Français, etc. — A peine l'escadrille sur laquelle Bonaparte et sa suite venaient de s'embarquer avait-elle quitté les parages d'Alexandrie, que la nouvelle de ce départ extraordinaire se répandit dans l'intérieur de l'Egypte avec une rapidité égale à l'importance de l'événement. Elle parvint au Kaire avant même que le gouverneur de cette ville, le général Dugua, n'eût reçu du général Menou la lettre que Bonaparte avait chargé celui-ci de lui transmettre. Dugua refusa d'abord d'accréditer un bruit qu'il regardait comme favorable aux manœuvres de l'ennemi ou des mécontens, en ce qu'il pouvait exciter le peuple à l'insurrection, et tendait à démoraliser l'armée; mais lors- 26 janvier. (4 pluviose.) Egypte.

1 Journaux du temps, nationaux et étrangers, — Annual-Register, — Naval-Chronicle, — Histoires diverses des campagnes de Bonaparte, — Histoire de France, — Ouvrages sur l'expédition d'Egypte, — Recneils de pièces et documens officiels, — Mémoires de la commission d'Egypte, — Mémoires manuscrits de B*****, — Mémoires, Notes et Documens communiqués, etc.

1800-an VIII. Egypte.

qu'il ne lui fut plus permis de douter de l'embarquement, il s'empressa de l'annoncer aux troupes réunies dans le Kaire ou aux environs, ainsi qu'aux scheicks qui composaient l'assemblée du grand-divan, en leur communiquant l'ordre qu'il venait de recevoir pour faire reconnaître le général Kléber en sa nouvelle qualité de général en chef de l'armée d'Orient.

Divers sentimens partagèrent alors l'esprit des troupes et des autres Français de la colonie. Habitués depuis long-temps à regarder Bonaparte comme l'arbitre de leur destinée, un grand nombre d'officiers et de soldats n'envisagèrent plus que la mort sur cette même terre où ils étaient venus chercher la gloire sous les auspices du vainqueur de l'Italie, qui les abandonnait ainsi au moment où sa présence était encore si nécessaire. Au premier sentiment de regret, qui fut pour ainsi dire général, succéda promptement celui d'une espèce d'indignation. Chacun, guidé par son intérêt particulier, et persuadé que Bonaparte se devait tout entier à la conservation de tous, ferma les yeux sur les motifs qui avaient pu déterminer ce général à quitter l'Egypte : on lui fit un crime d'avoir laissé à un autre le soin de terminer une expédition aventureuse qu'il avait lui-même provoquée. Toutefois, ceux qui s'étaient plus particulièrement attachés à la personne et à la gloire du chef fugitif, cherchèrent à l'excuser en attribuant son départ si secret et si précipité au désir légitime d'aller lui-même chercher les secours qui manquaient depuis si long-temps à l'armée; d'autres enfin, comme s'ils eussent pénétré dans les replis de son cœur et deviné sa pensée, annonçaient d'avance qu'il était parti pour aller arracher la France aux dangers qui la menaçaient : « Il va sauver la patrie, disaient-ils, il terrassera le monstre de l'anarchie, et, devenu d'autant plus puissant qu'il aura rendu des services plus éminens, il se souviendra des braves et fidèles soldats qu'il a laissés en

Egypte, et mettra sa gloire à consolider une conquête qui est le résultat de ses hautes conceptions. » 1800-an VIII. Egypte.

Cette dernière opinion finit par devenir presque universelle, et, par suite de la bizarrerie de l'esprit humain, après avoir épuisé toutes les conjectures les plus défavorables, toutes les probabilités d'un avenir affligeant; après avoir regretté ou maudit le général qui la livrait ainsi par son départ aux réflexions les plus pénibles, l'armée parut se réjouir de cet événement en concevant l'espérance que Bonaparte, vainqueur des ennemis de la république en Europe, ne tarderait point à revenir triompher de ceux qui lui restaient à dompter en Egypte.

Il eût été difficile à Bonaparte de se choisir un plus digne successeur que Kléber. Toutefois, ce général, si justement chéri et vénéré des troupes de l'ancienne armée du Rhin, était loin d'exercer la même influence sur celles que son prédécesseur avait si glorieusement commandées en Italie. Quelques nuages qui s'étaient élevés entre les deux généraux pendant l'expédition de Syrie, avaient fait murmurer les nombreux partisans que Bonaparte ne cessa point de conserver dans l'armée d'Orient. Aux yeux de la grande majorité des officiers et des soldats, Kléber, aussi brave, et peut-être aussi actif et aussi intelligent que le premier, n'avait pas une réputation aussi colossale : la froideur naturelle de son caractère, sa fierté et ses manières brusques et franches, contrastaient singulièrement avec la bouillante ardeur et l'adroite familiarité par lesquelles Bonaparte avait su se concilier l'amour et le dévouement des troupes.

Dans l'état actuel des choses, les regards d'une partie de l'armée se portaient sur un autre général dont le nom, si souvent et si honorablement consigné dans les bulletins, balançait avec quelque avantage celui du nouveau commandant en chef. Appelées à émettre leur vote, les troupes eussent peut-être dé-

1800-an VIII. Egypte.

signé le modeste Desaix, dont la réputation militaire égalait celle de Kléber, et que ses manières simples et toutes françaises entouraient de plus de popularité. Mais, quoique Bonaparte eût eu quelquefois à souffrir de la fermeté et de l'indépendance des opinions de Kléber, il avait reconnu dans ce guerrier, outre les talens qui constituent l'habile général, toutes les qualités d'un administrateur éclairé, et il le considérait comme l'homme le plus convenable à la direction d'un établissement colonial aussi important que celui d'Egypte. Il avait voulu d'ailleurs prévenir les querelles entre deux partis qui divisaient alors sourdement l'armée d'Orient et qui se désignaient entre eux par la dénomination de Français du Rhin et Français d'Italie. Sûr de l'affection de ces derniers, et persuadé qu'ils ne chercheraient point à compromettre sa gloire, Bonaparte crut pouvoir retenir les autres en prenant son successeur parmi leurs généraux et en choisissant celui dont le caractère sévère pût imposer aux agitateurs et aux mécontens des deux partis.

Kléber était à Rosette lorsqu'il reçut les deux lettres dont nous avons parlé précédemment et qui l'investissaient du commandement en chef des troupes et de la colonie. Il se rendit sur-le-champ au Kaire, où il publia (le 31 août 1799) la proclamation suivante, adressée à l'armée :

« Soldats!

« Des motifs impérieux ont déterminé le général en chef Bonaparte à passer en Europe. Les dangers que présente une navigation entreprise dans une saison peu favorable sur une mer étroite et couverte d'ennemis, n'ont pu l'arrêter : *il s'agissait de votre bien-être!*

« Soldats! un puissant secours va vous arriver; ou bien une paix glorieuse, une paix digne de vous et de vos travaux, va vous ramener dans votre patrie. En recevant le fardeau dont

Bonaparte était chargé, j'en ai senti toute l'importance, tout ce qu'il avait de pénible; mais, appréciant votre constante patience à braver tous les maux, à supporter toutes les privations; appréciant enfin tout ce qu'avec de tels soldats on peut faire ou entreprendre, je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander; et mes forces se sont accrues. 1800-an VIII. Egypte.

» Soldats! n'en doutez pas, vos pressans besoins seront sans cesse l'objet de ma plus vive sollicitude. »

Le nouveau général en chef se fit également reconnaître par le grand divan, les scheicks et les uhlemas du Kaire. Il donna à cette cérémonie toute la pompe et la solennité dont elle était susceptible. Une grande députation, composée de tous les personnages les plus distingués dans la nation égyptienne, se rendit au palais du général sur la place Esbekieh. L'un des membres du divan, le scheick El-Mohady, portant la parole au nom de son corps, réclama protection pour la religion musulmane, témoigna les regrets qu'éprouvaient les vrais croyans du départ du général Bonaparte, et termina par dire que les chefs et le peuple trouvaient de grands motifs de consolation dans la bonté et la justice du digne successeur de leur ami. Kléber répliqua en ces termes à l'orateur de la députation égyptienne. « C'est par mes actions que je me propose de répondre à vos demandes et à vos sollicitations. Mais les actions sont lentes, et le peuple est impatient de connaître le sort qui l'attend sous le nouveau chef qui vient de lui être donné. Eh bien! dites-lui que le gouvernement de la république française, en me conférant le gouvernement particulier de l'Egypte, m'a spécialement chargé de veiller au bonheur de la nation égyptienne, et c'est, de tous les attributs de mon commandement, le plus cher à mon cœur. Le peuple d'Egypte fonde principalement ce bonheur sur sa religion: la faire respecter est donc un de mes principaux devoirs; je ferai plus,

1800-an VIII. Egypte. je l'honorerai et contribuerai, autant qu'il sera en mon pouvoir, à sa gloire et à sa splendeur. Cet engagement pris, je crains peu les méchans : les gens de bien les surveilleront et me les feront connaître. Là où l'homme juste et bon est protégé, le pervers doit trembler; le glaive est suspendu sur sa tête. Bonaparte, mon prédécesseur, a acquis des droits à l'affection des uhlemas, des scheicks et des grands, par une conduite intègre et droite; je la tiendrai aussi cette conduite; je marcherai sur ses traces, et j'obtiendrai ce que vous lui avez accordé. Retournez donc parmi les vôtres; réunissez-les autour de vous, et dites-leur encore : RASSUREZ-VOUS! LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE A PASSÉ EN D'AUTRES MAINS; MAIS TOUT CE QUI PEUT ÊTRE RELATIF A VOTRE FÉLICITÉ, A VOTRE PROSPÉRITÉ, SERA CONSTANT ET IMMUABLE.

Immédiatement après son installation, Kléber s'occupa avec une grande activité de tous les devoirs que lui imposaient les importantes et délicates fonctions de sa place. Il visita la citadelle et les forts établis pour la défense régulière de la capitale de l'Egypte; il inspecta les fortifications et les établissemens du vieux Kaire, de l'île de Rouda et de Giseh; il se rendit dans les hôpitaux et dans les prisons, voulut tout voir par ses yeux, et ordonna tout ce qui pouvait contribuer au soulagement ou au rétablissement des malades et à la salubrité des détenus; il examina les ateliers et magasins de l'administration des poudres et salpêtres, le gymnase ou lycée de la patrie que Bonaparte avait fondé pour l'éducation des enfans des Français en Egypte, l'intéressant atelier de mécanique, dirigé par le chef de brigade Conté, qui avait rendu de si grands services à la colonie depuis la conquête; il assista à quelques séances de l'Institut; enfin, le 19 septembre, il passa une revue générale de tous les corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie qui se trouvaient au Kaire, à Boulaq et aux environs.

1800-an VIII. Egypte.

Voulant mettre à profit les loisirs que lui donnait la tranquillité dont presque toute la colonie jouissait après la dernière victoire remportée par Bonaparte à Aboukir, Kléber s'appliqua avec tout le zèle qu'on pouvait attendre d'un chef tel que lui, à introduire dans l'administration de l'armée et dans le sort des soldats les améliorations désirables. Il accéléra l'exécution des dernières dispositions de son prédécesseur, relatives à l'habillement des troupes. Il accéléra l'approvisionnement des magasins de subsistances pour prévenir les résultats d'une disette inattendue, pour subvenir aux besoins d'une campagne, si les Français se voyaient bientôt dans la nécessité de combattre une seconde fois les Ottomans ou de nouveaux ennemis.

Le successeur de Bonaparte, que sa stature imposante et héroïque avait fait surnommer par les soldats, le MARS français, aimait beaucoup la représentation ; il exigea donc que désormais les habitans du pays lui rendissent les mêmes honneurs que ceux qui étaient affectés aux pachas et aux chefs des beys. Bonaparte avait dédaigné cet appareil, et l'avait interdit, excepté dans les cérémonies publiques ; il ne se faisait accompagner ordinairement que par ses aides-de-camp et par quelques guides. Toutefois pour se conformer en quelque chose aux usages du pays, il avait pris à son service des fellahs ou habitans des villages égyptiens, dont deux portant des djerids [1], marchaient constamment à ses côtés, et tenaient, l'un la bride, et l'autre l'étrier, quand il montait à cheval ou lorsqu'il en descendait.

Kléber trouvant l'étiquette trop simplifiée, se fit précéder comme le pacha d'Egypte et les beys, par une double rangée de ces kahouas ou bâtonniers qui, frappant la terre avec de longs et gros bâtons, criaient en arabe : « Voilà le seigneur

1 Espèce de fort javelot, ou demi-pique, fait de bois de palmier, et sans fer.

1800-an VIII. Egypte. (sultan), commandant en chef; Musulmans! prosternez-vous. » Les passans devaient alors se ranger pour laisser la voie libre; ceux qui étaient montés sur des mulets ou des ânes, en descendaient; et tous s'inclinant et croisant les mains sur la poitrine, saluaient le général en chef à la manière des Orientaux. Kléber se faisait aussi accompagner souvent par l'aga des Janissaires, par plusieurs scheiks ou membres du divan. Ce cérémonial qu'on eût blâmé en Europe, imposait aux musulmans habitués aux démonstrations du despotisme, et qui ne regardent un homme comme véritablement grand, qu'alors qu'ils se sont prosternés à ses pieds. Ils avaient eu beaucoup de peine à se persuader que Bonaparte fût digne d'être le chef des Français, en le voyant affecter une aussi grande simplicité, et ne pas exiger les hommages de la multitude; sa petite taille et sa mine chétive, ne leur paraissaient point en rapport avec toutes les qualités que ses soldats lui attribuaient, et le rang éminent qu'il occupait. Le général Kléber, au contraire, avec sa haute stature, ses formes athlétiques et sa figure guerrière et majestueuse, leur parut un homme appelé au commandement, un véritable sultan; et plus il exigeait les hommages du peuple, plus ce même peuple se plaisait à lui payer un juste tribut d'obéissance et d'admiration.

Ce fut surtout à la fête du 1er. vendémiaire an VIII (23 octobre), jour anniversaire de la fondation de la république, que le nouveau général en chef déploya tout le luxe d'une grande représentation. Il avait choisi pour emplacement la vaste plaine qui s'étend entre la ferme d'Ybrahim-Bey et le fort dit de l'Institut. Toute la population du Kaire s'y réunit, et Kléber y parut dans tout l'appareil et avec toute la pompe qui peut environner un monarque. Avant de s'y rendre, il avait rassemblé dans son palais, dont l'ameublement et les autres décorations se trouvaient richement renouvelés, le

grands du Kaire, scheiks, uhlémas, imams, ministres des mosquées, membres des divans, et les plus riches négocians. Là, entouré d'un grand nombre d'officiers-généraux, de l'état-major général, des administrateurs de l'armée, il distribua des présens à l'aga des janissaires, au président du divan, au chef des gens de lois. Il dit au premier : « Recevez cette pelisse comme un témoignage de ma confiance, comme une marque de l'autorité dont je veux que vous soyez investi. Lorsque vous veillez, je dois dormir tranquille. » S'adressant ensuite au président du divan : « Rappelez sans cesse au corps que vous présidez, qu'il est établi pour aider l'autorité, de sa sagesse et de ses conseils ; qu'il doit prévenir les passions désordonnées qui portent au crime ; mais qu'il n'appartient qu'aux dépositaires des lois de les punir. » Enfin, il dit au cadi ou chef des gens de loi : « Ministre de la justice, rendez-la impartialement à tous les hommes qui sont égaux devant la loi, et faites bénir par l'équité de vos jugemens le gouvernement français, auquel vous êtes lié par des sermens solennels. »

1800-an VIII. Égypte.

Des détachemens de toutes les armes attendaient le général en chef dans la plaine que nous venons de désigner. L'infanterie formait les deux côtés d'un grand carré, dont l'extrémité opposée à celle par où Kléber et son brillant cortége devaient arriver, était fermée par l'artillerie, le régiment des dromadaires, et des escadrons de dragons, chasseurs et hussards. Les monticules qui séparent la plaine de la ville, étaient couronnés par d'autres troupes d'infanterie et formaient le fond de cet imposant tableau. Kléber parut, passa en revue les différens corps, et vint se placer avec son escorte sur un tertre élevé au milieu du carré. Il était en grand uniforme de général en chef, et les superbes panaches de son chapeau ombrageaient sa noble figure. Là, d'une voix forte et sonore, il harangua ainsi l'armée : « Soldats ! vous venez

1800-an VIII. Egypte.

de finir la septième année depuis l'époque mémorable à laquelle le peuple français, brisant les entraves de la servitude, abolit la monarchie, et se donna un gouvernement républicain. Vous avez soutenu la république; vous l'avez défendue par votre valeur. Au nord, au midi, au levant, au couchant, vous avez reculé nos frontières ; et les ennemis qui, dans le délire de leur orgueil, s'étaient déjà partagé nos belles provinces, n'ont bientôt plus calculé qu'avec effroi, les bornes où vous pouviez vous arrêter. Mais vos drapeaux, braves compagnons d'armes, se courbent sous le poids des lauriers, et tant de travaux demandent un terme : tant de gloire exige un prix. Encore un moment de persévérance, vous êtes près d'atteindre et d'obtenir l'un et l'autre. Encore un moment, et vous donnerez une paix durable au monde après l'avoir combattu. »

Cette belle harangue, égale à celles que l'armée avait si souvent entendues de la bouche de Bonaparte, plus consolante et non moins énergiquement exprimée, fut accueillie par les acclamations unanimes de l'armée. Kléber fit ensuite exécuter aux troupes différentes évolutions qui remplirent d'étonnement et de crainte le pacha et les officiers turcs faits prisonniers à Aboukir, et que Kléber avait voulu rendre témoins de ce spectacle extraordinaire [1].

Mais tandis que Kléber signalait ainsi les premiers mo-

[1] De retour au Kaire, le général en chef donna un festin magnifique aux scheiks, aux ulémas, et autres personnages de distinction que nous avons déjà cités, et la fête fut terminée par un brillant feu d'artifice, élevé sur une espèce de plateau qu'on avait conservé au milieu de l'inondation de la place Esbekieh. Il représentait un pont triomphal ; des obélisques chargés de couronnes de chêne et d'olivier s'élevaient entre les arches. Sur celle du milieu était une statue représentant l'Europe, au-dessous on lisait : *Prise de Malte.* L'Asie et l'Afrique étaient au milieu des deux arches latérales. L'inscription placée sous la première était : *Bataille du Mont-Thabor*; sous la seconde on lisait : *Bataille d'Aboukir.*

mens de son commandement en chef, le général Desaix, resté dans le Saïd, était aux prises avec l'infatigable Mourad-Bey. Nous avons dit que celui-ci, en apprenant la nouvelle du prochain débarquement d'une armée turque en Egypte, avait abandonné la grande Oasis où il s'était réfugié, et s'était rapproché du rivage de la mer pour se trouver en mesure de profiter des événemens, s'ils étaient défavorables aux Français. Chassé et poursuivi avant la bataille d'Aboukir, par le général Destaing, il était retourné dans la Haute-Egypte, et s'était jeté, encore une fois, dans le désert qui lui avait si souvent servi d'asile. Vaincu, sans perdre l'espérance, Mourad épiait de sa retraite, l'occasion de reprendre l'offensive avec quelque apparence de succès. Depuis que Desaix était parvenu à traiter avec le schérif de la Mecque, le bey ne pouvait plus compter sur aucun secours de ce côté. Les habitans de la Haute-Egypte, convaincus enfin par la sage administration du général français, qu'ils avaient plus à gagner en restant tranquilles, qu'en s'armant pour la cause de leur ancien dominateur; les Egyptiens du Saïd, disons-nous, ne s'occupaient plus que de la culture de leurs terres. Débarrassés du soin de contenir ces ennemis intérieurs, les Français étaient plus en mesure que jamais de combattre Mourad; et celui-ci, de quelque côté qu'il se présentât, les trouvait toujours préparés à repousser ses agressions et à l'en faire repentir. Toutefois ayant appris que les Anglais étaient en force dans la mer Rouge et cherchaient à attaquer Kosseir, Mourad crut le moment opportun, et résolut de seconder ses alliés dans leur expédition. Il quitta donc le désert, déboucha au-dessus de Syout et remonta vers Girgé, jusqu'au village d'El-Gunaïm. Desaix envoya contre lui le chef de brigade Morand, qui l'attaqua, lui tua plusieurs mameloucks, lui prit quelques hommes et des chameaux, et le força à fuir avec précipitation. La rapidité de la marche du bey

1800-an VIII. Egypte.

1800-an VIII. Egypte. le mit point hors de l'atteinte de son vainqueur. Morand et son infatigable colonne traversèrent, en quatre jours, cinquante lieues de pays, et rejoignirent le bey près de Samanhoud, lieu qui lui avait déjà été fatal six mois auparavant. Mourad perdit encore dans cette rencontre, un certain nombre de mameloucks, cent chevaux harnachés, et deux cents chameaux chargés. Lui-même n'échappa que très-difficilement et à la faveur de la nuit, à la poursuite d'un détachement du vingtième régiment de dragons.

Nous venons de dire que le bey s'était mis en mouvement afin de seconder une tentative que les Anglais méditaient sur Kosseïr. Deux frégates de cette nation parurent effectivement devant ce port dans la matinée du 14 août, et commencèrent à canonner le château qui le défendait. Dans l'après midi, des chaloupes portant des troupes de débarquement, s'avancèrent vers la terre, mais elles revirèrent promptement de bord en voyant la garnison se ranger en bataille sur le rivage. Le feu des frégates continua jusqu'à la nuit. Le lendemain, ces deux bâtimens vinrent s'embosser devant le fort afin de le battre en brèche, en même temps qu'un débarquement de trois cents hommes s'effectuait sur le point où les chaloupes n'avaient pas pu aborder la veille. L'adjudant-général Donzelot qui commandait Kosseïr, ayant placé en embuscade deux compagnies de la vingt-unième légère, avec ordre de laisser les Anglais s'avancer jusqu'à demi-portée de mousquet, un feu très-vif ne tarda pas à accueillir ces derniers, et les força de se rembarquer dans le plus grand désordre, en laissant sur le rivage plus de soixante hommes tués ou blessés; une seconde tentative eut lieu dans l'après-midi au sud du port, et n'eut pas plus de succès que la première. L'adjudant-général Donzelot aurait peut-être noyé tous les hommes débarqués, si le feu des frégates n'eût point protégé leur retraite. Le 16, à sept heures du matin, les

chaloupes anglaises réussirent à débarquer de nouveau quatre cents hommes et un canon de 6. Donzelot marcha sur-le-champ contre cette troupe, la rejeta en désordre dans ses embarcations, et s'empara de la pièce. Les deux frégates mirent à la voile, gagnèrent le large, et disparurent après ces tentatives infructueuses. Ces bâtimens avaient fait un feu si vif sur le fort, qu'après leur départ, on ramassa plus de six mille boulets depuis le calibre de 8 jusqu'à celui de 24. L'adjudant-général Donzelot cita dans son rapport, comme s'étant particulièrement distingués, le capitaine du génie Bachelu [1], le chef de bataillon de la vingt-unième d'infanterie légère, Valette, l'adjudant Lagarde [2], et le capitaine Gressin, pour lequel il demandait le grade de chef de bataillon.

Après la disparition des Anglais, Mourad erra encore dans le désert, se montrant quelquefois sur la lisière des terres où la famine le ramenait, et où il était repoussé presque aussitôt. Le général Desaix, qui estimait et admirait même le caractère fier et inébranlable de ce chef des mameloucks, avait vainement tenté vis-à-vis de lui, les voies de la négociation, pour l'engager à déposer les armes, et à considérer les Français comme ses amis. Il lui avait fait en vain l'offre d'un sort indépendant. Le bey ne se croyant pas encore assez infortuné pour être réduit à reconnaître les lois des aventuriers qui lui avaient enlevé la domination de l'Egypte, repoussait toujours avec dédain les propositions de son généreux ennemi.

Desaix perdant l'espoir d'entrer en accommodement avec Mourad, se détermina à faire un nouvel effort pour anéantir un adversaire qui, semblable au géant de la fable, n'avait pas plutôt abordé le désert, qu'il revenait sur le Nil avec une

1 Aujourd'hui lieutenant-général.
2 Aujourd'hui maréchal-de-camp.

1800-an VIII Egypte.

nouvelle vigueur. Le général réunit, à cet effet, neuf cents dromadaires à Siout, et choisit un nombre égal de soldats dans les différentes armes pour monter ces infatigables animaux. Il fit exercer cette troupe aux manœuvres qui convenaient au nouveau genre de guerre qu'elle allait faire, et les dromadaires furent habitués au bruit de la fusillade et du canon. Lorsque Desaix se crut en mesure de commencer son opération, il partagea ce corps de dromadaires en deux colonnes, dont la première resta sous sa direction immédiate, et la seconde fut confiée à l'adjudant-général Boyer. Ces colonnes partirent de Siout dans les derniers jours de septembre, et marchèrent à la poursuite de Mourad.

Boyer, après trois jours de marche forcée, atteignit le bey dans le désert, près des frontières du Fayoum. Dès que Mourad vit arriver sur lui ce nouveau genre de cavalerie, il ne douta point qu'il allait en avoir bon marché. Les Français mirent pied à terre et se formèrent en carré, au moment où les mameloucks s'ébranlaient pour fondre sur eux. Ceux-ci furent reçus par une fusillade presqu'à bout portant, et reculèrent aussitôt. Cependant les nombreuses montures de ses ennemis étant devenues pour Mourad un objet de convoitise, ce bey revint trois fois à la charge dans l'espérance de s'en emparer; mais les Français opposant toujours la même résistance, et continuant leur feu meurtrier, les mameloucks renoncèrent à leur entreprise, et se retirèrent précipitamment. La troupe de Boyer remontée sur ses dromadaires, s'attacha à la poursuite de ses adversaires; toutefois Mourad parvint à éviter de nouvelles rencontres jusqu'au 22 octobre. Ce jour-là, il vint traverser le Nil près d'Atfiehheb, malgré les postes établis par le général Rampon pour garder le passage, et il prit sa direction vers Suez, par la vallée dite de *l'Égarement*. Changeant tout à coup de projet, il s'arrêta, revint sur ses pas, et remonta vers la Haute-Egypte. Quoique tou-

jours poursuivi et harcelé sans relâche, il ne put être forcé à soutenir un engagement. Après une campagne aussi longue que pénible, presque toujours dans le désert, les colonnes de dromadaires revinrent à Siout, sans avoir obtenu d'autre résultat que la mort de quelques mameloucks et la perte de quelques chevaux. 1799-an VIII. Egypte.

Cependant cette petite guerre n'exigeait plus la présence ni les talens d'un général du mérite de Desaix, appelé à remplir une mission plus importante que celle de poursuivre un fugitif. L'activité des généraux employés sous ses ordres, et l'expérience qu'ils avaient acquise, les rendaient plus qu'en état de contenir désormais le bey Mourad. Il devenait, d'ailleurs, instant de porter du côté de la Syrie la plus grande partie des forces dont on pouvait disposer. Kléber, qui avait servi avec Desaix à l'armée du Rhin, devait mieux apprécier que personne l'utilité de ce général sur ce nouveau théâtre d'opérations, et il s'empressa de le rappeler de la Haute-Egypte pour lui confier un commandement dans le corps d'armée qu'il rassemblait pour marcher au devant du grand-visir.

Celui-ci, devenu très-circonspect depuis le désastre d'Aboukir, avait cependant poussé un corps de troupes jusqu'à Gaza, et se trouvait lui-même dans cette ville. Nous avons dit dans le volume précédent, que l'influence britannique avait déterminé le premier ministre ottoman à rejeter les ouvertures de paix que Bonaparte lui avaient faites avant son départ. Les Anglais firent valoir habilement la disparition du général français pour démontrer au visir que la faiblesse de l'armée française avait pu seule contraindre Bonaparte à tenter une pareille démarche, et qu'ainsi il devenait facile de détruire cette poignée de soldats abandonnés par le chef qui faisait leur force. Jussuf pacha, trop prudent pour adopter entièrement cette opinion, se contenta de porter son avant-garde

1800-an VIII. Egypte. à Gaza, sans hâter sa marche sur l'Egypte ; toutefois, pour attirer les forces de son adversaire sur un autre point que la frontière de Syrie, il envoya un corps de sept mille janissaires d'élite, sous le commandement de Seïd-Ali-Bey, tenter un débarquement sur la côte de Damiette.

Cinquante-trois bâtimens de toutes grandeurs furent dirigés par le commodore sir Sidney Smith, devant le Bogaz ou bouche du Nil, à Damiette. Ils transportaient les troupes destinées au débarquement. Le commodore fit sonder la côte depuis Tineh jusqu'à la tour du Bogaz ; la passe de celui-ci fut marquée par des bouées, et des chaloupes canonnières furent disposées en cette ligne. Le 29 octobre, les Turcs débarqués sous la protection du feu des chaloupes, s'emparèrent de la tour du Bogaz, située à un quart de lieue en mer, et destinée à défendre l'entrée du fleuve. Ils y établirent un poste et une pièce de canon.

Aussitôt que Kléber reçut la nouvelle de ce débarquement, il donna l'ordre au général Desaix, qui s'était déjà rendu au Kaire, de marcher sur Damiette avec deux bataillons et cent cinquante dragons. Il pensait que ces troupes étaient nécessaires pour renforcer celles qui se trouvaient déjà sur ce point ; mais le général Verdier, commandant à Damiette, n'attendit pas ce secours, pour rendre inutiles les tentatives de l'ennemi.

Le 1er. novembre, les janissaires opérèrent leur débarquement, et se retranchèrent sur le rivage. Le point de la côte où ils se trouvaient, est celui qui s'étend entre la rive droite du Nil, la mer et le lac Menzaleh ; mais ils ne restèrent pas long-temps dans cette position. Le général Verdier, qui était campé entre le fort Lesbéh et la côte, ne les eut pas plutôt vus s'établir sur le rivage, que, sans avoir égard à la grande disproportion de ses forces, il marcha sur-le-champ à eux, les attaqua avec la dernière vigueur, passa plus

de deux mille hommes à la baïonnette, fit huit cents prisonniers, enleva trente-deux drapeaux, une pièce de 24, et quatre autres pièces de campagne avec tous leurs approvisionnemens. Cette victoire était d'autant plus glorieuse pour les Français que les troupes aux ordres du général Verdier ne montaient pas à plus de mille hommes formés de détachemens de la seconde demi-brigade légère, de la trente-deuxième de ligne, et du dix-huitième régiment de dragons. Parmi les prisonniers de marque faits dans cette brillante action, on distinguait le lieutenant de l'aga des janissaires Seid-Ali, et le capitaine d'une caravelle ou vaisseau de ligne turc. Les Français n'eurent, dans un combat aussi vif, qu'une trentaine de tués, et quatre-vingt blessés, au nombre desquels se trouva le vaillant chef de la deuxième légère, Desnoyers, qui mourut bientôt après de ses blessures. Le général Kléber fut si satisfait de la conduite des chefs et des soldats en cette occasion mémorable, qu'il en fit l'objet d'un ordre du jour, et fit remettre des armes d'honneur au général Verdier, à l'adjudant-général Devaux [1], au chef de brigade Darmagnac, au chef de bataillon d'artillerie Ruty [2], et au chef d'escadron Guyon [3] du dix-huitième de dragons. Ce dernier eut deux chevaux tués sous lui. 1800-an VIII Egypte.

Un début aussi heureux semblait promettre au général Kléber une longue continuité de succès sur les ennemis qui voulaient lui disputer la possession de l'Egypte ; mais il s'en fallait de beaucoup que les nouvelles qui lui parvinrent, à cette époque, de l'Europe, fussent aussi encourageantes. L'armée s'attendait, d'un moment à l'autre, à recevoir les secours que lui avait fait espérer Bonaparte ; mais on apprit

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

[2] Aujourd'hui lieutenant-général, inspecteur d'artillerie.

[3] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

1800-an VIII. Egypte.

par la voie des journaux, que la croisière anglaise devant Alexandrie s'empressa d'envoyer dans cette place, que les deux flottes, française et espagnole, sur lesquelles se fondait tout l'espoir des Français en Egypte, avaient repassé le détroit de Gibraltar, et étaient rentrées dans l'Océan. Cette nouvelle, jointe au tableau affligeant de la situation des choses en France, et surtout des derniers revers éprouvés en Allemagne et en Italie, répandit d'abord le découragement parmi les vainqueurs de l'Orient [1]. Mais les chefs rappelèrent à ces braves leur gloire, les trophées élevés par eux sur la terre égyptienne, et les firent rentrer dans la ligne du devoir et de l'honneur.

Quelque temps après la défaite des janissaires à Lesbeh, le commodore sir Sidney Smith écrivit au général Kléber, pour le prévenir qu'en réponse à la lettre envoyée par Bonaparte au grand-visir, aucune négociation ne pouvait avoir lieu sans le concours de l'Angleterre et de la Russie, d'après le traité d'alliance conclu entre ces trois puissances, le 5 janvier 1799. Le commodore se qualifiait dans sa lettre, de

[1] La deuxième demi-brigade légère ternit un moment l'éclat dont elle venait de couvrir ses armes au combat de Lesbeh, en demandant impérieusement le paiement de l'arriéré de sa solde. La mort de son chef Desnoyers, avait fait disparaître dans ce corps la discipline sévère que cet officier avait su y maintenir jusqu'alors. Les soldats se révoltèrent et menacèrent le digne général Verdier d'en venir aux extrémités, s'il refusait de satisfaire à leur demande. Ce général, qui venait de vaincre avec ces rebelles, ne sut point résister à leurs menaces, et promit de leur faire accorder ce qu'ils exigeaient si illégalement. Mais Kléber fit voir dans cette circonstance que s'il savait récompenser la valeur, il punissait aussi l'insubordination. Il licencia la demi-brigade. Les soldats furent incorporés dans les autres corps de l'armée, les principaux auteurs du soulèvement jugés par un conseil de guerre, et condamnés suivant la rigueur des peines militaires. Le supplice de ces derniers apaisa toutefois le général en chef, et le repentir des intrépides chasseurs de la deuxième émut son ame généreuse : il rendit à cette demi-brigade son numéro et le rang qu'elle avait dans l'armée.

ministre plénipotentiaire de S. M. britannique près la Sublime-Porte, et offrait d'entamer, à ce titre, des relations officielles avec le nouveau général en chef de l'armée d'Orient. 1780-an VIII. Egypte.

Kléber ne se voyait pas sans quelque inquiétude à la tête d'une armée pour ainsi dire abandonnée sur des plages lointaines, dont la force diminuait chaque jour, et avec laquelle il ne pouvait plus espérer de se maintenir long-temps avec succès contre les nombreux ennemis qui le menaçaient encore. Quelques écrivains ont prétendu que ce général était impatient de se rendre en France pour y contre-balancer l'influence de Bonaparte, dont il avait deviné les vues secrètes, et qu'il n'estimait point ; que, ne croyant pas le directoire aussi près de sa chute, il avait voulu chercher par avance un appui dans ce même gouvernement, pour attaquer avec plus d'avantage l'ambitieux auquel il avait succédé. En effet, on voit percer dans les lettres de Kléber au directoire un sentiment prononcé de haine contre Bonaparte, ainsi que l'intention de capter la bienveillance des membres de ce gouvernement : il n'y dissimule point le dessein qu'il a d'évacuer promptement l'Egypte, en donnant à entendre que la mauvaise administration de son prédécesseur l'oblige, en grande partie, à prendre cette détermination [1].

[1] Nous pourrions fournir la preuve de ce que nous venons d'avancer, en donnant l'extrait de plusieurs des lettres de Kléber : nous nous bornerons à la transcription de celle qu'il écrivait au directoire, le 26 septembre. Cette lettre est un document historique d'une haute importance. La voici :

Au quartier-général du Kaire, le 4 vendémiaire an VIII (26 septembre 1799.)

« Citoyens Directeurs,

« Le général en chef Bonaparte est parti pour France, le 6 fructidor au matin sans en avoir prévenu personne. Il m'avait donné rendez-vous à Rosette le 7 ; je n'y ai trouvé que ses dépêches. Dans l'incertitude si le général a eu le bonheur de passer, je crois devoir vous envoyer copie, et de la lettre par laquelle

1800-an VIII. Egypte. La dépêche principale dans laquelle Kléber faisait connaître au directoire, avec une imprudente franchise, son

il me donna le commandement de l'armée, et de celle qu'il adressa au grand-visir à Constantinople, quoiqu'il sût parfaitement que ce pacha était déjà arrivé à Damas.

« Mon premier soin a été de prendre une connaissance exacte de la situation actuelle de l'armée.

« Vous savez, citoyens directeurs, et vous êtes à même de vous faire représenter l'état de sa force lors de son arrivée en Egypte. Elle est réduite de moitié, et nous occupons tous les points capitaux du triangle des Cataractes à El-Arich, d'El-Arich à Alexandrie, et d'Alexandrie aux Cataractes.

« Cependant il ne s'agit plus, comme autrefois, de lutter contre quelques hordes de mameloucks découragés, mais de combattre et de résister aux efforts de trois grandes puissances, La Porte, les Anglais et les Russes.

« Le dénuement d'armes, de poudre de guerre, de fer coulé et de plomb, présente un tableau tout aussi alarmant que la grande et subite diminution d'hommes dont je viens de parler; les essais de la fonderie faits n'ont point réussi; la manufacture de poudre établie à Raouda n'a pas encore donné et ne donnera probablement pas le résultat qu'on se flattait d'en obtenir; enfin, la réparation des armes est lente, et il faudrait pour activer tous ces établissemens, des moyens et des fonds que nous n'avons pas.

« Les troupes sont nues, et cette absence de vêtemens est d'autant plus fâcheuse, qu'il est reconnu que dans ce pays elle est une des causes les plus actives des dysenteries et ophthalmies qui sont les maladies constamment régnantes. La première surtout a agi, cette année, puissamment sur des corps affaiblis et épuisés par les fatigues. Les officiers de santé, remarquent et rapportent constamment que, quoique l'armée soit si considérablement diminuée, il y a cette année un nombre beaucoup plus grand de malades qu'il n'y en avait l'année dernière à la même époque.

« Le général Bonaparte, avant son départ, avait, à la vérité, donné des ordres pour habiller l'armée en drap; mais pour cet objet, comme pour beaucoup d'autres, il s'en est tenu là, et la pénurie des finances qui est un nouvel obstacle à combattre, l'eût mis dans la nécessité sans doute d'ajourner l'exécution de cet utile projet. *Il est cause, en partie, de cette pénurie.*

« Le général Bonaparte a épuisé toutes les ressources extraordinaires dans les premiers mois de notre arrivée. Il a levé alors autant de contributions de guerre que le pays pouvait en supporter. Revenir aujourd'hui à ces moyens, alors que nous sommes au dehors entourés d'ennemis, serait préparer un soulèvement à la première occasion favorable; cependant Bonaparte à son départ, n'a pas laissé un sou en caisse, ni aucun objet équivalant. Il a laissé

opinion et la situation critique où se trouvait l'armée d'Orient, devint malheureusement un grand obstacle pour la réussite de 1800-an VIII. Egypte.

au contraire, un arriéré de douze millions. C'est plus que le revenu d'une année dans la circonstance actuelle. La solde arriérée pour toute l'armée se monte à quatre millions.

« L'inondation rend impossible, en ce moment, le recouvrement de ce qui reste dû sur l'année qui vient d'expirer, et qui suffirait à peine pour la dépense d'un mois : ce ne sera donc qu'au mois de frimaire qu'on pourra recommencer la perception, et alors, il n'en faut pas douter, on ne pourra s'y livrer parce qu'il faudra combattre.

« Enfin, le Nil étant cette année très-mauvais, plusieurs provinces, faute d'inondation, offriront des non-valeurs auxquelles on ne pourra se dispenser d'avoir égard.

« Tout ce que j'avance ici, citoyens directeurs, je puis le prouver par des procès-verbaux, et par des états certifiés des différens services.

« Quoique l'Egypte soit tranquille en apparence, elle n'est rien moins que soumise; le peuple est inquiet et ne voit en nous, quelque chose que l'on puisse faire, que des ennemis de sa propriété; son cœur est sans cesse ouvert à l'espoir d'un changement favorable.

« Les mameloucks sont dispersés, mais ils ne sont pas détruits. Mourad-Bey est toujours dans la Haute-Egypte avec assez de monde pour occuper sans cesse une partie de nos forces. Si on l'abandonnait un moment, sa troupe se grossirait bien vite, et il viendrait nous inquiéter jusque dans cette capitale, qui, malgré la plus grande surveillance, n'a cessé jusqu'à ce jour de lui procurer des secours en argent et en armes.

« Ibrahim-Bey est à Gaza avec environ deux mille mameloucks, et je suis informé que trente mille hommes de l'armée du grand-visir et de Djezzar-Pacha y sont déjà arrivés.

« Le grand-visir est parti de Damas il y a environ vingt jours; il est actuellement campé près d'Acre.

« Telle est, citoyens directeurs, la situation dans laquelle le général Bonaparte m'a laissé l'énorme fardeau de l'armée d'Orient. Il voyait la crise fatale s'approcher, vos ordres, sans doute, ne lui ont pas permis de la surmonter. Que cette crise existe, ses lettres, ses instructions, sa négociation entamée, en font foi; elle est de notoriété publique, et nos ennemis semblent aussi peu l'ignorer que les Français qui se trouvent en Egypte.

« Si, cette année, me dit le général Bonaparte, malgré toutes les précau-
« tions, la peste était en Egypte, et que vous perdissiez plus de quinze cents sol-
« dats, perte considérable, puisqu'elle serait en sus de celle que les événemens
« de la guerre occasioneraient journellement, je dis que dans ce cas vous

1800-an VIII. Egypte. son projet de négociation. Cette lettre importante avait été confiée par lui au chevalier de Malte, Barras (cousin du di-

« ne devez pas vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et vous êtes « autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacua- « tion de l'Egypte en serait la condition principale. »

Je vous fais remarquer ce passage, citoyens directeurs, parce qu'il est caractéristique sous plus d'un rapport, et qu'il indique surtout la situation critique dans laquelle je me trouve.

Que peuvent être quinze cents hommes de plus ou de moins dans l'immensité de terrain que j'ai à défendre et aussi journellement à combattre?

Le général dit ailleurs : « Alexandrie et El-Arich, voilà les deux clefs de « l'Egypte. »

El-Arich est un méchant fort à quatre journées dans le désert. La grande difficulté de l'approvisionner ne permet pas d'y jeter une garnison de plus de deux cent cinquante hommes ; six cents mamelloucks et Arabes pourront, quand ils le voudront, intercepter sa communication avec Katieh ; et comme, lors du départ de Bonaparte, cette garnison n'avait pas pour quinze jours de vivres en avance, il ne faudrait pas plus de temps pour l'obliger à se rendre sans coup férir. Les Arabes seuls étaient dans le cas de faire des convois soutenus dans les brûlans déserts ; mais d'un côté ils ont été tant de fois trompés, que, loin de nous offrir leurs services, ils s'éloignent et se cachent. D'un autre côté l'arrivée du grand-visir, qui enflamme leur fanatisme et leur prodigue des dons, contribue tout autant à nous en faire abandonner.

Alexandrie n'est point une place, c'est un vaste camp retranché ; il était à la vérité assez défendu par une nombreuse artillerie de siége ; mais depuis que nous l'avons perdue cette artillerie dans la désastreuse campagne de Syrie ; depuis que le général Bonaparte a pris toutes les pièces de marine pour armer au complet les frégates avec lesquelles il est parti, ce camp ne peut plus offrir qu'une faible résistance.

Le général Bonaparte enfin, s'était fait illusion sur l'effet que devait produire le succès qu'il a obtenu au poste d'Aboukir. Il a, eu effet, battu la presque totalité des Turcs qui avaient débarqué ; mais qu'est-ce qu'une perte pareille pour une grande nation, à laquelle on a ravi la plus belle portion de son Empire, et à qui la religion, l'honneur et l'intérêt prescrivent également de se venger et de reconquérir ce qu'on avait pu lui enlever ? Aussi cette victoire n'a-t-elle pas retardé d'un instant, ni les préparatifs ni la marche du grand-visir.

« Dans cet état de chose, que puis-je et que dois-je faire ? Je pense, citoyens directeurs, que c'est de continuer les négociations entamées par Bonaparte ; quand elles ne donneraient d'autre résultat que celui de gagner du temps, j'aurai

recteur de ce nom), qui partit d'Alexandrie le 4 novembre sur le bâtiment *la Marianne*, avec le général Vaux et quelques 1800-an VIII. Egypte.

déjà lieu d'en être satisfait. Vous trouverez ci-joint la lettre que j'ai écrite au grand-visir, en lui envoyant un duplicata de celle de Bonaparte. Si ce ministre répond à ses avances, je lui proposerai la restitution de l'Egypte aux conditions suivantes :

« Le grand-visir y établirait un pacha comme par le passé.

« On lui abandonnerait le miri, que la Porte a toujours perçu de droit et jamais de fait.

« Le commerce serait ouvert également entre l'Egypte et la Syrie.

« Les Français demeureraient dans le pays, occuperaient les places et les forts, et percevraient tous les autres droits avec ceux des douanes, jusqu'à ce que le gouvernement ait conclu la paix avec l'Angleterre.

« Si ces conditions préliminaires et sommaires étaient acceptées, je croirais avoir fait pour la patrie plus qu'en obtenant la plus éclatante victoire ; mais je doute que l'on veuille prêter l'oreille à cette proposition. Si l'orgueil des Turcs ne s'y opposait pas, j'aurais à combattre l'influence des Anglais. Dans tous les cas, je me guiderai d'après les circonstances.

« Je connais toute l'importance de la possession de l'Egypte, je disais en Europe qu'elle était pour la France le point d'appui par lequel elle pourrait remuer le système de commerce des quatre parties du monde ; mais pour cela il faut un puissant lévier. Ce lévier, c'est la marine. La nôtre a existé ; depuis lors tout a changé, et la paix avec la Porte peut seule, ce me semble, nous offrir une voie honorable pour nous tirer d'une entreprise qui ne peut plus atteindre l'objet qu'on avait pu s'en proposer.

« Je n'entrerai point, citoyens directeurs, dans le détail des combinaisons diplomatiques, que la situation actuelle de l'Europe peut offrir : ils ne sont point de mon ressort.

« Dans la détresse où je me trouve, et trop éloigné du centre des mouvemens, je ne puis m'occuper que du salut et de l'honneur de l'armée que je commande : heureux si dans mes sollicitudes, je réussis à remplir vos vœux ! plus rapproché de vous, je mettrais toute ma gloire à vous obéir.

Je joins ici, citoyens directeurs, un état exact de ce qui nous manque en matériel pour l'artillerie, et un tableau sommaire de la dette contractée et laissée par Bonaparte.

Salut et respect,

Signé KLÉBER.

P. S. Au moment, citoyens directeurs, où je vous expédie cette lettre, quatorze ou quinze voiles turques sont mouillées devant Damiette, attendant

1800-an VIII. Egypte. autres officiers blessés. Arrivée jusqu'en vue des côtes de France, *la Marianne* fut arrêtée par une corvette ennemie, et les Anglais saisirent les dépêches dont Barras était porteur, malgré la précaution que celui-ci avait prise de les jeter à la mer [1]. Le capitaine de la corvette s'empressa de faire parvenir ces papiers à l'amiral Keith, commandant les forces navales de l'Angleterre dans la Méditerranée. Celui-ci, après en avoir pris connaissance, les transmit à son gouvernement. Nous dirons bientôt quelles furent les suites de cette capture des dépêches de Kléber au directoire.

Cependant ce général, espérant que le gouvernement français accueillerait ses observations, n'avait point hésité à répondre aux ouvertures du commodore sir Sidney Smith. Dès le 30 octobre, il lui écrivit qu'il enverrait à son bord le général Desaix et l'administrateur-général Poussielgue, pour y entamer des négociations, aussitôt que le grand-visir aurait envoyé, de son côté, deux officiers de marque chargés de la même mission.

L'adjudant-général Morand, porteur de la lettre du général en chef, fut de retour au Kaire vers le 6 décembre, et

la flotte du capitan Pacha mouillée à Jaffa, et portant, dit-on, quinze à vingt mille hommes de débarquement. Quinze mille sont toujours réunis à Gazah, et le grand-visir s'achemine de Damas. Il nous a renvoyé ces jours derniers un soldat de la vingt-cinquième demi-brigade, fait prisonnier du côté d'El-Arich. Après lui avoir fait voir tout le camp, il lui a intimé de dire à ses compagnons ce qu'il avait vu, et à son général de trembler. Ceci paraît annoncer ou la confiance que le grand-visir met dans ses forces, ou un désir de rapprochement. Quant à moi, il me serait de toute impossibilité de réunir plus de cinq mille hommes en état d'entrer en campagne. Nonobstant ce, je tenterai la fortune, si je ne puis obtenir de temps par des négociations. Djezzar a retiré ses troupes de Gazah, et les a fait revenir à Acre.

Signé KLÉBER.

[1] Barras avait enfermé ces dépêches dans un mouchoir de toile très-fine, avec un boulet pour les faire aller à fond; mais, en jetant le paquet à la mer, le boulet perça le mouchoir qui, surnagea ainsi que les papiers qu'il contenait.

annonça que Sidney Smith, le ministre ou agent de la Russie, et le grand-visir lui-même agréaient les deux plénipotentiaires proposés ; que le commodore consentait à ce que les conférences eussent lieu à bord de son vaisseau *le Tigre*, et qu'il allait à cet effet se rendre devant Alexandrie.

1800-an VIII. Égypte.

Après plusieurs délais occasionés par le mauvais temps, qui ne permit point de communication entre la terre et le vaisseau anglais, le général Desaix et le sieur Poussielgue arrivèrent enfin à bord du *Tigre* le 31 décembre. La première demande des plénipotentiaires français fut le libre passage pour le retour en France des blessés et des membres de la commission des sciences et des arts : cet article fut consenti sans difficulté et sans discussion. On convint ensuite d'un armistice pendant la durée des conférences, puis on aborda la grande question de l'évacuation. Le général Desaix et son collègue voulaient stipuler comme conditions essentielles que le traité qu'on allait conclure servît de préliminaire à celui de la paix entre la France et le grand-seigneur ; que l'alliance entre cette dernière puissance, l'Angleterre et la Russie fût dissoute, puisqu'elle n'avait pour but que la garantie de l'intégrité du territoire ottoman, et que ce dernier se trouvait replacé par l'évacuation *in statu quo ante bellum ;* que l'on rendît à la France pour compensation, les îles Ioniennes dont les Russes s'étaient emparés ; enfin, que l'armée eût la faculté de se porter sur celle des possessions françaises qu'elle jugerait convenable. On objecta avec raison aux plénipotentiaires français que personne, ni le visir, ni le général Kléber, n'ayant pouvoir de leur gouvernement respectif pour négocier la paix, on ne pouvait s'occuper que d'un traité militaire et local.

Cependant, pour donner un appui imposant aux négociations entamées, et pour prouver aux Anglais et aux Turcs que la faiblesse ou la crainte avait moins de part que ceux-ci pou-

vaient le supposer, dans le dessein de restituer l'Egypte au grand-seigneur, Kléber fit avancer une grande partie de ses troupes vers la frontière de la Syrie. Ce général avait encore à sa disposition des moyens plus que suffisans pour disputer l'entrée de l'Egypte au grand-visir, et pour triompher du ramassis de troupes indisciplinées qui formait l'armée ottomane. Bonaparte avait fait voir sur la plage d'Aboukir le parti qu'un habile général peut tirer d'une poignée de braves soldats contre une horde nombreuse de barbares, et Kléber lui-même avait fourni un pareil exemple, lorsqu'au mont Thabor il tint si long-temps en échec, avec sa seule division, l'armée du pacha de Damas, dont les débris formaient encore alors une des principales divisions de celle du grand-visir.

La force effective de l'armée française, d'après un état de situation envoyé par Kléber au directoire, était encore de dix-huit mille hommes environ. Dix mille se trouvaient dans la province de Charqieh, sur les trois points de Katieh, Salahieh et Belbeis; mille étaient campés près du fort de Lesbeh sur la côte de Damiette; dix-huit cents à deux mille aux ordres du général Lanusse formaient les garnisons d'Alexandrie, Aboukir et Rosette; quinze à dix-huit cents occupaient le Kaire, Giseh et quelques autres villes du Delta; enfin deux mille cinq cents étaient disséminés dans la Haute-Egypte.

Les négociations étant entravées sur le vaisseau *le Tigre* par la lenteur des relations avec le grand-visir, qui n'avait point encore envoyé ses plénipotentiaires, sir Sydney, le général Desaix et le sieur Poussielgue, convinrent de se rendre au camp même des Turcs pour hâter la conclusion du traité d'évacuation.

Sur ces entrefaites, plusieurs détachemens de l'armée turque s'étaient approchés du fort d'El-Arich pour essayer de s'en rendre maîtres. Un officier anglais nommé John

Douglas, osa même sommer le commandant de ce fort, le colonel du génie Cazals, de se rendre prisonnier, ainsi que la garnison. Une telle démarche, faite contre toutes les règles de la guerre, et quand la place d'El-Arich avait encore presque toutes ses communications libres, était aussi ridicule que déplacée, surtout de la part d'un homme qui ne devait point ignorer les usages européens. Le colonel Cazals fit répondre à John Douglas, par l'émissaire qu'il avait envoyé; que la garnison d'El-Arich lui apprendrait comment de braves gens se conduisent lorsqu'ils sont chargés de défendre une place. 1800-an VIII. Egypte.

Quoique Douglas n'ignorât point que des négociations fussent entamées à bord du *Tigre*, et qu'un armistice était sur le point d'être arrêté, il n'en pressa pas moins le grand-visir de faire marcher la plus grande partie de ses forces sur El-Arich, et se chargea de la direction du siége. Différentes attaques avaient été déjà repoussées, et le commandant Cazals se flattait de pouvoir justifier ce qu'il avait fait dire à l'officier anglais, lorsqu'un événement horrible vint ouvrir aux Turcs les portes du fort.

La garnison d'El-Arich, presque toute entière, mue par cet esprit de mécontentement et de révolte que nous avons signalé plus haut comme s'étant introduit dans l'armée, et dont la deuxième demi-brigade avait donné l'exemple la première, effrayée de se voir entourée par des forces aussi nombreuses que celles du grand-visir, excitée par les perfides suggestions de quelques lâches, la garnison d'El-Arich, disons-nous, crut qu'en transgressant les lois de l'honneur, en abjurant le nom français, elle obtiendrait ce qu'elle pouvait bien mieux conserver en combattant avec courage : la vie sauve. Les soldats se révoltèrent contre leurs officiers, contre le commandant Cazals, et jetèrent des cordes aux Turcs pour les aider à franchir les remparts. Une trahison

1800-an VIII. Egypte. aussi infâme reçut à l'instant la juste récompense qu'elle méritait. Les Turcs, maîtres du fort, firent main basse sur ceux mêmes qui les y avaient introduits. Le malheureux Cazals voulut en vain conserver la vie et l'honneur du petit nombre d'hommes qui n'avaient point pris part à l'abominable défection de leurs camarades; il s'adressa à l'Anglais Douglas et à Rajeb pacha qu'il aperçut dans cette affreuse mêlée, et leur proposa une capitulation qui fut sur-le-champ acceptée et réglée; mais il devint impossible à ces deux officiers ennemis d'arrêter le carnage. Dans cet instant épouvantable, un grenadier du nombre de ceux qui avaient refusé d'entrer dans le complot, après avoir tué ou blessé un grand nombre de Turcs, tira son dernier coup de fusil au milieu de plusieurs barils de poudre; l'explosion, en faisant sauter une partie du fort, ensevelit sous ses débris des hommes indignes de porter le nom français, les infortunés qui ne pouvaient plus échapper au fer des Turcs, et plusieurs centaines de ces derniers.

A la nouvelle du désastre d'El-Arich, le cri de la vengeance retentit dans tous les rangs de l'armée d'Egypte : généraux, officiers, soldats demandèrent à marcher contre les féroces ennemis qui, profitant de la trahison pour vaincre, abusaient aussi cruellement de la victoire. Si Kléber eût voulu mettre à profit cet élan des Français outragés, pour punir la horde d'assassins que commandait le grand-visir, il n'est pas douteux que ceux-ci n'eussent partagé le sort de leurs camarades vaincus à Aboukir et à Damiette. On doit s'étonner peut-être que le général qui va déployer bientôt une si grande énergie dans les plaines d'Héliopolis, n'ait pas saisi l'occasion présente où l'indignation avait doublé les forces des Français, pour venger à la fois et la violation d'un armistice presque conclu, et les Français si outrageusement massacrés dans El-Arich. Cet horrible événement, auquel les Anglais n'étaient point étrangers, aurait dû faire pressentir

au général français ce qu'il devait attendre de la loyauté de ces insulaires, et la nécessité où il allait être bientôt de recourir aux baïonnettes de ses soldats pour faire expier aux Turcs le crime de la politique britannique. 1800-an VIII. Egypte.

Les relations contemporaines n'indiquent point les motifs qui décidèrent le général de l'armée d'Orient à montrer, dans cette circonstance, une patience, disons mieux, une faiblesse si peu en harmonie avec le caractère qu'on lui connaissait. Kléber paraît avoir allégué, pour sa justification, les mêmes raisons qu'il avait déja mises en avant pour légitimer l'ouverture des négociations ; mais l'état des choses n'était plus le même. L'honneur français avait été outragé, la félonie avait répondu à la franchise, à la loyauté. Kléber se contenta d'adresser des plaintes au grand-visir et au commodore sir Sidney, qui s'excusèrent en disant qu'ils n'étaient pour rien dans l'attentat d'El-Arich. La reprise des conférences eut donc lieu dans le camp des Turcs. Le digne général Desaix ne se prêtait plus qu'avec répugnance aux négociations, dont il n'approuvait plus les motifs et les bases. Kléber envoya à ce général et au sieur Poussielgue l'ordre précis de traiter à toutes conditions : *pourvu*, disait-il, *que l'honneur de la France et de l'armée ne fut point compromis.* Il était assez difficile, de quelque manière qu'on s'y prît, de suivre ces deux conditions, lorsqu'il s'agissait d'un traité par lequel dix-huit mille Français vainqueurs consentaient à évacuer un pays dont ils étaient encore les maîtres, sans avoir tenté encore une fois la fortune des armes, pour punir une déloyauté sans exemple.

Cependant le général Kléber insista fortement et jusqu'au dernier jour des conférences, sur la rupture de l'alliance entre la Porte, l'Angleterre et la Russie. Mais sur la déclaration qui lui fut faite, que cette alliance n'était que défensive et nonoffensive, il abandonna cette clause et donna son ap-

1800-an VIII. Egypte. probation à la convention qui fut conclue à El-Arich, le 24 janvier 1800. Nous allons transcrire textuellement cette pièce historique :

Convention pour l'évacuation de l'Egypte, passée entre les citoyens Desaix, général de division, et Poussielgue, administrateur des finances, plénipotentiaires du général en chef;

Et leurs excellences Mustapha-Rachyd, Effendi Defterdar, et Mustapha-Rasychih, Effendi Reis-ul-Koulleb, ministres plénipotentiaires de son altesse le suprême visir.

L'armée française en Egypte voulant donner une preuve de ses désirs d'arrêter l'effusion du sang et de voir cesser les malheureuses querelles survenues entre la république française et la Sublime-Porte, consent à évacuer l'Egypte d'après les dispositions de la présente convention, espérant que cette concession pourra être un acheminement à la pacification générale de l'Europe.

Art. 1. L'armée française se retirera avec armes, bagages et effets, sur Alexandrie, Rosette et Aboukir, pour y être embarquée et transportée en France, tant sur ses bâtimens que sur ceux qu'il sera nécessaire que la Sublime-Porte lui fournisse; et pour que lesdits bâtimens puissent être promptement préparés, il est convenu qu'un mois après la ratification de la présente, il sera envoyé au château d'Alexandrie un commissaire avec cinquante personnes de la part de la Sublime-Porte.

Art. 2. Il y aura un armistice de trois mois en Egypte, à compter du jour de la signature de la présente convention; et cependant, dans le cas où la trêve expirerait avant que lesdits bâtimens à fournir par la Sublime-Porte fussent prêts, ladite trêve sera prolongée jusqu'à ce que l'embarquement

puisse être complétement effectué, bien entendu que, de part et d'autre, on emploiera tous les moyens possibles pour que la tranquillité de l'armée et des habitans, dont la trève est l'objet, ne soit point troublée. 1800-an VIII. Egypte.

Art. 3. Le transport de l'armée française aura lieu d'après le réglement des commissaires nommés à cet effet par la Sublime-Porte et par le général en chef Kléber; et si, lors de l'embarquement, il survenait quelques discussions entre lesdits commissaires sur cet objet, il en sera nommé un par M. le commodore Sidney-Smith, qui décidera les différens d'après les réglemens maritimes de l'Angleterre.

Art. 4. Les places de Katieh et Salahieh seront évacuées par les troupes françaises le huitième jour, ou, au plus tard, le dixième jour après la ratification de la présente convention. La ville de Mansourah sera évacuée le quinzième jour; Damiette et Belbeis, le vingtième jour; Suez sera évacué six jours avant le Kaire; les autres places situées sur la rive orientale du Nil seront évacuées le dixième jour, le Delta sera évacué quinze jours après l'évacuation du Kaire. La rive occidentale du Nil et ses dépendances resteront entre les mains des Français jusqu'à l'évacuation du Kaire, et, cependant, comme elles doivent être occupées par l'armée française jusqu'à ce que toutes les troupes soient descendues de la Haute-Egypte, ladite rive occidentale et ses dépendances pourront n'être évacuées qu'à l'expiration de la trève, s'il est impossible de les évacuer plus tôt. Les places évacuées par l'armée seront remises à la Sublime-Porte dans l'état où elles se trouvent actuellement.

Art. 5. La ville du Kaire sera évacuée dans le délai de quarante jours, si cela est possible, et, au plus tard, dans quarante-cinq jours, à compter du jour de la ratification de la présente.

Art. 6. Il est expressément convenu que la Sublime-Porte

1800-an VIII. Egypte. apportera tous ses soins pour que les troupes françaises des diverses places de la rive occidentale du Nil, qui se replieront avec armes et bagages vers leur quartier-général, ne soient, pendant leur route, inquiétées ni molestées dans leurs personnes, biens et honneur, soit de la part des habitans de l'Egypte, soit par les troupes de l'armée impériale ottomane.

Art. 7. En conséquence de l'article ci-dessus, et pour prévenir toute dissension et hostilité, il sera pris des mesures pour que les troupes turques soient toujours suffisamment éloignées des troupes françaises.

Art. 8. Aussitôt après la ratification de la présente convention, tous les Turcs, et autres nations sans distinction, sujets de la Sublime-Porte, détenus ou retenus en France, ou au pouvoir des Français en Egypte, seront mis en liberté, et, réciproquement, tous les Français détenus dans toutes les villes et échelles de l'empire ottoman, ainsi que toutes les personnes, de quelque nation qu'elles soient, attachées aux légations et consulats français, seront mis en liberté.

Art. 9. La restitution des biens et des propriétés des habitans et des sujets de part et d'autre, ou le remboursement de leur valeur aux propriétaires, commencera immédiatement après l'évacuation de l'Egypte, et sera réglée à Constantinople par des commissaires nommés respectivement pour cet objet.

Art. 10. Aucun habitant de l'Egypte, de quelque religion qu'il soit, ne sera inquiété, ni dans sa personne, ni dans ses biens, pour les liaisons qu'il pourra avoir eues avec les Français pendant leur occupation de l'Egypte.

Art. 11. Il sera délivré à l'armée française, tant de la part de la Sublime-Porte que des cours ses alliées, c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne et de Russie, les passe-ports, saufs-conduits et convois nécessaires pour assurer son retour en France.

Art. 12. Lorsque l'armée française d'Egypte sera embarquée, la Sublime-Porte, ainsi que les alliés, promettent que jusqu'à son retour sur le continent de la France, elle ne sera nullemement inquiétée; comme, de son côté, le général en chef Kléber et l'armée française en Egypte promettent de ne commettre aucune hostilité pendant ledit temps, ni contre les flottes, ni contre les pays de la Sublime-Porte et de ses alliés, et que les bâtimens qui transporteront ladite armée ne s'arrêteront à aucune autre côte que celle de France, à moins de nécessité absolue. 1800-an VIII. Egypte.

Art. 13. En conséquence de la trève de trois mois stipulée ci-dessus avec l'armée française pour l'évacuation de l'Egypte, les parties contractantes conviennent que si, dans l'intervalle de ladite trève, quelques bâtimens de France, à l'insu des commandans des flottes alliées, entraient dans le port d'Alexandrie, ils en partiraient après avoir pris l'eau et les vivres nécessaires, et retourneront en France munis de passeports des cours alliées, et, dans le cas où quelques-uns desdits bâtimens auraient besoin de réparations, ceux-là seuls pourront rester jusqu'à ce que lesdites réparations soient achevées, et partiront aussitôt après pour la France, comme les précédens, par le premier vent favorable.

Art. 14. Le général en chef Kléber pourra envoyer sur-le-champ en France un aviso, auquel il sera donné les saufs-conduits nécessaires pour que ledit aviso puisse prévenir le gouvernement français de l'évacuation de l'Egypte.

Art. 15. Etant reconnu que l'armée française a besoin de subsistances journalières pendant les trois mois dans lesquels elle doit évacuer l'Egypte, et pour les autres trois mois, à compter du jour où elle sera embarquée, il est convenu qu'il lui sera fourni les quantités nécessaires de blé, viande, riz, orge et paille, suivant l'état qui en est présentement remis par les plénipotentiaires français, tant pour le séjour

1800-an VIII. Egypte. que pour le voyage. Celles desdites quantités que l'armée aura retirées de ses magasins après la ratification de la présente, seront déduites de celles à fournir par la Sublime-Porte.

Art. 16. A compter du jour de la ratification de la présente convention, l'armée française ne prélèvera aucune contribution quelconque en Egypte; mais, au contraire, elle abandonnera à la Sublime-Porte les contributions ordinaires exigibles qui lui resteraient à lever jusqu'à son départ, ainsi que les chameaux, dromadaires, munitions, canons et autres objets lui appartenans, qu'elle ne jugera pas à propos d'emporter, ainsi que les magasins de grains provenant des contributions déjà levées, et enfin les magasins de vivres; ces objets seront examinés et évalués par des commissaires envoyés en Egypte à cet effet par la Sublime-Porte et par le commandant des forces britanniques, conjointement avec les préposés du général en chef Kléber, reçus par les premiers au taux de l'évaluation ainsi faite jusqu'à la concurrence de trois mille bourses, qui seront nécessaires à l'armée française pour accélérer ses mouvemens et son embarquement; et si les objets ci-dessus désignés ne produisaient pas cette somme, le déficit sera avancé, par la Sublime-Porte, à titre de prêt, qui sera remboursé, par le gouvernement français, sur les billets des commissaires préposés par le général en chef Kléber pour recevoir ladite somme.

Art. 17. L'armée française ayant des frais à faire pour évacuer l'Egypte, elle recevra après la ratification de la présente convention, la somme ci-dessous stipulée dans l'ordre suivant, savoir :

Le quinzième jour, cinq cents bourses;
Le trentième jour, cinq cents autres bourses;
Le quarantième jour, trois cents autres bourres;
Le cinquantième jour, trois cents autres bourses;

Le soixantième jour, trois cents autres bourses;
Le soixante-dixième jour, trois cents autres bourses;
Le quatre-vingtième jour, trois cents autres bourses;
Et enfin, le quatre-vingt-dixième jour, cinq cents autres bourses.

Toutes lesdites bourses de cinq cents piastres turques chacune, lesquelles seront remises en présence des personnes commises à cet effet par la Sublime-Porte; et, pour faciliter l'exécution desdites dispositions, la Sublime-Porte enverra immédiatement après l'échange des ratifications des commissaires dans la ville du Kaire, et dans les autres villes occupées par l'armée.

Art. 18. Les contributions que les Français pourraient avoir perçues après la date de la ratification et avant la notification de la présente convention dans les divers points de l'Egypte, seront déduites sur le montant des trois mille bourses ci-dessus stipulées.

Art. 19. Pour faciliter et accélérer l'évacuation des places, la navigation des bâtimens français de transport qui se trouveront dans les ports de l'Egypte sera libre pendant les trois mois de trève, depuis Damiette et Rosette jusqu'à Alexandrie, et d'Alexandrie à Rosette et Damiette.

Art. 20. La sûreté de l'Europe exigeant les plus grandes précautions, pour empêcher que la contagion de la peste n'y soit transportée, aucune personne malade, ou soupçonnée d'être attaquée de cette maladie, ne sera embarquée; mais les malades pour cause de peste, ou pour toute autre maladie qui ne permettrait pas leur transport dans le délai convenu pour l'évacuation, demeureront dans les hôpitaux où ils se trouveront, sous la sauvegarde de son altesse le suprême visir, et seront soignés par des officiers de santé français, qui resteront auprès d'eux jusqu'à ce que leur guérison leur permette de partir, ce qui aura lieu le plus tôt possible,

1800-an VIII. Egypte.

et les articles 11 et 12 de cette convention leur seront appliqués comme au reste de l'armée, et le commandant en chef de l'armée française s'engage à donner les ordres les plus stricts aux différens officiers commandant les troupes embarquées, de ne pas permettre que les bâtimens les débarquent dans d'autres ports que ceux qui seront indiqués par les officiers de santé, comme offrant les plus grandes facilités pour faire la quarantaine usitée et nécessaire.

Art. 21. Toutes les difficultés qui pourraient s'élever et qui ne seraient pas prévues par la présente convention seront terminées à l'amiable entre les commissaires désignés à cet effet par son altesse le suprême visir et par le général en chef Kléber, de manière à faciliter et accélérer l'évacuation.

Art. 22. Le présent ne sera valable qu'après les ratifications respectives, lesquelles devront être échangées dans le délai de huit jours, ensuite de laquelle ratification la présente convention sera religieusement observée de part et d'autre.

Fait, signé et scellé de nos sceaux respectifs, au camp des conférences, près d'El-Arich, le 4 pluviose an VIII de la république française (24 janvier 1800, vieux style), et le 28 de la lune de chaaban, l'an de l'égire 1214.

Signé le général de division Desaix; le citoyen Poussielgue, plénipotentiaires du général Kléber, et leurs excellences Mousstafa-Rachid, Effendi, Defterdor et Mousstafa-Rasycheh, Reys-al-Koultab, plénipotentiaires de son altesse le suprême visir.

Pour copie conforme à l'expédition française remise aux ministres turcs en échange de leur expédition en turc.

Signé Desaix et Poussielgue.

Ratification du général en chef, mise au bas du texte turc resté entre les mains du grand-visir.

Je soussigné, général en chef commandant l'armée française en Egypte, approuve et ratifie les conditions du traité ci-dessus pour avoir leur exécution en leur forme et teneur, devant croire que les vingt-deux articles y relatés sont entièrement conformes à la traduction française, signée par les plénipotentiaires du grand-visir, et ratifiée par son altesse; traduction dont le sens sera constamment suivi chaque fois qu'à cet égard, et pour raisons de quelques variantes, il pourrait s'élever des difficultés. 1800-an VIII. Egypte.

Au quartier-général de Salahieh, le 28 janvier.

Signé Kléber.

Pour copie conforme : le général de division, chef de l'état-major-général, *Signé* Damas. »

Il est à remarquer, dans la lecture de ce traité, devenu si célèbre par son inexécution, que la signature du commodore sir Sidney Smith ne s'y trouve point pour le fortifier, bien qu'il eût été conclu pour ainsi dire par les soins et sous les auspices de cet officier. Dans la première lettre écrite par le commodore au général en chef français, et pendant la tenue des conférences, il s'était qualifié de ministre plénipotentiaire de S. M. britannique près la Sublime-Porte; les premières ouvertures avaient eu lieu sur son vaisseau, lui seul avait discuté les différens articles de la convention avec les plénipotentiaires français, il en avait posé les bases et réglé les détails; c'est de son propre mouvement et sans que l'on se fût adressé à lui qu'il était intervenu dans les premières propositions faites par Bonaparte, non comme auxiliaire de la Porte, mais comme partie principale. Toutefois, lorsqu'on s'abandonne à sa loyauté, et que l'on s'en rapporte à ce qu'il a réglé lui-même, il se retire, et n'engage dans le traité ni son gouvernement, ni les commandans des forces navales anglaises, au milieu desquelles l'armée française devait dès-lors passer sans aucune garantie. Le traité porte, il est vrai,

1800-an VIII. Egypte. qu'il sera délivré des passeports des puissances alliées; mais qui prend cet engagement? Le visir seul, quoiqu'il ait auprès de lui des ministres plénipotentiaires des autres puissances. Malgré le caractère loyal et franc développé pas sir Sidney Smith dans plusieurs circonstances, ne peut-on pas supposer avec raison que le commodore s'étant engagé dans celle-ci beaucoup plus loin qu'il n'avait mission de le faire, n'osa point sanctionner par sa signature un traité qui ne devait point recevoir l'approbation de son machiavélique gouvernement? Cette conjecture peut être fausse; mais on ne peut pas se dissimuler que la suite des événemens coïncide avec la non apposition de la signature de sir Sidney à la convention d'El-Arich.

On doit s'étonner également que le général Kléber et les plénipotentiaires français n'aient point exigé, comme une formalité essentielle au traité, l'intervention légale du ministre britannique. Cette négligence qui fût sur le point d'avoir des suites si funestes pour les Français en Egypte, est d'ailleurs une nouvelle preuve du grand empressement de Kléber à quitter cette contrée. Nous avons dit que ce général avait donné à Desaix et à Poussielgue l'ordre positif de traiter à telle condition que ce fût; et ce fut sans doute pour obéir à cet ordre que les plénipotentiaires français n'insistèrent point sur la signature de sir Sidney.

Quoi qu'il en soit, la publication de la convention d'El-Arich causa presque généralement une fâcheuse sensation aux Français d'Egypte. Chaque individu désirait sans doute de revoir sa patrie; mais réunis en corps, ces mêmes hommes habitués à vaincre, gémissaient sur la nécessité de quitter sans combattre, sans quelque glorieuse indemnité, un pays qu'ils avaient conquis au prix de tant de périls, de tant de sang répandu. Cette circonstance renouvela dans l'armée les regrets qu'avait excités le départ de Bonaparte. « Celui-là,



Erro R.
Orba R.
Piotta R.
Ovada
Ponzone
Acqua bona
Martino
Orba
Pallo
Mioglio
Sassello
Pte Iaurea
Veirera
Campani
Montenotte Inferiore
S. Giustina
Mte Fajale
Montenotte Superiore
S. Bernardo
Lerca
Arenzano
Stella
Mt Legino
Cogoletto
Croce
Molini
Castagnabo
Varaggio
S. Bernardo
Arbizola
Savone
Legino
Chiavari
Rapalo
RIVIÈRE DU ... NT

disait-on, n'aurait point signé le traité d'El-Arich ; et, s'il eût jugé l'évacuation de l'Egypte indispensable, il ne s'y fut décidé qu'après avoir forcé les Turcs, par une nouvelle victoire, à consentir des conditions plus honorables ; et les Anglais, à les ratifier. » Desaix, lui-même, honteux du rôle qu'on lui avait fait jouer dans cette négociation, et prévoyant que Bonaparte serait loin de l'approuver, écrivit au premier consul : 1800-an VIII. Egypte.

« L'évacuation de l'Egypte est signée, mon général ; vous serez sûrement surpris, surtout, de ce qu'elle l'est par moi, qui me suis toujours prononcé pour la conservation de cette importante conquête ; vous le serez moins quand vous connaîtrez les circonstances où je me suis trouvé. Je vous assure que je n'ai rien épargné pour vous donner le temps d'y envoyer des secours, et que je n'ai obéi qu'à l'*ordre très-précis du général en chef*..... Vous m'aviez donné ordre de vous rejoindre dans le courant de l'hiver ; je compte aussi vous revoir sous peu. Je vous demanderai de me faire connaître vos intentions ; je suis toujous prêt à faire tout ce qui pourra vous convenir davantage. Bien servir mon pays, et rester le moins possible sans rien faire, est tout ce que je désire. Personne ne vous est plus dévoué que moi, personne n'a plus d'envie d'être utile à votre gloire. »

Le caractère de Desaix se montre tout entier dans cette lettre. On y voit le regret d'avoir coopéré à la convention prématurée d'El-Arich, et l'intention de réparer cette faute involontaire en combattant sous les yeux de Bonaparte. La palme que Desaix cueillera bientôt dans les champs de Marengo, sera le noble témoignage de ce qu'il avance dans sa lettre, que personne ne s'intéressait plus que lui à la gloire du premier consul.

Ouverture de la campagne en Italie ; combats dans la rivière de Gênes et les Apennins ; Savone occupée par les 21 avril. (1er floréal.) Italie.

1800-an VIII. Italie. *Autrichiens ; combat de Voltri ; le général Masséna bloqué dans Gênes, etc.* [1] — L'armée française d'Italie n'avait reçu que peu ou point de renforts pour réparer les pertes faites dans le cours de la dernière campagne, si longue et si désastreuse. Presque abandonnée par son gouvernement, réduite à l'état le plus déplorable, sans solde, sans vêtemens, sans vivres, elle venait de passer l'hiver dans un pays ruiné, et la rigueur de la saison avait encore augmenté les privations et les maladies auxquelles les troupes étaient en proie depuis plus de six mois. Il n'est rien de plus attristant et de plus hideux que le tableau de la situation de cette armée, tracé par les écrivains contemporains.

Pâles, languissans, affamés, couverts de lambeaux, les soldats français, ayant perdu toute espèce d'énergie, ressemblaient à des fantômes errans au milieu des tombeaux. Les routes étaient couvertes de cadavres et de mourans, et les infortunés qui parvenaient à se traîner jusque dans un hôpital, y étaient sans paille pour se coucher, sans alimens, sans secours d'aucune espèce. Etendus sur des pavés de marbre [2], à côté des cadavres de leurs camarades (qu'on laissait souvent un ou deux jours sans sépulture), ils y trouvaient bientôt une mort prompte, plus certaine et plus terrible encore que dans les hameaux mal sains et sur les routes qu'ils venaient de quitter. Plus de service administratif : tout était vide, les magasins comme les caisses. Les efforts successifs des généraux en chef avaient été vains pour remédier à cette misère générale. Les ressources publiques et privées étaient épuisées, les espérances évanouies. L'armée, sans combattre, se consumait chaque jour avec une rapidité effrayante par les épi-

[1] Journaux du temps, — Histoire des campagnes, siéges et batailles, — Précis de Mathieu Dumas, — Relation du siége de Gênes, par Thiébault, — Mémoires, Notes et documens manuscrits et communiqués, etc.

[2] Plusieurs palais des nobles génois avaient été convertis en hôpitaux.

démies et par la désertion. Des corps entiers partaient sans ordres, sans chefs; et des officiers généraux eux-mêmes se rendaient en France sans congé ni permission. Tous cherchaient à éviter une mort sans gloire qui se présentait partout et à chaque instant sous l'aspect le plus terrible et le plus révoltant. 1800-an VIII. Italie.

Tel était l'état des choses en Ligurie lorsque Masséna fut nommé pour prendre le commandement de l'armée. Championnet venait de succomber sous les atteintes de l'affreuse épidemie qui moissonnait journellement les officiers comme les soldats. Ce digne général, dont toutes les pensées étaient pour ses soldats, pendant sa maladie, demandait sans cesse, dans le délire d'une fièvre ardente, si des bâtimens chargés de blé étaient arrivés des ports de France, si le gouvernement avait envoyé des vêtemens et de l'argent pour payer la solde. Deux heures avant d'expirer, il fit encore écrire au gouvernement pour hâter l'envoi des secours de toute espèce dont l'armée avait un besoin si urgent [1].

La proclamation suivante précéda l'arrivée de Masséna à Gênes :

Bonaparte, premier consul de la république, à l'armée d'Italie,

« Soldats!

« Les circonstances qui me retiennent à la tête du gouvernement m'empêchent de me trouver au milieu de vous.

[1] On a prétendu, et beaucoup de personnes sont encore dans la croyance que Championnet, républicain très-prononcé, n'avait point approuvé l'élévation de Bonaparte à la dignité de consul, et que celui-ci se réjouit de la mort d'un général qu'il regardait comme son ennemi. Cette opinion est une erreur. Championnet, persécuté par le directoire, partageait les espérances que la grande majorité des Français fondait alors sur l'homme qui venait de renverser ce gouvernement odieux.

1800-an VIII. Italie. « Vos besoins sont grands, toutes les mesures sont prises pour y pourvoir.

« Les premières qualités du soldat sont la constance et la discipline ; la valeur n'est que la seconde.

« Soldats ! plusieurs corps ont quitté leurs positions, ils ont été sourds à la voix de leurs officiers, la dix-septième légère est de ce nombre.

« Sont-ils donc tous morts les braves de Castiglione, de Rivoli, de Newmarck ? Ils eussent péri plutôt que de quitter leurs drapeaux, et ils eussent ramené leurs jeunes camarades à l'honneur et au devoir.

« Soldats ! vos distributions ne vous sont pas régulièrement faites, dites-vous ? Qu'eussiez-vous fait si, comme les quatrième et vingt-deuxième légères, les dix-huitième et trente-deuxième de ligne, vous vous fussiez trouvés au milieu du désert, sans pain ni eau, mangeant du cheval et du mulet ? *La victoire nous donnera du pain*, disaient-elles ; et vous, vous quittez vos drapeaux !

« Soldats d'Italie ! un nouveau général vous commande ; il fut toujours à l'avant-garde dans les plus beaux jours de votre gloire. Entourez-le de votre confiance ; il ramènera la victoire dans vos rangs.

« Je me ferai rendre un compte journalier de la conduite de tous les corps, et spécialement de la dix-septième légère et de la soixante-troisième de ligne. *Elles se ressouviendront de la confiance que j'avais en elles.* »

Masséna reçut du premier consul tous les pouvoirs nécessaires pour remédier à l'affligeante situation des troupes dont la direction lui était confiée. Mais l'essentiel était d'avoir de l'argent, et malheureusement les finances de la république étaient encore dans un tel désordre à l'époque dont nous parlons, qu'il n'était guère possible d'accorder les fonds, même indispensables, pour les différens services. Cependant, Mas-

séna parvint à passer des marchés pour l'habillement et les vivres. Prévoyant les dangers que les convois venant de France pouvaient courir sur mer avant d'arriver à Gênes, il se fit remettre douze lettres de marque pour des bâtimens destinés à protéger le petit cabotage. 1800-an VIII. Italie.

Après avoir pris ces premières mesures, Masséna se rendit à Lyon pour hâter le rassemblement des chevaux destinés aux remontes, et la formation des magasins d'habillement et d'équipement. De Lyon il vint à Marseille, où, s'étant aperçu que les fournisseurs avec lesquels il avait traité mettaient de la lenteur dans leurs opérations, il acheta lui-même douze mille quintaux de blé appartenant à des négocians génois, et qui se trouvaient dans le port. La désertion des troupes était telle, que les chemins de France en Italie se trouvaient couverts de soldats demandant des vivres et des vêtemens, implorant la pitié des habitans des villes et des campagnes. Des bataillons entiers de ces déserteurs se trouvaient à Nice, à Fréjus, à Antibes. Masséna, joignant les menaces à la promesse de prompts secours, fit bientôt refluer tous ces hommes vers l'armée. Les deuxième, quatorzième, vingt-unième, vingt-quatrième, soixante-troisième et soixante-quatorzième demi-brigades de ligne, les cinquième, dix-septième et vingt-cinquième légères, virent revenir sous leurs drapeaux le plus grand nombre des soldats qui les avaient abandonnés. Rappelés par leur nouveau général en chef aux sentimens de l'honneur et du devoir, ces mêmes soldats servirent pour ainsi dire d'escorte à Masséna, dans son voyage par terre, de Nice à Gênes.

Malgré le retour des déserteurs et les renforts de troupes fraîches qu'il avait amenés avec lui, le général de l'armée d'Italie n'avait pas sous ses ordres plus de 25,000 combattans, parce que la misère et les maladies avaient enlevé autant de monde que la désertion.

1800-an VIII. Italie.

Tant de désordres s'étaient introduits dans l'administration, que le succès des mesures prises par Masséna ne répondit pas à ses espérances. Les efforts de ce général ne produisirent pour ses troupes qu'un soulagement momentané. L'armée ne reçut même pas la totalité des grains achetés à Marseille : à l'époque où les hostilités recommencèrent, cette ressource était déjà consommée. Bientôt le soldat vécut, au jour le jour, des grains achetés à un prix excessif, ou fournis avec les plus grandes difficultés par le gouvernement génois : encore ne recevait-il souvent que partie des rations accordées par la loi. Le général en chef voyait ses soins paralysés, et l'armée, toujours à la veille de manquer entièrement de vivres [1]. La négligence, la mauvaise foi, le défaut de moyens, les vents eux-mêmes qui, pendant près de quatre mois (circonstance inouie!), s'opposèrent à l'arrivage des convois par mer : tout semblait se réunir pour amener enfin l'anéantissement des troupes et la perte de la Ligurie.

Cependant Masséna avait réduit les cadres de l'armée dans la proportion du nombre des combattans : plusieurs demi-brigades furent fondues en une seule. Une mutation s'était opérée dans les officiers généraux. Gouvion-Saint-Cyr avait été rappelé à l'armée du Rhin, Victor et Lemoine étaient destinés à faire partie de l'armée de réserve : Soult, Suchet et Gazan les remplacèrent. Au 5 avril, l'armée d'Italie, partagée

[1] La faim de nos soldats était souvent telle, dit M. le général Thiébault, qu'ils dévoraient les herbes et les racines qu'ils pouvaient rencontrer dans les montagnes et sur les rochers arides au milieu desquels ils étaient cantonnés. C'est ainsi qu'une compagnie entière de la vingt-quatrième de ligne s'empoisonna en mangeant de la ciguë. Les hommes de corvée n'avaient plus la force de venir aux distributions qui se faisaient dans Gênes ou dans d'autres chefs-lieux. Faute de moyens de transport, ils étaient dans l'obligation de tout porter eux-mêmes, et, quoique ce fardeau fût souvent fort léger, un trajet de cinq à six milles dans les montagnes était pour ces hommes exténués par le besoin un effort au-dessus de leurs moyens physiques.




Page 61.





en deux corps ou deux grandes divisions, occupait les positions suivantes : le corps de droite, aux ordres du général Soult, était distribué dans les postes de Recco, Monte-Cornua, Toriglio, la Bocchetta (d'où il se liait par une avant-garde avec le fort de Gavi), Campofreddo, Stella, Monte-Legino et Cadibone. Il fournissait en outre des garnisons à Gênes, à Savone, à Gavi; devait pourvoir à la sûreté de la côte, et faciliter les arrivages des subsistances à Gênes. Le corps de gauche, commandé par le général Suchet, avait sa droite à Noli et sa gauche au Var : le quartier-général était à la Pietra. 1800—an VIII. Italie.

Un développement aussi considérable ne pouvait pas cependant être resserré, puisqu'il était important de garder les débouchés de la Toscane, du duché de Plaisance, de la Lombardie, du Piémont; de défendre l'entrée des Alpes, et par conséquent les frontières de la France. Par l'effet de la distribution des troupes sur cette ligne étendue, il ne s'y trouvait point de masse ou de réserve prête à se porter sur l'endroit plus spécialement menacé. Il y avait du monde sur tous les points, mais il n'y avait de force réelle nulle part; aussi le général Mélas se préparait-il à rompre cette ligne, et à isoler les deux corps qui la défendaient. Le 5 avril, le quartier-général autrichien vint à Cairo. L'intention du général autrichien était d'attaquer simultanément les débouchés principaux de la chaîne des Apennins, depuis les frontières de Toscane jusqu'aux Alpes; mais il voulait surtout couper la ligne française le plus près possible de Gênes, afin de forcer Masséna à replier ses troupes dans cette ville, l'affamer par la coopération de l'escadre anglaise, et par conséquent d'en hâter la reddition. Ce plan, dont l'exécution présentait peut-être quelques difficultés, était cependant très-bien conçu; et s'il ne réussit pas d'abord complétement, il faut en attribuer la cause à l'extrême activité et au caractère

1800-an VIII. Italie. ferme et énergique du général Masséna, qui sut imprimer à ses troupes un dévouement qu'on ne pouvait plus guère espérer d'elles dans leur déplorable situation.

En forçant la droite de l'armée française et le général en chef lui-même à se renfermer dans Gênes, Mélas avait aussi, comme nous venons de le dire, le dessein d'isoler le corps de gauche aux ordres du général Suchet. Il espérait que ce dernier, ayant des forces trop inférieures pour se maintenir dans la rivière du Ponent et tenter de secourir l'aile droite, se déciderait à profiter de son point de retraite vers l'embouchure du Var, pour se placer sur la frontière de France. Afin d'atteindre ce double but, le général autrichien prit les dispositions suivantes :

Il réunit à Carcare un corps de vingt-cinq mille hommes pour attaquer l'armée française à peu près vers son centre. Une colonne de ces troupes devait se diriger par Altare et Torre sur la position fortifiée de Cadiboue, regardée, avec raison, comme la clef de la rivière du Ponent. Une autre colonne, marchant sur les flancs de la première, avait ordre de se porter sur Sassello et Montenotte. Les divisions des généraux Elsnitz et Morzin étaient chargées d'emporter les retranchemens du Monte-San-Giacomo, en marchant par Malere, vers une des sources de la Bormida. Cette position était occupée par les troupes du général Suchet, qui communiquait avec le corps de droite par Vado et les deux escarpemens du Monte-Alto. Afin de couper cette communication et d'isoler les deux corps d'armée française l'un de l'autre, les généraux Elsnitz et Morzin, après s'être emparés du Monte-San-Giacomo, devaient se porter, l'un sur Savone, afin d'obliger Masséna d'évacuer les hauteurs de cette ville, et l'autre sur le village de San-Giacomo, pour contraindre les troupes du général Suchet à se replier vers la Pietra et Loano.

Sur la gauche de l'attaque dirigée contre Cadibone, une

autre colonne autrichienne, conduite par le comte de Hohenzollern, devait attaquer le col de la Bocchetta, et faire les plus grands efforts pour s'emparer de ce passage important. Vers l'extrémité droite de l'armée française, dans la rivière du Levant, le général Ott, avec un corps de dix mille hommes, devait déboucher de la vallée de la Trebbia, sur deux colonnes, dont la première était chargée d'attaquer Monte-Cornua; la seconde, moins forte en troupes de ligne, mais qui devait se recruter d'une troupe d'insurgés rassemblés à Fontana-Buona, avait ordre de s'avancer sur N. S. di Rovo et Bogliasco, afin d'attaquer ces deux postes situés près de la mer. Ainsi, l'on voit que les Français allaient être assaillis sur une grande partie de leur ligne par des forces bien supérieures. Outre l'avantage du nombre, les Autrichiens avaient encore celui d'être secondés dans leurs mouvemens par la flotte anglaise, qui intercepta dès ce moment à l'armée française toute communication par mer. Cependant on va voir quelle longue résistance Masséna sut opposer à ces efforts combinés.

1800-an VIII. Italie.

Le jour même où Mélas portait son quartier à Cairo, il avait fait reconnaître tous les points qu'il voulait attaquer. Les Autrichiens comptaient si pleinement sur un succès facile, que les détachemens chargés d'explorer la ligne française ne craignirent point d'attaquer les postes avancés, mais ils furent repoussés partout.

Le 6 avril, à la pointe du jour, les colonnes ennemies se mirent en mouvement pour se porter sur les différens points qu'elles devaient attaquer. Le général Ott s'avança sur l'extrême droite de l'armée française formée par la division aux ordres du général Miollis, forte à peine de quatre mille hommes, et occupant les postes de Recco, Toriglio, San-Alberto, Scafera, Nervi, Albaro, et le Monte-Cornua. Le principal effort des Autrichiens se fit sur ce dernier point, qu'ils attaquèrent après avoir fait replier les détachemens

1800-an VIII. Italie. placés à Panesi, San-Alberto et Bargaglio. Le Monte-Cornua fut vigoureusement défendu par deux bataillons de la soixante-quatorzième; mais, sur le point d'être cernée, cette troupe se replia sur le Monte-Faccio, où se trouvait une partie de la brigade du général Darnaud. Ce brave officier fit, pour se maintenir dans cette position importante, les plus généreux efforts. Presque enveloppé par les colonnes ennemies, il combattit avec le dernier acharnement, défendant le terrain pied à pied, et chargeant souvent ses adversaires pour arrêter leurs progrès. C'est dans une de ces charges que l'intrépide Dupelin, chef de bataillon de la cent sixième demi-brigade, fut blessé de cinq coups de feu. Darnaud fit sa retraite sans être entamé, jusqu'à Quinto, à deux lieues de Gênes, et il y prit position à l'entrée de la nuit. La seconde brigade du général Miollis, commandée par le général Petitot, fut également attaquée à Toriglio et à Scafera.

Petitot se défendit long-temps avec quelque avantage; mais l'occupation du Monte-Cornua et du Monte-Faccio, par l'ennemi, le força à se retirer dans le meilleur ordre sur Prato. Ce général, quoique blessé assez grièvement, ne voulut point quitter son arrière-garde, dont il dirigea les mouvemens, pour protéger la retraite de la brigade. Le lieutenant de grenadiers Guinnond, de la vingt-quatrième de ligne, se distingua dans cette occasion où il fut blessé dangereusement.

Le général Gazan, commandant la seconde division du corps de droite, forte de quatre à cinq mille hommes, fut également attaqué dans les postes disséminés qu'il occupait entre les vallées de l'Orba et de la Scrivia par le corps autrichien, qui devait, ainsi que nous l'avons dit, enlever le passage important de la Bocchetta : le comte de Hohenzollern, conduisait la principale colonne de ces troupes. Celles du général Gazan, distribuées sur une étendue de terrain trop

considérable, ne pouvaient pas combattre long-temps avec avantage. Après avoir perdu, repris et reperdu plusieurs de ses nombreux postes, Gazan, instruit qu'une forte colonne ennemie, après avoir tourné Gavi, s'avançait sur ses flancs pour le tourner lui-même, se hâta de faire retirer ses troupes et de venir prendre position à Busatto sur la Scrivia; il fit également évacuer Voltaggio, pour que le détachement qui s'y trouvait, ne fût point enveloppé par Castagna et Fiancon. 1800-an VIII. Italie.

Pendant que les deux divisions des généraux Miollis et Gazan étaient ainsi forcées d'abandonner leurs positions, la troisième division du corps de Soult, aux ordres du général Gardanne, avait été également attaquée avec vigueur. Elle occupait, vis-à-vis le centre de l'armée autrichienne, les postes de Stella, San-Bernardo, la Madona-di-Savona et Vado : plus loin, sur les sommités, les redoutes de Montenotte, et en deçà les retranchemens de Cadibona. Cette division, forte au plus de cinq mille hommes, eut à soutenir pendant toute la journée les attaques réitérées d'un corps de plus de quinze mille hommes, dirigé par le général Mélas en personne. Les troupes françaises se défendirent avec la plus grande résolution, et réussirent à arrêter l'ennemi pendant plus de trois heures devant les redoutes de Torre; mais enfin, accablées par le nombre, elles abandonnèrent la plupart de leurs positions, et se retirèrent au poste central de Cadibona. La même bravoure et les mêmes résultats signalèrent la défense du Monte-Ajuto, contre lequel marcha le général autrichien Lattermann.

Tous les postes français en avant de la ligne s'étant donc ralliés à Cadibona, où le général Gardanne se trouvait beaucoup mieux à même d'opposer une forte et longue résistance, les Autrichiens vinrent attaquer cette nouvelle position avec tant d'impétuosité, qu'ils l'enlevèrent, et forcèrent les Français à abandonner le village. Cette retraite s'effectuait même

1800-an VIII. Italie. avec quelque désordre, et les Autrichiens commençaient à pousser l'arrière-garde un peu trop vivement, lorsque, fort heureusement, le général Soult accourut avec quelques bataillons tirés de la garnison de Gênes; il encouragea par sa présence les troupes du général Gardanne, et les ramena au combat. Après des efforts assez vigoureux, les troupes paraissaient encore céder le terrain à leurs adversaires; Soult saisit le drapeau d'un de ses bataillons, et, se précipitant vers l'endroit où l'action se trouvait plus fortement engagée, il fait un appel aux plus braves, et combat lui-même avec toute la vigueur d'un simple grenadier. Cet acte de dévouement électrise tous les soldats qui en sont les témoins. Ils s'avancent sur ses traces, et attaquent les Autrichiens avec une telle énergie, que ceux-ci reculent à leur tour. Le général Soult, dégagé du groupe ennemi où l'excès de son courage l'avait emporté, et où il vit tomber à ses côtés l'adjudant-général Mathis, blessé grièvement, fit prendre à ses troupes la position de Monte-Moro, qui, se trouvant entre Vado et Savone, avait l'avantage de protéger encore cette dernière place.

Les Autrichiens, étonnés de la vivacité avec laquelle ils venaient d'être chargés en dernier lieu, donnèrent au général Soult le temps de se fortifier dans sa nouvelle position. Toutefois, le général Mélas, en différant d'attaquer les Français à Monte-Moro, n'en prenait pas moins des dispositions qui devaient le conduire au résultat qu'il espérait. Il ordonnait au général Saint-Julien, commandant une partie du corps formidable qui venait d'enlever la position de Cadibona, de faire filer une colonne sur Vado. Une autre colonne, après s'être emparée des hauteurs de Montenotte et de la redoute de Monte-Negrino, poursuivit les Français dans la direction de Madona-di-Savona, tandis qu'une troisième descendait de Stella sur Arbizola, seul point de retraite qui restât aux

troupes de Soult pour gagner Gênes. Ces mouvemens, opérés dans le dessein de déborder les Français et de les envelopper, rendaient la position de Soult à Monte-Moro extrêmement critique. Affaiblie par les combats du matin, la division Gardanne était presque hors d'état de résister long-temps aux efforts nouveaux qu'on pouvait faire contre elle; toutefois il était essentiel de tenir quelque temps encore, au moins jusqu'à la nuit, afin de profiter de son obscurité pour jeter quelques vivres dans le fort de Savone, que, dans la pénurie où il se trouvait, Soult n'avait pu approvisionner jusqu'à ce moment. 1800 an VIII. Italie.

Ce général fit donc exécuter divers mouvemens dans l'intention d'amuser l'ennemi, de couvrir les débouchés et de gagner du temps; mais le général autrichien ne se laissa point distraire de son but principal : assuré que le général Saint-Julien avait exécuté ses ordres, Mélas fit attaquer deux heures avant la nuit le Monte-Moro par des forces si considérables, qu'il fut impossible aux troupes françaises d'opposer une longue résistance, et qu'elles se replièrent précipitamment sur Savone. Elles furent poursuivies avec tant de vivacité, que les Autrichiens entrèrent pêle-mêle avec l'arrière-garde dans les faubourgs de la ville. Il fallut combattre encore pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant, et l'on se fusilla toute la nuit; mais Soult réussit, comme il le désirait, à faire entrer des vivres dans le fort, où il laissa une garnison de six cents hommes sous les ordres du général de brigade Buget. A trois heures du matin, il donna l'ordre d'évacuer la ville; et les troupes, rassemblées d'abord sur la hauteur des Capucins, opérèrent leur retraite sur celles qui se trouvaient en arrière d'Arbizola. Cette dernière position était occupée par la troisième colonne du général Saint-Julien, qui s'en était emparée la veille au soir, sans pouvoir toutefois empêcher le détachement français déposté de Monte-Negrino

1800-an VIII. Italie. de se faire jour à la baïonnette pour aller rejoindre le gros de la division Gardanne. Le général Soult ne perdit pas un moment pour faire attaquer les hauteurs d'Arbizola. Les Autrichiens, chassés de cette position, furent poursuivis jusqu'à Stella, où ils s'arrêtèrent. Les deux partis avaient éprouvé dans ce long engagement, commencé le 6 au matin et terminé le lendemain, une perte considérable; mais celle des Français se trouvait bien plus sensible en raison de leur faiblesse numérique et de l'opiniâtreté avec laquelle ils s'étaient défendus.

La retraite du général Soult et les progrès des Autrichiens sur le centre de l'armée compromettaient le corps d'armée aux ordres du général Suchet. Le Monte-San-Giacomo, une des positions les plus avantageuses qu'il occupât, se trouvait tourné par les mouvemens de l'ennemi dans la journée du 6. Mélas ordonna au général Elsnitz d'attaquer directement et de front cette position, dont l'occupation devenait nécessaire pour la régularité de la ligne des Autrichiens. Les troupes de Suchet se défendirent long-temps avec vigueur; et ce général ne céda que lorsqu'il s'aperçut que, en résistant davantage, il donnait à l'ennemi le temps de couper ses communications, et de rendre nulle sa coopération à la défense de la rivière de Gênes. Il fit évacuer également les redoutes de Sette-Pani, de San-Stefano, et de Madona della Neve à l'approche d'une colonne autrichienne qui les occupa, et il vint s'établir à Vado. Le général Serras tint ferme dans Melogno, et repoussa toutes les attaques dirigées contre lui par un corps de grenadiers hongrois. Presque enveloppé par cette réserve autrichienne, Serras, sommé de mettre bas les armes, ne répondit à cette sommation qu'en chargeant de nouveau ses adversaires, et les força à rétrograder. Enfin une nouvelle colonne autrichienne, qui s'était avancée pour tourner plus au loin les troupes du corps de gauche, fut complé-

tement battue par le général polonais Jablonowski au moment où elle débouchait sur les postes de ce dernier par la vallée du Tanaro. Ces succès partiels, honorables pour les Français, ne pouvaient pas avoir de grands résultats dans la situation présente des affaires. Suchet apprit à Vado les avantages remportés par l'ennemi sur le corps de droite; et il jugea convenable, pour ne point compromettre la sûreté du sien, de faire encore un mouvement rétrograde. En conséquence, après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour procurer le plus de vivres possible à la garnison de Savone, ce général évacua les positions qu'il occupait encore de ce côté, et se retira par Finale, Gora, Bardino-Vecchio, la Pietra et Loano, sur Borghetto, où il espérait trouver des ressources en vivres. Il se proposait d'y réunir le gros de ses troupes pour reprendre ensuite l'offensive et rétablir ses communications avec le général Soult. Cette retraite du corps de gauche, commencée dans la nuit du 7 avril, se continua dans la matinée du lendemain, en présence de l'ennemi, qui ne fit aucun mouvement pour la troubler. 1800-an VIII. Italie.

Le général Mélas voulait surtout forcer les troupes du général Soult de se jeter dans Gênes, et c'est-là le motif qui lui fit négliger de poursuivre le général Suchet sur Borghetto. Mais tandis qu'il attendait, pour exécuter son dessein, que les troupes autrichiennes se fussent reposées des fatigues qu'elles venaient d'éprouver dans les journées du 6 et du 7, Masséna méditait une entreprise qui devait relever la gloire de son armée, ranimer la confiance des troupes, et faire évanouir les espérances que les progrès des Autrichiens avaient fait concevoir aux ennemis de la France que renfermait la ville de Gênes.

Le projet de Masséna était de reprendre le Monte-Faccio, dont la position dans le voisinage et à la vue de Gênes était, sous le rapport militaire et pour l'effet moral, l'avantage le

1800-an VIII. Italie. plus important que les Autrichiens eussent obtenu, et le plus décisif pour leurs progrès ultérieurs. Nous avons dit qu'après avoir évacué Savone, le général Soult s'était retiré avec la division Gardanne sur les hauteurs d'Arbizola. Le même jour et dans la matinée, ces troupes avaient continué leur mouvement rétrograde sur Vareggio, couvrant Ciampani par un fort détachement. La division du général Gazan occupait Busalta et Molini; celle du général Miollis avait sa droite à Quinto et sa gauche à Prate. Cette dernière division fut chargée par le général en chef d'attaquer de vive force le Monte-Faccio. Miollis forma deux colonnes de ses troupes : celle de droite, qu'il dirigeait en personne, déboucha par Quinto, et celle de gauche par Parizone. Le mouvement de cette dernière était protégé par une réserve aux ordres de l'adjudant-général Hector, qui, suivant la vallée du Bésagno, devait attaquer les Autrichiens en flanc, dépasser leur position centrale, et se porter rapidement sur Carpanadigo, afin d'attirer de ce côté l'attention principale de l'ennemi. Ces divers mouvemens s'effectuèrent avec beaucoup de régularité et d'intelligence. Le Monte-Faccio et le Monte-Cornua, attaqués de front par les deux colonnes de la division Miollis, furent emportés à la baïonnette. Les Autrichiens se retirèrent en désordre, parce que la petite colonne de l'adjudant-général Hector, qui les avait tournés par Panesi, San-Alberto et Scafera, menaçait de leur couper la retraite. Le général Miollis fit quinze cents prisonniers, parmi lesquels se trouvait le baron d'Aspre, chef des bandes insurgées de Fontana-Buona. La perte des Français fut peu considérable. Il n'y eut qu'un petit nombre de morts et une cinquantaine de blessés, au nombre desquels furent les chefs de bataillon Devilliers [1] et Lacroix, de la vingt-cinquième demi-brigade légère.

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

La division Gazan avait coopéré à ce succès, en se portant sur le revers de Monte-Jovi, à Borgo-de-Fornari, et Savignone. Elle se battit une partie de la journée, et le général Poinçot, qui conduisait cette diversion, réussit à reprendre les deux postes que nous venons de nommer, ainsi que celui de Cosella. La division Gardanne était restée tranquille dans ses positions de Vareggio et de Ciampani.

La reprise du Monte-Faccio produisit l'effet que Masséna en attendait. Les soldats furent animés d'une nouvelle ardeur, et les mécontens génois n'osèrent plus manifester, comme ils le faisaient auparavant, leur haine contre les Français. L'ordre et le calme se rétablirent dans la ville.

Cependant la situation de Masséna n'en était pas moins critique. Il profita du loisir momentané que lui procura ce dernier avantage, pour continuer de prendre les mesures propres à assurer la conservation de Gênes, dont il confia le commandement au général Miollis. La garnison fut renforcée, les forts intérieurs et extérieurs furent approvisionnés de vivres et de munitions, non sans de grandes difficultés. Séparé de son aile gauche, le général en chef dut donner une nouvelle organisation aux troupes qui lui restaient sous la main. Elles furent partagées en deux divisions, fortes chacune d'à peu près cinq mille hommes.

Toutefois, ne renonçant pas à l'espoir de rétablir ses communications avec le général Suchet, et ne voulant point céder au général Mélas l'avantage de l'offensive dans l'espace étroit où il se trouvait renfermé, Masséna résolut, malgré sa faiblesse, de se porter en avant, d'arrêter l'ennemi dans sa marche sur Gênes par la rivière du Ponent, et de débloquer Savone, dont le sort l'inquiétait d'autant plus, qu'il savait que cette place avait à peine des vivres pour huit jours. Il fit donc instruire le général Suchet de ses projets, en lui envoyant l'ordre d'attaquer de son côté et de chercher à pé-

1800-an VIII. Italie.
nétrer jusqu'à Quiliano; Masséna disposa le mouvement offensif de son aile droite.

La première division, commandée par le général Gazan et dirigée par Soult, fut rassemblée à Voltri pour marcher sur Sassello; la seconde, aux ordres du général Gardanne, et conduite par Masséna en personne, devait déboucher par Vareggio et Stella pour se porter sur Montenotte; les deux divisions, réunies ainsi sur la crête des Apennins, devaient attaquer la droite des Autrichiens, après avoir coupé la ligne de leurs opérations par le point central, en marchant en toute hâte vers Savone et Vado. Masséna avait calculé que, s'il n'obtenait pas un succès assez décisif pour effectuer sa jonction avec Suchet, il pourrait réussir au moins à dégager et ravitailler le fort de Savone, et à enlever les approvisionnemens qu'un convoi venu de Livourne, sous l'escorte des vaisseaux anglais, avait débarqué dans le port de cette ville.

Mais, dans le moment même où Masséna se préparait à exécuter son nouveau plan, Mélas faisait aussi ses dispositions d'attaque sur la gauche des troupes de l'aile droite, c'est-à-dire sur la division Gardanne. Son dessein était de forcer la position de Vareggio, afin d'assurer ses propres communications, de pousser les troupes de Gardanne sur Voltri, et même de leur couper la retraite sur Gênes en débouchant par la Bocchetta, dans la vallée de la Polcevera où les paysans étaient préparés à l'insurrection.

Il résulta de cette coïncidence des deux mouvemens offensifs, que le projet de Masséna ne put pas être exécuté, et que ceux du général Mélas échouèrent en grande partie.

Le 9 avril, le général autrichien Rousseau attaqua les retranchemens de la Bocchetta avec les régimens de Kray et d'Alvinzi : les Français, après s'être défendus vaillamment, furent obligés de céder ce fameux passage, qui ouvrait aux

Autrichiens l'entrée de la Polcevera, et assurait entièrement leurs communications. Les détachemens de la Bocchetta vinrent se rallier à Ponte-Decimo, et ceux du Monte-Cornua, également forcés de se retirer, se réunirent à Besagno. Les généraux Saint-Julieu et Sticker marchèrent pour attaquer le flanc droit de la position de Vareggio, en passant par Sassello, Veirera et Stella, tandis que le général Lattermann se portait sur le même point en suivant le bord de la mer. Nous avons dit que la colonne chargée de forcer le passage de la Bocchetta devait déboucher par la vallée de la Polcevera : afin de rendre l'attaque plus décisive, en cherchant à envelopper les troupes forcées à Vareggio et Ciampani dans leur retraite sur Voltri, Mélas ordonna en outre à un fort détachement qui occupait les cabanes de Marcharolo, de s'avancer jusqu'à la Nostra Santa dell' Acqua, à trois milles de Voltri. 1800-an VIII. Italie.

Le général Soult se disposait à exécuter son mouvement sur Sassello, lorsqu'il fut informé de ceux que faisait l'ennemi, et de l'occupation du poste de la Nostra Santa dell' Acqua. Cet habile général, changant tout-à-coup ses dispositions, marcha sans balancer sur la colonne ennemie qui se trouvait la plus rapprochée de lui. Le général Gazan, à la tête de la vingt-cinquième demi-brigade légère et de la troisième de ligne, attaqua les Autrichiens à la Nostra Santa dell' Acqua, dans le moment où ceux-ci se mettaient en mouvement pour descendre sur Voltri; ils furent forcés de rétrograder jusqu'aux cabanes de Marcharolo. Après avoir vainement essayé de tenir dans quelques autres positions intermédiaires, ils se rallièrent dans celle-ci. Le général Soult les voyant disposés à s'y défendre, les fit attaquer sur-le-champ. L'engagement fut vif et meurtrier. L'artillerie autrichienne fit d'abord quelques ravages dans les rangs français, et les premières charges furent repoussées; mais une dernière, en co-

1800-an VIII. Italie. lonne serrée, conduite par le vaillant chef de brigade de la troisième de ligne, Monton, décida l'affaire et la déroute de l'ennemi, qui laissa six cents prisonniers entre les mains des vainqueurs, ainsi que deux pièces de canon. Poursuivis avec vigueur, les Autrichiens furent rejetés jusqu'au delà du torrent de la Piotta. Les Français bivouaquèrent aux cabanes de la Marcharolo.

Ce succès assurait les derrières du général Soult; mais celui-ci avait perdu une marche, et il se trouvait alors trop éloigné du général Masséna. Quoique ses troupes fussent excédées de fatigue, il se remit en mouvement le 10, dès la pointe du jour, afin de regagner le temps qu'il avait employé à combattre, et de concourir à l'attaque que Masséna avait ordonnée le même jour, également assigné par le général Mélas pour sa grande attaque, dont les mouvemens du 9 n'avaient été que les préliminaires. Ainsi, les deux partis allaient se croiser sur tous les points. Le général Soult, après avoir rallié à Campofreddo la brigade du général Poinsot, se dirigea par Acqua-Bona, Martino et Orba, sur Sassello, où Masséna le croyait arrivé dès la veille. Il apprit, à deux milles de ce bourg, au village de Pallo, l'occupation de Veirera par le général Saint-Julien, et le dessein qu'avait celui-ci de se porter sur Ciampani à l'effet de couper la retraite de Masséna sur Voltri.

Ainsi, par une circonstance imprévue, Soult se trouvait en mesure d'attaquer le flanc et les derrières de la colonne du général Saint-Julien, qui, marchant pour tourner les troupes de la division Gardanne, était loin de s'attendre à être tourné lui-même. Soult ne perdit pas un moment pour profiter de cet incident; il ordonna au général Gazan de se porter avec une de ses brigades à la gauche de Pallo, sur le chemin qui conduit de Ponzone à la Veirera, tandis que lui-même, avec la brigade du général Poinsot, attaquerait vivement et

couperait sur Sassello l'arrière-garde de Saint-Julien. Ce dernier mouvement fut heureusement exécuté. Le bourg de Sassello fut emporté à la baïonnette, ainsi que les hauteurs de gauche qui le dominent. Les Français y firent six cents prisonniers, s'emparèrent de trois pièces de canon et de plusieurs caissons d'infanterie renfermant près de deux cent mille cartouches. La vingt-cinquième demi-brigade légère, qui avait été la plus exposée, perdit une cinquantaine d'hommes, au nombre desquels se trouvait le brave lieutenant de carabiniers, Gavaret, qui reçut une balle dans le cœur au moment où il entrait dans Sassello.

Le gros de la colonne de Saint-Julien était parvenu à la Veirera; mais ces troupes se trouvaient presque séparées du centre de l'armée autrichienne, et elles n'avaient pour s'y rallier que le chemin qui conduit par le Monte-Galera à Ponte-Inurea, ou celui de Santa-Giustina vers Montenotte. Le général Soult, laissant un détachement au-delà de Sassello à l'effet d'observer les routes de Ponzone et d'Acqui, se porta le 11 sur la Veirera pour en chasser le général Saint-Julien qui venait de détacher quelques troupes pendant la nuit sur le Monte-Galera pour se ménager la retraite vers Ponte-Inurea. Les Autrichiens se défendaient avec opiniâtreté, mais ils durent céder aux efforts dirigés contre eux. Le chef de brigade Mouton conduisit la principale attaque avec une telle impétuosité que le général Saint-Julien ne put effectuer sa retraite sur Ponte-Inurea qu'après avoir perdu plus de la moitié de sa troupe. Mouton avait forcé cette dernière, par une manœuvre aussi prompte qu'habile, à se jeter à travers champs, ne pouvant plus suivre le chemin de Ponte-Inurea, qui se trouvait déjà coupé par les Français. Deux mille prisonniers, sept drapeaux et quelques pièces d'artillerie restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Les débris de cette colonne ennemie se rallièrent aux trou-

1800-an VIII Italie. pes qui occupaient la Mioglio et la Galera. Le général Soult ne les fit pas poursuivre au-delà de Grosso-Pasto, position qui domine au nord et au sud toute la chaîne dont elle fait partie, et se trouve opposée à une autre montagne appelée Hermette, que les Autrichiens occupèrent de suite pour arrêter les progrès de leurs adversaires et couvrir la communication d'Acqui.

Tandis que le général Soult remportait un avantage aussi remarquable, la division Gardanne, avec laquelle se trouvait Masséna, avait eu une chance bien différente. Opposés l'un à l'autre, les deux généraux en chef Masséna et Mélas, ignorant également la cause du retard des mouvemens qu'ils avaient ordonnés, le premier au général Soult, le second au général Saint-Julien, avaient manœuvré dans de fausses suppositions, comptant sur des résultats qui ne pouvaient plus avoir lieu.

Masséna avait fait avancer ses troupes sur deux colonnes. La première devait se diriger à droite vers Santa-Giustina; celle de gauche, où le général en chef se trouvait lui-même ainsi que le général de division Gardanne et tous les officiers de l'état-major général, prit la direction de Stella par Castagnabo. Cette colonne était à peu près à moitié chemin, lorsqu'elle se trouva en présence d'un corps considérable autrichien qui marchait aussi sur Stella par le revers des hauteurs, opposé à celui que suivaient les Français. Une autre colonne autrichienne, celle du général Lattermann, s'avançant le long de la plage, attaquait à ce moment et s'emparait de Vareggio, que venait de quitter Masséna. Celui-ci n'ayant pas deux mille hommes avec lui, craignit d'être enveloppé par des forces aussi supérieures que celles du premier corps dont nous venons de parler, qui était l'aile gauche autrichienne aux ordres du général Bellegarde, et où se trouvait Mélas en personne. Il s'arrêta donc à Croce, autant

pour attendre l'effet des attaques du général Soult, dont il n'avait point reçu de nouvelles, que dans l'espoir que la colonne qui marchait vers Santa-Giustina, attirerait l'attention et une partie des forces de l'ennemi. Le combat s'engagea bientôt avec beaucoup de chaleur dès les premiers momens. Les Français furent débordés, ce qui ne les empêcha point de soutenir avec intrépidité jusqu'à six attaques successives; mais un grand nombre de braves perdirent la vie; et le général Gardanne, ainsi que la plupart des officiers de l'état-major, furent blessés : Masséna dut alors céder le terrain. Laissant au général Fressinet [1] le soin de couvrir la retraite, il se rendit par les montagnes et à travers champs, accompagné seulement de l'adjudant-général Thiébault et de quelques hommes, à sa colonne de droite, qui, retardée par la difficulté des chemins, n'avait pu se trouver à même de combattre: Masséna la fit replier sur Cogoleto, point de retraite assigné à la colonne de gauche. Fressinet opéra ce mouvement avec autant de bravoure que de bonheur. Constamment à la tête de l'arrière-garde, il soutint les efforts de ses nombreux adversaires, et atteignit le lieu du rendez-vous à la chute du jour. Les deux colonnes réunies bivouaquèrent dans cette position.

1800 an VIII. Italie.

Cependant le général Mélas avait été informé de l'échec éprouvé par le général Saint-Julien à la Veirera, et se préparait à voler à son secours. De son côté, Masséna, aussi entreprenant dans sa défaite qu'il l'eût été un jour de victoire, voulait tenter un dernier effort pour se réunir au général Soult, attaquer en masse la gauche des Autrichiens, cette partie même de leurs forces que Mélas destinait à secourir Saint-Julien, la couper, et la rejeter sur Savone. Mais l'excessive fatigue des troupes, l'état de dispersion où

[1] Aujourd'hui lieutenant-général.

1800-an VIII. Italie. elles se trouvaient encore, et surtout les pertes considérables qu'elles avaient éprouvées la veille à Croce, mirent obstacle à cette résolution désespérée du général en chef français. Masséna se convainquit qu'il ne pouvait point quitter Cogoleto. Toutefois il détacha le général Fressinet avec ce qu'il y avait de moins entamé dans la division Gardanne, et lui ordonna de faire la plus grande diligence pour prévenir l'arrivée des Autrichiens sur la montagne de l'Hermette ; mais il ne put empêcher ceux-ci, moins fatigués que les Français et marchant sur des crêtes parallèles presque à portée de canon, d'atteindre ce but.

Cependant le général Soult voyant des sommités du Grosso-Pasto, la masse des troupes autrichiennes se grossir incessamment sur la montagne de l'Hermette, se développer, et déborder sa gauche, jugea qu'il devenait urgent d'attaquer cette forte position. Il forma donc ses colonnes d'attaque, et les troupes s'avancèrent avec leur résolution accoutumée. On se battit toute la journée avec le dernier acharnement et avec des succès variés. L'intrépide chef de brigade Mouton à la tête de ses grenadiers, conduisant l'attaque de gauche, avait obtenu un avantage décidé, lorsque la droite presque enveloppée fut forcée de plier. Soult accourut sur ce point avec sa réserve et rétablit le combat. Mais les soldats harrassés et affamés, commençaient à manquer de munitions et la nuit approchait. Le chef de brigade Godinot [1], de la vingt-cinquième légère, négligeant une blessure assez grave qu'il venait de recevoir, tentait encore un dernier effort, et faisait quelques progrès, lorsqu'après cinq heures de marche les éclaireurs du général Fressinet parurent sur la gauche de la position. Nous avons dit que la colonne conduite par Fressinet marchait parallèlement avec celle que Mélas envoyait

[1] Mort général de division en 1811, à l'armée d'Espagne.

pour renforcer les généraux Saint-Julien et Sicker sur la montagne de l'Hermette. Le général français arrivait au moment où la tête de la colonne autrichienne cherchait à gagner les derrières des troupes de Soult. Les éclaireurs de Fressinet s'engagèrent avec l'ennemi, et couvrirent à la faveur d'un petit bois où ils s'étaient postés, le ralliement et le débouché de la colonne à laquelle ils appartenaient. Le général Soult, averti par le feu qui se faisait entendre ainsi sur la gauche, et présumant avec raison que c'était une des colonnes de Masséna qui combattait pour arrêter les renforts autrichiens, dont le mouvement rendait fort critique la situation où lui-même se trouvait; Soult, disons-nous, ordonna une nouvelle charge à la baïonnette; et, bien secondé par le général Fressinet dont la colonne donnait en ce moment avec vigueur, il enleva enfin la montagne de l'Hermette. Les Autrichiens laissèrent, sur le champ de bataille, un grand nombre de tués et de blessés, et les Français firent près de deux mille prisonniers. Toutes les demi-brigades avaient rivalisé de dévouement et d'intrépidité. Les troisième légère, soixante-deuxième et soixante-troisième de ligne, composant la colonne du général Fressinet, s'étaient particulièrement distinguées. Le chef de brigade Villaret, de la soixante-troisième de ligne, l'un des officiers les plus recommandables de l'armée, paya de sa vie ce succès inattendu, qui coûta d'ailleurs aux Français une perte assez forte.

1800-an VIII. Italie.

Le général Soult sentant tout le danger de rester pendant la nuit au milieu d'un corps ennemi encore si nombreux malgré toutes ses pertes, défendit de poursuivre les Autrichiens, ne fit occuper l'Hermette que par des postes avancés, et rallia ses troupes en arrière de la position de Grosso-Pasto.

Sur ces entrefaites, le général Mélas, voyant la droite de l'armée française près de se réunir à la gauche, que comman-

1800-an VIII. Italie. dait Suchet, par suite des progrès que pouvait faire le général Soult, résolut de faire attaquer vivement cette partie de la division Gardanne restée avec Masséna à Cogoleto, et s'appuyant à la mer en avant de ce village. En conséquence, le général Lattermann, déjà maître de Vareggio, s'avança sur cette position. Les grenadiers du régiment de Saint-Julien dépostèrent les Français et les acculèrent au rivage, où des chaloupes canonnières anglaises, qui suivaient le mouvement, les canonnèrent vivement. Les charges de cavalerie achevèrent de mettre ces troupes en désordre; et Masséna lui-même déjà enveloppé courait les risques d'être fait prisonnier, sans la présence d'esprit et le dévouement du général Oudinot, qui, ralliant autour de lui tous les officiers de l'état-major et quelques autres braves, fondit sur les hussards autrichiens, et le dégagea. Masséna parvint à rallier sa troupe très-affaiblie, et lui fit prendre position à Arenzano.

Disons maintenant ce qui s'était passé au-delà de Savone entre les troupes de l'aile gauche commandée par Suchet, et celles que Mélas avait dirigées contre cette partie de l'armée française.

On a vu plus haut que Masséna avait envoyé à Suchet l'ordre d'attaquer les Autrichiens vers Savone, pendant le mouvement qu'il opérait lui-même sur leur centre. Dès le 9 avril, Suchet avait fait ses dispositions pour remplir l'intention du général en chef. Laissant la brigade du général Pouget dans la position principale de Borghetto, il dirigea la plus grande partie de ses forces sur Bardinetto et Calisano pour prendre à revers, par les sources de la Bormida, le Monte-Settepani, et fit avancer une autre colonne sur San-Pantaleone, laissant à dessein un grand intervalle entre cette dernière et la première. Il espérait, par ce mouvement, serrer entre ses attaques et celles de Massena le corps autrichien qui avait débordé sa droite du côté de Casa San-Bernardo et de

Monte Spinordo. Le général Serras parvint à Calisano, que l'ennemi négligea de défendre ainsi que Bardinetto; et le général Clausel, continuant de s'avancer vers Settepani, enleva la tour et les redoutes de Melogno. Le chef de bataillon Vidal, chargé spécialement de cette attaque par Clausel, se conduisit avec beaucoup de distinction. A la tête des grenadiers de la septième légère, il s'était précipité sur la redoute principale, avait tué tout ce qui voulut résister, et fait trois cents prisonniers. Settepani fut attaqué le jour même par le général Compans: un poste de cent hommes fut d'abord obligé de mettre bas les armes; le chef de brigade Boyer, qui conduisait les grenadiers de la colonne, continuant de gravir la montagne, était sur le point d'en atteindre le sommet, lorsque la démarche intempestive d'un officier d'état-major paralysa ce mouvement. Cet officier, voyant les Autrichiens près d'être forcés dans leur dernier retranchement, prit sur lui de les sommer de se rendre. Pendant que le parlementaire se rendait auprès des Autrichiens, les grenadiers s'arrêtèrent à portée de fusil du retranchement. L'ennemi répondit à la sommation ridicule de l'officier d'état-major par une fusillade très-vive, qui jeta d'abord beaucoup de désordre dans les rangs des grenadiers; ceux-ci lâchèrent pied, et le général Compans, ne pouvant arrêter ce mouvement rétrograde de sa tête de colonne, ramena ses troupes à Melogno, où était le général Clausel.

1800-an VIII. Italie.

Le général Suchet, informé de cet événement, arriva le lendemain à Melogno avec quelques bataillons de renfort, et donna l'ordre au général Compans de marcher de nouveau sur Settepani. Tous les retranchemens furent forcés, les redoutes abordées à la baïonnette, malgré la vive résistance des Autrichiens et le feu de leur artillerie. Le général Compans entra le premier dans la dernière redoute avec les mêmes troupes qui avaient rétrogradé la veille si mal à propos.

1800-an VIII. Italie. Le combat eut lieu sur les sommités du Settepani, au milieu des neiges et des glaces, les deux partis se cherchant à travers d'épais brouillards, et ne s'apercevant qu'à la portée du sabre et de la baïonnette. Cette journée et la précédente coûtèrent encore aux Autrichiens plus de deux mille hommes tués ou blessés, mille huit cents prisonniers, dont cinquante-quatre officiers. La perte des Français fut bien moins considérable, et ils n'eurent à regretter, en officiers, que le chef de bataillon Clavin, de la dixième demi-brigade, qui reçut un coup de baïonnette dans le bas-ventre.

Les généraux Serras, Clausel, Compans et Solignac [1] poursuivirent les Autrichiens jusqu'au plateau le plus élevé du Monte-San-Giacomo, où ceux-ci se rallièrent et se maintinrent malgré les efforts faits pour les en déposter.

Le général Solignac fut blessé dans cette action d'un coup de biscaïen à la cuisse. Le général Suchet, voyant ses troupes rebutées et exténuées de fatigue et de faim, se replia, pendant la nuit du 11 au 12, sur les positions de Settepani, de la Madona della Neve et de San-Pantaleone, et fit occuper les villages de la Pietra dell'Acqua et de Pogiolo, sur le Tanaro, ainsi que les hauteurs de Finale et de Gora : en sorte que sa droite s'appuyait à la mer et sa gauche au Tanaro; son centre était à Settepani. Dans cette position, il serrait de près les Autrichiens, voyant, au-delà et au-dessus de leurs feux, ceux des Français de l'aile droite, et épiant l'occasion favorable et déterminé à tout entreprendre pour seconder les efforts de Masséna.

Nous avons dit qu'après avoir enlevé la montagne de l'Hermette, le général Soult, ne voulant point se hasarder trop avant, s'était replié sur le Grosso-Pasto, se contentant de tenir l'Hermette par quelques postes avancés. Les Autrichiens

[1] Aujourd'hui lieutenant-général.

avaient profité de cette circonstance, et, pendant la nuit, une colonne de cinq mille hommes se reporta sur la montagne, chassa les détachemens qui la gardaient, et s'empara de nouveau de cette position importante. Soult voulut tenter de la reprendre. Le 12 avril, à dix heures du matin, deux colonnes, conduites par les généraux Poinsot et Freissinet, s'avancèrent avec ordre de n'attaquer qu'à la baïonnette : le manque de munitions avait déterminé le général Soult à prendre cette mesure. La montagne fut emportée une seconde fois par les Français, et occupée par eux. 1800-an VIII. Italie.

Cependant Masséna, alors à Arenzano, n'avait reçu aucune nouvelle de Suchet : justement impatient de connaître le résultat des mouvemens de ce général, il accueillit avec empressement la proposition que lui fit le général Oudinot d'aller lui-même conférer avec le commandant de l'aile gauche, en bravant d'ailleurs tous les périls auxquels l'exposait une mission aussi délicate et aussi hasardeuse. Oudinot, embarqué le 13 sur un frêle esquif, échappa à la vigilance des croiseurs ennemis, prit terre à Loano, et apporta, dans la nuit du 17, à Suchet, dans son quartier-général de Melogno, l'ordre d'attaquer l'ennemi le 19, jour où Masséna allait encore tenter de réunir ses deux corps d'armée.

Le général Suchet était resté dans les mêmes positions où il s'était replié après son infructueuse attaque sur le Monte-San-Giacomo : la nécessité de pourvoir à la subsistance des troupes avait été le motif de cette inaction. La disette la plus grande était dans tous les cantonnemens; le maraudage et le pillage, qu'on ne pouvait plus empêcher, ne procuraient que des ressources insuffisantes. Cependant, à force de soins, d'activité et d'industrie, Suchet était parvenu à rassembler quelques vivres au moment où le général Oudinot lui remit l'ordre du général en chef. Dès le 18, le général Serras marcha sur Murialto et s'en empara. Suchet, qui n'avait guère

1800-an VIII. Italie.

plus de cinq mille hommes disponibles, avait devant lui le général Elsnitz occupant avec quatre régimens d'infanterie et six bataillons de grenadiers cette même position du San-Giacomo, contre laquelle les Français venaient d'échouer, et la redoute dite espagnole : ces postes escarpés étaient d'un accès très-difficile du côté de la mer. Aussi, Suchet ne voulait-il que les menacer, et se portant à Millesimo, en dérobant une marche par la vallée de la Bormida, il proposait de les tourner, tandis que Soult marcherait sur Cairo par Mioglio et même par Dego pour réunir les deux corps d'armée à Carcare, et écraser la gauche et le centre du principal corps du général Mélas. Mais le général Masséna devant attaquer les Autrichiens de front, en évitant de se trouver (même momentanément) coupé de Gênes, exigeait un effort prompt et direct qui fixât l'attention de l'ennemi et l'ébranlât sur les derrières.

Il fallait donc marcher directement sur le Monte-San-Giacomo. Aussitôt que le général Serras eut occupé Murialto, Suchet ordonna l'attaque degli Ronchi et des autres positions voisines de San-Giacomo. Trois colonnes aux ordres des généraux Serras, Compans et Jablownowski, opérèrent ce mouvement préparatoire, qui réussit. Les Autrichiens n'opposèrent qu'une faible résistance, et laissèrent trois cents prisonniers entre les mains des Français. Ceux-ci prirent position, dans la soirée du 18, en avant du village de Bormida, où Suchet, qui avait auprès de lui le général Oudinot et un aide-de-camp de Masséna, nommé Drouhin, établit son quartier-général.

Le 19, à une heure après minuit, les troupes se mirent en marche sur quatre colonnes. Le chef de brigade Mazas, ayant sous ses ordres la trente-quatrième demi-brigade de ligne et la septième légère, avait pris poste, dès la veille, au lieu dit *le Rocher*, et devait attaquer le Monte-San-Giacomo par la

droite; le général Clausel, ayant sous ses ordres le général Compans, dirigeait la colonne de gauche; celle du centre était aux ordres du général Jablownowski; le général Serras conduisait une réserve destinée à appuyer la gauche et le centre; la quatre-vingt-dix-neuvième demi-brigade de ligne, sous les ordres de l'adjudant-général Blondeau, formait une autre réserve qui liait entre elles les colonnes du centre et de droite. Les généraux Clausel et Jablownowski marchèrent sur Malere, et cent grenadiers eurent ordre d'aller prendre poste à Costa, pour couper à l'ennemi sa retraite sur Savone. 1800-an VIII. Italie.

Il était difficile qu'une attaque aussi divisée pût réussir, et cependant le général Suchet ne pouvait pas prendre d'autres dispositions. Pour arriver jusque sur le Monte-San-Giacomo, il fallait suivre des chemins tellement étroits, que deux hommes pouvaient à peine y passer de front. Le manque d'ensemble et de précision, défaut capital de ces sortes d'attaques, était l'obstacle le plus difficile à vaincre. En effet, la colonne du centre, qui avait le moins d'espace à parcourir, arrivée sous les retranchemens ennemis avant les colonnes latérales, fut obligée de faire halte pour attendre qu'elles parvinssent à la même hauteur. Le général Elsnitz, placé sur la sommité la plus élevée, dominait sur toute la position. S'apercevant de l'irrégularité des mouvemens que faisaient les colonnes françaises, il lui fut facile de prendre les mesures les plus convenables pour faire échouer la tentative de son adversaire. Lorsqu'il vit la colonne du centre arrêter son mouvement pour attendre les autres, il fit marcher sur-le-champ contre cette troupe la réserve de grenadiers aux ordres du général Ulm. Celui-ci attaqua le général Jablownowski, le culbuta jusqu'au pied de la montagne et le poursuivit jusque dans le village de Malere, où la colonne se rallia derrière la colonne du général Serras qui s'y trouvait. Fort heureusement les deux colonnes de droite et de gauche arrivaient à ce moment à la hauteur du

1800 an VIII. Italie. village. Le général Ulm se replia alors sur les retranchemens et fut suivi avec chaleur par les généraux Clausel et Compans. Le combat s'engagea sous les retranchemens ; le général Compans y reçut une blessure grave. Les grenadiers français firent des prodiges de valeur, et deux fois l'adjudant-général Clavet planta le drapeau de la soixante-huitième demi-brigade sur l'épaulement des ouvrages sans pouvoir pénétrer plus avant. Tous les efforts des grenadiers et des autres troupes furent inutiles. Il fallut que le général Suchet se décidât à la retraite, après avoir perdu plus de huit cents hommes. Le chef de la trente-quatrième demi-brigade, Vidal, commandant les grenadiers français et cisalpins réunis, après avoir rivalisé d'intrépidité et d'audace avec l'adjudant-général Clavet, reçut à ce combat une blessure grave qui fut long-temps jugée mortelle.

Obligé de renoncer à l'attaque du Monte-San-Giacomo, Suchet rallia ses troupes, et il songeait à marcher par Millesimo, Cossaria et Cairo pour se joindre à Soult, lorsqu'il apprit que ce général venait d'échouer lui-même dans le mouvement qu'il avait opéré également sur Cairo pour le même but.

En effet, le général Mélas, prévoyant bien que le général Soult ne se bornerait point à l'occupation de l'Hermette, et ferait de nouvelles tentatives pour se lier avec la gauche de l'armée, avait fait retrancher les postes de Ponte-Inurea, de Moglio, en même temps qu'il faisait enlever celui de Sassello.

Cette dernière affaire, qui termina l'expédition glorieuse, mais sans résultat, du général Soult dans les Apennins, et les efforts surnaturels que venait de tenter le général Masséna pour rallier ses deux corps d'armée, fut la plus chaude et la plus meurtrière. Le poste de Sassello fut attaqué et repris par le général Gazan, qui couvrit par là le flanc droit des

troupes, auxquelles Soult ordonnait en même temps d'attaquer le camp de Moglio. Celles-ci étaient divisées en deux colonnes que commandaient le général Poinsot et le chef de brigade Cassagne. Mais le principal effort du général Soult, qui, blessé deux fois, ne voulut point abandonner le champ de bataille, était dirigé sur Ponte-Inurea, point dont il fallait absolument se rendre maître pour percer la ligne ennemie et parvenir jusqu'à Cairo. Une partie des troupes du général Gazan était déjà sortie de Sassello pour gagner la crête des montagnes et déborder la gauche des Autrichiens ; sur la droite, le chef de brigade Cassagne, avec la troisième légère, devait déboucher par Santa-Giustina, et le général Poinsot, avec la vingt-cinquième, devait marcher directement sur Ponte-Inurea. Tout ce que peuvent l'honneur, le dévouement et la bravoure la plus éclatante fut déployé par les Français dans cette action, où ils avaient à lutter contre des forces encore plus nombreuses que dans les combats précédens. Deux fois les troupes de Soult atteignirent les hauteurs qui dominent Ponte-Inurea, et deux fois elles en furent repoussées. Cependant, malgré l'énorme disproportion de leurs moyens d'attaque, la résistance opiniâtre de l'ennemi, les abattis et les retranchemens, les Français, qui marchaient à la baïonnette sur des troupes qui ne cessaient de faire un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, eussent peut-être réussi à enlever la position du Monte Galera, si le général Mélas ne fût point accouru en toute hâte de Savone avec une réserve de cinq mille grenadiers. Les deux partis continuèrent de se battre jusqu'à la nuit, dans la proportion d'un Français contre trois Autrichiens, et les troupes de Soult ne reculèrent point. Elles perdirent plus de cinq cents hommes dans cette lutte si inégale ; mais elles sauvèrent tous leurs blessés, parmi lesquels se trouvait le digne général Freissinet, qui, ayant la cuisse traversée d'une balle, n'avait pas voulu se retirer, et n'avait

1800-an VIII. Italie.

consenti à remettre le commandement de sa brigade à l'adjudant Gauthier, que lorsque, atteint d'une seconde balle à la tête, il se vit dans l'impossibilité de combattre.

Le général Soult profita de la nuit pour se retirer sur Sassello, où les troupes, qui avaient épuisé toutes leurs munitions et qui n'avaient point de vivres depuis trois jours, reçurent enfin une demi-ration de pain. Sans ce faible secours il leur eût été impossible de continuer leur mouvement. La distribution finissait à peine, que les Autrichiens attaquèrent Sassello. Le général Soult, trop affaibli pour entreprendre de se défendre dans ce poste, ordonna sur-le-champ la retraite sur la Veirera. L'arrière-garde française fut bientôt aux prises avec l'ennemi, tandis qu'une autre colonne de celui-ci se portait en toute hâte sur l'Hermette. Le général Soult fit hâter le mouvement rétrograde, et se replia sur Grosso-Pasto, où se trouvait déjà une partie de son infanterie légère: ses bataillons n'étaient pas encore formés et son arrière-garde se battait encore près de la Veirera, lorsque le général Bellegarde, maître de l'Hermette, où il avait filé sans obstacle, se présenta au revers du Monte-Fajale. Les Français se trouvaient, par ce mouvement, débordés et presque enveloppés. Bellegarde envoya son chef d'état-major au général Soult, pour le sommer de mettre bas les armes, en lui faisant représenter que c'était le seul moyen de salut qui lui restât. Le général français était dans la situation la plus critique, ses soldats, n'avaient pas deux coups de fusil à tirer; mais plein de confiance dans leur résolution, il répondit au général autrichien « qu'avec des troupes françaises il n'y avait point de situation désespérée, et qu'il saurait bien s'ouvrir un passage avec les seuls moyens qui restassent encore à sa disposition. » Cette réponse énergique diminua la confiance de l'ennemi; celui-ci n'osa point attaquer sur-le-champ, quoiqu'il eût l'avantage des positions. Profitant de cette hésitation,

et voyant que Bellegarde avait négligé de s'emparer d'un point important sur sa droite, Soult y marcha, et, favorisé par un brouillard épais qui dérobait son mouvement à l'ennemi, il y rangea sa troupe en bataille à portée de fusil, et déborda la droite du général autrichien. La contenance des Français imposa à leurs adversaires, et le général Soult put achever sans être inquiété sa retraite par Arenzano sur Voltri, où il fut rejoint par le général Masséna venant de Lerco. 1800-an VIII. Italie.

Les Autrichiens se trouvaient maîtres de toutes les sommités qui entourent Gênes ; Masséna n'avait plus d'autre parti à prendre que de se renfermer dans cette place et de s'y fortifier, car les positions de Voltri n'étaient point susceptibles d'être défendues avec avantage ; mais le général en chef voulait évacuer les faibles magasins qu'il avait dans cette petite ville, et surtout tirer parti aussi long-temps que possible des moulins qui fournissaient à Gênes une grande partie des farines nécessaires à la consommation des troupes et des habitans.

Mais le général Mélas ne donna point à son adversaire le temps de suivre son dessein. Dès qu'il eut reconnu, du sommet du Monte-Fajale, la position assez forte, mais resserrée et dominée des troupes françaises occupant encore à leur droite le poste de Nostra Santa dell'Acqua, et celui des Cabanes de Voltri, il dirigea trois colonnes sur ces points (celle de droite formée de la réserve que Mélas avait amenée de Savone ; les deux autres étaient des détachemens tirés des corps des généraux Ott et Hohenzollern), en même temps qu'il faisait marcher sur les hauteurs en avant de Voltri les troupes réunies des généraux Bellegarde, Lattermann et Brentano.

Les Français reçurent ces différentes attaques avec leur intrépidité accoutumée ; mais ils furent forcés d'abandonner Nostra Santa dell'Acqua et les Cabanes, et se retirèrent par le pont de Voltri, après avoir, pendant une grande partie de la

1800-an VIII. journée, soutenu les efforts les plus meurtriers, en avant de
Italie. cette position. Le chef de brigade Mouton, toujours au poste du péril, et resté en arrière avec sa demi-brigade (la troisième de ligne) pour protéger la retraite, combattit jusqu'à la nuit sans se laisser entamer. Les Français prirent position sur les hauteurs de San-Andrea pour couvrir le passage de la Polcevera au pont de Cornigliano. Les Autrichiens mirent tant d'ardeur à leur poursuite, que, pour se guider pendant la nuit dans les plis du terrain et sur les lieux escarpés, ils s'éclairaient avec des torches. C'était peut-être la première fois qu'on se servait d'un pareil moyen à la guerre pour joindre son ennemi dans l'obscurité. Une partie des troupes rentra dans Gênes pour en défendre les ouvrages, et le reste prit des positions au dehors de la ville.

Pendant que l'on s'était ainsi battu du côté de Voltri, les généraux Hohenzollern et Ott avaient attaqué les Français à l'est de Gênes; Miollis, chargé, comme nous l'avons dit, de défendre cette ville et les postes extérieurs, avait repoussé ces attaques et conservé les hauteurs de Toriglio et de San-Martino d'Albaro : après différens engagemens qui firent le plus grand honneur au commandant de Gênes et aux troupes dévouées qu'il avait sous ses ordres, les Autrichiens s'étaient retirés, convaincus de l'inutilité de leurs efforts.

Masséna se décida à ne plus tenir la campagne au-delà d'un rayon dans lequel ses postes avancés pussent mutuellement se secourir. Le général Miollis eut ordre de concentrer ses positions du côté du levant, de manière à garder la Sturla, couvrir par des postes le fort Richelieu, tenir le Monte-del-Vento et lier sa défense avec le fort de l'Éperon. Du côté du Ponent, la division du général Gazan occupa la position de San-Pietro d'Arena, et la rive gauche de la Polcevera jusqu'à Rivarolo, se liant par sa droite au fort des Deux-Frères entre ceux del Diamante et de l'Éperon.

Ainsi, dès le 21 avril, le général Mélas, ayant lui-même rectifié toutes ses positions, commença réellement à former le blocus de Gênes. Toutefois, malgré la perte considérable éprouvée par l'armée française dans les différens combats qui venaient d'avoir lieu, les positions qu'elle tenait encore au-dehors rendaient difficile l'entier investissement de cette place. 1800-an VIII. Italie.

Nous rapporterons dans un autre chapitre les événemens qui suivirent la rentrée du général Masséna dans Gênes.

CHAPITRE XIII.

SUITE DE L'ANNÉE 1800.

Rupture de la convention d'El-Arich. Bataille d'Héliopolis; déroute de l'armée turque, dont un détachement se jette dans le Kaire; révolte et siége de cette dernière ville; combat de Chouarah; reprise de Damiette et du fort Lesbeh; capitulation du Kaire. Les Anglais sont chassés de Suez, etc., etc., etc. — Ouverture de la campagne sur le Rhin; passage de ce fleuve par l'armée française; batailles d'Engen, de Moëskirch et de Biberach. Combat de Memmingen, etc., etc., etc. —

Rupture de la convention d'El-Arich. Bataille d'Héliopolis; déroute de l'armée turque, dont un détachement se jette dans le Kaire; révolte et siége de cette dernière ville; combat de Chouarah; reprise de Damiette et du fort Lesbeh; capitulation du Kaire. Les Anglais sont chassés de Suez, etc., etc., etc. [1]. — Aussitôt après la ratification de la convention d'El-Arich par le grand-visir, Kléber se rendit au 1800-an VIII. 27 avril. (7 floréal.) Egypte.

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

1800-an VIII. Égypte. Kaire pour accélérer l'exécution des articles de ce traité, en ce qui concernait l'armée. Il tardait au général en chef de quitter le sol égyptien : on eût dit qu'il éprouvait un secret pressentiment de sa fin déplorable. Il croyait rencontrer dans les hommes avec lesquels il venait de traiter la même impatience, la même franchise et la même loyauté qui le caractérisaient, mais il fut cruellement déçu dans son attente.

Nous avons dit, en parlant des négociations entamées sur le vaisseau *le Tigre*, que le passage en France des blessés et de la commission des sciences et des arts avait été accordé et garanti par le commodore sir Sidney Smith ; cependant le premier départ n'était pas encore effectué. Kléber nomma une commission pour régler et hâter les dispositions d'embarquement; et les sieurs Tallien, Coutelle, Franceschi, Germain et Maillot se rendirent en conséquence à Alexandrie; un bâtiment fut frêté pour le transport des individus désignés, et le capitaine du vaisseau anglais *le Theseus*, en déclarant qu'il ne s'opposait point au passage, renvoya à Alexandrie plusieurs Français arrêtés quelques jours auparavant sur la pinque *l'America* : ce navire, sorti du port pour se rendre en France, avait été pris par la croisière ennemie. Après avoir surmonté beaucoup de difficultés, les commissaires allaient enfin expédier le brick *l'Oiseau* et les bâtimens destinés aux blessés et aux malades, lorsqu'ils reçurent contre-ordre du général en chef. On n'a jamais bien connu les motifs de ce retard.

Cependant d'autres bâtimens se préparaient, à la même époque, pour conduire en France les généraux Desaix, Dugua et Davoust. Ces deux derniers attendaient à Aboukir le moment de s'embarquer, lorsque le 28 février, à la suite d'un gros temps qui avait éloigné le vaisseau *le Theseus* de la côte, ils virent entrer dans la rade l'aviso français *l'Osiris*. Ce

bâtiment avait à bord le colonel Victor Latour-Maubourg [1], 1800-an VIII. Égypte. chargé par le premier consul de porter en Égypte la nouvelle et les détails des événemens politiques survenus en France. Cet officier, après avoir satisfait aux premières questions que s'empressèrent de lui faire les généraux Dugua et Davoust, se rendit au Kaire, auprès de Kléber pour lui remettre les dépêches dont il était chargé. Le général en chef, à la lecture de ces différens papiers, ne fit rien paraître de ce qu'il éprouvait intérieurement; mais il fut facile de deviner sa pensée dans l'ordre du jour par lequel il apprit à l'armée la révolution du 18 brumaire. Il se borna à dire qu'une nouvelle constitution avait été adoptée en France, et qu'il désirait qu'elle fût acceptée par les troupes de l'armée d'Orient. L'espèce d'indifférence qu'il montrait en cette circonstance fut attribuée par un grand nombre de Français à la secrète jalousie que l'élévation de Bonaparte faisait naître en lui.

Mais, tandis que le général en chef restait ainsi presque muet sur un événement d'une si haute importance, surtout pour les destinées de l'armée française en Égypte, la plupart des autres généraux, et notamment ceux qui avaient fait les campagnes d'Italie avec le nouveau consul, s'empressèrent d'écrire à celui-ci pour le féliciter, et lui renouveler l'assurance de leur affection et de leur dévouement. Abdallah Jacques Menou fut celui dont les expressions étaient les plus exagérées, et qui dévoilait le plus ouvertement ses intentions ambitieuses. Il adressa deux lettres à Bonaparte : la première était censée écrite confidentiellement à l'ex-général en chef, avant sa nomination au consulat, et renfermait des plaintes amères sur la détermination prise par Kléber d'évacuer l'Égypte *purement* et *simplement*; Menou déclarait qu'il n'avait voulu se mêler en rien et pour rien de la capitulation qui ve-

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, comte et pair de France.

1800-an VIII. Egypte. nait d'avoir lieu. Dans sa seconde lettre, il disait au premier consul, après l'avoir complimenté sur le choix que la nation avait fait de lui pour chef suprême : « S'il vous reste quelques instans de loisir, rappelez-vous un de ces hommes que la calomnie a si souvent poursuivis, qui n'ambitionne que la gloire de son pays et l'estime de Bonaparte. »

Une grande partie de l'armée se livra à l'expansion du plus sincère enthousiasme à la nouvelle inattendue de l'élévation de son ancien général. Les officiers y virent la garantie de leur avancement, et, pendant long-temps, leur ardente imagination se créa des illusions de prospérité que beaucoup d'entre eux ne devaient jamais voir réalisées. Les soldats, en général, convaincus que Bonaparte était redevable d'une partie de sa gloire à leur courage et à leur dévouement, regardaient sa nouvelle fortune comme leur ouvrage. Enfin, à l'exception d'un certain nombre d'esprits inquiets, dégoûtés, déçus dans l'espoir de leur fortune, tourmentés de l'affection nostalgique, presque tous les Français se réjouirent d'un événement qui leur permettait d'espérer toute la sollicitude du chef de l'état. « Bonaparte, disaient-ils, va remplir son engagement envers nous ; à peine est-il à la tête du gouvernement, que déjà il s'occupe d'alléger notre situation, et nous prouve que nous sommes spécialement l'objet de sa pensée. Pourquoi s'est-on empressé de conclure une capitulation qui ne nous laisse aucun dédommagement de nos longs et glorieux travaux ? Pourquoi n'a-t-on point consulté celui qui connaît mieux que personne ce qu'il convient de faire honorablement ? Serons-nous donc obligés de rougir devant le premier consul d'avoir désespéré de notre propre valeur, d'avoir si mal gardé sa conquête ? » Ce retour sur la convention d'El-Arich était sans doute bien naturel au moment où le colonel Latour-Maubourg annonçait à l'armée, de la part du consul, l'envoi de prompts secours.

Sur ces entrefaites, le général Desaix était arrivé à Alexandrie, suivi de plusieurs officiers qui devaient s'embarquer avec lui. Il partit le 3 mars sur un bâtiment appartenant à un négociant français, nommé Hamelin. Le général Davoust montait le même jour à bord de l'aviso *l'Étoile*. Quelques jours après, les généraux Dugua et Vial, l'administrateur Poussielgue et l'adjudant-général Cambis se disposaient à suivre les deux bâtimens déjà en mer, lorsque le capitaine du *Theseus* informa le commandant de la marine à Alexandrie, qu'il venait de recevoir du commodore Sidney Smith la défense de laisser sortir aucun bâtiment des ports de l'Égypte sous quelque prétexte que ce fût. Kléber allait bientôt connaître lui-même la cause de cette mesure inattendue. 1800-an VIII. Egypte.

Ce général s'occupait, ainsi que nous l'avons dit, avec la plus grande activité, de faire exécuter les articles de la convention arrêtée à El-Arich; mais les agens de la Porte-Ottomane apportaient, dans cette même exécution, une lenteur désespérante. L'indiscipline des troupes turques, les excès auxquels elles se livraient, les retards dans les paiemens des sommes qu'aux termes de la convention, le grand-visir devait faire verser dans la caisse de l'armée française, occasionaient des difficultés sans cesse renaissantes. Il fallait avoir le caractère à la fois ferme et conciliant du général en chef pour aplanir ces obstacles, et éviter tout ce qui pouvait donner lieu au renouvellement des hostilités.

Déjà les approvisionnemens destinés au convoi qui devait ramener l'armée en France, les bagages, la plus grande partie des munitions de guerre étaient transportés à Alexandrie, où les préparatifs de l'embarquement se poussaient avec vigueur. Les troupes du grand-visir avaient pris possession des forts de Katieh, Salahieh, Belbeis et de ceux de la Haute-Egypte : la ville de Damiette et le fort de Lesbeh venaient de leur être livrés; le grand-visir, Jussuf-Pacha, était déjà ar-

1800-an VIII. Egypte. rivé avec son armée à Belbeis, et il avait établi une avant-garde de six mille hommes, sous les ordres de Nassif-Pacha, au village d'El-Khanka, à quatre lieues à peu près du Kaire : deux jours encore, et la citadelle, ainsi que les forts de cette capitale de l'Egypte, allaient être complétement évacués.

C'est dans cet état de choses que Kléber reçut de sir Sidney Smith, ministre plénipotentiaire auprès de la Porte-Ottomane, une lettre datée de l'île de Chypre du 20 février 1800 : le commodore informait le général français que le commandant en chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée, avait reçu des ordres qui s'opposaient à l'exécution immédiate du traité d'El-Arich ; et il le prévenait sans délai de cette difficulté, pour qu'il pût agir en conséquence.

A la réception de cette étrange missive, Kléber, indigné, donna sur-le-champ des ordres pour le réarmement des forts, pour arrêter le départ des munitions, et faire revenir celles qui étaient déjà transportées. Les troupes qui occupaient Rahmanieh et Rosette furent appelées au Kaire, et des courriers expédiés sur des dromadaires, durent accélérer la marche de celles qui descendaient de la Haute-Egypte. Le général réunit avec une égale promptitude tous les moyens réservés pour les cas extraordinaires, et bientôt l'armée vient prendre position audessus du faubourg de la Qoubbeh. Le général en chef prépara les troupes aux suites d'une rupture prochaine, par un ordre du jour spécial, et chargea en même temps le sieur Keith, secrétaire de sir Sidney Smith, et qui se trouvait en ce moment au Kaire, de porter au grand-visir, dans son camp de Belbeis, copie de la lettre adressée à lui, Kléber, par le commodore. Mustapha Pacha [1], qui présidait la commission

[1] C'est le même qui fut fait prisonnier à la bataille d'Aboukir : rendu après la convention d'El-Arich, le grand-visir l'avait choisi pour présider à l'exécution des articles de cette même convention.

nommée par le visir pour l'exécution de la convention, était également dans la capitale de l'Egypte; Kléber le fit appeler pour lui déclarer que l'évacuation était différée, et que si Jussuf-Pacha dépassait Belbeis avec son armée, ce mouvement des troupes ottomanes serait regardé comme une hostilité. 1800-an VIII. Egypte.

Le camp de Belbeis était déjà levé, la tente du visir ployée, et celui-ci se disposait à monter à cheval, lorsque le secrétaire Keith lui remit la dépêche de Kléber. Jussuf, en jetant un coup d'œil rapide sur la lettre du général en chef, et sur celle de sir Sidney qui l'accompagnait, se borna à dire qu'il n'y avait aucune réponse, fit continuer la marche de son armée, et se rendit avec elle à El-Khanka. L'avant-garde, qui était dans ce dernier village, se porta alors à Matarieh, à deux lieues du Kaire, et Nassif-Pacha, qui la commandait, poussa ses avant-postes dans la plaine de la Qoubbeh, à portée de pistolet de ceux des Français.

Kléber se disposait à repousser cette agression, lorsqu'un officier anglais arriva au quartier-général, et remit au général en chef la lettre suivante, qui lui était adressée par l'amiral Keith.

A bord du vaisseau de S. M. B. *la Reine Charlotte*, à Minorque, le 8 janvier 1800.

« Monsieur,

» Ayant reçu des ordres positifs de S. M. de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française, que vous commandez en Egypte et *en Syrie*, excepté le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre, et abandonnerait tous ses vaisseaux et toutes les munitions des ports et ville d'Alexandrie aux puissances alliées; et, dans le cas où une capitulation aurait lieu, de ne permettre à aucune troupe de retourner en France, qu'elle ne soit échangée; je pense nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux

1800-an VIII. Egypte. ayant des troupes françaises à bord, en faisant voile de ce pays, d'après les passe-ports signés par d'autres que par ceux qui ont le droit d'en accorder, seront forcés, par les officiers des vaisseaux que je commande, de rentrer à Alexandrie, et que ceux qui seront rencontrés retournant en Europe d'après des passeports accordés en conséquence de la capitulation particulière avec une des puissances alliées, seront retenus comme prise, et tous les individus à bord considérés comme prisonniers.

Signé KEITH. »

Il est impossible de rendre l'effet que produisit sur Kléber la lecture de cette missive; il se contraignit néanmoins en présence du lieutenant Wright, qui l'avait apportée, et dit avec calme à cet envoyé : « Vous connaîtrez demain la réponse que je fais à votre amiral. » Sa résolution était déjà prise de livrer bataille au grand-visir. Le général en chef de l'armée d'Orient ne pouvait pas douter des sentimens des dignes chefs et des intrépides soldats réunis sous ses ordres, et il n'hésita point à leur communiquer l'étrange lettre de lord Keith. Il la fit imprimer pendant la nuit : elle portait en tête PROCLAMATION, et il y ajouta ce *post-scriptum*, modèle le plus sublime et le plus éloquent des harangues militaires.

« Soldats ! on ne répond à une telle insolence que par des victoires; préparez-vous à combattre ! »

Jamais outrage fait à des hommes d'honneur ne fut plus vivement senti. Chaque général, chaque officier, chaque soldat brûlait de venger une injure commune à tous les Français, dit Kléber lui-même dans son rapport au gouvernement. « Tous les Français se reconnurent à cette généreuse indignation, et l'on eût dit que l'armée poussait un cri de guerre unanime. »

Le grand-visir n'avait rejeté les propositions de Kléber

que parce qu'il croyait voir dans la modération de ce général une preuve de sa faiblesse, et parce qu'il ne le supposait pas en état de soutenir le choc de la nombreuse armée turque. Jussuf, non moins impudent que l'amiral anglais, exigea l'évacuation de la capitale de l'Egypte, au terme convenu par le traité d'El-Arich, ainsi que celle de tous les forts encore occupés, et même celle des provinces du Delta.

Le reys-effendi et le tefterdar, commissaires du grand-visir pour l'exécution des articles de la convention, s'étaient rendus sur ces entrefaites, au faubourg ou village de la Qoubbeh. Ils feignirent de regarder l'opposition des Anglais comme une chose peu importante, attendu que n'ayant point été consentie à Constantinople, elle ne pouvait arrêter l'évacuation. L'orgueil de la Sublime-Porte se révoltait contre l'idée qu'on pût exiger une autre garantie que les firmans émanés d'elle. La communication de la lettre si positive de lord Keith ne changea rien aux dispositions du visir. Ce fut en vain que le commodore sir Sidney Smith, qui, dans ces circonstances difficiles, sut concilier ce qu'il devait à l'honneur avec ce qu'exigeaient les ordres de son gouvernement, représenta qu'il convenait de tout suspendre de part et d'autre. Le grand-visir repoussa ce conseil dicté par la prévoyance et la loyauté, persista dans ses prétentions, et consentit seulement à promettre des otages et des subsides.

Les conférences duraient encore, et Jussuf renforçait son parc d'artillerie de plusieurs pièces qu'il tira d'El-Arich. Il appelait à lui la population de tous les villages, des provinces de Charqieh, de Mansourah, de Garbieh, de Menoufieh, de Qelioubeh; et son armée s'augmentait de tous les fellahs conduits par leurs scheicks, et arrivant au camp turc avec armes et drapeaux. Des firmans envoyés et répandus dans les provinces que nous venons de nommer, ainsi que dans les autres de l'Egypte du milieu et même du Saïd,

1800-an VIII Egypte.

représentaient, aux yeux des habitans, les Français comme des infidèles endurcis, ennemis de l'islamisme, infracteurs des traités. Les tribus nomades reçurent de pareils écrits, et des agens furent envoyés pour fomenter l'insurrection dans les villes les plus fanatisées, telles que le Kaire, Mehaleh-el-Kebir, Tanta, qui ne tardèrent point à se révolter. Il existait en Egypte, même sous le régime des mameloucks, des corps turcs qui formaient la milice du pacha gouverneur, sous le nom d'odjalicks : ils reçurent l'ordre impératif de se rendre au camp du visir avec leurs armes et leurs chevaux; enfin il fut enjoint à tous les Egyptiens, sous peine d'être traités comme rebelles, de se réunir au nom du prophète et du calife (les sultans de Constantinople prennent ce titre, qui signifie chef suprême de la loi musulmane), pour anéantir les Français, qui, en raison de leur petit nombre, et de la terreur des armes ottomanes, étaient, selon le visir, déjà glacés d'effroi.

Cependant, par suite des dispositions prises par Kléber, les troupes françaises, qui occupaient le Saïd et la Basse-Egypte, se réunirent sous le Kaire. Elles étaient accourues à marches forcées, parce que le danger était imminent. Les deux armées se trouvaient trop rapprochées pour qu'on pût espérer de voir plus long-temps les hostilités différées. Le général français avait rassemblé tout ce dont il pouvait disposer à la rigueur, et le visir se renforçait journellement. Dans cet état de choses, Kléber rompit brusquement les conférences; et, s'adressant à Moustapha-Pacha : « Il faut, lui dit-il, que votre excellence sache que les desseins du visir me sont connus; il me parle de concorde, et organise des séditions dans toutes les villes; c'est vous qu'il a chargé de préparer la révolte du Kaire. Le temps de la confiance est passé; le visir m'attaque, puisqu'il est sorti de Belbeis. Il faut que demain il retourne dans cette place; qu'il soit le jour

suivant à Salahieh, et qu'il se retire ainsi jusqu'aux frontières de la Syrie : autrement, je l'y contraindrai. L'armée française n'a pas besoin de vos firmans; elle trouvera l'honneur et la sûreté dans ses forces. Informez son altesse de mes intentions. » 1800-an VIII. Egypte.

Le même jour, Kléber convoqua tous les officiers-généraux présens au camp, en conseil de guerre; et, ne leur présentant d'autres pièces que la lettre de l'amiral Keith, et le plan de la bataille que lui, général en chef, se proposait de livrer, il leur dit : « Citoyens généraux, vous avez lu cette lettre; elle vous dicte votre devoir et le mien. Voici notre situation : les Anglais nous refusent le passage, après que leurs plénipotentiaires en sont convenus; et les Ottomans, auxquels nous avons livré le pays, veulent que nous achevions de l'évacuer conformément au traité. Il faut vaincre ces derniers, les seuls que nous puissions atteindre. Je compte sur votre zèle, votre sang-froid, et la confiance que vous inspirez aux troupes. Voici mon plan de bataille. »

Cette exposition ne fut suivie d'aucune délibération; tous les membres du conseil partageaient les désirs du général en chef; pas un ne balançait à soutenir, au péril de sa vie, la gloire des armes et l'honneur du peuple français.

Pour achever de mettre tous les droits de son côté, Kléber ne voulut point attaquer Jussuf sans le prévenir, et il lui envoya la lettre suivante :

« L'armée, dont le commandement m'est confié, ne trouve point dans les propositions qui m'ont été faites, de la part de votre altesse, une garantie suffisante contre les prétentions injurieuses et l'opposition formelle du gouvernement anglais à l'exécution de notre traité : en conséquence il a été résolu ce matin, en conseil de guerre, que ces propositions seraient rejetées, et que la ville du Kaire, ainsi que ses forts, demeu-

1800-an VIII. Égypte. raient occupés par les troupes françaises, jusqu'à ce que j'aie reçu, du commandant en chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée, une lettre directement contraire à celle qu'il m'a adressée le 8 janvier, et que j'aie entre les mains *les passe-ports signés par ceux qui ont le droit d'en accorder.* D'après cela, toutes conférences ultérieures entre nos commissaires deviennent inutiles, et les deux armées doivent, dès cet instant, se considérer comme en état de guerre. La loyauté que j'ai apportée dans l'exécution ponctuelle de nos conventions, donnera à votre altesse la mesure du regret que me fait éprouver une rupture aussi extraordinaire dans ces circonstances, que contraire aux avantages communs de la République et de la Sublime-Porte. J'ai assez prouvé combien j'étais pénétré du désir de voir renaître les liaisons d'intérêt et d'amitié qui unissaient depuis long-temps les deux puissances; j'ai tout fait pour rendre manifeste la pureté de mes intentions : toutes les nations y applaudiront, et Dieu soutiendra, par la victoire, la justice de ma cause. Le sang que nous sommes prêts à répandre rejaillira sur les auteurs de cette nouvelle dissension. Je préviens aussi votre altesse que je garderai, comme otage, à mon quartier-général, son excellence Moustapha-Pacha, jusqu'à ce que le général Galbaud, retenu à Damiette, soit rendu à Alexandrie avec sa famille et sa suite, et qu'il ait pu me rendre compte du traitement qu'il a éprouvé des officiers de l'armée ottomane, et sur lequel on m'a fait des rapports très-extraordinaires.

» La sagesse accoutumée de votre altesse lui fera distinguer aisément de quelle part viennent les nuages qui s'élèvent; mais rien ne pourra altérer la haute considération et l'amitié bien sincère que j'ai pour elle.

Signé Kléber.

Déjà les préparatifs du combat étaient ordonnés. Dans la



Page 103.

LIS

QUE

Pacha.
ois.

nuit du 19 au 20 mars, le général en chef, accompagné de son état-major et des guides de l'armée, se rendit dans la plaine de la Qoubbeh, où se trouvait déjà une partie des troupes : d'autres arrivèrent successivement du Kaire, et se formèrent en bataille. La clarté du ciel, toujours serein dans ces climats, suffisait pour que les mouvemens s'exécutassent avec ordre; mais elle n'était point assez forte pour les découvrir à l'ennemi. En parcourant les rangs, Kléber put remarquer toute la confiance et la gaieté des soldats, présage presque assuré de la victoire. 1800-an VIII. Egypte.

Quatre grands bataillons carrés formaient la ligne de bataille. Ceux de droite étaient sous les ordres du général Friant, et ceux de gauche obéissaient au général Reynier. Kléber plaça l'artillerie dans l'intervalle d'un carré à l'autre: la cavalerie, formée en colonne, occupait l'intervalle du centre, c'est-à-dire l'espace entre les deux carrés du général Friant et ceux de Reynier. Le brave général Leclerc commandait cette troupe, qui avait sur ses flancs l'artillerie dont elle était accompagnée : la colonne de cavalerie était en outre soutenue par deux divisions du régiment des dromadaires.

Derrière ces derniers carrés (ceux de gauche) était placé, en seconde ligne, un petit carré de deux bataillons; l'artillerie de réserve était aussi en seconde ligne, derrière le centre, et était couverte (pour le cas où la cavalerie qui était en avant se trouverait repoussée) par quelques compagnies de grenadiers, et les sapeurs du génie, armés de fusils; d'autres pièces marchaient sur les côtés du grand rectangle, soutenues et flanquées par des tirailleurs; enfin des compagnies de grenadiers doublaient les angles de chaque carré, et pouvaient, au besoin, être employées à l'attaque des postes. La première brigade de la division Friant, c'est-à-dire le premier carré de droite, était commandée par le général Belliard, et se composait de la vingt-unième légère et quatre-vingt-huitième de

1800-an VIII Egypte. bataille; les soixante-unième et soixante-quinzième de bataille formaient la deuxième brigade ou deuxième carré de la droite, aux ordres du général Donzelot. Le général Robin commandait la première brigade de la division Reynier, c'est-à-dire le premier carré de gauche, composé de la vingt-deuxième légère et de la neuvième de bataille; la deuxième brigade ou deuxième carré, aux ordres du général Lagrange, était formée par les treizième et quatre-vingt-cinquième de bataille. Le général Songis commandait l'artillerie, et le général Samson le génie.

L'armée française avait alors devant elle l'avant-garde de l'armée turque, commandée par Nassif-Pacha, ayant sous ses ordres deux autres pachas, et retranchée dans le village de Matarieh (bâti sur les ruines de l'ancienne Héliopolis). Ces troupes se composaient d'un corps d'infanterie (cinq à six mille janissaires d'élite) et d'un autre corps de cavalerie fort nombreux : seize pièces d'artillerie défendaient les approches du village. Les avant-postes se prolongeaient sur la droite (par rapport aux Turcs) jusqu'au Nil, et, sur la gauche, jusqu'à une mosquée isolée appelée Sibilly-Hallem. Plus loin était le camp du grand-visir, entre les villages d'El-Khanka et d'Abouzabel, occupant un espace considérable, dans un ordre de bataille qu'il est impossible de décrire. L'armée turque, d'après les différens rapports, présentait un total de soixante à quatre-vingt mille combattans. L'armée française ne s'élevait pas au-dessus de dix mille hommes.

Celle-ci s'ébranla à trois heures du matin : l'aile droite arriva au point du jour près la mosquée Sibilly-Hallem, où l'ennemi avait un poste ou grand'garde de cinq à six cents chevaux, qui se retirèrent aux premiers coups de canon. Les deux carrés de gauche arrivèrent devant Matarieh, et s'arrêtèrent hors de la portée du canon des retranchemens, pour

donner le temps aux carrés de droite de venir se placer entre les ruines d'Héliopolis et le village d'El-Marek, à l'effet de s'opposer à la retraite de l'avant-garde ennemie, et à l'arrivée des secours que le grand-visir pouvait envoyer à cette dernière.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, Kléber vit une très-forte colonne de cavalerie et d'infanterie turque, précédée d'un corps de Mameloucks, qui, après avoir fait un grand détour dans les terres cultivées, marchait dans la direction du Kaire. Les guides reçurent l'ordre d'aller charger les mameloucks; ceux-ci acceptèrent la charge, et, renforcés successivement par la cavalerie turque de la colonne, enveloppèrent leurs adversaires. L'issue de cette mêlée eût été funeste aux guides de Kléber, si, fort heureusement, le général Leclerc n'eût détaché sur-le-champ le vingt-deuxième régiment de chasseurs et le quatorzième de dragons, pour soutenir la charge et dégager les premiers assaillans. Après un combat long et opiniâtre, où les cavaliers français, bien inférieurs en nombre, firent des prodiges de valeur, l'ennemi prit la fuite; et, s'éloignant à perte de vue dans les terres où l'infanterie de la colonne s'était déjà jetée pendant le combat, il continua à se diriger vers le Kaire. Kléber avait bien senti toute l'importance du mouvement de ce détachement turc, et avait conçu l'espoir de l'empêcher, en envoyant les guides, et, par suite, les chasseurs et les dragons, à la rencontre de la colonne; mais l'impossibilité où il se trouva de dégarnir davantage sa ligne de bataille, ne lui permit pas de s'opposer à cette manœuvre fort adroitement combinée, et dont nous verrons bientôt les fâcheux résultats.

Le général Reynier, chargé de l'attaque du village de Matarieh, forma deux colonnes des huit compagnies de grenadiers, placées, comme nous l'avons dit, aux angles de ses deux carrés: dans celle de droite, se trouvaient les deux

1800-an VIII. Egypte.

compagnies de carabiniers [1] de la vingt-deuxième légère et les deux compagnies de grenadiers de la neuvième de ligne; elle était commandée par le capitaine Réal de la neuvième : la colonne de gauche se composait des compagnies de grenadiers des treizième et quatre-vingt-cinquième de ligne, et était dirigée par le chef de bataillon Tarayre [2], de la quatre-vingt-cinquième.

Tandis que cette troupe d'élite s'avançait au pas de charge sous le boulet et la mitraille des ennemis, les janissaires sortirent du retranchement et se précipitèrent, à l'arme blanche, sur la colonne de gauche : arrêtés de front par le feu vif et soutenu de cette colonne, ils jonchent bientôt le terrain de leurs corps; ceux que cette fusillade n'a point atteints sont pris en flanc par la colonne de droite, et bientôt entourés de toutes parts, ils périssent sous les baïonnettes : les grenadiers franchissent les fossés qui sont remplis de morts et de blessés : en un moment, pièces de canon, drapeaux, queues de pacha, effets de campement, tout ce qui se trouve dans les retranchemens, tombe au pouvoir des vainqueurs. Un certain nombre de soldats ennemis s'étaient jetés dans les maisons du village pour s'y défendre ; ils sont égorgés ou deviennent la proie des flammes ; d'autres, essayant de gagner la plaine, tombent sous le feu des carrés du général Friant ; le reste est sabré ou dispersé par une charge de cavalerie menée par le général Leclerc. Les soldats français ne s'amusent point à piller les tentes et les riches bagages que les Turcs viennent d'abandonner : d'eux-mêmes, et sans qu'il soit besoin de le leur rappeler, ils se disposent à marcher sur le gros de l'armée du visir pour la rejeter promptement dans le désert.

Cependant Nassif-Pacha, commandant cette même avant-

[1] On appelait carabiniers dans les régimens d'infanterie légère, les soldats d'élite, qui, dans les régimens de ligne, portent le nom de grenadiers.

[2] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

garde que le général Reynier venait d'abîmer, retiré à quelque distance de Matarieh, avec la partie de ses troupes qui n'avait point combattu dans les retranchemens, demanda à capituler : Kléber lui envoya le chef de brigade Beaudot, son aide-de-camp. Mais à peine cet officier était-il arrivé auprès des Turcs, qu'il fut assailli par ces barbares, accablé d'outrages et blessé au bras et à la tête. Deux mameloucks de Nassif-Pacha qui l'accompagnaient, ne réussirent à le sauver qu'en l'attachant à la queue du cheval de l'un d'eux, et le conduisirent ainsi au visir, qui mit le comble à cette trahison en le retenant comme otage pour Mustapha-Pacha et Assem-Aga, tefterdar [1], qui étaient en ce moment auprès du général en chef.

1800-an VIII. Egypte.

Pendant l'attaque de Matarieh, et tandis que le général Reynier réunissait sa division autour de l'obélisque d'Héliopolis, l'armée turque s'étant mise en mouvement pour venir au secours de son avant-garde, prenait position sur des hauteurs entre les deux villages de Serikhaurt et d'El-Marek. Le grand-visir, dont on pouvait facilement distinguer la garde, à l'éclat de ses armes défensives, s'établit derrière un bois de palmiers qui entoure le dernier village que nous venons de nommer.

La division du général Friant qui était déjà en marche, fut bientôt attaquée par des tirailleurs ennemis qui garnissaient le bois. Kléber ordonna au général Reynier de se porter rapidement sur la droite de l'ennemi et d'attaquer le village de Serikhaurt. L'armée s'avança en reprenant insensiblement son ordre de bataille. Le général Friant eut bientôt repoussé les tirailleurs ennemis, les chassa du bois d'El-Marek, et fit tirer quelques coups de canon et des obus sur

[1] Ce mot signifie *trésorier*. Assem-Aga était, ainsi que Mustapha-Pacha, commissaire nommé par le grand-visir pour l'exécution de la convention d'El-Arich. Kléber les avait retenus l'un et l'autre auprès de lui.

1800-an VIII. Egypte. un groupe de cavalerie qui couvrait le quartier-général du visir. L'artillerie turque placée sur le front de l'armée, tira pendant quelques instans sur les carrés français, mais tous les boulets passaient au-dessus des têtes des soldats : le feu des pièces françaises fit bientôt cesser celui de l'ennemi. Alors et presque au même moment, tous les drapeaux réunis des divers points de la ligne turque, dans une seule masse, annoncèrent une attaque soudaine. En effet, les Osmanlis agglomérés, sans ordre, selon leur usage, se précipitèrent sur le carré de droite du général Friant, qui laissa approcher ce tourbillon jusqu'à demi-portée de mitraille : les premières décharges arrêtèrent les assaillans, qui se séparèrent en petits pelotons. Bientôt abîmés par le feu continu de l'artillerie des carrés, les Turcs se déterminèrent à prendre la fuite : l'infanterie française qui ne voulait tirer qu'à bout portant, ne brûla pas une seule amorce. La chaleur, qui succède à la retraite des eaux, ayant occasioné, comme cela arrive presque toujours, de profondes crevasses dans le terrain, la cavalerie ennemie n'avait pas pu arriver à temps au soutien de l'infanterie ; et cette même cause empêcha la cavalerie française de poursuivre les fuyards.

Cependant le grand-visir était dans le village d'El-Marek, attendant l'issue de cette première attaque. C'est alors que sa cavalerie se séparant en divers groupes, entoura les Français de toutes parts : ils se trouvèrent placés au milieu d'un grand carré, dont chaque côté avait une demi-lieue de développement. Mais comme les carrés français faisaient face et feu sur tous les points, l'ennemi n'osa point entamer de charge sérieuse. Voyant que cette attaque ne produisait aucun effet, le visir s'enfuit précipitamment vers son camp d'El-Khanka. Nassif-Pacha, au lieu de suivre le visir, fit un détour sur la lisière du désert, et fut joindre au Kaire, le détachement

des Turcs et Mamelouckѕ qui s'était dirigé sur cette ville, comme nous l'avons rapporté au commencement de cette bataille. 1800-an VIII. Egypte.

Le visir croyait pouvoir au moins se reposer à El-Khanka et y faire de nouvelles dispositions ; mais Kléber ne lui en donna point le temps. L'interprète Lomaka qui avait accompagné le chef de brigade Beaudot auprès de Nassif-Pacha, et qui avait été conduit comme cet officier, au grand-visir, revint sur ces entrefaites auprès du général en chef : il était chargé de lui proposer de faire cesser les hostilités, et d'évacuer le Kaire aux termes du traité. Kléber fit dire au visir qu'il lui portait lui-même sa réponse à El-Khanka. En effet, l'armée s'avançait en toute hâte sur ce village. Les Turcs étaient tellement effrayés, que leur nombreuse cavalerie, à la première apparition des Français, se replia en désordre et prit la fuite au galop. Une partie de ceux qui étaient sur les flancs et sur les derrières, revint sur ses pas en faisant de longs circuits ; d'autres se dispersèrent de divers côtés. Mourad-Bey avait joint l'armée du grand-visir pendant les négociations d'El-Arich ; mais dès les premiers momens de l'attaque, ce chef des mamelouckѕ s'étant porté sur la droite de l'armée française, s'éloigna à perte de vue dans le désert, pour ne point prendre part à l'action.

Les troupes victorieuses arrivèrent au village d'El-Khanka avant le coucher du soleil. Elles y trouvèrent les effets de campement et les équipages de l'ennemi que celui ci avait abandonnés dans sa fuite précipitée ; et elles prirent sous ses tentes le premier repos et la première nourriture de la journée. Depuis vingt-quatre heures ces intrépides soldats ne s'étaient soutenus qu'avec de l'eau-de-vie dont on leur avait fait une distribution pendant la nuit ; mais ils trouvèrent un ample dédommagement dans le camp turc, approvisionné en vivres de toute espèce. Indépendamment des nombreux effets de campement, on y recueillit une grande quantité de cottes

1800-an VIII. Egypte.

de maille, de casques de fer, et des munitions en abondance. Kléber venait de donner ses ordres pour le départ du lendemain, lorsque le silence de la nuit lui permit d'entendre le canon qui se tirait au Kaire. En quittant cette ville, le général en chef y avait laissé la trente-deuxième demi-brigade et des détachemens de différens corps dont la réunion formait à peu près deux mille hommes sous les ordres du général Verdier. Prévoyant une émeute générale, Kléber avait ordonné que ces troupes se retirassent dans les forts, et Verdier devait se borner à maintenir les communications entre la ferme d'Ibrahim-Bey, la citadelle et le fort Camin : le général Zayonschek commandait à Gizeh. Ces dispositions auraient été sans doute suffisantes, si la ville du Kaire eût été livrée à elle-même ; mais jugeant, par le bruit du canon, que le corps aperçu le matin, marchant dans la direction de cette capitale, avait joint les séditieux, le général en chef crut indispensable d'envoyer un prompt renfort. Le général Lagrange reçut, en conséquence, l'ordre de se porter sur le Kaire en toute hâte, avec quatre bataillons tirés des vingt-cinquième, soixante-quatrième et soixante-quinzième demi-brigades : il partit à minuit. Bientôt après, Kléber ayant réuni ses autres troupes, se mit en marche pour Belbeis, où il arriva le 21 mars dans la matinée. L'armée trouva sur la route, plusieurs canons, des litières, une voiture anglaise suspendue sur des ressorts, et quantité de bagages. Le fort et la ville étaient occupés par une arrière-garde. L'infanterie turque et mille chevaux environ étaient en bataille sur la gauche. La division Reynier s'arrêta devant la ville ; le général Friant fit prendre à la sienne une direction oblique vers la gauche, afin de s'élever sur le flanc de la cavalerie ennemie et de tourner celle-ci ; mais quand les cavaliers turcs aperçurent ce mouvement, ils prirent la fuite. Pendant ce temps l'artillerie du général Reynier répondait au feu de la

ville et des forts. Le général Friant continuant de s'avancer, reçut ordre d'occuper quelques parties de l'enceinte. Le général Belliard, chargé de cette opération, n'éprouva qu'une faible résistance. Les Turcs chassés des points les plus avantageux, se jetèrent tous dans un des forts de l'enceinte, et s'y défendirent le reste du jour. Kléber disposa pendant la nuit l'attaque du lendemain; mais au jour, les Osmanlis proposèrent de rendre la place, sous la condition qu'on leur permettrait de rejoindre le gros de l'armée, en conservant leurs armes. Ce dernier article leur étant refusé, ils continuèrent leur feu; mais dominés par celui des Français, ils éprouvèrent une perte considérable qui les obligea, avec le manque absolu d'eau, de se rendre à discrétion. Les chefs supplièrent le général en chef de leur permettre de rejoindre le grand-visir, et d'emporter quelques armes pour se défendre contre les Arabes. Le généreux Kleber consentit à ces demandes, et les Turcs sortirent de la place le 22 mars à midi. Pendant qu'on leur faisait déposer leurs armes, un d'entr'eux, excité par le désespoir et le fanatisme, ne voulut point se laisser désarmer, s'écriant qu'il préférait la mort, à cette odieuse nécessité. Il s'avança même sur le chef de brigade Victor Latour-Maubourg, aide-de-camp du général en chef, et lui tira un coup de fusil à bout portant. La balle n'enleva qu'une épaulette. A l'instant, par l'effet du caractère bizarre de ce peuple presque à demi-sauvage, tous ceux à qui on avait laissé des armes, les jetèrent aux pieds des soldats français, en disant qu'ils ne méritaient plus de les conserver, et qu'on vengeât sur eux l'attentat de leur camarade. Celui-ci fut puni de mort sur-le-champ par les grenadiers, et les chefs seuls conservèrent leurs armes. Tous prirent la route de Salahieh, où le général Reynier les suivit de près. La ville de Belbeis était armée de dix canons, non compris ceux qui étaient dans les forts, et que les Français y avaient lors de

l'évacuation. Parmi les premiers se trouvaient deux pièces anglaises semblables à celles enlevées à Aboukir, et portant, comme elles, la devise : *Honni soit qui mal y pense.* La troupe turque qui évacuait Belbeis, était forte de huit cents hommes. Trois cents avaient péri dans la place.

Pendant cette dernière attaque, le général Leclerc avait poussé des reconnaissances de cavalerie sur la route de Salahieh et dans l'intérieur des terres, afin d'examiner si quelques partis ne s'y étaient point jetés. Le septième régiment de hussards ramena quarante-cinq chameaux avec leurs conducteurs. L'escorte était composée de mameloucks et de spahis (cavaliers turcs); ces hommes déclarèrent qu'ils conduisaient au Kaire une partie des bagages de Nassif-Pacha et d'Ibrahim-Bey. Cette circonstance confirma le général en chef dans la croyance où il était déjà que les deux chefs que nous venons de nommer avaient été chargés par le visir de se mettre à la tête des révoltés. Il jugea aussi que l'armée turque devait être bien diminuée, tant par la perte qu'elle avait essuyée pendant la bataille et dans sa retraite, que par la séparation du corps de troupes qui occupait le Kaire. En conséquence, il crut pouvoir détacher encore sur cette dernière ville les généraux Friant et Donzelot avec cinq bataillons, quelques pièces d'artillerie et deux escadrons. Ils reçurent pour instructions d'éviter les engagemens qui pourraient entraîner une perte trop considérable d'hommes, et de maintenir les communications entre tous les forts qui entourent la ville, jusqu'au retour du général en chef.

Le général Reynier se mit en marche sur Salahieh, ayant avec lui, outre sa division, une brigade de cavalerie. Kléber le suivit avec la brigade du général Belliard, les guides et le septième régiment de hussards. Cette seconde colonne était à peine en mouvement qu'un Arabe, escorté par un détachement du vingt-deuxième de chasseurs, qui faisait partie de la

cavalerie du général Reynier, remit au général en chef une nouvelle lettre du grand-visir, dans laquelle celui-ci proposait d'arrêter la marche des deux armées, d'établir des conférences à Belbeis, et d'entrer dans de nouvelles explications pour l'exécution du traité d'évacuation. Kléber retint le messager auprès de lui, et s'arrêta pour passer la nuit au village de Senekah : le général Reynier avait établi son bivouac à une lieue plus loin. Le lendemain, le général en chef atteignait Koraïn, lorsqu'il entendit une forte canonnade en avant de ce village. Présumant que la division Reynier était fortement engagée, il fit doubler le pas à l'infanterie du général Belliard, et se porta lui-même en avant avec ses guides et les hussards, pour être présent à l'action. Arrivé sur les monticules de sable qui avoisinent Koraïn, Kléber vit la division française entourée par un corps de trois ou quatre mille cavaliers turcs, et cherchant à les repousser avec sa cavalerie. En apercevant le général en chef et son escorte, les Turcs se précipitèrent à sa rencontre. 1800-an VIII. Egypte.

La position de Kléber était à ce moment fort critique : il fallait franchir l'intervalle qui le séparait de la division Reynier et soutenir le choc de la masse qui s'avançait vers lui avec tant d'impétuosité, que l'artillerie des guides n'eut pas le temps de se mettre en batterie; les hommes qui conduisaient les pièces furent hachés. Pendant cet engagement, où la troupe du général en chef se trouvait presque enveloppée, les habitans de Koraïn, insurgés par les Turcs, sortent en foule de ce village, et assaillent les Français sur leur gauche. A ce moment le quatorzième régiment de dragons qui venait de charger un gros de cette même cavalerie contre laquelle combattait la division Reynier, le quatorzième de dragons, disons-nous, accourt sur ceux qui entourent le général en chef. L'escorte de celui-ci reprend l'offensive, et l'ennemi repoussé laisse trois cents morts ou blessés sur le champ de

1800-AN VIII. Egypte. bataille. Kléber se réunit par ce moyen au général Reynier, ainsi que la brigade du général Belliard qui arrive bientôt après.

C'est à Koraïn que le général français crut devoir faire réponse à la dernière lettre du visir : il se contenta de le prévenir que les Français continuaient leur marche sur Salahieh. L'Arabe porteur de la dépêche du visir retourna vers celui-ci, et fut bientôt entouré par les cavaliers ennemis dont on venait de soutenir si glorieusement les charges. Le général Leclerc, voyant cette masse réunie une seconde fois, jugea le moment favorable pour l'attaquer; mais, au moment où les escadrons français allaient s'ébranler, les Turcs prirent la fuite vers Salahieh. Ils furent promptement suivis dans la même direction par toutes les troupes du général Kléber, qui eurent beaucoup à souffrir dans cette marche. Le vent du midi régnait alors avec force et portait dans la figure des soldats une poussière fine et brûlante qui les empêchait de voir et de respirer. On perdit dans cette occasion quelques chevaux et bêtes de somme.

Le général en chef s'attendait à trouver l'armée turque ralliée à Salahieh, et déterminée à se battre jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de repasser le désert. Il se disposa donc à livrer bataille le lendemain matin, et fit arrêter à cet effet ses troupes à deux lieues de Salahieh, pour passer la nuit.

Le 24, les Français étaient en marche à la pointe du jour, lorsqu'ils virent venir à leur rencontre les habitans de Salahieh, qui leur apprirent que la veille, à trois heures après midi, au retour de la cavalerie battue et dispersée à Koraïn, le grand-visir était monté à cheval, prenant la fuite à travers le désert, ayant à peine conservé cinq cents hommes de bonne escorte, et que, dans la confusion et le désordre de leur retraite, les Turcs, épouvantés, avaient abandonné leur camp, leur artillerie et leurs bagages.

Effectivement, en arrivant au camp du visir, qui occupait un espace de trois quarts de lieue en carré, les Français le virent couvert de tentes placées sans ordre ou renversées; une multitude de coffres brisés et de caisses encore remplies de vêtemens, de parfums, étaient répandus dans les intervalles; les pièces d'artillerie étaient éparses, et la plus grande partie des munitions avait été pillée. On y trouva une quantité considérable de selles et de harnois de chevaux, les outres qu'on n'avait pas eu le temps de remplir d'eau, plus de quarante mille fers à cheval, douze litières dorées et sculptées, des ameublemens de prix confondus avec les tentes et les dépouilles grossières des soldats. Les Arabes s'étaient rassemblés, selon leur usage, à la nouvelle du combat, pour se jeter sur les vaincus. Une partie suivait les débris de l'armée turque, les autres pillaient encore le camp lorsque l'arrivée des Français les força de s'éloigner.

L'armée se reposa à Salahieh de sa longue fatigue, et chacun pouvant disposer pour son usage des objets abandonnés par l'ennemi, on eut lieu de s'applaudir de n'avoir point traîné de bagages dans cette marche rapide. Le général Leclerc poursuivit les Turcs jusqu'au pont d'El-Kasneh (du trésor). La route était jalonnée par des mourans, des bêtes de somme et des effets de toute espèce. Les cavaliers français purent distinguer sur les monticules d'El-Kasneh, où ils s'arrêtèrent, les Arabes harcelant et dépouillant les traîneurs. « Jugeant l'affaire en bonnes mains, dit le général Kléber dans sa relation, » Leclerc revint au camp de Salahieh avec sa troupe.

C'en était donc fait de cette armée si nombreuse, si formidable, qui devait exterminer jusqu'au dernier Français sur le sol égyptien. La perfidie anglaise avait causé ce désastre, et le sort qu'une politique atroce réservait aux républicains était retombé sur les stupides alliés de la Grande-

1800-an VIII. Egypte. Bretagne. Le refus fait par ce gouvernement de reconnaître la convention d'El-Arich coûtait à l'empire ottoman plus de cinquante mille hommes tués dans la bataille d'Héliopolis et les combats qui l'avaient suivie, massacrés par les Arabes, ou morts plus misérablement encore dans le désert.

Le principal objet de Kléber étant rempli par la fuite du visir et de la plus grande partie de son armée à travers le désert, il dut porter toute son attention sur l'intérieur de l'Egypte. Il ne se dissimulait point toute l'étendue des difficultés qui l'attendaient au Kaire; mais, avant de quitter Salahieh pour marcher sur cette ville, il prit toutes les dispositions nécessaires pour la prompte reddition des places que les Turcs occupaient sur le littoral de la Méditerranée. Le général Rampon, gouverneur du Menoufieh, reçut l'ordre de marcher sur Damiette, ainsi que le général Belliard, qui devait également s'emparer de Lesbeh. Le général Lanusse, déjà chargé avant la bataille d'Héliopolis de contenir le Delta inférieur, dut s'avancer jusqu'à Samanhoud pour communiquer avec le général Rampon, et la division du général Reynier resta à Salahieh pour prévenir le retour des troupes qui avaient pris la route du désert, et disperser celles qui s'étaient jetées dans la province de Charqieh.

Kléber quitta Salahieh le 25 mars dans la soirée, et se dirigea sur le Kaire avec la quatre-vingt-huitième demi-brigade, deux compagnies de grenadiers de la soixante-unième, les troisième et quatorzième régimens de dragons et le septième de hussards. Il arriva devant cette capitale le 27, et comme la place Esbekieh, sur laquelle était situé le quartier-général, se trouvait alors occupée, ainsi que les diverses issues qui y conduisent, par les insurgés, qui faisaient même en ce moment le siége du palais du général en chef, celui-ci ne put y pénétrer que par les jardins, après avoir fait jeter quelques obus dans Boulaq.

Nous devons rapporter maintenant ce qui s'était passé au Kaire pendant et depuis la bataille d'Héliopolis, c'est-à-dire, à partir du 20 jusqu'au 27 mars. 1800-an VIII. Égypte.

En apprenant du général Kléber lui-même la résolution où celui-ci était de ne point évacuer la capitale de l'Égypte et ses forts avant que les Anglais n'eussent rétracté leur première détermination, le grand-visir Jussuf avait fait porter l'ordre aux nombreux agens qu'il entretenait déjà dans cette ville, de faire tous leurs efforts pour pousser les habitans à s'insurger contre les Français.

En effet, en voyant l'armée s'éloigner pour marcher contre les Turcs, le peuple n'imaginant pas que les Français pussent résister à une masse aussi imposante que celle qui accompagnait le premier ministre du sultan, se montra plus accessible que jamais aux suggestions des émissaires de ce dernier. Le feu de l'insurrection ne tarda pas à se manifester dans les différens quartiers du Kaire; et, quelques heures après le commencement des hostilités, une révolte ouverte éclata dans le faubourg ou plutôt la ville de Boulaq. Les habitans, dirigés par les hommes dont nous venons de parler, se groupèrent autour d'un grand nombre de drapeaux blancs, après s'être armés de fusils et de sabres qu'ils avaient tenus cachés jusqu'alors, sortirent de Boulaq, et se portèrent avec fureur contre le fort Camin, qui n'était défendu que par dix hommes. Le commandant fit tirer à mitraille sur ce rassemblement, et le dissipa. Toutefois, un certain nombre de fanatiques s'obstinèrent à l'attaque, jusqu'à ce qu'un détachement de tirailleurs envoyé par le général Verdier vînt au secours du fort et commença un combat opiniâtre, qu'une sortie faite par le poste du quartier-général rendit enfin décisif. Les rebelles se retirèrent dans le plus grand désordre en laissant plus de trois cents des leurs étendus morts sur le terrain. Les gens de Boulaq se bornèrent

1800-an VIII. Egypte. alors à tirer sur les troupes françaises, de quelque part qu'elles se présentassent pour entrer dans la ville.

Dans le même temps, le peuple du Kaire s'était porté en foule hors de l'enceinte pour être informé plus tôt de l'issue de la bataille qui se livrait à Héliopolis. Il ne tarda pas à voir arriver les corps de mamelouks et d'osmanlis qui étaient accourus en toute hâte vers le Kaire, soit que le visir les eût détachés lui-même dans le dessein d'opérer une diversion, soit que l'espoir de piller les premiers les maisons, les propriétés et les magasins des Français les eût attirés; ce qui nous paraît plus probable : car nous hésitons à attribuer au grand-visir une conception que sa conduite subséquente ne justifie pas. Quoi qu'il en fût, ces troupes assurèrent que la défaite des Français par le visir était inévitable. Nassif-Pacha se présenta bientôt après à la porte dite des Victoires; il était accompagné d'Osman-Effendi, kiaya Bey (lieutenant du grand-visir), l'un des personnages les plus considérables du ministère ottoman, d'Ibrahim-Bey, buyuck (le grand), de Mohammed-Bey-el-Elfy, du célèbre Hassan-Bey, djeddaoui; en un mot, de presque tous les beys de l'ancien gouvernement des mameloucks, à l'exception de Mourad-Bey. Ces derniers venus annoncèrent que la bataille était terminée; que les Français avaient été taillés en pièces; qu'ils venaient prendre possession de la capitale au nom du sultan Sélim III, et ils accompagnèrent ces détails de cris de victoire propres à exalter l'esprit de la multitude. Leur escorte nombreuse se composait de dix mille spahis et delilis (cavaliers turcs), de deux mille mameloucks et de huit à dix mille fellahs, ou paysans des villages du Charqieh qui avaient pris les armes.

Ces troupes, qui avaient échappé à la poursuite des Français à la faveur de leur nombre et en prenant un grand détour, entrèrent au Kaire le 20 mars, vers trois heures du

soir. Elles y furent reçues aux acclamations de la multitude, chaque habitant s'efforçant de faire éclater sa joie, soit par zèle pour la religion et par respect pour le sultan, commandeur des croyans [1] (calife), soit pour faire oublier les liaisons qu'ils avaient eues avec les Français. 1800-an VIII. Egypte.

Nassif-Pacha se rendit de suite au quartier habité par les Francs ou Européens, suivi par la multitude, qui en enfonça les portes. Deux des principaux négocians se précipitèrent aux pieds du pacha en lui montrant la sauve-garde qu'ils avaient obtenue du grand-visir; mais les soldats et la populace se répandirent en ce moment même dans l'enceinte, brisèrent les portes des maisons, des comptoirs et des magasins; tous les malheureux Européens furent impitoyablement massacrés sans distinction d'âge, de sexe ni de nation; on jeta leurs corps dans le Khalidji ou canal qui amène les eaux du Nil au Kaire. Tout ce que les négocians possédaient fut pillé en moins d'une heure; les meubles furent enlevés ou brisés, et l'on finit par incendier le quartier. Pendant que ceci se passait, Nassif-Pacha haranguait le peuple et l'excitait à le suivre sur la place Esbekieh, pour y anéantir le reste des Français renfermé dans la maison de Mohammed-Bey-el-Elfi, quartier-général de Kléber. Deux cents hommes gardaient en effet ce poste, sous le commandement de l'adjudant-général Duranteau. Le pacha ne tarda pas à se présenter devant avec une partie de ses troupes. A la vue de ces assaillans, qui comptaient sur une victoire facile, le brave Duranteau sort avec la moitié de son monde, composé de grenadiers et de guides à pied, et repousse avec la plus grande bravoure cette cavalerie nombreuse. Il fait plus : il oblige le pacha de vider la place

[1] C'est le titre du sultan de Constantinople, successeur des anciens califes, ou chefs de la religion musulmane. L'empereur de Maroc prend aussi ce titre, qu'il dispute à l'empereur ottoman.

1800-an VIII. Egypte.

d'Esbekieh et de se réfugier dans les maisons qui l'entourent.

Toute la population du Kaire était insurgée : il se forma des attroupemens sur les places; on menaçait de mettre le feu aux maisons de ceux qui s'y tenaient encore renfermés. En peu d'heures, plus de cinquante mille habitans se trouvèrent armés de fusils; ceux qui ne purent pas se procurer cette espèce d'arme, prirent des lances, des piques; et cette classe de combattans ne fut pas la moins dangereuse; car étant tous de la lie du peuple, fanatisés et n'ayant rien à perdre, ils devaient naturellement se livrer à tous les excès, et se vouer sans crainte à tous les périls. Des drapeaux blancs furent arborés sur toutes les mosquées, sur tous les édifices publics; les crieurs (muezzins) des mosquées publiaient incessamment des imprécations épouvantables contre les infidèles. Les mameloucks et les spahis parcouraient toutes les rues; la populace les suivait en poussant des cris horribles. Les maisons des Cophtes, des Grecs, des chrétiens de Syrie furent envahies, et un grand nombre de ces malheureux furent massacrés. Leurs corps, exposés dans les rues, furent livrés aux insultes et aux outrages publics pendant presque toute la durée du siége. Toutes les haines particulières furent complétement satisfaites dans ce désordre général. Ceux des habitans musulmans qui avaient exercé quelque emploi public sous l'autorité française étaient recherchés avec soin, et égorgés. Une troupe nombreuse de révoltés se présenta devant la maison de Mustapha-Aga, chef de la police de la ville, qui avait auprès de lui une garde de huit soldats de la treizième demi-brigade, commandés par le sergent Clane. A la vue des nombreux ennemis qui les assaillaient, ces braves entreprirent de se faire jour; leur audace leur sauva la vie. Les insurgés, voyant tomber quelques-uns des leurs sous les baïonnettes du faible détachement de Clane, s'écartèrent, et les neuf Français purent se retirer à la citadelle, en se battant continuellement de rue en rue

dans l'espace de plus d'une lieue. Dans ce trajet, trois d'entre eux furent blessés : les six autres s'arrêtèrent pour les défendre, et les portèrent jusqu'à la citadelle. Leurs adversaires, auxquels ils avaient enlevé une pièce de canon qu'ils n'abandonnèrent que pour sauver leurs blessés, les poursuivirent jusqu'aux portes de la forteresse, « étonnés, dit le général Kléber, et furieux de cette action aussi hardie que digne d'admiration. »

Cependant le malheureux Mustapha - Aga fut saisi dans sa maison, et Nassif-Pacha devant lequel on le conduisit, ordonna qu'il serait empalé sur la place Birket-el-Fil. La populace applaudit avec transport au supplice de ce chef de la police, et, le considérant comme l'assurance de l'impunité, elle se livra avec plus de fureur encore, s'il était possible, au meurtre et au pillage.

L'adjudant-général Duranteau et ses deux cents hommes avaient, à la vérité, repoussé les troupes conduites par Nassif-Pacha et Mohammed-Elfi-Bey, propriétaire du palais où était établi le quartier-général français; mais il leur eût été difficile de soutenir dans ce local une attaque vive et prolongée, s'ils n'eussent point travaillé avec la plus grande activité à élever des retranchemens pour le mettre à l'abri d'un coup de main. Ces ouvrages, entrepris pendant la nuit, furent terminés le 21 dans la matinée. Une batterie, construite avec des rondins de palmiers, était établie dans le jardin, sur la gauche de la maison, et des pièces de campagne appartenant aux guides y furent placées. Ces premiers travaux de défense suffisaient provisoirement pour couvrir les Français. Nassif-Pacha renouvela, ce même jour, l'attaque qui avait échoué la veille ; il fut encore repoussé. Un seul homme parmi les assaillans fit preuve d'une audace extraordinaire : c'était un kachef, mamelouck de la maison de Mohammed - Bey, qui, les bras nus, monté sur la margelle d'une citerne, haranguait les

1800-an VIII. Egypte. soldats, et s'efforçait, mais en vain, de les retenir au combat. Demeuré seul sur la place, et ne voulant point se rendre, il reçut la mort, heureux de donner à son maître cette dernière preuve de dévouement.

Pendant deux jours entiers, l'adjudant-général Duranteau soutint ainsi l'attaque de plus de dix mille hommes, sans que ceux-ci parvinssent à pénétrer dans le quartier-général. Pendant deux jours, deux cents Français eurent la gloire de conserver un poste à la possession duquel Nassif-Pacha attachait la plus haute importance, puisqu'il s'occupait exclusivement, pour ainsi dire, de le forcer. La position de ces braves n'en était pas moins très-difficile. Établis dans presque toutes les maisons qui bordaient la place Esbekich, les Turcs faisaient de là un feu continuel, qui ne permettait point aux Français de se montrer hors des retranchemens : sans aucune communication avec les autres postes et privés de toute nouvelle de l'armée, ceux-ci, avec moins de résolution, auraient pu peut-être ajouter foi à ce qu'avaient dit les Turcs, à leur entrée dans la ville, de la destruction de l'armée de Kléber; mais, bien loin de penser à capituler dans une circonstance aussi critique pour eux, ils se promettaient de périr tous jusqu'au dernier, en immolant auparavant le plus grand nombre possible de leurs féroces adversaires.

Telle était la situation désespérée de l'adjudant-général Duranteau et de sa troupe au quartier-général, lorsque, le 22 mars après-midi, ils entendirent le feu, et virent bientôt paraître une colonne française qui s'avançait à leur secours. C'était celle du général Lagrange, détachée le 20 d'El-Khanka, comme on l'a vu plus haut. Cette troupe avait été à peine signalée dans la plaine de la Qoubbeh, que Nassif-Pacha envoya au devant d'elle un corps de quatre mille cavaliers turcs et mameloucks. Le général Lagrange forma ses quatre bataillons en carré pour recevoir la charge; quelques coups de ca-

non, et une vive fusillade, dispersèrent les assaillans. La colonne continua rapidement sa marche et entra dans le quartier-général à deux heures après-midi : elle apportait la première nouvelle de la victoire d'Héliopolis. 1800-an VIII. Egypte.

Les Français, plus que jamais encouragés, et par leur heureuse réunion, et par l'espoir de voir bientôt le général en chef accourir lui-même pour les soutenir et les diriger, ne se bornèrent plus à la défense du quartier-général. La gloire de leurs armes leur commandait de reprendre l'offensive. Toutefois, cette entreprise offrait de grands obstacles, qui eussent fait hésiter d'autres soldats que ces illustres vétérans de l'honneur national. Les troupes du général Verdier, qui défendaient la citadelle et les forts, faisaient à la vérité sur la ville un feu continuel et terrible, qui servait les desseins du général Lagrange, en divisant l'attention de l'ennemi; mais toute communication avec ces forts étant coupée, il devenait impossible de combiner aucune attaque avec les troupes qu'ils renfermaient. Pour rétablir une partie de ces communications, il eût fallu être maître des maisons de la place Esbekieh : ces habitations étaient toutes retranchées par les Turcs qui les occupaient, et chacune exigeait en quelque sorte un siége particulier qui aurait entraîné une trop grande perte de temps et d'hommes. Les ordres précis de Kléber étaient d'ailleurs de ne rien entreprendre qui pût compromettre le salut des troupes, avant le retour de ce général au Kaire. Cependant le besoin de communiquer avec la citadelle, où se trouvait le général Verdier, parut si indispensable au général Lagrange, que celui-ci se disposait à attaquer les Turcs, lorsque les généraux Friant et Donzelot arrivèrent avec le second détachement, que Kléber avait formé à Belbeis.

Le général Friant prit le commandement de toutes les troupes qui se trouvaient réunies au quartier-général, et s'oc-

1800-an VIII. Egypte.

cupa sur-le-champ de faire reconnaître la position de l'ennemi. Il fut bientôt convaincu de l'extrême difficulté qu'il y avait à pénétrer dans l'intérieur de la ville, de quelque côté qu'on se présentât. Il y avait dans toutes les rues, et à très-peu de distance, des barricades en maçonnerie, de douze pieds d'élévation et à deux rangs de créneaux. Les salles et les terrasses des maisons voisines étaient occupées par les Turcs et les insurgés, qui tiraient sur tout ce qui se montrait au dehors. Les chefs de brigade Conroux, de la soixante-unième, et Maugras, de la soixante-quinzième, furent blessés dans une des premières attaques. Le premier, qui ne survécut point à ses blessures, était un des officiers les plus distingués de l'armée. Le chef de bataillon Donzelot, frère du général, fut tué dans le même temps, dans une attaque dirigée sur Boulaq. Cet officier avait fait avec beaucoup de distinction les campagnes de la Haute-Egypte, à l'état-major du général Desaix.

Cependant, plus les Turcs montraient d'opiniâtreté à se défendre pied à pied, plus le général Friant en mettait dans ses attaques réitérées. Voyant que l'ennemi se maintenait dans des maisons à droite du quartier-général, il y fit mettre le feu. La partie du quartier des Cophtes, qui touche à la place d'Esbekieh, et par où les Turcs cherchaient à déboucher, éprouva le même sort. La ville du Kaire, bombardée par les forts et la citadelle, brûlée par les Français, brûlée par les Turcs et ses propres habitans, était menacée d'une ruine totale; et, dans cette position même, rien n'annonçait encore que ceux qui l'occupaient songeassent à la livrer ou à l'abandonner aux Français.

Les chefs de l'insurrection mettaient au contraire tout en œuvre pour entretenir l'erreur du peuple sur la prétendue défaite des Français par le grand-visir. Les efforts les plus prodigieux, ce qu'on n'aurait jamais attendu d'hommes aussi peu avancés dans la civilisation et l'industrie, s'opérèrent

dans cette circonstance éminemment remarquable. Les Turcs et les habitans développèrent une activité que le fanatisme de la religion peut seul donner dans un pays barbare, où il remplace l'amour de la patrie. On déterra plus de vingt pièces de canon enfouies depuis long-temps; des fabriques de poudre furent créées; des boulets forgés avec les grilles des mosquées. Les particuliers s'empressèrent d'offrir leurs provisions pour former des magasins de subsistances, et ceux qui travaillaient dans les ateliers et aux retranchemens eurent seuls part aux distributions. Le peuple était à la recherche des bombes, des obus et des boulets des Français, et la découverte d'un de ces projectiles destinés à être renvoyés à ceux qui les avaient lancés, excitait une joie presque délirante; enfin, chose vraiment incroyable, si Kléber lui-même ne l'eût consignée dans sa relation! comme les Turcs n'avaient point de mortiers, ni de canons du calibre des projectiles qu'ils ramassaient, ils entreprirent de fondre de pareilles pièces, et ils y réussirent. Ce dernier effort d'industrie, si peu en rapport avec les connaissances et les conceptions étroites des Turcs et des Egyptiens, a fait soupçonner qu'ils avaient été aidés dans leur étonnante entreprise par quelques Européens anglais, italiens, français même. Cette opinion, qui n'a point été démentie, nous paraît assez vraisemblable.

1800-an VIII. Egypte.

Les choses étaient en cet état quand le général Kléber arriva, comme nous l'avons dit, le 27 mars, au Kaire. Il reconnut qu'il avait à suivre une opération non moins difficile que si la ville eût été régulièrement fortifiée. En brusquant les attaques, en manœuvrant partiellement, il courait le risque de perdre, inutilement peut-être, beaucoup de monde; et c'est ce qu'il voulait éviter. Tandis que les Osmanlis et les rebelles réunissaient par leur dévouement des munitions et des subsistances, les Français épuisaient presque toutes les leurs. Il ne restait plus à la disposition du général en chef qu'une

1800—an VIII. Egypte. très-petite quantité de fers coulés, et l'on commençait à manquer de bombes et d'obus. Dans cette occurrence, Kléber se détermina à attendre le retour des munitions qui étaient avec le grand parc d'artillerie de l'armée, et celui des troupes du général Belliard, qui devait remonter au Kaire par le Nil, aussitôt après avoir chassé les Turcs de Damiette. Il envoya en même temps au général Reynier l'ordre de quitter sur-le-champ la province de Charqieh avec sa division, et de revenir sur la capitale de l'Egypte. En attendant que ces forces et ces moyens d'attaque fussent réunis, le général en chef fit achever les retranchemens commencés, établir de nouvelles batteries, et préparer des matières combustibles. Il chercha à établir quelques relations dans l'intérieur de la ville, pour faire connaître aux habitans l'entière défaite du grand-visir, qu'ils s'obstinaient à ne pas croire, et pour semer par ce moyen la mésintelligence entre ces mêmes habitans et les osmanlis. Mustapha-Pacha, que Kléber avait toujours auprès de lui, eut ordre d'écrire à Nassif-Pacha, et au kiaya-bey Osman-Effendi. Cette tentative obtint quelque succès : le peuple du Kaire, les Turcs et les mameloucks ne restèrent pas long-temps unis. Nassif-Pacha, le kiaya Osman et Ibrahim-Bey proposèrent une capitulation, dont Kléber consentit plusieurs articles.

Quoique les conditions de cette capitulation fussent assez avantageuses à ceux qui l'imploraient, elle ne reçut point son exécution. La nouvelle des démarches faites par les chefs que nous venons de nommer, jeta la plus grande consternation parmi ceux qui avaient le plus contribué aux crimes dont la populace s'était rendue coupable. Redoutant une vengeance qu'ils croyaient devoir être, suivant les mœurs de l'Orient, terrible et universelle, ces mêmes hommes soulevèrent et ameutèrent de nouveau la multitude, distribuèrent de l'argent, des subsistances, et ordonnèrent des prières publiques. On doit reconnaître, à ces traits, ces mêmes ministres de la

religion qui avaient opéré la première révolution du Kaire, 1800-an VIII. lors du commandement de Bonaparte. On vit les vieillards, les Egypte. femmes et les enfans, arrêter sur les places, dans les rues, les osmanlis et les mamelouks, se jeter à leurs pieds, les conjurer de ne pas abandonner la ville. On reprochait à ces soldats leur lâche désertion dans une cause où il s'agissait de combattre pour le triomphe de l'islamisme. A l'époque fixée pour l'exécution de la capitulation, les troupes turques refusèrent de livrer les portes, et Kléber se vit forcé de faire recommencer les hostilités sur tous les points.

Toutefois, dans ces circonstances, le général en chef n'ayant point encore rassemblé les moyens qui devaient lui assurer le succès, se décida à employer une autre voie que celle des armes, et n'hésita point à sacrifier l'éclat d'un avantage glorieux à deux intérêts bien plus chers, la conservation de ses soldats, et celle d'une ville nécessaire à l'établissement des Français dans ce pays.

Mourad-Bey, qui, depuis l'entrée des Français en Egypte, s'était montré leur plus implacable ennemi, se trouvait alors, grâce aux démarches de l'actif et prévoyant Kléber, dans des dispositions plus favorables. L'estime des brillantes qualités militaires communes aux Français et aux mameloucks, et surtout l'adversité, cette grande école du cœur humain, avait rapproché de ses vainqueurs cet ancien maître de l'Egypte. Pendant les négociations d'El-Arioh, Mourad-Bey, errant dans le Saïd, n'avait eu besoin que de sa perspicacité naturelle pour juger que la domination des osmanlis allait lui être plus fâcheuse peut-être que celle des Français, avec lesquels ce fier mamelouck ne désespérait pas de traiter un jour à des conditions avantageuses, alors même que ses défaites consécutives le réduiraient aux plus grandes extrémités. Il sentit que la Sublime-Porte, ayant contre lui d'anciennes récriminations à exercer, allait laisser en Egypte des

1800-an VIII. Egypte. forces considérables pour conserver une autorité directe sur cette contrée, sans le concours usurpateur des beys, tout au plus réduits alors à la condition de simples officiers d'une milice auxiliaire. Aussitôt qu'il avait eu connaissance de la convention arrêtée par le visir et Kléber, le chef des mameloucks s'était rapproché des Français. Sommé par Jussuf de se rendre à son camp, lorsque tout annonçait une rupture très-prochaine, Mourad ne voulut point obéir à cet ordre impératif sans consulter le général en chef. Kléber lui répondit qu'il le considérerait toujours comme un brave et loyal guerrier, alors même qu'il serait sous les tentes du visir, et que rien ne devait l'empêcher de joindre avec ses mameloucks le camp des Ottomans. L'adjudant-général Morand, chargé de remettre la lettre de Kléber au bey, et de conférer avec celui-ci, en reçut l'accueil le plus distingué et le plus amical.

Deux jours avant la bataille d'Héliopolis, Kléber, prévoyant qu'il lui deviendrait impossible d'éviter les hostilités, résolut de s'assurer des dispositions de Mourad : c'était un auxiliaire redoutable qu'il désirait enlever au grand-visir. Il employa à cette négociation une femme du plus noble caractère dans des contrées où le mérite de ce sexe est si peu en évidence, l'épouse de Mourad, veuve du célèbre Ali-bey, également en vénération parmi les Egyptiens et les Européens, dont la maison était depuis trente ans le seul asile des infortunés en ce pays, et pour laquelle Bonaparte et lui, Kléber, avaient eu jusqu'à ce jour les plus grands égards et la bienveillance la plus soutenue. Cette dame, Géorgienne de naissance, dont le nom était Seytieh-Nebfiz, fit les premières ouvertures à Mourad, et appuya les propositions de Kléber de tout le crédit qu'elle avait auprès de son mari. « Que les Français, répondit le bey, s'engagent à livrer bataille au grand-visir, et je suis prêt à passer avec les miens de son

camp dans le leur. » Mais il refusa de s'obliger à rien avant que la rupture n'eût éclaté. Kléber, satisfait de cette franchise, lui fit savoir que son intention était qu'il ne prît aucune part au combat, si les Turcs forçaient les Français à en venir à cette extrémité. On a vu, en effet, que Mourad s'était éloigné du champ de bataille avant l'action de Matarieh. Ibrahim-Bey l'avait vainement sollicité de se jeter avec lui dans la ville du Kaire; il s'était établi au village de Tourah, sur la rive droite du Nil. 1800-an VIII. Egypte.

Après le refus fait par les Turcs d'exécuter la capitulation du Kaire, Kléber crut devoir reprendre ses premières négociations avec Mourad. Celui-ci dépêcha au quartier-général français un bey de sa maison, Osman-Bardissy, chargé de pouvoirs pour traiter avec le général en chef. « Vous déclarerez aux Français, avait-il dit à son envoyé, que je m'unis avec eux aujourd'hui, parce qu'ils m'ont mis dans l'impossibilité de continuer la guerre. Je demande à m'établir dans une partie de l'Egypte, afin que, s'ils la quittaient un jour, je puisse m'emparer d'un pays qui m'appartient, et qu'eux seuls pouvaient m'enlever. Je jure d'unir mon sort au leur jusqu'à cette époque, et je serai fidèle à mes conventions. » Telles étaient les instructions qu'il avait données à Osman-Bey. Kléber répondit à cette noble démarche du chef des mameloucks, en lui donnant sa parole d'honneur qu'il ne serait plus inquiété par les troupes françaises. « Après les intérêts de l'armée que je commande, ajoutait-il dans sa missive à Mourad, je n'en aurai point de plus chers que les vôtres. » Le traité fut conclu entre ces deux illustres guerriers, qu'une égale franchise avait rapprochés. Kléber accorda à Mourad la province du Haut-Saïd, avec le titre de prince gouverneur pour les Français. Les conférences tenues à ce sujet, dans le palais même du général en chef, avaient été souvent interrompues par le feu de l'artillerie de la place.

1800-an VIII. Egypte.

Les Français ne tardèrent point à recueillir les fruits de cette alliance avec leur ancien ennemi. Aussitôt après l'échange du traité, Mourad envoya des subsistances pour l'armée. Il livra les osmanlis qui s'étaient réfugiés dans son camp, et ne cessa d'entretenir avec le Kaire des intelligences, qui préparèrent une capitulation définitive. Voyant que son influence n'avait point tout le succès qu'il espérait, il proposa au général en chef d'incendier la ville, et lui fit même passer à cet effet plusieurs barques chargées de roseaux et autres matières combustibles. Mais l'emploi de ce moyen répugnait trop à Kléber, qui préféra attendre le résultat des démarches du bey, en continuant l'attaque régulière de la place.

Cependant Dervich-Pacha, envoyé par le grand-visir pour prendre possession de la Haute-Egypte, par suite de la convention d'El-Arich, était parvenu dans cette contrée. Averti de la reprise des hostilités, il avait rassemblé un corps de dix mille hommes, tant Arabes qu'Egyptiens, avec lesquels il s'avança sur le Kaire : Kléber profita de cette occasion pour mettre la bonne volonté et le dévouement de Mourad à l'épreuve. Il le requit de se porter à la rencontre du pacha; mais déjà le bey avait prévenu l'intention du général : empressé de prendre possession de son gouvernement, il avait envoyé Osman-Bardissy avec un détachement vers le Saïd, et, d'après les instructions expédiées à ce bey, Dervich-Pacha avait été abandonné des deux tiers de sa troupe. En informant Kléber de cette nouvelle, Mourad ajoutait : « Au reste, faites-moi savoir si vous demandez la tête de ce pacha, ou si vous exigez seulement qu'il se retire de l'Egypte. Je vous promets qu'il ne tardera pas à repasser en Syrie. » Kléber lui répondit qu'il préférait le dernier parti, et, suivant la promesse du bey, la Haute-Egypte fut, en effet, entièrement évacuée par les Turcs au bout de quelques jours.

Les rapports des généraux en mission dans les provinces du Delta et du Vostany (Egypte du milieu) annoncèrent au général en chef que l'autorité des Français se rétablissait sur tous les points. L'attaque du général Belliard contre Damiette avait complétement réussi. Dix à douze mille hommes, débris de l'armée ottomane, s'étaient ralliés autour de cette ville pour en défendre l'approche. Belliard, avec douze cents hommes seulement, avait marché sur ce corps ennemi; et l'avait attaqué près du village de Schouara, à quelque distance de Damiette. Une demi-heure de combat suffit pour mettre les Turcs en déroute et pour leur faire perdre dix pièces de canon. Damiette et Lesbeh furent occupés, le régime français y fut rétabli; et Belliard prit le soin d'annoncer, par des proclamations, l'anéantissement des forces du visir. Pour punir les habitans de Damiette, qui avaient eu l'audace de promener dans les rues et de brûler ensuite les effigies de Bonaparte et de Kléber, le général les condamna à payer une contribution de guerre de deux cent mille francs, châtiment qu'ils trouvèrent bien doux en comparaison de celui auquel ils s'attendaient.

1800-an VIII. Egypte.

Les villes de Mehall-el-Kebir et de Samanhout avaient été le foyer de l'insurrection du Delta. L'adjudant-général Valentin, envoyé par le général Lanusse contre la première, trouva les portes fermées et les habitans en armes : il les fit sommer de reconnaître l'autorité française; mais ils répondirent qu'ils ne connaissaient plus que celle du visir. Les dispositions d'attaque furent faites sur-le-champ; et les Egyptiens, qui prenaient le mouvement des troupes françaises pour une retraite, firent sur celles-ci une sortie impétueuse. Les grenadiers de la dix-huitième de ligne s'avancèrent alors au pas de charge sur cette multitude assez en désordre, les prirent en flanc et en queue, leur coupèrent le retour sur la ville, et en firent un horrible carnage. Ceux des habi-

1800-an VIII. Egypte.

tans qui étaient restés dans l'intérieur ouvrirent alors les portes. Valentin imposa à Mehall-el-Kebir une contribution pareille à celle de Damiette. Samanhout et Tahta, villes deux fois révoltées et deux fois subjuguées, achetèrent leur pardon en payant également une somme considérable. Ainsi, à l'exception de quelques rassemblemens d'Arabes et de brigands de profession, tout était soumis dans le Delta et dans les autres provinces qui avoisinent le Kaire.

Cette dernière ville et Boulak résistaient encore avec vigueur. La division Reynier que Kléber avait rappelée, comme nous l'avons dit, de la province de Charkieh, arriva au Kaire le 10 avril, et campa sur le terrain renfermé entre la citadelle et le fort Camin. Ce renfort mettait le général en chef en mesure de porter des coups plus décisifs que ceux qui avaient été tentés jusqu'alors. Dans la nuit qui suivit l'arrivée de la division Reynier, un détachement de celle aux ordres du général Friant, formé d'une compagnie de carabiniers de la quatrième légère, d'une compagnie de grenadiers de la soixante-unième, de deux autres compagnies de la soixante-quinzième, dont une de fusiliers, le tout sous les ordres de l'adjudant-général Almeyras, attaqua le quartier cophte, situé au nord de la ville. Cette colonne pénétra fort avant par une rue qui se prolongeait parallèlement à une ancienne muraille d'enceinte. Après avoir chassé l'ennemi des maisons et des barricades multipliées qui défendaient cette issue, elle prit position, sa gauche appuyée au mur du rempart, sa droite à la hauteur des postes établis sur la place Esbekieh. Par ce moyen, les communications se trouvèrent établies plus directement d'une extrémité de la ligne à l'autre. Pendant plus de huit heures que dura cet engagement, les Français ne durent qu'à leur opiniâtreté dans l'attaque et la défense la conservation de leurs nouveaux postes, que l'ennemi essaya vainement de reprendre jusqu'à trois fois,

et où il perdit beaucoup de monde. On lui enleva quatre drapeaux. 1800-an VIII. Egypte.

Le lendemain, le général Reynier fit attaquer par deux compagnies de grenadiers de la neuvième de ligne et deux compagnies de la vingt-deuxième légère, conduites par le général Robin, le poste du santon Abousieh, crénelé et retranché par les Turcs, situé près le fort Sulkowski, sur une butte qui domine tout ce qui l'environne. Il fut enlevé avec la plus grande rapidité, ainsi que les maisons de ce quartier, qui furent livrées aux flammes, à l'exception de celles qu'il convenait d'occuper pour la sûreté du poste. Les Français s'y retranchèrent aussitôt sous le feu de l'ennemi. Les Turcs, revenus deux fois dans la nuit pour reprendre le santon, finirent par se loger dans une tranchée qu'ils ouvrirent sur le revers de la butte.

Pendant que ceci se passait sur la gauche du front d'attaque, les assiégeans déployaient une égale activité sur la droite, pour être en état d'exécuter une attaque combinée, dont les mouvemens devaient commencer par les extrémités, afin de se réunir au centre en avant de la position actuelle, lorsque l'on pénétrerait dans la ville. Le général en chef envoya vers le soir un peloton du régiment des Dromadaires, soutenu d'une compagnie de grenadiers de la vingt-cinquième, et d'un détachement de la quatre-vingt-huitième, attaquer l'ancienne maison de la direction du génie de l'armée, située à la droite de la place Esbekieh, et où les Turcs s'étaient retranchés. Les Français y pénétrèrent par une brèche que le canon y avait faite, en chassèrent l'ennemi et s'y logèrent. La nuit fut employée aux travaux nécessaires pour la sûreté de ce poste important.

Le feu continuel que la citadelle et les forts faisaient pour seconder les attaques qui se succédaient si rapidement, avait consommé presque toutes les munitions. L'ennemi s'en aperçut

1800-an VIII. Égypte. au silence des batteries, qui ne tiraient plus qu'à de longs intervalles ; et croyant avoir réduit les Français à un état d'affaiblissement qui allait bientôt les mettre à sa discrétion, il célébra cet heureux résultat de sa constance et de ses efforts par des cris d'allégresse et des réjouissances. Les imans, du haut des minarets des mosquées, firent retentir l'air des actions de grâces qu'ils adressaient au prophète, leur intercesseur auprès de la divinité. Quelques émissaires venus de Syrie apportèrent, à cette époque, de la part du grand-visir, l'assurance d'un prompt secours ; et cette dernière circonstance ne fit qu'augmenter l'enthousiasme fanatique des révoltés.

Fort heureusement le général Belliard arriva, le 18 avril, de Damiette, où il avait laissé le général Rampon. Il conduisait avec lui la vingt-unième demi-brigade légère. Le retour de cette colonne, et l'arrivée d'un convoi de munitions envoyé de Rosette, fournirent les moyens de tirer l'ennemi de son erreur, en exécutant une attaque générale sur le Kaire, et en réduisant Boulak.

Cette dernière ville, qu'on peut, à la rigueur, ainsi que nous l'avons déjà dit, considérer comme un faubourg de la capitale, n'avait attiré que médiocrement l'attention de Kléber. Ce général la fit sommer, le 14, pour la troisième fois, d'ouvrir ses portes. Il promettait, d'un côté, aux habitans un pardon absolu, s'ils voulaient se soumettre ; et de l'autre, il les menaçait de la plus terrible vengeance, si, par une résistance aussi inutile que funeste pour eux, ils persistaient dans leur résolution de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Ces insensés considérèrent comme une faiblesse la clémence du général en chef, et rejetèrent toute proposition. Ils répondirent qu'ils suivraient le sort du Kaire, où se trouvaient leurs chefs, et que, s'ils étaient attaqués, ils se défendraient jusqu'à la mort. La reddition de Boulak était d'autant plus importante, qu'elle devait accélérer celle de la capitale,

dont les habitans croyaient les Français trop faibles même pour soumettre cette première ville. Il fallait d'ailleurs offrir l'exemple d'un châtiment terrible, pour influencer la détermination des chefs turcs et mameloucks, qu'un grand nombre de scheicks du Kaire pressaient de capituler. 1800-an VIII. Égypte.

En conséquence, le 15 avril, à la pointe du jour, le général Friant, d'après l'ordre du général en chef, fit cerner et attaquer Boulak par la vingt-unième légère, deux compagnies de grenadiers de la trente-deuxième, un détachement de sapeurs, et l'artillerie légère de sa division. Le général fit jeter des obus dans la ville, afin de déterminer les habitans à se rendre avant que ses troupes n'y entrassent de vive force; mais les rebelles, continuant leur résistance, firent un feu très-vif des maisons où ils étaient retranchés, et des créneaux des barricades qui défendaient les approches et fermaient toutes les issues. L'incendie se manifesta en plusieurs endroits; et le canon des assiégeans fit une brèche praticable dans une partie de la muraille d'enceinte. Alors les tambours français battirent la charge, et les soldats s'élancèrent sur les retranchemens qui, la plupart, furent emportés d'assaut. L'ennemi se défendit dans quelques-uns avec la plus grande opiniâtreté. Chaque maison était pour les insurgés un fort que le feu seul pouvait réduire. Les soldats employèrent ce moyen : tout ce qui ne put être forcé fut incendié.

On était parvenu à se rendre maître des deux tiers de la ville, et, l'incendie faisant de grands progrès, il était à craindre que toutes les habitations ne fussent consumées : le général Friant fait offrir un nouveau pardon aux rebelles, qui le rejettent encore.

Le sac recommence, le sang coule de nouveau; et c'en était fait de Boulak, si les habitans, forcés dans leurs derniers retranchemens, n'eussent enfin pris la résolution d'implorer la clémence des vainqueurs. Les chefs des diverses corpora-

1800-an VIII. Égypte. tions se rendirent, à cet effet, auprès du général Friant. L'ordre fut donné à l'instant pour faire cesser le feu et le pillage [1]; le pardon fut proclamé du haut des minarets et sur les places de la ville. Kléber confirma tout ce qui avait été accordé aux rebelles.

Malgré le désastre qu'elle venait d'éprouver, la ville de Boulak renfermait encore des ressources précieuses qui furent mises à la disposition de l'artillerie, du génie, de la marine et des hôpitaux. L'adjudant-général Almeyras, qui commandait une des colonnes d'attaque, y reçut deux blessures. Il est inutile de dire avec quelle intrépidité les troupes et leurs chefs combattirent en cette circonstance.

Kléber, voulant profiter de la terreur que la prise de Boulak avait dû nécessairement inspirer aux habitans du Kaire, fit préparer de suite l'attaque générale de cette dernière ville; mais le mouvement ne s'exécuta que le 18 avril : une pluie, aussi violente qu'extraordinaire dans ces climats, fut cause de ce retard. Il eût été difficile d'incendier, par ce temps humide, les maisons dans lesquelles l'ennemi s'était fortifié, et où il avait placé ses batteries.

La gauche des Turcs était appuyée à la maison de Sitty-Fatmeh, sur la place Esbekieh, et où ils étaient fortement

[1] Pour ajouter un nouveau trait à ce que nous avons déjà esquissé du caractère du soldat français, nous croyons devoir citer l'anecdote suivante, que raconte un témoin oculaire :

Quelques momens avant que le général Friant n'eût donné l'ordre de faire cesser le feu dans l'intérieur de Boulak, un habitant défendait encore l'entrée de sa maison qui allait être forcée : un soldat furieux lui enfonce sa baïonnette dans le bas-ventre, et le malheureux tombe. A cet instant, le rappel se fait entendre dans les différens quartiers de la ville : tout est terminé ; l'heure de la vengeance est passée ; la fureur du soldat français est calmée. Il relève sa victime, soutient ses forces chancelantes, en lui faisant boire quelques gouttes d'eau-de-vie, arrête son sang, bande sa plaie, et porte lui-même l'Egyptien blessé à l'ambulance ! ! ! . . .

retranchés. C'était de ce poste que partaient toutes les attaques contre le quartier-général, parce qu'il en était plus rapproché. Depuis quelques jours, les Français avaient le projet de détruire cette maison, et l'explosion de la mine préparée à cet effet devait être le signal de l'attaque générale : elle eut lieu le 18 à l'entrée de la nuit avec un succès complet. Les osmanlis et les mameloucks qui défendaient la maison de Sitty-Fatmeh furent tous ensevelis sous ses ruines.

1800-an VIII. Égypte.

Dans le même moment, le combat s'engagea sur tous les points. La division du général Friant était chargée de trois des principales attaques ; deux à la droite sur le quartier des bouchers, et une au centre sur le quartier cophte : cette dernière était conduite par le général Belliard ; le général Friant dirigeait les deux premières, ayant sous ses ordres le général Donzelot. Les colonnes pénétrèrent dans l'intérieur des rues et des maisons, elles y égorgèrent tout ce qu'elles rencontrèrent d'osmanlis, de mamelouckS et d'habitans.

Le général Reynier attaqua la gauche avec un égal succès ; sa division pénétra fort avant dans la ville par la porte de Bab-el-Charieh, incendia une partie des maisons de ce quartier, et tua un grand nombre d'ennemis. Le général Robin, qui commandait une des colonnes, détacha la troisième compagnie des carabiniers de la vingt-deuxième demi-brigade légère, pour s'emparer d'une pièce de canon placée sur une hauteur d'où elle battait le poste du Santon-Abousieh.

En traversant, pour arriver à la batterie, les maisons de terrasse en terrasse, les carabiniers rencontrèrent, au débouché d'une rue, Nassif-Pacha et Hassan-Bey-Djeddaoui, accompagnés d'un grand nombre de mamelouck et d'osmanlis qui fuyaient en toute hâte devant la neuvième demi-brigade. La compagnie se forma aussitôt pour fermer le passage. Un feu de file bien nourri fit tomber les premiers rangs

1800-an VIII. Egypte. de la troupe ennemie, et la rue s'encombra de cadavres. Nassif-Pacha, Hassan-Bey et quelques autres chefs réussirent cependant à se soustraire à la mort en abandonnant leurs chevaux, et en se jetant dans les maisons voisines du canal qui traverse la ville. Les carabiniers continuèrent leur marche, et enclouèrent la pièce de canon, qu'ils ne purent emmener.

L'ennemi, repoussé sur tous les points, avait perdu tous ses postes sur la place Esbekieh. Plus de quatre cents maisons furent brûlées, et près de mille osmanlis et mameloucks, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de chefs, y périrent. La perte des Français fut bien moins considérable. Le général Belliard, les chefs de bataillons Brun de la vingt-deuxième légère, Mastin de la treizième de ligne furent blessés: ce dernier avait reçu un coup de poignard en enlevant la tranchée faite par l'ennemi au bas du Santon. Le combat, qui avait duré toute la nuit, cessa au jour, et les Français s'établirent dans tous les postes d'où ils venaient de chasser leurs adversaires.

La vigueur de cette dernière attaque était bien propre à refroidir le fanatisme des assiégés, et à leur faire acquérir la conviction qu'une résistance plus prolongée aggraverait leur position, bien loin de les sauver.

Déjà les scheicks, avec lesquels Kléber se trouvait en relation secrète, avaient porté les réclamations du peuple aux chefs de l'armée turque, et leur avaient représenté que la ville entière allait être détruite sans aucun avantage pour le grand-visir, si une prompte capitulation n'avait pas lieu.

De son côté, Mourad avait envoyé Osman-bey-Bardissy auprès d'Ibrahim-Bey, pour offrir à celui-ci, ainsi qu'à Nassif-Pacha, sa médiation auprès du général Kléber. Les deux chefs ennemis firent d'abord des propositions tellement déplacées, que Mourad n'osa pas les communiquer lui-même au

général en chef; mais il lui envoya le même Osman-Bardissy, 1800-an VIII. Egypte.
Osman-bey-Lascar, de la maison d'Ibrahim, et Osman-Aga, de la maison du grand-visir Jussuf. Ces trois émissaires se trouvaient au quartier-général français pendant l'attaque du 18 au 19 avril.

Kléber leur donna, le 19 dans la matinée, en présence des généraux et des officiers de l'état-major, une audience solennelle pour entendre les propositions qu'ils étaient chargés de lui faire. Après les avoir écoutés, le général en chef sourit, et, conduisant les deux agens de Nassif-Pacha et d'Ibrahim-Bey, Osman-Lascar et Osman-Aga, dans un appartement de son palais, d'où ils pouvaient apercevoir les ruines fumantes de Boulak et des quartiers du Kaire incendiés; il leur fit comprendre, sans avoir besoin d'interprète, que tel serait bientôt l'état de la capitale entière, si elle tardait plus long-temps à se soumettre.

Kléber communiqua ensuite à Osman-bey-Lascar le traité conclu avec Mourad, et que l'agent d'Ibrahim ne connaissait pas encore. La lecture de cet acte produisit sur Osman l'effet que le général en chef attendait.

Les envoyés rentrèrent dans le Kaire, et revinrent le lendemain 20 avril apporter une capitulation dont les articles étaient bien plus raisonnables que ceux proposés la veille. Le général en chef y fit encore plusieurs modifications, et refusa la suspension d'armes immédiate que les envoyés sollicitaient. Ceux-ci demandèrent que la ville ne fût pas, du moins, attaquée avec autant d'acharnement que la dernière fois.

On les fit communiquer ensuite avec les officiers turcs faits prisonniers à Damiette et que le général Belliard avait ramenés avec lui, afin qu'ils fussent bien convaincus que les Français étaient maîtres de cette dernière place et du fort de Lesbeh, ainsi que de toute la Basse-Egypte, ce que ces envoyés

1800-an VIII. Egypte. paraissaient ignorer. Kléber les renvoya ensuite pour porter à Nassif-Pacha, au Kiaya-bey et à Ibrahim, les articles rédigés par écrit de la capitulation qu'il leur accordait. Le soir même, les Français firent une nouvelle attaque, dans laquelle ils enlevèrent plusieurs postes que l'ennemi défendit faiblement.

Le lendemain 21, Osman-Aga rapporta la capitulation signée par Nassif-Pacha et par Ibrahim-Bey. L'échange des otages qui devaient garantir l'exécution de cet acte s'effectua le 22 sur la place Esbekieh, et les Français placèrent aussitôt des postes sur le canal qui traverse la ville, depuis la prise d'eau de l'aqueduc jusqu'à la porte Bab-el-Charieh près le fort Sulkowski.

L'adjudant-général René et le capitaine Tioche son adjoint, tous les deux otages auprès des Turcs, coururent dans cette journée les plus grands périls. En sortant de la maison de Nassif-Pacha, où les autres chefs osmanlis et mameloucks étaient rassemblés, pour aller à celle qu'occupait Mohammed-Elfi, ils furent assaillis par la populace, qui les eût assassinés sans la contenance ferme de ce bey. Il fit entrer les deux officiers dans une mosquée, dont il défendit la porte avec ses mameloucks le sabre à la main, jusqu'à ce que la nuit permît qu'il pût les conduire à sa demeure.

Les préparatifs de l'évacuation du Kaire par les osmanlis et les mameloucks, se firent les 23 et 24 avril. Le 25, les troupes ennemies sortirent de la ville avant midi, après que les otages eurent été respectivement rendus. Les osmanlis emmenèrent avec eux les principaux chefs de l'insurrection, et trois ou quatre mille habitans les suivirent pour se cacher dans les villages, craignant d'éprouver la vengeance de l'armée française, bien que le général en chef eût donné l'assurance d'un pardon général.

Le général Reynier escorta avec sa division les Turcs jus-

qu'à Salahieh à l'entrée du désert, ainsi qu'il avait été stipulé dans un des articles de la capitulation. Etonnés de la modération et même des égards que les soldats français avaient pour eux et leurs gens, Nassif et Ibrahim en témoignaient chaque jour leur reconnaissance au général Reynier. Ces deux chefs ne concevaient point une telle subordination, qui fait la principale force des armées, et qui était si étrangère à leurs propres troupes. Celles-ci se rendirent à Gazah sans s'arrêter. 1800-an VIII. Egypte.

Immédiatement après la prise de Boulak, le général en chef avait disposé une expédition pour le port de Suez. Il savait par Mourad-Bey que les Anglais y avaient débarqué, vers la fin de mars, des troupes et de l'artillerie. Le chef de brigade du quatorzième de dragons Lambert, et l'adjudant-général Ma-Séehi, se mirent en marche, le 19 avril, avec un détachement de la vingt-unième légère, une compagnie de grenadiers de la trente-deuxième de ligne, cent dromadaires, un détachement du quatorzième de dragons, quelques sapeurs et trois pièces d'artillerie légère. L'adjudant-général Ma-Séehi qui avait déjà commandé plusieurs mois à Suez, avait ordre d'en reprendre le commandement, et le chef de brigade Lambert devait revenir au Kaire après l'expédition, avec les troupes qui ne seraient pas nécessaires à la défense de la place. Le 20 avril, à dix heures du soir, cette colonne rencontra près le fort appelé Kala-el-Adjeroud le bey Osman-Hassan avec plusieurs Kachefs, des mameloucks et Arabes, au nombre de deux cents à peu près. Osman-Hassan revenait de Gazah, et avait passé à Suez pour engager le lieutenant-colonel Murray [1] à marcher avec sa garnison sur le Kaire, où lui, Hassan allait rejoindre Ibrahim. Sur le refus du commandant anglais, le bey avait continué sa

[1] Aujourd'hui lieutenant-général dans l'armée anglaise.

1800-an VIII. Egypte.

route pour se rendre à sa destination. Lorsque le chef de brigade aperçut les mameloucks, il les chargea avec ses dragons, soutenus par les chasseurs de la vingt-unième légère. Après quelques instans de combat, la troupe ennemie prit la fuite en laissant une vingtaine d'hommes sur le champ de bataille : l'obscurité la déroba à la poursuite des Français.

Quelques mameloucks s'échappèrent dans la direction de Suez, et avertirent le lieutenant-colonel Murray de l'approche de la colonne française. Cet officier envoya un détachement en reconnaissance, et quand il eut acquis la certitude que le chef de brigade Lambert et les siens n'étaient plus qu'à une lieue de Suez, il s'embarqua avec une partie de sa troupe, laissant à la défense de la place cinquante Anglais avec les Arabes d'Iambo, auxquels il eut soin de dire que les Français qui venaient à Suez n'étaient qu'un reste de l'armée entièrement mise en déroute, dont ils auraient peu de peine à se débarrasser.

La colonne française arriva devant Suez, le 21 avril, et attaqua cette place sans différer. Après quelques coups de canon tirés par l'artillerie légère sur la hauteur fortifiée de Kalsanie, le détachement des dromadaires enleva ce poste, pendant que les chasseurs de la vingt-unième légère et la compagnie de grenadiers de la trente-deuxième tournaient la place du côté de la mer, pour couper la retraite de l'ennemi, et empêcher que les bâtimens marchands ne sortissent du port.

L'attaque fut très-vive ; les Français entrèrent pêle-mêle avec leurs adversaires dans la ville, dont ils furent bientôt maîtres. L'ennemi eut cent hommes de tués sur le champ de bataille, parmi lesquels quinze Anglais. Il n'y eut qu'un homme tué et trois blessés du côté des Français.

Le lieutenant-colonel Murray, voulant empêcher les bâtimens de commerce de rentrer dans le port, d'où ils s'étaient retirés pendant le combat, ordonna qu'on y mît le feu. Cette

mesure déloyale, qui détruisait ainsi la fortune des hommes que les Anglais venaient de faire battre pour eux, rallia bientôt aux Français les habitans de Suez et même les Arabes, surpris de trouver, dans leurs vainqueurs, autant de générosité qu'ils éprouvaient de perfidie de la part de ceux qui se disaient leurs alliés. 1800-an VIII. Egypte.

Le chef de brigade Lambert revint au Kaire après cette expédition, avec une partie des troupes qui y avaient été employées. Il arriva le 25 mars, jour ou les osmanlis et les mameloucks évacuaient cette ville.

Le général en chef, avant de faire son entrée dans la capitale de l'Egypte, ordonna la destruction des barricades et des fortifications que l'ennemi y avait élevées; et, lorsque cette opération fut terminée, le 27, il fit rassembler toutes ses troupes dans la plaine de la Coubeh, où il se rendit lui-même, accompagné des beys Osman-Bardissy et Osman-Lascar. Après avoir passé les différens corps en revue, et donné aux chefs et aux soldats les éloges qu'ils méritaient pour leur brillante conduite, tant dans les combats avec l'armée du visir, que pendant le siége du Kaire, Kléber fit exécuter plusieurs manœuvres, qui inspirèrent aux beys la plus haute idée de la tactique européenne, en les mettant à même de comprendre comment, avec une poignée de soldats ainsi exercés et disciplinés, il était possible de vaincre la masse la plus redoutable sans faire intervenir le merveilleux dans ce dernier résultat.

Les troupes françaises firent ensuite leur entrée solennelle dans la ville, au bruit des décharges répétées de l'artillerie de l'armée et des forts, et en présence de plus de deux cent mille témoins, qui s'étaient réunis pour admirer les triomphateurs.

1800-an VIII. 10 mai. (20 floréal.) Allemagne.

Ouverture de la campagne sur le Rhin; passage de ce fleuve par l'armée française : batailles d'Engen, de Moëskirch, de Biberach. Combat de Memmingen, etc., etc. [1]. — Le premier consul n'avait rien négligé pour donner à l'armée de la république, rassemblée sur le Rhin, la force et l'organisation les plus convenables aux opérations qu'elle devait exécuter. C'était peut-être pour la première fois depuis le commencement de la guerre de la révolution, que les Français se trouvaient en mesure d'ouvrir la campagne avec l'avantage du nombre. En effet, les états de situation des forces respectives démontrent que l'armée française, commandée par Moreau, avait sur celle des alliés une supériorité numérique de près de vingt mille hommes : circonstance d'autant plus remarquable, qu'à la fin de la campagne précédente la république comptait tout au plus cent vingt mille hommes de troupes réparties dans la Hollande, sur le Bas-Rhin, en Suisse, en Italie, et (dans l'intérieur) sur le territoire des départemens de l'Ouest où Bonaparte s'était hâté d'arrêter l'effusion du sang français. On ne peut pas se dissimuler que l'augmentation subite et extraordinaire de ces forces militaires, ne fût due à l'extrême activité du nouveau gouvernement. En moins de trois mois, le consul avait su créer des ressources auxquelles on était loin de s'attendre dans l'état d'épuisement où se trouvait la France. Sous la direction du vainqueur de l'Italie et de l'Orient, la république se présentait avec une vigueur nouvelle dans la lutte où la politique haineuse de l'Angleterre la forçait de s'engager pour la seconde fois.

Mais si l'armée française, sur le Rhin, se trouvait plus nombreuse en infanterie que l'armée impériale, elle était loin d'avoir la même supériorité en cavalerie et en artillerie. Le

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

général Kray, avec dix mille chevaux de plus que son adversaire, avait encore à sa disposition plus de cinq cent vingt bouches à feu, dont les équipages se trouvaient réorganisés et rendus plus mobiles par les soins de l'archiduc Charles. Ces avantages compensaient sans doute et au-delà, la disproportion qui existait entre l'infanterie des deux armées. 1800-an VIII. Allemagne.

Le général Moreau s'était rendu à Bâle dès la fin de 1799, et avait passé l'hiver à achever, de concert avec le général Dessolles, son chef d'état-major, l'organisation de l'armée sous le double rapport militaire et administratif, et à mûrir le plan de la campagne qui allait s'ouvrir.

Au premier avril 1800, l'armée française était répartie, ainsi qu'il suit, sur la rive gauche du Rhin.

L'aile droite occupait toute la frontière orientale et septentrionale de la Suisse, et bordait le cours du Rhin depuis la source de ce fleuve jusqu'à sa jonction avec l'Aar. Ce corps d'armée aux ordres du général Lecourbe, se composait du fonds de l'ancienne armée du Danube, et était partagé en trois divisions et une réserve. Sa force pouvait être de quarante mille combattans, sans compter les bataillons aux ordres du général Moncey, qui devait, ainsi que nous le dirons plus loin, se lier à l'armée de réserve au moment où celle-ci traverserait les Alpes pour descendre en Italie.

Le centre, commandé par le général Gouvion-Saint-Cyr, que Moreau avait fait rappeler de l'armée d'Italie pour l'avoir avec lui, était cantonné aux environs de Neubrisach. Sa force était de vingt à vingt-cinq mille hommes; l'aile gauche sous les ordres du général Bruneteau-Sainte-Suzanne, était établie le long du Rhin des deux côtés de Strasbourg; ce corps plus faible que les autres ne comptait que seize mille hommes.

Un quatrième corps d'armée, ou la réserve, composé de

1800-an VIII. Allemagne. trois divisions, et dont le général en chef s'était réservé le commandement particulier, était rassemblé à Bâle et dans les environs.

L'armée autrichienne, divisée, comme l'armée française, en quatre grands corps, sous les ordres des feld-maréchaux lieutenans Starray, Nauendorf, Kollowrath et Giulay, était forte de cent trente à cent quarante mille hommes, en y comprenant le corps du prince de Reuss, qui occupait le Woralberg et les débouchés du Tyrol, les douze mille Bavarois à la solde de l'Angleterre, le contingent de l'Empire, et la masse de paysans armés que le baron d'Albini avait levés dans l'électorat de Mayence. La cavalerie comptait vingt-cinq mille chevaux en bon état, surtout ceux des troupes légères levés en Pologne et en Hongrie. La ligne occupée par ces troupes s'étendait depuis les bailliages italiens jusqu'à Manheim.

L'aile droite, aux ordres de Starray, occupait Fribourg et Offenbourg, bordait la rive droite du Rhin dans le Brisgaw, et gardait les défilés de la Kintzig, ainsi que la chaîne des montagnes du Kniebis.

Le centre, commandé par Nauendorf, sous la direction du général en chef, était distribué le long du Rhin vis-à-vis Bâle. Le quartier-général de Kray était à Donau-Eschingen, point central et d'où il pouvait surveiller les mouvemens principaux de l'armée.

Kollowrath commandait l'aile gauche, composée de la division spéciale de ce feld-maréchal lieutenant, et du corps particulier du prince de Reuss, dans les Grisons et le Woralberg. Cette aile avait de fortes réserves à Singen et Stockach sous les ordres du général Sporck.

Le corps de réserve se trouvait aux environs de Stuttgard; il était commandé par Giulay, ayant sous ses ordres le prince Joseph de Lorraine.

La communication de cette armée avec celle d'Italie était

assurée par des troupes intermédiaires qui occupaient Bellinzona et Chiavenna ; et la droite de la ligne du côté de la Franconie était couverte par les troupes mayençaises et les levées du cercle, commandées par le baron d'Albini. 1800-an VIII. Allemagne.

Le cabinet autrichien était persuadé que la France, après les revers qu'elle avait éprouvés dans la campagne de 1799, se trouvait dans l'impuissance de tenter de grands efforts, et par conséquent de reprendre l'offensive : de là l'étendue donnée à la ligne de son armée sur le Rhin. Le développement du nouveau plan d'invasion de ce côté, était différé jusqu'à ce que le général Mélas, achevant par la prise de Gênes l'entière destruction de la faible armée de Masséna, pût diriger un fort détachement de son armée sur la Suisse, et réunir sa belle et nombreuse cavalerie cantonnée en Piémont et en Lombardie, à celle du général Kray.

Cependant les rapports multipliés du général Kray sur la force toujours croissante de l'armée du Rhin, réussirent, vers le commencement d'avril, à tirer le conseil aulique de l'aveuglement où le retenaient quelques faiseurs, et ces mêmes brouillons qui avaient causé la disgrace de l'archiduc Charles. Après des renseignemens pris sur la ligne même par des officiers d'état-major envoyés *ad hoc*, le cabinet de Vienne expédia, le 15 avril, l'ordre d'ouvrir la campagne sur le Rhin. De son côté, le gouvernement consulaire venait d'ordonner au général Moreau de passer le fleuve. Cette opération ne présentait pas de grandes difficultés, puisque les Français étaient maîtres des trois têtes de pont de Bâle, Brisach et Strasbourg. Mais d'après le plan qu'avait conçu le général Moreau lui-même, pour éloigner l'armée autrichienne de la Suisse, et lui couper ses communications avec le Tyrol antérieur et la Haute-Italie, il fallait pénétrer dans la Souabe par la vallée de la Kintzig et le Hornberg, forcer l'entrée du Val-d'Enfer, tous lieux occupés en force par les Autrichiens,

1800-an VIII. Allemagne. ce qui n'était pas une entreprise facile ; d'un autre côté, le général Kray ayant son corps du centre aux environs de Donau-Eschingen, se trouvait à même de protéger l'appui de l'aile gauche resserrée entre le lac de Constance et les montagnes Noires. Il pouvait se porter en masse sur les premières troupes françaises qui auraient passé le Rhin dans cette partie, et les culbuter avant qu'elles pussent s'établir.

Mais tous ces obstacles reconnus d'avance, n'étaient point de nature à arrêter des troupes empressées de combattre et de vaincre.

Le passage du Rhin, par trois des corps de l'armée française, fut donc fixé au 25 avril. L'aile gauche devait traverser le fleuve vis-à-vis Kehl, le centre à Brisach, et la réserve à Bâle ; mais l'aile droite qui se trouvait, comme nous l'avons dit, à l'extrémité de la ligne le long du Rhin jusqu'à ses sources, ne devait effectuer son passage auprès de Reichlingen, que lorsque les trois autres corps auraient achevé leurs mouvemens, et seraient réunis à sa hauteur sur la rive droite.

Le général Sainte-Suzanne, à la tête de l'aile gauche, après avoir passé sur la rive droite, envoya un détachement sur Renchen, pour engager l'ennemi à prolonger sa droite, et contenir les nombreuses troupes qu'il savait être rassemblées dans cette direction, et se porta lui-même sur Offembourg : le combat s'engagea dès la pointe du jour sur les rives de la Kintzig, en avant de la ville que nous venons de nommer. Il devait être d'autant plus opiniâtre, de part et d'autre, que le terrain ne permettait pas un plus grand déploiement que celui des deux corps engagés, et dont les forces étaient à peu près égales. Toutefois l'attaque des Français fut si vive et si bien soutenue, que le général Starray put croire que la plus forte partie de leur armée débouchait par Kehl. Il se retira donc sur Offembourg, et le général

Sainte-Suzanne prit position à l'entrée de la Kintzig, sa 1800-an VIII.
gauche à Appenweir, et sa droite à Wilstett, observant la Allemagne.
route de Fribourg. La perte des Autrichiens, dans cette journée, fut évaluée à douze ou quinze cents hommes. Les Français eurent à regretter la mort du chef de brigade Dubois-Crancé, du premier régiment de chasseurs, tué au commencement de l'action en chargeant à la tête de sa troupe. Le général Sainte-Suzanne ne fit aucun mouvement dans la journée du 26, attendant des nouvelles du centre aux ordres du général Gouvion-Saint-Cyr.

Ce corps d'armée, fort de vingt mille hommes, avait passé le Rhin au Vieux-Brisach, et repoussé les détachemens ennemis qui défendaient les approches de Fribourg. Après s'être emparé de cette dernière ville, Saint-Cyr prit position en étendant sa gauche jusque vers l'entrée de la vallée de la Kintzig. Ce mouvement de flanc qui paraissait avoir pour but la jonction du centre avec le corps de Sainte-Suzanne, détermina le général Kray à envoyer de suite des renforts aux généraux Starray et Giulay; et il porta en conséquence une partie de son centre jusqu'à Hasslach à l'entrée des défilés du Hornberg. Mais le lendemain 27, Moreau fit exécuter à son aile gauche un mouvement qui devait nécessairement dérouter les combinaisons du général autrichien.

Toutes les troupes de Sainte-Suzanne repassèrent le Rhin à Kehl, et, suivant à marches forcées la rive gauche du fleuve, elles vinrent remplacer à Fribourg le corps de Gouvion-Saint-Cyr, qui se porta aussitôt en avant, se dirigeant sur Todtnau et Saint-Blaise. Ce général devait tourner par sa droite le Val-d'Enfer, et l'une des plus hautes sommités de la forêt Noire. Le général Starray avait été complétement dupe du mouvement rétrograde de l'aile gauche française; et ne pouvant en pénétrer le motif après l'attaque si sérieuse de la veille, il avait suivi ses troupes jusqu'aux avant-postes

1800—an VIII. Allemagne. de Kehl. Ainsi le général Moreau venait de faire perdre deux jours de marche à l'aile droite des Autrichiens, tandis que le mouvement ordonné à ses troupes du centre par le général Kray, en faisait perdre un autre à ces dernières.

C'est à la faveur des premières attaques de son aile gauche et de son centre, que le général Moreau fit traverser le Rhin à la réserve qu'il avait à Bâle, et qui était formée, ainsi qu'on l'a vu, de trois divisions. Celle du général Richepanse se porta à gauche dans la vallée de la Wissen, pendant que les deux autres aux ordres des généraux Delmas et Leclerc, remontèrent la rive droite par Seckingen. Le 29 avril, le général Delmas se présenta sur les bords de la rivière d'Alb pour en forcer le passage. Les Autrichiens retranchés à Waldshut au près des forges d'Alb-Bruck voulurent s'opposer à ce mouvement; mais ils furent repoussés avec tant d'impétuosité qu'ils n'eurent pas même le temps de rompre leur pont. Le général Richepanse qui avait marché jusqu'à la tête de la vallée d'Alb trouva l'abbaye de Saint-Blaise occupée par quatre bataillons autrichiens. Après un engagement opiniâtre, l'ennemi fut déposté et poursuivi jusque sur les revers de la montagne au-delà de Bondorf.

Pendant ce temps le général Saint-Cyr arrivait également à Saint-Blaise : la division Richepanse fut rejoindre alors le corps de réserve, et Saint-Cyr, continuant sa marche, s'avança jusqu'à Stuhlingen dont il s'empara. Ce corps du centre était suivi ou plutôt flanqué par celui de Sainte-Suzanne, qui s'était avancé de Fribourg par le Val-d'Enfer et Loffingen, et qui prit position à Neustadt. Le 30 avril, une grande partie de l'armée française se trouvait ainsi en ligne en arrière de la Wutach. Cette rivière ayant été traversée le lendemain par les trois divisions de la réserve, ce corps vint appuyer sa droite à Neukirch et sa gauche vers Hallau. Dans cette position fort avancée et peut-être un peu chan-

teuse sur le flanc de l'ennemi, le général Moreau se trouvait en mesure de soutenir le mouvement de son aile droite. 1800-an VIII. Allemagne.

Le général Kray fut très-étonné de ce que les différens corps de l'armée française qui avaient débouché par Fribourg, ne cherchaient point à pénétrer jusqu'aux principaux défilés, malgré le succès de leurs premières attaques ; et commençant à soupçonner l'intention de son adversaire, il se hâta de rappeler les corps dont il avait inutilement renforcé sa droite, et fit replier à Donau-Eschingen celui du général Giulay qu'il avait posté à l'entrée du Val-d'Enfer. Il envoya en même temps de fortes reconnaissances dans toutes les directions pour s'assurer de la position de l'armée française ; mais toutes ces dispositions tardives furent infructueuses. Les reconnaissances rencontrèrent partout des colonnes en mouvement et des masses échelonnées : le plan de Moreau recevait alors son développement ; et l'aile droite aux ordres du général Lecourbe allait opérer son mouvement.

Le passage de l'aile droite, qui devait s'effectuer à Reichlingen, présentait de grands obstacles. Le général Kollowrath défendait cette partie de la rive droite du Rhin, et ses troupes étaient placées dans des positions fort avantageuses. Les deux rives du fleuve se trouvent escarpées, à l'exception d'un point ouvert, par lequel on aperçoit, à trois lieues de distance, le fort de Hohentwiel. C'est vis-à-vis cette ouverture qu'est situé le village de Reichlingen. Le général Lecourbe avait chargé le chef de brigade d'artillerie Dédon, commandant le corps des pontonniers, de préparer le passage en cet endroit, et cet officier s'acquitta de cette opération avec tout le zèle et l'habileté que nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer plusieurs fois en des circonstances pareilles. Les voitures, bateaux et agrès nécessaires étaient depuis long-temps réunis à Klotten. Le 28, cet équipage de pont se mit en mouvement sur Andelfingen où il arriva vers le soir. Il passa

1800-an VIII. Allemagne. de suite la Thur, et vint parquer entre Andelfingen et Ossingen. Comme on devait protéger le véritable passage par une fausse démonstration sur le point de Paradis, Dédon détacha de son équipage quatre barques ordinaires, avec huit petits pontons venus de Zurich. Le 29 au matin, l'équipage se remit en marche pour s'approcher du Rhin, de manière cependant à ce que l'ennemi ne pût l'apercevoir de la rive droite; et comme le passage fut remis à la nuit du 30 avril au 1er mai, Dédon fit parquer ses voitures audessous du château de Grisberg. Le reste de la journée fut employé à reconnaître plus particulièrement les localités. Le commandant des pontonniers et le général Lecourbe se rendirent déguisés sur les bords du Rhin, avec plusieurs officiers d'état-major. Le 30 au soir, les bateaux furent déchargés de leurs haquets, traînés à bras jusqu'au pied de l'escarpement par une pente fort roide, et portés ensuite sur les épaules des pontonniers et de quelques soldats de la trente-septième demi-brigade, jusqu'au bord de l'eau, où ils furent rangés en deux dépôts différens. Ce travail préparatoire fut terminé à une heure du matin; l'artillerie était arrivée et avait pris position. A quatre heures, le jour commençait à paraître, on pouvait déjà distinguer les objets à une certaine distance; et l'infanterie, destinée à passer sur l'autre rive, n'était point encore arrivée. Elle avait été retardée dans sa marche par celle de l'équipage de pont et du train d'artillerie qui encombrait la route. L'ennemi ayant alors aperçu les barques rangées sur la rive gauche, commença sur elles un feu très-vif de mousqueterie, qui, dans un instant, s'étendit le long du fleuve. Les pontonniers et le bataillon de la trente-septième, qui leur servait d'auxiliaire, sautèrent dans les barques et les mirent à flot, attendant tranquillement et sous un feu meurtrier que les troupes approchassent pour les embarquer. Quatre compagnies d'infanterie, qui n'étaient point destinées à faire partie de ce premier passage, mais qui



PASSAGE DU RHIN à Reichlingen.

Nord
Wolkenstein
Chemin de Ramsen et de Singen.
Emmshofen
Hohenklingen
Bois de Stoffel
Biberen
Tentes
Barques
ob. Gailingen
Rhin
Fl.
REICHLINGEN
STEIN
Wagenhausen
Grande Route de Schaffhausen à Constance
Lac Inférieur de Constance
Schupfen
Burg
Eschenz
Radel Berg
Kaltenbach
Exweilen
Blenweilhausen
Schlattingen
Lutzelhausen
Chemin qu'a suivi l'Equipage de Pont
Steinbach
1/4
1/2
1 Lieue

se trouvaient à portée, accoururent sur le rivage, montèrent dans les barques, et, protégées par l'artillerie française en position, elles abordèrent la rive droite. Pendant ce temps, la tête de colonne des autres troupes arrivait au pas de course, et s'embarquait également à la suite des quatre compagnies. Les Autrichiens voulurent vainement s'opposer à ce premier débarquement, ils furent culbutés, et les Français prirent position pour assurer l'établissement du pont de bateaux. Cette dernière opération fut poussée avec tant d'activité par le chef de brigade Dédon, qu'avant huit heures, le pont était achevé. Les troupes s'y précipitèrent avec une ardeur sans exemple, et qui pouvait même compromettre la sûreté du passage. Infanterie, cavalerie, artillerie, tout se présentait à la fois. A neuf heures, le corps d'armée, composé de trois divisions et d'une réserve de cavalerie, se trouvait sur la rive droite. Le général Lecourbe manœuvra aussitôt pour se lier par sa gauche, avec la réserve, où se trouvait le général Moreau, et fit déboucher en même temps ses colonnes dans différentes directions, pour éloigner les troupes qui avaient défendu le passage, et qui, ralliées entre Weiler et Ramsen, avec quelque artillerie, firent leur retraite sur Stockach, en combattant pied à pied. Pendant ce temps, le chef de brigade Dédon avait fait rétablir le pont de Stein, qui servit au passage d'une partie de la cavalerie et de l'artillerie. Le passage secondaire de Paradis avait offert plus de difficulté, par la raison que le général Goullu, chargé de diriger cette opération, n'avait pas à sa disposition les moyens suffisans. Toutefois les troupes françaises traversèrent le fleuve. L'intrépide Maransin, à la tête d'un bataillon de la dixième légère, aborda le premier sur la rive droite, et attaqua de suite l'ennemi nombreux qu'il avait devant lui. Les Français éprouvèrent une forte résistance au village de Bussingen, que les Autrichiens défendirent, ainsi que les hauteurs couvertes de

1800-an VIII.
Allemagne.

1800-an VIII. Allemagne. vignes qui le dominent. Il fallut que le général Goullu combattît toute la journée pour se maintenir sur la rive droite; et si Lecourbe n'eût point envoyé le général Bontemps avec quelques troupes au secours de cette brigade, elle eût été forcée peut-être de se retirer sur la rive gauche. Mais ce renfort permit aux Français de continuer leur attaque avec plus de vivacité, et l'ennemi abandonna Bussingen. Le chef de bataillon Maransin entra dans Schaffhausen, après en avoir chassé les Autrichiens.

Le général Lecourbe avait chargé le général Vandamme de cerner le fort Hohentwiel et de chercher à s'en emparer. Ce opération fut moins difficile qu'on ne pouvait le croire. Cette fort, situé sur une montagne élevée en forme de pain de sucre, domine le village de Singen, sur la route de Schaffhausen à Stockach. Il était gardé par quelques troupes wurtembergeoises, sous les ordres d'un général du même pays.

Ce commandant, qui n'avait pas de grandes craintes à avoir dans un poste d'un accès aussi difficile, se rendit à la première sommation que lui fit faire Vandamme, et livra son artillerie et ses magasins. La possession de Hohentwiel était d'un grand avantage aux Français pour la sûreté de leur communication.

La position du général Kray devenait de plus en plus critique. Son aile droite, qu'il avait rappelée, et que le général Starray ramenait par la haute vallée du Necker, ne pouvait pas arriver assez tôt pour qu'il pût établir une nouvelle ligne de défense entre le lac et les montagnes Noires; et, pour garantir Stockach où se trouvaient ses magasins, il avait été forcé de faire avec son centre et sa gauche un changement de front en arrière. Mais comme il ne pouvait exécuter cette manœuvre que par une marche de flanc, Moreau résolut de l'attaquer avant qu'il eût achevé son mouvement, et qu'il fût en mesure de couvrir Stockach.

Telle était la position de l'armée française dans la soirée




PLAN
DES BATAILLE
D'ENGEN STOC
et de Moeskirc
Villingen
Mengen
Donaueschingen
Breunlingen
Hufingen
Geising
Leipferdingen
Furstenberg
Zellhaus
Mengen
Wutach
Stuhlingen
SCHAFFHAUSEN
Neukirch

du 2 mai, veille de la bataille qui allait se livrer. Le général Saint-Cyr occupait le plateau de Stuhlingen, sur la Wutach, et se trouvait séparé, par cette rivière, de la gauche de la réserve qui s'appuyait à Hallau. Le corps de réserve était à Blumenfeld, où Moreau l'avait porté dans la journée, afin d'établir plus sûrement sa communication avec l'aile droite. Celle-ci campait à la hauteur de Hohentwiel. Le corps du général Sainte-Suzanne, marchant isolément, débouchait par le val d'Enfer, et ne pouvait pas entrer en ligne assez tôt pour prendre part à l'action.

1800-an VIII. Allemagne.

Le 3 mai, à la pointe du jour, le général Moreau fit mettre toutes ses troupes en mouvement. L'aile droite se dirigea sur Stockach, appuyant, d'un côté, vers la pointe du lac de Bodman et de l'autre, sur Aach. Les trois divisions de réserve et la cavalerie se portèrent directement sur Engen où le général Saint-Cyr se dirigeait également, en marchant par Tengen. Le but de ce mouvement était de forcer l'aile gauche de l'armée ennemie, de la séparer du corps qui était dans les Grisons, en lui ôtant l'appui du lac de Constance; enfin de s'établir sur la ligne de Stockach à Engen.

Le général Lecourbe avait fait marcher une de ses divisions (celle de Vandamme) par Bodman sur Whalwies, la division Montrichard directement sur Stockach par la chaussée de Singen; et le général Lorges, avec la moitié de sa division seulement, marchant par sa gauche, devait renforcer la droite du corps de réserve qui formait le centre de l'armée. L'autre partie de la division Lorges devait être employée à couper sur Aach la communication entre Engen et Stockach, et se diriger ensuite sur Hindelwangen, suivant le progrès des divisions Montrichard et Vandamme sur le front et la gauche de l'ennemi. Ces deux dernières rencontrèrent l'avant-garde des troupes du prince de Vaudemont au débouché des bois près de Stuhlingen, Wahlwies et Bodman. Le gé-

1800-an VIII. Allemagne. néral Vandamme éprouva d'abord quelque résistance ; mais lorsque la division Montrichard arriva à la hauteur de cette attaque, les Autrichiens furent repoussés sur leur ligne de bataille en avant de Stockach. Le corps du prince de Vaudemont chargé de défendre cette ville, était fort d'environ douze mille hommes ; et du moment que le général Kray avait soupçonné le mouvement de l'aile droite française, il s'était hâté d'envoyer sur ce point un corps considérable de cavalerie avec de l'artillerie.

La ligne autrichienne se trouvait couverte par cette même cavalerie dont nous venons de parler, et qui s'était déployée à cet effet. Le général Lecourbe ordonna au général Nansouty de s'avancer avec la réserve de cavalerie contre celle de l'ennemi. Cette charge fut si impétueuse et si bien fournie, que les escadrons autrichiens n'en purent soutenir le choc, et se replièrent assez précipitamment.

Le combat s'engagea alors vivement sur tous les points : l'infanterie autrichienne soutenue par une artillerie nombreuse et bien servie, tint ferme contre l'attaque vigoureuse de ses adversaires. Mais le général Molitor ayant habilement manœuvré sur le flanc gauche de la position ennemie, elle fut débordée, et le général Vandamme put menacer le point de retraite. La ligne autrichienne s'ébranla alors : le général Montrichard saisissant ce moment, fit avancer sa division au pas de charge sur le centre de l'ennemi qu'il fit plier. La cavalerie s'élançant alors dans l'intervalle des colonnes d'infanterie, entra pêle-mêle avec les Autrichiens dans Stockach ; traversa cette ville et gagna les hauteurs. Le prince de Vaudemont voulut d'abord manœuvrer pour se replier par Hindelwagen et Aach, sur le gros de l'armée autrichienne ; mais trouvant la communication interceptee par les troupes du général Lorges, il se retira précipitamment sur Pfullendorf et Moerskirch, où il fut poursuivi par la cavalerie legère : il

laissait au pouvoir des Français trois ou quatre mille prisonniers, neuf pièces de canon et des magasins considérables. 1800-an VIII. Allemagne.

Pendant que le général Lecourbe forçait ainsi la gauche de la ligne ennemie à Stockach, le centre, posté à Engen, présentait au général Moreau une résistance opiniâtre et non encore surmontée. Le général Kray avait réuni dans cette position une masse de quarante-cinq mille hommes, à laquelle les Français n'opposaient guère que trente-deux mille hommes, savoir : les trois divisions du corps de réserve, et la moitié de la division Lorges détachée du corps du général Lecourbe. Le général en chef français ne croyait pas avoir affaire à des forces aussi nombreuses ; et pour empêcher l'ennemi d'augmenter celles qu'il lui présumait, il avait donné l'ordre au général Saint-Cyr, dont le corps se trouvait à Stuhlingen (à plus de six lieues en arrière), de s'avancer rapidement sur Engen, en flanquant la gauche du corps de réserve, tandis que, sans attendre que ce général fût arrivé à sa hauteur, il allait attaquer lui-même la position ennemie.

Une forte avant-garde, que le général Kray venait de jeter en avant du village de Wolterdingen, fut rencontrée et repoussée par la division Delmas. Les Autrichiens se rallièrent en arrière sur un plateau favorable au placement de leur artillerie, et au déploiement d'une partie de leur cavalerie, et y attendaient de pied ferme une seconde attaque. Le bois qui touche le village de Welschingen était garni de leur infanterie : Moreau le fit attaquer par les deux divisions Delmas et Bastoul. Le combat, quoique très-vif, resta quelque temps indécis ; mais la brigade du général Bontemps (de la division Lorges) ayant enlevé à la baïonnette la hauteur de Mühlhausen qui dominait la position de l'ennemi, et donnait la facilité de le foudroyer avec de l'artillerie, les deux divisions Delmas et Bastoul redoublèrent d'efforts. Le général de brigade Grandjean (division Bastoul), pénétra dans la partie

1800-an VIII. Allemagne. du bois qui couvrait les derrières du plateau. Les huit bataillons, presque tous de grenadiers, qui défendaient cette position, se voyant pris en flanc et en queue, se débandèrent et furent mis dans une déroute complète.

Cependant le général Saint-Cyr, parti le matin de Stuhlingen, avait eu divers engagemens avec l'ennemi, qui ne retardèrent que faiblement sa marche dans la direction indiquée par le général en chef. A l'effet de faciliter ce mouvement de flanc, Moreau avait dirigé la division Richepanse de Blumenfeld sur Wetterdingen et Leipferdingen, afin de tourner et d'enlever la montagne de Hohenhawen, la plus élevée des hauteurs qui entouraient le champ de bataille; mais le général Kray qui connaissait toute l'importance de cette hauteur, l'avait fait fortement occuper. C'était là qu'étaient venus se rallier les bataillons repoussés en avant du centre de la ligne de bataille; et quinze mille chevaux étaient déployés dans la plaine pour défendre l'approche de ce point qui était véritablement la clef de la position ennemie. La résistance y fut des plus vives : jusqu'à six heures du soir les Français ne purent faire aucun progrès; à ce moment le général Kray instruit de l'approche du général Saint-Cyr, de ses succès sur le corps du général Nauendorf, résolut de tenter un dernier effort pour couper la ligne française en attaquant le village de Welschingen qui se trouvait entre les deux divisions Delmas et Bastoul. Ce mouvement eut d'abord quelque succès : les dragons de Latour pénétrèrent dans le village; mais bientôt repoussés par l'infanterie, ils furent obligés de l'évacuer. Moreau voyant avec quel acharnement l'ennemi s'obstinait à vouloir percer par Welschingen, ordonna l'attaque du village d'Ehingen qui servait de pivot au général Kray, afin d'attirer l'attention de celui-ci sur son flanc gauche qui se trouvait compromis, si le dernier village que nous venons de nommer, était emporté.

Cette diversion réussit au gré du général en chef français. 1800-an VIII.
En voyant Ehingen menacé, Kray renonça à l'attaque de Allemagne.
Welschingen ; mais au moment où ce général envoyait un renfort de huit bataillons de grenadiers avec douze pièces d'artillerie, le premier de ces villages était emporté avec impétuosité par la dixième légère et la soixante-septième de ligne, conduites par le général de division Lorges. Kray fit alors soutenir son premier détachement par un corps de cavalerie, et malgré la résistance des Français, Ehingen fut repris. Moreau accourut lui-même avec quatre compagnies de la cinquante-troisième de ligne, rallia les troupes repoussées, regagna les avenues, rétablit le combat et partagea le village avec les grenadiers hongrois.

Pendant ce temps, la division Richepanse était toujours engagée vers Hohenhowen. Elle avait combattu une grande partie de la journée pour maintenir sa gauche qui était découverte. Les Autrichiens qui l'avaient débordée, faisaient des efforts prodigieux pour l'envelopper, et pour culbuter la division toute entière sur celle du général Delmas, afin de la séparer du corps de Saint-Cyr, qui s'avançait dans cette direction, et qui cherchait à se débarrasser du corps de Nauendorf. Cette arrière-garde ennemie s'était arrêtée dans chaque position avantageuse pour faire tête au général Saint-Cyr, et elle avait défendu avec beaucoup d'opiniâtreté Sancta-Ottilia, Furstenberg et le défilé de Zolhaus : enfin, vers les quatre heures du soir, la première division du corps français (Saint-Cyr) parvint à déboucher. La brigade du général Roussel formant l'avant-garde, attaqua, sans s'embarrasser du nombre, non-seulement les troupes de Nauendorf qu'elle poussait devant elle, mais encore celles qui étaient postées avec avantage sur le plateau découvert. Les autres brigades vinrent bientôt soutenir cette première ; mais Saint-Cyr ne parvint à rester maître du plateau, qu'après un combat long et opiniâtre, parce que le

1800-an VIII. Allemagne.

général Kray regardant cette attaque des Français comme décisive, tirait incessamment des troupes fraîches de sa réserve pour la repousser.

L'occupation du plateau par les Français venait d'assurer la gauche du général Richepanse, et celui-ci put alors attaquer plus vivement le Hohenhowen. Les troupes gravirent cette montagne malgré tous les obstacles du terrain et le feu de l'ennemi. La division Delmas s'avança aussi de son côté, et les Autrichiens furent enfin dépostés.

La nuit était arrivée, et le général Moreau fit former sa ligne, bordant les bois par les revers, du côté d'Engen. Le général Kray défendit sa dernière position jusqu'à dix heures du soir, en continuant de faire un feu très-vif de son artillerie, et en faisant charger à différentes reprises sa nombreuse cavalerie; mais ses deux ailes étaient rompues et pressées vigoureusement, et il ne combattait plus au centre que pour soutenir sa retraite. C'était une opération d'autant plus difficile qu'il n'y avait guère d'autre point à choisir que celui de Pfullendorf et Moerskirch où se trouvait déjà le prince de Vaudemont avec l'aile gauche, et que Lecourbe manœuvrait dans cet espace pour empêcher la réunion des deux masses ennemies. Toutefois, le général Kray parvint à se retirer en bon ordre dans la direction que nous venons d'indiquer.

Les Français maîtres du champ de bataille, avaient fait sept mille prisonniers environ, et pris une vingtaine de pièces de canon; mais leur perte en morts et en blessés, n'était guère moins considérable que celle des Autrichiens. Le chef de brigade du treizième régiment de cavalerie, Balmont, avait été tué dans une des charges, et parmi les nombreux blessés se trouvait le général Jacopin. Toutefois cette première victoire de l'armée du Rhin eut le résultat moral le plus avantageux pour la suite de la campagne. Elle inspira à l'armée française la confiance la plus entière, et une ardeur telle

que les conscrits qui venaient de combattre pour la première fois en bataille rangée [1], se persuadèrent qu'ils ne pouvaient pas être vaincus. Les troupes du Rhin se crurent appelées à venger tous les échecs que celles d'Italie avaient essuyés dans la dernière campagne. Le général Moreau avait montré dans cette brillante circonstance, une vigueur, une activité et des talens stratégiques qui, plus développés encore par la suite, devaient fixer désormais sa place au rang des plus habiles capitaines.

Le gain de la bataille d'Engen donnait au général Moreau de plus grandes facilités pour manœuvrer sur le flanc gauche de son adversaire, et pour couper ses communications avec le corps du prince de Reuss qui occupait le Tyrol antérieur. Les grands magasins de l'armée autrichienne à Moeskirch et à Biberach se trouvaient menacés: nous avons dit que ceux de Stockach étaient déjà au pouvoir des Français; ceux d'Engen avaient été évacués pendant la bataille et dirigés au-delà du Danube. C'était donc pour assurer l'évacuation des autres magasins, et notamment ceux de Moeskirch, que le général Kray s'était porté d'abord sur cette dernière ville. Il employa la journée, qui suivit la nuit de sa retraite, à rallier ses troupes, et à leur faire prendre position, en s'étendant vers Pfullendorf. Son dessein était de se défendre assez long-temps dans cette même position, pour avoir le temps d'enlever les ressources sans lesquelles il lui devenait impossible de tenir la campagne dans

[1] La plus grande partie des forces françaises et autrichiennes avaient combattu à Engen, et la perte des deux partis s'était élevée à 16 ou 18,000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Cependant, un écrivain militaire estimé, et l'un des généraux les plus distingués de l'armée prussienne, M. de Bulow, ne parle de cette bataille que comme d'un engagement médiocre, dans son *Histoire de la campagne de* 1800, *en Allemagne et en Italie*. Nous ignorons ce qui a pu motiver son opinion.

1800-an VIII. Allemagne. la basse Souabe, surtout d'empêcher Moreau, en attirant son attention, de se porter trop rapidement à Sigmaringen, où l'armée autrichienne devait passer le Danube; enfin il voulait rallier à lui, avant de traverser ce fleuve, les troupes qui n'avaient pas pu déboucher des montagnes noires assez tôt pour venir le rejoindre dans sa position d'Engen.

Moreau, de son côté, mit toutes ses troupes en mouvement le lendemain de la bataille, fit reconnaître la marche de l'ennemi et pousser ses arrière-gardes. La division Lorges rejoignit le corps d'armée du général Lecourbe, auquel le général en chef attacha provisoirement la réserve de cavalerie aux ordres de d'Hautpoul. Le général Saint-Cyr, dont le corps formait alors l'aile gauche de l'armée, eut ordre de marcher sur Lieptingen, et d'étendre sa gauche jusques à Tuttlingen. Le général Lecourbe, comme le plus avancé, marcha directement sur Moeskirch; et les trois divisions dites de réserve, que Moreau continua de diriger en personne, s'avancèrent en seconde ligne de l'aile droite et en s'échelonnant.

La division Montrichard, arrivant sur Moeskirch par Krumbach, se trouva bientôt en présence de l'ennemi, après avoir marché avec beaucoup de difficulté par une route resserrée entre des bois épais. La position des Autrichiens au-delà de ce défilé était singulièrement avantageuse. Placée entre les ravins creusés par les branches de la petite rivière de Ablach, sur un plateau de difficile accès, les troupes ennemies étaient couvertes par une batterie de vingt-cinq bouches à feu, foudroyant la chaussée de Krumbach. Aussi, lorsque la tête de colonne française se présenta à l'ouverture du défilé, elle fut accueillie par un feu si vif et si meurtrier, qu'elle s'arrêta; et l'artillerie, qui prit sur-le-champ position pour protéger le débouché de la division, fut presque aussitôt démontée. Mais l'infanterie parvint cependant à se déployer, en

profitant de la disposition du terrain qui lui permettait de suivre à droite et à gauche la lisière des bois ; et sans perdre un moment, elle marcha droit et à découvert sur la position, l'emporta après avoir fait des prodiges de valeur, et rejeta sur Moeskirch cette partie de la ligne ennemie.

Pendant cet engagement meurtrier, la division Lorges, qui de Krumbach s'était portée sur la gauche, à l'effet de déborder le flanc droit de l'ennemi, attaquait le poste de Hendorf, situé au pied du plateau et au-delà du ruisseau de Ablach. Ce village était le point le plus important de la position : aussi les Autrichiens le défendirent-ils avec opiniâtreté. Pris et repris, il était resté au pouvoir de ces derniers, qui, dans le dessein de forcer les Français à renoncer à cette attaque, débordèrent, avec une réserve de huit bataillons, la gauche du général Lorges. Pressée vivement, la division aurait été peut-être enveloppée, si le général Delmas ne fût arrivé en cet instant pour la soutenir, et rétablir le combat. Toutefois, un mouvement, opéré par le général Kray, allait bientôt mettre les deux divisions françaises dans une situation aussi critique que celle où le général Lorges s'était d'abord trouvé seul.

Le général Montrichard, après avoir forcé la première ligne des Autrichiens, s'était avancé vers Moeskirch, tandis qu'une partie de la division Vandamme, après avoir débouché par Klosterwald, menaçait les derrières de cette ville. Sur la droite, le général Molitor, commandant la première brigade de la division Vandamme, combinant son attaque avec celle qu'opérait alors Montrichard, marcha au pas de charge sur Moeskirch, avec les trente-sixième et quatre-vingt-quatorzième demi-brigades, après avoir déposté l'aile gauche autrichienne. Kray ordonna au prince de Vaudemont d'abandonner la ville ; mais en refusant ainsi sa gauche, et cédant le plateau disputé si long-temps, le général autrichien changea sa ligne de bataille, étendit sa droite

1800-an VIII Allemagne. en se liant au corps de l'archiduc Ferdinand [1], et se plaça parallèlement au Danube, ce qui lui donnait l'avantage de prendre les colonnes françaises à revers, à mesure qu'elles défilaient par la chaussée de Krumbach. Par ce mouvement de conversion, la division du général Delmas, qui, comme on vient de le voir, s'était avancée à l'appui de la division Lorges, se trouva, ainsi que cette dernière, exposée à tous les efforts que les Autrichiens faisaient pour gagner le flanc gauche des Français. Déjà celui de Delmas était débordé, lorsque la division du général Bastoul accourut se former à sa gauche pour le soutenir. Kray, qui voulait à tout prix couper la ligne des Français, attira à lui toutes ses réserves, et se mettant à leur tête, il chargea, ébranla même plusieurs fois les deux divisions, mais sans pouvoir parvenir à rompre cette intrépide infanterie. Toutefois, la continuité de pareils efforts allait peut-être lasser le courage surnaturel des Français qui combattaient en nombre si disproportionné, lorsque la division Richepanse, qui arrivait en ce moment, se forma à la gauche de celle du général Bastoul. Le combat se rétablit encore une fois sur la ligne. Ranimées par la présence de cette dernière division (celle de Richepanse), les deux autres redoublèrent d'ardeur : l'action se prolongea jusques à la nuit; mais l'avantage, et la presque totalité du champ de bataille, restèrent aux Français.

Pendant que la droite de l'armée française avait soutenu ce vif engagement avec la plus grande partie de l'armée autrichienne, la gauche, aux ordres de Saint-Cyr, avait opéré son mouvement sur Lieptingen et Tuttlingen. La direction donnée par Moreau à cette aile, avait pour but, d'abord, de conserver les communications avec le général Sainte-Suzanne, et

[1] C'est le même corps que dirigeait réellement le général Nauendorf, et dont le prince commandait une partie.

ensuite de s'assurer un appui par sa gauche sur le Danube, ainsi que le moyen de conserver ses positions sur des lignes perpendiculaires à ce fleuve, et parallèles aux lignes de défense de l'ennemi. Mais arrivé à Lieptingen, Saint-Cyr apprit que le général Kray avait l'intention de passer le fleuve; et en continuant sa marche sur Tuttlingen, il acquit la certitude de ce projet, en voyant les postes et les passages jusques audessous de Fridingen, abandonnés. Il s'avança, en serrant la rive droite du Danube, et cherchant à conserver sa communication avec le centre de l'armée, malgré les partis ennemis répandus dans le pays. Mais il ne put parvenir à Sigmaringen, quelque diligence qu'il mit dans sa marche, avant le général Kray. Forcé de combattre l'arrière-garde de l'archiduc Ferdinand auquel il enleva quinze cents prisonniers, lorsqu'il atteignit les hauteurs de la ville que nous venons de nommer, l'armée autrichienne était déjà serrée en masse sur plusieurs lignes dans le coude que le Danube forme en cet endroit. 1800-an VIII. Allemagne.

Les troupes françaises, qui avaient combattu à Moeskirch, étaient tellement accablées de fatigues, qu'elles ne songèrent point à inquiéter l'ennemi, une fois que la nuit fut venue. Elles bivouaquèrent sur le champ de bataille, et les Autrichiens, à quelque distance de là, en se serrant, comme nous venons de le dire, sur le Danube. Le lendemain, avant le jour, le général Kray continua son mouvement sur Sigmaringen, déjà occupé par l'arrière-garde de l'archiduc Ferdinand et le corps du prince de Vaudemont. Le général Saint-Cyr, dans sa position sur les hauteurs, était trop éloigné du gros de l'armée française pour en être soutenu, en entreprenant d'attaquer les masses qu'il avait devant lui, et qui, s'appuyant aux deux côtés de l'angle rentrant formé par le Danube, fermaient, pour ainsi dire, la gorge de cette presqu'île, et couvraient le passage accéléré des troupes autrichiennes sur l'autre rive. Il se contenta donc de faire avancer quelques

1800-an VIII Allemagne pièces pour canonner vivement le point sur lequel s'effectuait le passage. Mais l'ennemi démasquant bientôt une batterie qu'il venait d'élever sur la rive gauche, et qui dominait la rive opposée, fit taire le feu des Français, les obligea même de prendre une position plus en arrière, et acheva de traverser le Danube.

L'armée autrichienne avait eu, dans les deux batailles d'Engen et de Moeskirch, sept à huit mille hommes hors de combat, et douze à quinze mille prisonniers.

Dans les journées des 7 et 8 mai, les Français s'avancèrent dans la Souabe jusque sur la Schussen, s'étendant de Berg au Danube, où l'armée appuyait sa gauche à la hauteur de Riedlingen et en passant par Schussenried, Reichenbach et Buchau. Le lendemain, 9 mai, l'aile droite se porta sur l'Aichsach petite rivière qui se jette dans l'Iller, auprès du village du même nom, et prit position, la droite à Leutkirch, et la gauche à Wurzach. Ces troupes étaient flanquées par une brigade de la division Vandamme, qui s'empara de Ravensburg, de Wangen et de Lindau sur le lac de Constance, afin d'observer les mouvemens du prince de Reuss sur ses débouchés du Tyrol et du Voralberg. Le corps de réserve, toujours dirigé par Moreau en personne, marcha sur Biberach par la route de Pfullendorf; et le général Saint-Cyr, suivant toujours la rive droite du Danube, autant que le lui permettaient les marécages et les sinuosités du fleuve, se porta sur Buchau. Le corps du général Sainte-Suzanne qui, le 4 mai se trouvait à Donau-Eschingen, descendait la rive gauche du Danube, en se tenant à quelque distance en arrière des têtes de colonnes de l'armée pour en flanquer et assurer la marche.

Le général Kray qui n'avait passé le Danube à Sigmaringen, qu'avec l'intention de livrer une troisième bataille pour tenter de se maintenir sur sa ligne d'opération, repassa le fleuve





Ahla
Seekirch
Lac de Feder
Buchau
Durnau
Reichenbach
Pfullendorf
Sulgau
Route de
Renartsweiler
Aulendorf
Altshausen
Berg
Frohnhofen
Zogenweiler
R.
Altdorf
Schussen
Ravensbur
Hesighofen
Emelhofen

avec toute son armée, au-dessous de Riedlingen, et vint gagner par une marche forcée, dans la nuit du 7 au 8 mai, la ligne de la Riss, où il fit prendre position à ses troupes devant et en arrière de Biberach. Il fit occuper les hauteurs de la rive gauche de la Riss dont le lit est fort encaissé, par dix bataillons, quatre régimens de cavalerie et quinze pièces d'artillerie. Au moyen de cette avant-garde, la route qui conduit de Biberach à Buchau était coupée : les avant-postes étaient à Oberndorf. Une autre avant-garde était à cheval sur la chaussée de Biberach à Pfullendorf, ayant ses avant-postes à Ingoldingen. Le gros de l'armée autrichienne était établi sur les hauteurs en arrière de Biberach, la droite à Umendorf, le centre à Biberach, et la gauche sur le plateau de Mettenberg, couvert par une prairie marécageuse. C'est dans cette position déjà si formidable par sa nature, et retranchée avec le soin et la patience qui caractérisent les Autrichiens, que le général Kray attendait le choc de l'armée française. L'avant-garde placée sur la rive gauche de la Riss, couvrait spécialement les magasins renfermés dans la place de Biberach, et qui n'avaient pas pu être évacués ; mais la position de ce fort détachement a été justement blâmée par les hommes de guerre, en ce qu'il ne pouvait être soutenu par les autres troupes qu'en traversant un défilé, ce qui donnait la facilité aux Français de l'attaquer avec assez d'avantage pour le forcer à se retirer : à la vérité, sa retraite se trouvait assurée dans ce dernier cas ; et le général Kray espérait gagner du temps, arrêter son adversaire dans sa marche impétueuse, et le contraindre à concentrer ses troupes avant d'aborder la position de Biberach.

1800-an VIII. Allemagne.

L'activité du général Moreau, et la rapidité des mouvemens du général Gouvion-Saint-Cyr, déconcertèrent les mesures du général autrichien. Parti de Buchau, le 9 mai, à la tête des deux divisions Baraguay-d'Hilliers et Tharreau,

1800-an VIII. Allemagne. Saint-Cyr repoussa les avant-postes ennemis à Obern-dorf, et les força à se replier sur le corps d'avant-garde posté sur la rive gauche de la Riss. Cette position paraissait au premier aspect très-imposante ; mais le judicieux général français sut en remarquer le peu de profondeur, et l'aborda sans hésiter ; son attaque fut si vive, que les dix bataillons et les quatre régimens de cavalerie de l'ennemi, malgré le feu roulant de leur artillerie, furent enfoncés et culbutés dans la Riss. L'encombrement de la cavalerie et de l'artillerie dans ce défilé étroit, était tel que le corps entier courait le risque d'être fait prisonnier, si le général Kray ne se fût hâté d'envoyer des troupes et de nouvelles pièces d'artillerie pour protéger la retraite.

Dans le même temps la division Richepanse qui marchait en tête du corps de réserve, forçait le poste d'Ingoldingen, et rejetait les Autrichiens qui le défendaient, sur la chaussée de Buchau. Cette division arriva sur les revers des hauteurs de Biberach, au moment où les troupes de Saint-Cyr entraient dans cette ville pêle-mêle avec l'ennemi.

Maître de la position sur la rive gauche de la Riss, et ayant aperçu le gros de l'armée autrichienne dans l'autre position où l'avait établi le général Kray, Saint-Cyr résolut d'attaquer cette masse, sans consulter l'infériorité de ses propres forces. Il lui eut été difficile, d'ailleurs, d'arrêter l'élan de ses soldats animés par la présence de la division Richepanse et par la certitude d'être appuyés par les autres divisions de la réserve. Les troupes du corps de Saint-Cyr traversèrent donc la ville et gravirent les hauteurs opposées pendant que l'armée autrichienne, étonnée de ce mouvement audacieux, paraissait être dans l'agitation et l'incertitude. « C'était, dit un de nos judicieux écrivains militaires [1], une

[1] Le général Mathieu Dumas.

de ces circonstances rares, mais décisives, dans lesquelles un général habile et entreprenant doit savoir mettre à profit l'aveugle témérité de ses troupes. » 1800-an VIII. Allemagne.

Le général Richepanse, dont la gauche se trouvait couverte par ce mouvement des divisions Baraguay-d'Hilliers et Tharreau, fit passer son infanterie à un gué qui se trouvait au-dessous de Biberach. Animés par l'exemple de leurs camarades, ces soldats gravirent le plateau de Mettenberg, sous le feu plongeant de l'artillerie et de la mousquetterie ennemie, et abordèrent les retranchemens à la baïonnette, pendant que deux régimens de cavalerie, après avoir passé le pont de Biberach, allaient au galop par la route de Memmingen, se former sur le flanc de l'extrême droite de l'ennemi. La division Delmas arrivait aussi dans le même temps par la route de Pfullendorf, et contenait la gauche des Autrichiens, pendant que Saint-Cyr les attaquait fortement sur le centre.

Ces trois mouvemens spontanés eurent le résultat le plus heureux. Les troupes ennemies, après avoir soutenu le premier choc avec plus de résolution qu'elles n'en avaient d'abord laissé apercevoir, furent ébranlées. Le général autrichien pensa que les quatre divisions qui l'attaquaient et le poussaient avec tant d'ardeur, devaient être nécessairement soutenues par de nouvelles masses ; et apprenant d'ailleurs que les troupes du général Lecourbe commençaient à déborder sa gauche, il ordonna la retraite par Ochsenhausen pour prendre la ligne de l'Iller. Cette retraite, que Kray fit soutenir par sa nombreuse cavalerie et son artillerie, s'opéra en assez bon ordre jusqu'à Memmingen ; mais l'arrière-garde fut poursuivie vivement et harcelée par les divisions de la réserve qui étaient arrivées sur le champ de bataille au moment où l'engagement finissait. Les Autrichiens perdirent encore dans cette journée deux mille hommes tués ou blessés, deux mille

1800-an VIII. Allemagne. cinq cents prisonniers, et leurs derniers magasins d'approvisionnemens. Les troupes du général Saint-Cyr qui, de même que leur habile chef, venaient de se couvrir de gloire, étaient tellement fatiguées qu'elles bivouaquèrent dans la dernière position en avant de Biberach. Seulement, elles s'étendirent un peu sur la gauche; et Saint-Cyr fit observer par la cavalerie légère aux ordres du général Ney, les mouvemens de l'aile droite autrichienne.

Cependant le général Lecourbe, dont les troupes n'avaient point pris part au combat, avait gagné une marche sur l'ennemi en se portant, comme nous l'avons dit, sur la petite rivière d'Aichsach entre Leutkirch et Wurzach, et se trouvait en mesure de joindre les troupes en retraite. Il marcha donc, le 10, sur Memmingen. La division Montrichard formant la colonne de droite déboucha de Leutkirch et marcha sur Aitrach, dont le pont sur l'Iller avait été rompu. Quoique les Autrichiens fussent en force sur l'autre rive, le passage de la rivière fut exécuté avec la plus grande hardiesse par les Français, l'ennemi culbuté et forcé de se retirer sur le gros de son armée en position sur son plateau, entre l'Iller et Memmingen. La colonne de gauche formée par la division Lorges, partit de Wurzach, passa la rivière à Egelsée, et fit sa jonction avec la colonne de Montrichard. Le général Lecourbe reconnut la position des Autrichiens. C'était, comme nous venons de le dire, un plateau avantageusement situé entre les deux grandes routes qui conduisent à Memmingen, défendu par trente pièces de canon, et sur lequel était placée une forte ligne d'infanterie, soutenue par un grand déploiement de cavalerie. Quoique Lecourbe n'eut alors avec lui que deux régimens de chasseurs à cheval, dont il s'était fait escorter pour sa reconnaissance, non moins audacieux que le général Saint-Cyr, il fit charger cette troupe, enleva brusquement la position, fit à peu près deux mille pri-

sonniers, et pénétra jusque dans Memmingen, où les Autrichiens en se retirant précipitamment n'avaient laissé qu'une faible arrière-garde. 1800-an VIII. Allemagne.

Après le combat de Memmingen qui fut très-meurtrier, malgré son peu de durée, l'armée française occupa une ligne qui s'étendait depuis Kempten jusqu'à la jonction de l'Iller avec le Danube où s'appuyait l'extrême gauche du général Saint-Cyr. Cette ligne passait par Memmingen, Amedingen, Berkheim, Nuter et Ober-Kirchberg. Le corps d'armée du général Sainte-Suzanne qui, depuis le 29 avril, avait marché isolément sur la rive gauche du Danube, arriva, le 10 mai, à la hauteur de la gauche de l'armée, se lia par sa droite au corps du général Saint-Cyr, et reprit, à partir de ce même jour, la dénomination d'aile gauche : ces dernières troupes restèrent en position sur la rive gauche du Danube. L'armée autrichienne s'était retirée sous les murs d'Ulm, où elle se trouva tellement resserrée entre le Bas-Lech et le Danube, que le général Kray fut obligé de faire passer sa belle et nombreuse cavalerie sur la rive gauche, pour la faire subsister. L'armée française se trouvait, au contraire, dans l'abondance ; car, indépendamment des magasins que la prévoyance autrichienne avait pris soin d'accumuler dans plusieurs des villes de la Souabe, et que la victoire avait fait tomber entre les mains des Français, le pays que ceux-ci venaient d'envahir, offrait encore de grandes ressources.

Les deux armées restèrent long-temps dans ces dernières positions. Le général Kray ayant recueilli ses principales forces dans le camp retranché d'Ulm, se borna à conserver l'avantage de la double tête de pont que l'archiduc Charles avait fait construire précédemment. Séparé du corps d'armée qui gardait le Tyrol, le général en chef autrichien était forcé de se tenir sur la défensive ; et Moreau maître de tout le pays compris entre la Suisse, le Tyrol, le cours du Danube, et celui

1800-an VIII. Allemagne. de l'Iller, étendait sa droite jusqu'aux confins de la Bavière sans avoir rien à craindre pour ses derrières en supposant que le corps du prince de Reuss, qui défendait le Tyrol, se hasardât à faire quelques incursions de ce côté.

Avant de terminer cette première partie de la campagne de l'armée du Rhin, nous croyons devoir dire un mot des opérations du petit corps de troupes laissé dans le Rhinthal, pour observer plus spécialement les Autrichiens qui occupaient le Voralberg et les Grisons.

Apres le passage du Rhin, Moreau avait donné l'ordre au général Lapoype, ayant sous ses ordres le général Jardon, de rester avec quatre bataillons dans le Rhinthal, à l'effet d'observer les troupes que le prince de Reuss avait détachées sous les ordres du général Hiller, pour garder le Voralberg et le pays des Grisons. La destination ultérieure des quatre bataillons français, était de faire partie du corps détaché de l'armée du Rhin, que le général Moncey devait, ainsi qu'on le verra plus tard, conduire à l'armée de réserve au moment du passage de celle-ci par la Suisse. Le général Lapoype, dont le quartier-général était à Saint-Gall, n'avait point assez de monde pour faire quelques mouvemens un peu sérieux devant un corps de troupes qui montait à plus de dix mille hommes. Mais le général Moreau regardant comme un objet fort important d'occuper les postes de Bregentz et de Lindau sur le lac de Constance, afin d'appuyer la droite de l'armée et d'assurer ses communications, avait ordonné au général Lecourbe de détacher de la première division la brigade commandée par le général Leval, lequel devait s'entendre avec le général Lapoype pour l'exécution de l'opération projetée.

Le 10 mai, le général Leval arriva à Lindau qu'il trouva évacué par les Autrichiens, et se dirigea de suite par terre sur Bregentz, tandis que les généraux Lapoype et Jardon s'y

rendaient par eau, ayant fait embarquer leurs troupes sur les chaloupes canonnières que les Français entretenaient sur le lac de Constance. Bregentz fut attaqué le lendemain et emporté après quelque résistance. On trouva dans le port de cette ville dix-sept chaloupes faisant partie de la flottille autrichienne, commandée par le colonel anglais Williams. Celui-ci avait coulé bas les autres bâtimens après les avoir désarmés de leurs canons qu'il fit transporter à Feldkirch. Cette expédition terminée, le général Leval rejoignit l'armée avec sa brigade, et les bataillons des généraux Lapoype et Jardon occupèrent les deux villes de Lindau et Bregentz.

1800-an VIII. Allemagne.

CHAPITRE XIV.

SUITE DE L'ANNÉE 1800.

Siége de Gênes, etc. — Suite des opérations de l'aile gauche de l'armée d'Italie; bataille d'Oneille; défense de la ligne du Var; marche rétrograde des Autrichiens; combat de la Pieva; réunion du corps de Suchet et de la garnison de Gènes, etc. — Situation de l'armée française en Egypte après la soumission du Kaire; dispositions militaires et administratives de Kleber; assassinat de ce général, etc.

1800-an VIII. 4 juin. (15 prairial.) Italie.

Siége de Gênes, etc. — Masséna, forcé de se renfermer dans Gênes après la glorieuse et courte campagne de l'Apennin, s'occupa avec la plus grande activité d'augmenter et de compléter la défense de cette ville, ainsi que de tous les postes qu'il avait conservés à l'extérieur, et où il était résolu de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité. Il s'appliqua aussi à la recherche des moyens d'approvisionnemens, en même temps qu'il établissait la plus grande économie pour l'emploi des ressources existantes dans les magasins. Il fit acheter tous les grains qui pouvaient encore se trouver disponibles chez les particuliers, et envoya en Corse et à Marseille des exprès pour hâter l'arrivée des convois qu'il attendait. La garde nationale génoise réorganisée, fut chargée par lui de la police et de la défense particulière de la ville, afin de pouvoir disposer des troupes françaises pour ses opérations et la sûreté des postes à l'extérieur. Les canonniers bourgeois furent distribués dans les batteries de la place et du port, et les places d'armes de chaque bataillon déterminées. Le général en chef, indépendamment de la milice urbaine, avait encore fait réunir

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.



nant
Pino Supre
Trensasco
Aqueduc
Olmo
S. Gottardo
N. D. de Coro
Montesignano
Quezzi
Mte del
Vento
Quezzi
Mt Manego
Ft Richelieu
Ft S. Tecla
Chiapeto
S. Martino d'Albarò
Mt Moro
Parisonne
S. Rocco



en légion, par l'adjudant-général Gauthier, les réfugiés italiens qui se trouvaient à Gênes et auxquels se réunirent volontairement quelques centaines de Polonais faits prisonniers dans les rangs ennemis, lors des dernières affaires. Le chef de bataillon Rossignol fut nommé pour les commander.

Il fallut songer également à réorganiser les troupes françaises que les pertes éprouvées récemment avaient singulièrement affaiblies. Celles qui étaient restées à Gênes pendant l'excursion dans l'Apennin furent réparties dans les deux divisions qui formaient le corps d'armée. La première de ces divisions resta sous les ordres du général Gazan, la seconde fut confiée au général Miollis. On forma un petit corps de réserve dont le général Poinsot eut le commandement. Le général Soult dirigeait toutes ces troupes, sous le général en chef Masséna, dont il était le lieutenant-général [1].

La division du général Gazan, forte de trois mille cinq cents hommes, se composait des cadres ou débris des cinquième, vingt-cinquième demi-brigades légères, des quarante-unième, cinquante-cinquième, quatre-vingt-douzième, quatre-vingt-dix-septième et cent-sixième de ligne; elle occupait la partie de l'ouest, ou du Ponent, depuis les bords de la mer jusqu'aux postes avancés du fort des Deux-Frères. Le général Miollis avait sous ses ordres les cadres des troisième et huitième légères, vingt-unième, soixante-deuxième, soixante-troisième, soixante-quatorzième et soixante-dix-huitième de ligne. Cette division, plus forte que la première, comptait quatre mille cinq cents combattans, et occupait le côté de

[1] Cette dernière dénomination avait été introduite depuis peu, dans les armées de la république, par le premier consul, pour désigner le général qui commandait un corps d'armée sous les ordres d'un général en chef. Le général Suchet, qui commandait le corps de gauche de l'armée d'Italie, était aussi le lieutenant-général de Masséna. Lecourbe, Saint-Cyr et Sainte-Suzanne, étaient les lieutenans-généraux du général en chef Moreau.

1800-an VIII. Italie. l'est, ou levant, depuis la mer jusqu'au même fort des Deux-Frères dont elle fournissait la garnison. La réserve, composée des deuxième et troisième de ligne, et forte de seize cents hommes, était dans Gênes. D'après cette situation, et en ajoutant la légion des réfugiés italiens, l'effectif total des troupes à la disposition du général Masséna s'élevait à peine à douze mille hommes, nombre qui n'était pas à beaucoup près en rapport avec le développement extraordinaire de la défense de Gênes, ainsi qu'on en jugera facilement par les détails qui suivent.

La ville de Gênes est bâtie au pied d'un amphithéâtre formé par l'une des arêtes qui, se détachant de l'Apennin, s'abaissent et se terminent brusquement à la mer. Celle dont nous parlons présente à son extrémité, séparée en deux crêtes, une pente intérieurement adoucie, qui se prolonge dans l'espace de trois mille toises jusqu'au rivage, et forme avec ce dernier un tringle dont la base est de deux mille toises, et dont les côtés, de trois mille toises chacun, forment au sommet un angle aigu.

La ville et le port sont renfermés sous une double enceinte. La première, construite en 1632, a huit mille toises environ de développement; elle suit les escarpemens des deux crêtes dont nous venons de parler; la seconde, qui est à proprement parler le corps de la place, n'occupe guère que le tiers de l'amphithéâtre embrassé par les deux rivières ou torrens que l'on nomme la Polcevera et le Besagno. L'une et l'autre enceinte sont revêtues, les remparts sont larges, les communications faciles, et le tracé se plie au terrain. Toutes les parties, plus ou moins irrégulières en raison du site, se flanquent cependant de manière à multiplier et croiser les feux sur les points accessibles.

Le fort de l'Eperon, ainsi nommé à cause de la figure du bastion aigu qu'il présente au sommet du triangle, est la clef

de la place, ou du moins du camp retranché qu'il convient d'établir entre les deux enceintes. 1800-an VIII. Italie.

Le front de la grande enceinte, du côté du Ponent, fortement appuyé et lié au rivage de la mer par la batterie de la lanterne et celle du môle neuf, se trouve éloigné de sept à huit cents toises de la ville; et, dans le système de défense, on n'a pas cru devoir étendre plus loin les ouvrages pour ne pas agrandir un développement déjà trop considérable et trop excentrique, et, d'ailleurs, les fortifications par lesquelles on aurait voulu couvrir le village de Rivarolo-Inferiore et le faubourg de Saint-Pierre d'Arena, eussent été dominées par les hauteurs de la rive droite du Polcevera.

Mais il n'en est pas de même au Nord et au Levant. La crête longue et élevée qui domine le fort de l'Eperon a exigé la construction d'un fort près du col appelé des Deux-Frères; au delà de ce col, au point où la crête se relève et se ramifie, on a construit un fort en étoile appelé le Diamant, pour éloigner les approches, ce qui porte à treize cents toises la distance du fort de l'Eperon aux ouvrages les plus avancés.

Du côté de l'Est, la défense extérieure est encore plus compliquée, parce qu'il a fallu embrasser dans le système le Monte dei Ratti et le Monte-Faccio, entre les deux rivières ou torrens du Besagno et de la Sturla; il a fallu fortifier les contreforts qui s'y rattachent, afin que l'ennemi ne puisse pas s'y établir, bombarder la ville, et, sous ces abris, cheminer vers la partie la plus découverte du terrain jusqu'au front d'attaque des deux portes de la place, appelées Pila et Romana. Les principaux forts établis de ce côté sont : le fort Richelieu sur le Monte-Manego, le fort de Quezzi sur le Monte-Valpuza, et le fort Santa-Tecla entre le Monte-Moro et la Madona-del-Monte.

Le général Mélas venait de faire une trop forte expérience

1800-an VIII. Italie. de la valeur des troupes françaises et de l'obstination de leurs généraux, pour qu'il pût espérer de réduire de vive force et en quelques jours la place où il les tenait renfermés. Il jugeait que le parti le plus avantageux à prendre était de laisser ce petit corps d'armée se consumer dans Gênes, et de se porter avec ses principales forces contre le général Suchet, qui seul se trouvait chargé de couvrir les frontières des provinces méridionales de France. Mais les ordres du cabinet de Vienne étaient pressans : le siége de Gênes devait être poussé avec la dernière vigueur, parce que cette ville était regardée comme le gage de l'entière conquête de l'Italie. Les Anglais, dont la flotte devait concourir au succès de cette opération, insistaient fortement pour qu'elle n'éprouvât aucun retard, dans l'espérance de rester maîtres de la place, et de s'emparer, comme ils l'avaient déjà fait dans tant d'autres endroits, de tous ses moyens maritimes. Toutefois, voulant remplir le double objet de réduire la ville de Gênes et de chasser entièrement les Français du territoire jusqu'au-delà du grand bassin des Alpes, il résolut de charger le général Ott du blocus, en laissant sous ses ordres un corps de quarante mille hommes de troupes autrichiennes, avec les paysans insurgés par le baron d'Aspre, et de se porter lui-même contre le général Suchet, qui se trouvait toujours en présence du général Elsnitz, à Melogno et Settepani. Mais, avant d'opérer ce mouvement, le général en chef autrichien crut devoir tenter l'enlèvement des positions que Masséna occupait à l'extérieur de Gênes, afin de rapprocher davantage celles des troupes autrichiennes. En conséquence, il fit attaquer, le 23 avril, la ligne du Besagno et celle du Polcevera, en attirant d'abord l'attention de son adversaire sur la position des Deux-Frères. L'attaque principale se fit sur la rivière du Ponent (le Polcevera) avant le jour. Le régiment de Nadasti (hongrois) coupa la ligne française au-dessous

de Rivarolo, marcha sur Saint-Pierre d'Arena, qu'il tourna par les jardins, et contraignit les bataillons qui défendaient ce poste à se retirer assez précipitamment sur les hauteurs du Phare, ou de la Lanterne, près de la pointe occidentale du port de Gênes. Mais les Autrichiens ne tirèrent pas un grand profit de cet avantage; chargés à leur tour par le chef de brigade Cassagne, qui accourut avec la ving-cinquième demi-brigade, ils furent obligés de se retirer dans un désordre pareil à celui qu'ils venaient de jeter dans les rangs français. Ils perdirent une centaine d'hommes dans cette attaque. Le colonel du régiment de Nadasti, fait prisonnier, fut échangé contre le chef de brigade Godinot, qui avait été pris au commencement de l'action.

Après cette tentative, qu'on peut regarder comme une forte reconnaissance, le général Mélas partit pour joindre le général Elsnitz. Les renforts qu'il conduisait avec lui, allaient rendre la situation où se trouvait Suchet, bien plus critique encore qu'elle ne l'était déjà. Mais, avant d'entrer dans les détails de cette attaque et de la belle défensive du Var par le général que nous venons de nommer, nous croyons devoir terminer dans cet article le récit du mémorable siége de Gênes.

Une des premières opérations du général Ott fut de rapprocher ses troupes de la ville, du côté du Polcevera, afin d'attirer plus spécialement l'attention du général Masséna sur ce point. Pendant plusieurs jours, il y eut entre les deux partis plusieurs escarmouches et des affaires de poste. Les Français traversèrent plusieurs fois le Polcevera pour reconnaître de près les positions de leur adversaire. Masséna entretenait assez activement cette petite guerre, à l'effet d'augmenter la confiance de ses soldats, et de leur faire partager, ainsi qu'aux habitans de Gênes, les espérances que lui donnait l'annonce faite par le Consul, des premiers mouvemens de l'armée de réserve.

1800-an VIII. Italie.

Les événemens ne tardèrent pas à prendre un caractère plus sérieux. Le général Ott préparait avec l'amiral Keith une attaque générale par terre et par mer, dont le but était d'enfermer entièrement les Français dans l'intérieur de la place, en leur enlevant les postes exterieurs : ce qui devait priver la garnison de toutes les ressources qu'elle achevait de consommer dans les villages. Dans cet intervalle, l'amiral anglais, impatient de quitter sa croisière devant Gènes pour commencer, de concert avec Mélas, son expédition contre les côtes de Provence, voulut essayer de déterminer Masséna à rendre la place, en lui proposant une capitulation honorable; mais le général français répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Le 30 avril, à deux heures du matin, les avant-postes de la position des Deux-Frères furent attaqués assez brusquement par les Autrichiens. La fusillade se soutint pendant plusieurs heures sur ce point et sur toute la ligne du Ponent, également attaquée quelque temps après. Des chaloupes canonnières anglaises prirent en flanc les retranchemens établis près du rivage de la mer. A cinq heures du matin, l'ennemi était parvenu à pousser les postes de la cinquième légère jusqu'à Rivarolo, où la compagnie des carabiniers de ce corps le chargea assez heureusement pour l'empêcher d'y pénétrer. L'attaque, du côté du levant, fut plus chaude. Une forte colonne autrichienne, descendue par le Monte-Faccio, enleva le Monte dei Ratti, bloqua le fort Richelieu, et s'empara du fort de Quezzi, dont la construction n'était point encore achevée. Après avoir essayé d'enlever également le poste de la Madona del Monte, d'où ils furent repoussés par le chef de brigade Wouillemont, les Autrichiens se portèrent sur San-Martino d'Albaro. Leur attaque fut si impétueuse, que, malgré tous les efforts du général Darnaud pour s'y opposer, ils avaient déjà pénétré jusqu'au milieu du village, lorsque le général Masséna, ac-

compagné de l'adjudant-général Thiébault, accourut sur ce point, rétablit le combat, et les força à se replier vers les hauteurs. Entre huit et neuf heures du matin, les généraux Hohenzollern et Palfi, à la tête des deux colonnes, se présentèrent de nouveau devant le fort et la position des Deux-Frères, les enlevèrent, et mirent ainsi à découvert le fort de l'Eperon, en cernant en même temps le fort du Diamant, dont le commandant Bertrand, sommé jusqu'à quatre fois de se rendre, refusa de capituler. Le chef de brigade Godinot, qui avait marché au secours des postes attaqués sur le Polcevera, chargea les Autrichiens et les obligea à repasser la rivière.

Pendant les différentes attaques des Autrichiens sur la ligne française, la flotte anglaise longeait la côte, et essayait, par de fréquentes bordées, d'exciter la populace de Gênes à une insurrection ; mais les sages dispositions prises par le général en chef rendirent nulles ces tentatives.

On combattait sur tous les points avec un égal acharnement. Une pluie abondante, qui tombait depuis la naissance du jour, n'avait point interrompu le feu ; et les Autrichiens avaient fait de grands progrès. Le dessein du général Ott avait été d'occuper à la fois toutes les troupes de Masséna, et de forcer celui-ci à partager ses réserves entre des fronts d'attaque diamétralement opposés, pendant qu'une masse de quinze bataillons ennemis se portaient au point où les deux enceintes de la ville se réunissent près du rivage du Levant. Cette partie était la plus accessible ; elle était aussi la seule où l'attaque des troupes de terre pût être bien flanquée et soutenue par le feu des vaisseaux anglais.

Masséna était trop habile et trop vigilant pour prendre le change sur le projet de son adversaire. Il chargea le général Soult de reprendre la position des Deux-Frères, et de dégager le fort du Diamant ; et se mettant lui-même à la tête de la division Miollis, déjà dépostée de presque toute la ligne ex-

1800-an VIII. Italie. térieure du Levant (à l'exception du fort Richelieu), il fit ses dispositions pour repousser les assaillans. Le général Darnaud reçut l'ordre de marcher rapidement sur l'extrême gauche de la ligne ennemie, en dérobant son mouvement derrière un rideau de tirailleurs; et, profitant des plis du terrain, de s'avancer jusqu'à la Sturla pour attaquer par derrière les troupes qui avaient voulu s'emparer de San-Martino d'Albaro. Ce mouvement réussit : Darnaud, renforcé par une colonne aux ordres de l'adjudant-général Ottavi, coupa la retraite à quatre cents Autrichiens et les fit prisonniers. Dans cette dernière action, les capitaines Mathivet et Vaille, et le sergent-major Drapier, emportés par leur ardeur, se trouvèrent un moment seuls au milieu d'un groupe de quatre-vingts soldats ennemis auxquels Mathivet ordonna de mettre bas les armes, en leur disant qu'ils étaient cernés. Ce groupe intimidé par la fermeté des trois Français, se rendit sans hésiter.

La gauche de la ligne française se trouvant dégagée par le mouvement que venait de faire le général Darnaud, le général Poinsot put se porter avec sa brigade sur le fort Quezzi pour le reprendre. Cette attaque fut très-vive, mais les Autrichiens la repoussèrent avec encore plus de vigueur. Le digne chef de brigade Mouton y fut blessé très-grièvement, ainsi que le chef de bataillon Chanu.

Les Autrichiens connaissaient trop bien l'importance de la position du fort Quezzi, pour ne pas chercher à s'y maintenir opiniâtrément; et la défense extérieure du côté du levant était manquée, si les Français ne parvenaient point à chasser leurs adversaires de ce point capital. Cependant Masséna avait toutes ses forces employées. Il ne restait plus que quatre-vingts hommes dans la ville, sous les ordres de l'adjudant-général de Giovani, pour le service des postes intérieurs. Dans cette pressante extrémité, le général en chef, ayant encore auprès de lui une faible réserve de deux bataillons,

résolut de faire un dernier effort pour soutenir le général Poinsot alors occupé à rallier sa brigade. Il ordonna au général Miollis de se mettre à la tête de l'un de ces bataillons (celui de la première de ligne), et de se diriger sur la droite du retranchement : l'adjudant-général Thiébault reçut au même instant l'ordre de se porter, au pas de charge, avec quatre des compagnies du deuxième bataillon (de la seconde de ligne), vers la gauche et plus directement pour aborder l'ennemi sur le revers de sa position : le général Poinsot devait en même temps renouveler son attaque sur le centre. Le mouvement de l'adjudant-général Thiébault avait en partie pour but de couper la retraite à l'ennemi : aussi lorsque celui-ci fut poussé au centre et sur sa droite, le combat devint-il très-opiniâtre sur la gauche ; la mêlée fut si vive que les soldats ne s'y battirent guère qu'à l'arme blanche. Les Autrichiens repoussèrent jusqu'à trois fois la petite colonne de Thiébault et finirent par l'envelopper ; mais les soldats français se défendirent en désespérés. L'officier d'état-major Diey fut tué, et le capitaine Marceau blessé assez grièvement. C'est alors que Masséna chargea lui-même à la tête des quatre dernières compagnies du bataillon de la seconde de ligne, conduites par l'adjudant-général Andrieux. Il se jeta dans la mêlée avec ses aides-de-camp et les officiers d'état-major, au moment où l'on ne combattait plus qu'à coups de crosse et à coups de pierre : l'adjudant-général Thiébault fut dégagé avec ses braves, et cette dernière charge décida le succès. Les Autrichiens abandonnèrent la position avec perte de deux cents prisonniers. Les chefs d'escadron Hervo et Martigues et le sous-lieutenant James s'étaient fait remarquer par leur intrépidité. Le général Miollis, qui avait aussi enfoncé la ligne de l'ennemi en lui faisant cent cinquante prisonniers, fit sa jonction avec les adjudans-généraux Thiébault et Andrieux en avant du fort de Quezzi. Secondé par une sortie

1800-an VIII. Italie. de la garnison du fort Richelieu ; il poursuivit son avantage et jeta sur la droite un détachement conduit par l'adjudant-général Hector, qui enleva les deux dernières redoutes du Monte dei Ratti, et fit mettre bas les armes à un bataillon de quatre cent cinquante hommes qui se trouva enveloppé.

Le général Soult s'était rendu au fort de l'Eperon, d'où il observait attentivement, avant de s'engager, l'issue de la principale attaque du côté du Levant. Lorsqu'il vit, vers cinq heures du soir, que les Autrichiens étaient repoussés sur cette ligne, et ramenés en désordre dans leurs premières positions, il saisit cet instant et fit marcher la brigade aux ordres du général Spital sur la montagne des Deux-Frères, occupée en force par le général Hohenzollern qui, malgré les difficultés du terrain, y avait fait monter à bras deux pièces d'artillerie. L'exemple de la division Miollis avait accru l'ardeur des troupes que dirigeait Soult : elles s'avancèrent avec la plus grande résolution sur les retranchemens ennemis. La résistance fut opiniâtre, mais les Autrichiens durent céder à un choc aussi violent. Cent cinquante hommes, formant les débris de la soixante-treizième de ligne et commandés par le chef de bataillon Coustard, parvinrent jusque sur la crête sans tirer un coup de fusil, et sautèrent les premiers dans les retranchemens. La cent sixième qui soutenait cette attaque audacieuse acheva la défaite de l'ennemi, auquel on fit quelques centaines de prisonniers. Les deux pièces de canon furent enlevées et braquées aussitôt sur les fuyards [1]. Le colonel de Colloredo avait péri les armes à la main, et le champ de

[1] En abandonnnant les Deux-Frères, les Autrichiens avaient précipité dans un ravin les deux pièces de canon dont nous avons parlé plus haut. Mirolle et Leclerc, grenadiers de la soixante-treizième, descendent dans le ravin suivis de quelques-uns de leurs camarades, chargent les deux pièces sur leurs épaules, les reportent sur la montagne, et les placent en batterie assez promptement pour qu'elles puissent tirer encore plusieurs coups sur l'ennemi.

bataille était couvert des cadavres de ses soldats et des autres régimens autrichiens. Ainsi se termina la journée du 30 avril, la plus brillante du blocus ; elle coûta à l'ennemi plus de quatre mille hommes, dont douze à quinze cents prisonniers. Le général Ott, qui obtint d'abord de grands succès comme on l'a vu, s'attendait si peu à une pareille issue de son attaque sagement combinée, que sept à huit cents échelles avaient été préparées par son ordre pour servir à l'assaut projeté contre le corps de la place entre les portes Pila et Romana. Ces échelles furent brûlées pendant la nuit par les Français, en réjouissance de leur victoire. Elles étaient construites de manière à ce que trois hommes pussent y monter de front. 1800-an VIII. Italie.

Masséna, rentré dans Gênes, fit une proclamation pour rassurer les Génois que ces combats terribles et la vue de l'ennemi presqu'au pied de leurs murailles, avaient frappés d'épouvante. Il leur promit de conserver leur ville, et s'efforça de leur démontrer qu'ils n'étaient pas moins intéressés que les Français à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. A la vue, plus éloquente encore que la proclamation, des prisonniers autrichiens, les habitans de Gênes reprirent quelque confiance, et le général en chef, en parcourant la ville, recueillit les acclamations de groupes nombreux qui le félicitaient de sa victoire. Pour maintenir cette confiance, et soutenir l'élan et le bon esprit de ses troupes, Masséna reprit l'offensive dès le lendemain. Le général Miollis eut ordre de faire différens mouvemens dans la partie du Levant, afin d'y attirer l'attention de l'ennemi, et du côté opposé, le général en chef fit faire, dès la pointe du jour, une forte reconnaissance sur la position de la Coronata, où les Autrichiens s'étaient retranchés et avaient établi leur principal dépôt d'artillerie et leurs magasins de vivres. Le village était crénelé et barricadé. Les avis reçus par Masséna sur la for-

1800-an VIII. Italie. mation de l'armée de réserve, et la croyance où il était de son arrivée prochaine en Italie, lui faisaient penser que le général Mélas, au lieu de poursuivre le corps de Suchet, concentrerait ses forces pour s'opposer à l'irruption de cette nouvelle armée française : dans cette nouvelle hypothèse, il devait considérer l'attaque du général Ott et ses préparatifs pour une escalade, comme une entreprise désespérée, et il espérait qu'une forte attaque sur la ligne ennemie pourrait encore, si elle réussissait, accélérer la levée du blocus.

Le chef de brigade Godinot fut chargé, en conséquence, d'inquiéter l'ennemi depuis la mer jusqu'à Rivarolo, avec la troisième légère, la troisième de ligne et douze compagnies de grenadiers, détachées des autres corps non employés dans cette expédition. Pendant ce temps, le général Gazan déboucha de Rivarolo avec les cinquième et vingt-cinquième légères et la cent sixième de ligne, se dirigeant sur la gauche de la Coronata, de manière à prendre cette position à revers. La quatre-vingt-dix-septième de ligne déboucha de son côté de la position des Deux-Frères, pour faire une fausse attaque sur la Chartreuse de Rivarolo.

Après quelques tirailleries, le général Gazan s'avança vivement sur la Coronata. Il allait enlever les premières batteries, et déjà un régiment d'infanterie légère autrichienne, était enveloppé, lorsque quelques coups de fusil imprudemment tirés sur cette troupe qui allait mettre bas les armes, lui rendit l'énergie du désespoir. Les soldats ennemis s'imaginant qu'on allait les massacrer au lieu de les recevoir à quartier, se serrèrent et marchèrent à la baïonnette sur ceux qui les entouraient. A ce moment même arrivait une réserve envoyée par le général Ott sur le point d'attaque : ce renfort secondant le mouvement offensif, l'infanterie légère ennemie jeta quelque désordre parmi la colonne du général Gazan. Celui-ci reçut une blessure à la tête; et sa troupe se retirait pré-

cipitamment lorsque le général Soult débouchant du village de Rivarolo, couvrit cette retraite déjà presque coupée par les chasseurs de Bussy et le cinquième de hussards hongrois. Ces deux régimens qui chargeaient en suivant le lit du Polcevera, furent arrêtés par la présence de la nouvelle colonne française. Les Français perdirent beaucoup de monde dans cette affaire. L'adjudant-général Fantucci avait été tué, ainsi que le capitaine d'état-major Carlier, qui fut emporté par un éclat d'obus, au milieu d'un groupe où se trouvait le général en chef Masséna. 1800-an VIII. Italie.

Tous ces combats affaiblissaient les troupes assiégées sans leur procurer aucun avantage réel ; la mort moissonnait chaque jour les soldats les plus braves, les chefs les plus dévoués. Quelques secours en subsistances, des nouvelles apportées de France [1] par des officiers intrépides qui n'échappaient aux croisières anglaises qu'avec les plus grandes difficultés, étaient de faibles consolations dans la situation fâcheuse où se trouvaient les débris de l'armée.

Les troupes des deux partis demeurèrent assez tranquilles jusqu'au 11 mai. Les mouvemens se bornèrent de part et d'autre à quelques reconnaissances et à des escarmouches d'avant-postes. Les Autrichiens augmentèrent les retranchemens de la Coronata, fortifièrent leur circonvallation du côté du Ponent, et détruisirent un aqueduc qui alimentait les moulins de Saint-Pierre d'Arena ; ce qui exigea la construction d'autres moulins, tournés par des chevaux. Du côté de la mer, la flotte ennemie bombarda sans effet le faubourg de Saint-Pierre d'Arena et Albaro. Les Français, ayant reconnu toute l'importance du fort de Quezzi, repris sur l'ennemi dans la journée du 30 avril, travaillèrent, avec une étonnante célérité, à le

[1] L'adjudant-général Reille, venu d'Antibes en deux jours, avait apporté récemment des dépêches du premier consul, qui promettait que Gênes serait incessamment secouru et délivré.

1800-an VIII. Italie. relever. Le chef de brigade du génie, Marès, bien secondé par le chef de bataillon Coutard, qui commandait ce poste, employa six cents tonneaux qu'il fit remplir de terre, et avec lesquels il construisit des escarpes de vingt-cinq pieds de haut, revêtues extérieurement d'un mur de pierres sèches. Officiers et soldats, tous mirent la main à l'ouvrage, et l'on vit s'achever en trois jours et trois nuits ce qui, dans d'autres temps, aurait exigé trois mois de travail.

Le 10 mai, le général Ott ayant envoyé un parlementaire pour prévenir que, ce jour même, il ferait faire des salves en réjouissance d'une victoire remportée par le général Mélas sur le corps d'armée du général Suchet, Masséna répondit le lendemain, à cette communication, par une vigoureuse sortie, ou plutôt par une nouvelle bataille livrée à l'armée autrichienne dans la partie du Levant.

Toutes les troupes disponibles furent formées en deux divisions ou corps principaux : l'un, sous les ordres du général Soult; le second, sous ceux du général Miollis. Masséna avait pour but de déposter l'ennemi du Monte-Faccio.

Miollis, chargé d'attaquer cette position de front, s'avança sur trois colonnes, conduisant lui-même celle du centre : l'adjudant-général Reille commandait la droite, et l'adjudant-général Gauthier la gauche. La division du général Soult marchait en même temps pour tourner la montagne.

Gauthier pénétra d'abord jusqu'au poste retranché de Bavari, qu'il enleva et où il trouva trente à quarante sacs de riz, ressource précieuse dans la pénurie qu'éprouvaient déjà les troupes. Miollis et Reille s'emparèrent également des premières positions de l'ennemi; malheureusement les deux colonnes avaient attaqué avec tant d'impétuosité, que les rangs se trouvèrent rompus : les Autrichiens, qui s'aperçurent de ce désordre, se serrèrent, et, reprenant brusquement l'offensive, chargèrent à leur tour les Français, et les rejetèrent

sur la Sturla, sans leur laisser le temps ni la possibilité de se rallier. 1800-an VIII; Italie.

Mais pendant que l'ennemi s'abandonnait ainsi à la poursuite de ces deux colonnes, le général Soult exécutait son mouvement avec plus de succès. Parti du glacis de la Porte-Romana à cinq heures du matin, il avait suivi la rive droite du Besagno, par Bisontino, Olmo, Prati et Olivetto, culbutant tous les postes ennemis sur son passage, et forçant le camp du Monte-Cretto pour assurer son flanc gauche [1]. Arrivé à Cassolo, il y passa le Besagno, entre Toriglio et Carpanadigo, et, ayant réuni ses troupes, il laissa au-delà du Torrent deux bataillons pour couvrir ses derrières. Il fallait avoir toute l'audacieuse témérité du général Soult pour oser tenter un mouvement aussi hasardé. En effet, avec moins de cinq mille hommes, il se trouvait à la distance de quatre lieues de la place, presque sur les derrières de l'ennemi.

Le général Darnaud, commandant l'avant-garde de cette division, se porta rapidement, par Vignone et Terasso, sur les hauteurs d'el Becco pour intercepter le chemin de Sori. Il avait déjà culbuté plusieurs postes, surmonté de grands obstacles, et fait six cents prisonniers, lorsqu'il fut arrêté par un ravin profond et escarpé; ses soldats le passèrent un à un sur une échelle, et sous le feu le plus vif. Cinquante hommes étaient à peine réunis, que Darnaud les conduisit à l'ennemi, auquel il fit encore de nouveaux prisonniers. Mais

[1] Un caporal de grenadiers, nommé Bonneau, se dsitingua particulièrement dans cette affaire. S'étant élancé le premier dans une redoute, il s'y trouve entouré d'ennemis, avant qu'aucun de ses camarades eût pu le suivre. Il se défend long-temps avec une intrépidité sans exemple, et renverse plusieurs de ses adversaires; mais il est enfin accablé par le nombre et désarmé: il parvient à s'échapper et à se précipiter hors du retranchement; suivi par huit Autrichiens, il se retourne, en s'écriant: *à moi, camarades, ils sont pris.* Il en amène effectivement quatre à sa compagnie, reprend son poste, et entre encore un des premiers dans la redoute.

1800-an VIII. Italie. la marche précipitée de cette avant-garde l'ayant trop éloignée du corps d'armée, elle fut assaillie par des troupes fraîches et supérieures en nombre. Darnaud se battit pendant deux heures sans perdre de terrain : l'arrivée du général Poinsot, à la tête d'un bataillon de la deuxième de ligne, vint heureusement soutenir une lutte aussi inégale.

Le général Soult ayant atteint avec toutes ses troupes les revers accessibles du Monte-Faccio, fit former trois colonnes d'attaque qui marchèrent au pas de charge sur les retranchemens ennemis et les forcèrent. Le général Gottesheim, qui commandait ce poste, eut à peine le temps de s'échapper : ses troupes, culbutées, dispersées ou précipitées du haut des rochers dans les précipices, laissèrent, outre les morts, plus de mille prisonniers au pouvoir du vainqueur.

Nous ne passerons point sous silence un trait remarquable et caractéristique de l'esprit du soldat français en cette circonstance. A l'époque désastreuse où l'insubordination et la désertion s'étaient introduites dans les rangs de l'armée d'Italie accablée par le nombre et désorganisée par la misère, la vingt-cinquième demi-brigade légère, dont la discipline s'étaient maintenue, avait été employée au désarmement de la vingt-quatrième de ligne ; et depuis ce temps les soldats de ces deux corps s'étaient juré haine et vengeance. Masséna avait évité jusqu'à ce jour de les rapprocher ; mais le hasard fit que dans l'action dont nous venons de rendre compte, les deux demi-brigades se trouvèrent placées de manière à rivaliser de valeur l'une aux yeux de l'autre : c'était à l'attaque des retranchemens du Monte-Faccio. Le danger était commun, et cette circonstance effaça de leur cœur tout autre sentiment que celui d'une émulation généreuse. En marchant au combat et sous le feu de l'ennemi, les soldats des deux corps se confondirent, s'embrassèrent ; la moitié de la vingt-cinquième passa dans les rangs de la vingt-qua-

trième et réciproquement : après cet heureux échange, les deux corps continuèrent le combat, en redoublant d'ardeur. « Les armées françaises, dit le général Thiébault qui rapporte cette anecdote, pouvaient seules présenter un pareil exemple. » 1800-an VIII. Italie.

Maître du Monte-Faccio ainsi que du Monte-Moro, le général Soult fit faire à ses troupes une halte d'une heure, après laquelle le général Darnaud eut ordre de se diriger sur Nervi, où le général Gottesheim venait de rallier ses débris. Les Autrichiens évacuèrent ce village à l'approche des Français, et l'on ne put atteindre que leur arrière-garde qui abandonna deux pièces de canon. Darnaud trouva dans Nervi quelques subsistances qu'il s'empressa de faire passer à Gênes après avoir fait une distribution à sa troupe.

Cependant le général en chef, depuis l'échec éprouvé par les troupes de Miollis, n'avait reçu aucune nouvelle de la division du général Soult, et pouvait craindre que ce corps n'eût été enveloppé ou défait; il alla lui-même rallier la division repoussée du Monte-Faccio, et lui fit prendre position à San-Martino d'Albaro et sur le chemin qui conduit à la porte Romana. Les soldats découragés murmuraient hautement, et il fallut toute l'énergie de Masséna pour imposer silence à des hommes excédés de fatigue et qui n'entrevoyaient ni le terme ni la récompense des efforts réitérés qu'on exigeait d'eux. Le général en chef leur parla de leur gloire passée, de l'importance des services qu'ils rendaient à la république, en tenant en échec la plus grande partie de l'armée autrichienne, pendant qu'une nouvelle armée française s'avançait à marches forcées, et franchissait les Alpes pour débloquer Gènes et reconquérir l'Italie; et pour achever de ranimer leur ardeur, il leur fit faire une distribution extraordinaire de vin. Après deux heures de repos, les troupes se trouvèrent en si bonne disposition, que Masséna ne balança

1800-an VIII. Italie. point à les reporter en avant pour dégager, s'il était nécessaire, la division du général Soult. A quatre heures du soir, le général Miollis avait rétabli ses communications par le Besagno, et l'adjudant-général Reille avait pris position sur le Monte dei Ratti. La jonction des deux divisions se fit à Nervi où se trouvait, comme on l'a vu, le général Darnaud avec sa brigade.

Une partie des troupes qui avaient pris part à cette brillante excursion sur les derrières de l'ennemi, rentrèrent dans Gênes le soir même, conduisant avec elles quinze cents prisonniers autrichiens plus malheureux par la famine à laquelle ils allaient se trouver en proie, que s'ils eussent succombé sur le champ de bataille. Dans la soirée, Masséna fit publier, avec l'appareil le plus propre à en imposer aux Génois, la victoire qu'on venait de remporter : la ville fut illuminée, et toute l'artillerie des remparts répondit avec usure aux salves tirées la veille par les postes autrichiens et la flotte anglo-napolitaine qui croisait devant le port. L'enthousiasme d'un grand nombre de Génois fut d'autant plus vif que jusqu'à cinq heures du soir, c'est-à-dire, jusqu'au moment où l'on avait appris la jonction des troupes de Miollis avec celles de Soult, on croyait généralement que ces dernières, enveloppées par les Autrichiens, étaient détruites ou prisonnières.

Le but apparent du général en chef dans cette dernière attaque, avait été de prouver aux Autrichiens que la nouvelle de la défaite du général Suchet n'avait pu intimider les troupes qui défendaient Gênes : l'objet réel de ses efforts était de chercher des ressources contre la famine dont les atteintes étaient plus que prochaines. On avait bien réussi à faire entrer dans la place quelque bétail, des herbes, mais il fallait s'étendre plus au loin pour trouver des grains. Aussi Masséna était-il déterminé à profiter de l'espèce de stupeur dans laquelle il venait de laisser les Autrichiens, pour con-

tinuer ses excursions, et pour enlever aux campagnes voisines les dernières ressources qu'elles pouvaient avoir encore. Il donna à peine un jour de repos aux troupes ; et, le 13 mai, il disposa une nouvelle sortie générale. Il était essentiel de déposter les Autrichiens du Monte-Cretto, point central de toutes les positions de l'ennemi autour de Gênes. Cette position dont Soult s'était emparé pour parvenir à la tête de la vallée du Besagno, mais qu'il n'avait pu conserver, assurait, en effet, la communication entre les deux rivières. Les Français, en s'en emparant et s'y réunissant, pouvaient se porter également du côté du Ponent, sur les derrières de la Coronata, et du côté du Levant, sur Porto-Fino et Chiavari : les Autrichiens se trouvaient alors dans la nécessité de se retirer sur la Bocchetta et en arrière de Voltri, mouvement qui leur eût fait abandonner l'artillerie réunie à Cornigliano et les magasins formés à Sestri. 1800-an VIII. Italie.

Cette attaque était si importante et pouvait avoir des résultats tels, que Masséna, malgré la conscience de ses propres moyens, ne crut pas devoir l'entreprendre avant d'avoir communiqué son plan aux autres généraux. Un conseil de guerre fut convoqué à cet effet, et malheureusement les dispositions du général en chef ne furent approuvées qu'en partie. Il voulait préalablement attaquer Porto-Fino où l'ennemi avait des magasins considérables ; mais les généraux Soult et Miollis furent d'avis d'attaquer de prime abord le Monte-Cretto ; et Masséna, tout en faisant remarquer les inconvéniens qui pouvaient résulter de cette première attaque, céda à l'opinion des généraux. La nuit du 12 au 13 fut employée à prendre des mesures pour l'exécution du nouveau plan.

Les troupes destinées à l'attaque du Monte-Cretto furent partagées en deux colonnes : la principale (celle de droite), sous les ordres du général Soult, composée de la troisième

1800-an VIII. Italie. légère, et des seconde, troisième, vingt-quatrième et soixante-deuxième de ligne, sortit par la porte Romana à huit heures du matin, et s'avança par la vallée de Besagno; celle de gauche, aux ordres du général Gazan, encore souffrant de sa blessure, était formée des quatre-vingt-douzième, quatre-vingt-dix-septième et cent sixième demi-brigades de ligne. Elle déboucha par le fort de l'Éperon, et passant par les Deux-Frères, elle marcha droit aux retranchemens élevés par les Autrichiens sur la montagne des Quatre-As. L'adjudant-général Gauthier commandait l'avant-garde du général Soult, formée des troisième légère et soixante-deuxième de ligne. La marche de cette troupe fut une continuité d'engagemens. Gauthier culbutant tous les postes qui se trouvaient devant lui, parvint jusqu'au pied du Monte-Cretto, pendant que de son côté, le général Spital, à la tête de l'avant-garde de la colonne de gauche, s'emparait aussi de plusieurs postes avancés.

Le camp des Autrichiens sur le Monte-Cretto était couvert par de nombreux ouvrages garnis de troupes, que soutenaient des réserves rassemblées dès la veille par le général Ott, qui fut sans doute instruit, au moyen des intelligences qu'il avait dans Gênes, du dessein du général français. Au surplus, l'objet de l'attaque étant évidemment annoncé, la promptitude de l'attaque pouvait seule en assurer le succès. Le choc des Français fut aussi impétueux qu'on pouvait l'espérer, mais les Autrichiens le soutinrent avec une égale vigueur. Au moment où les deux divisions, après s'être formées pour appuyer leurs avant-gardes, marchaient sur les retranchemens, un orage inattendu et des plus violens enveloppa tout à coup le Monte Cretto et répandit une obscurité, pour ainsi dire, surnaturelle. Dans cette nuit subite et profonde, les éclairs seuls faisaient apercevoir les lignes et les masses des combattans. Bientôt une pluie abondante et qui

dura trois quarts d'heure, suspendit l'engagement ; lorsqu'elle eut cessé, le soldat embarrassé de ses vêtemens, ne pouvant faire usage de ses armes, et glissant à chaque pas dans les sentiers étroits et détrempés qu'il lui fallait suivre, se sentit découragé : il avait perdu cette énergie, cette force d'impulsion, si nécessaires pour la réussite des attaques de vive force. 1800-an VIII. Italie.

L'accident qui neutralisait ainsi l'ardeur des troupes françaises, avait favorisé le général autrichien. Pendant que la tempête arrêtait les colonnes assaillantes au pied de la montagne, Ott fit avancer les troupes qu'il avait dans les vallées ; elles se trouvèrent en ligne au moment où le soleil ayant reparu, permit aux Français de continuer leur attaque. Mais tous les efforts de ceux-ci luttant contre les difficultés du terrain et contre un ennemi supérieur, furent infructueux ; ce fut vainement que les généraux et les officiers supérieurs donnèrent les plus nobles exemples de dévouement et d'intrépidité. Sur la gauche, le général Spital, en excitant et ranimant ses troupes, eut son cheval tué sous lui et fut blessé lui-même. L'adjudant-général Reille, qui prit sa place, se jeta seul en avant et ne fut point suivi. A la droite, l'adjudant-général Gauthier donna le même exemple, et parvint à faire charger sa troupe. Il enleva les premières redoutes ; mais il se trouva en présence d'une colonne de réserve que le général Hohenzollern conduisait en personne. La mêlée fut terrible : elle présentait l'image de ces combats antérieurs à l'invention de la poudre, décrits par les historiens anciens et du moyen âge et par les poètes ; on se battit corps à corps : le vaillant Gauthier portant des coups terribles à tout ce qui se présentait devant lui, tomba blessé ; et ses soldats n'étant plus excités par son exemple, reculèrent. Le général Soult se porta à la tête de la colonne du centre que commandait le général Poinsot, et donna à cette troupe une impulsion si

vive, que l'ennemi plia à son tour ; les Français pénétrèrent jusque dans le camp du Monte-Cretto : déjà ils s'y établissaient et incendiaient les baraques, lorsqu'une nouvelle réserve dirigée par le général Hohenzollern, arrivant en bon ordre et au pas de charge, dispersa les Français, qui se croyant victorieux, avaient rompu leurs rangs en partie. Soult, secondé par ses deux aides-de-camp, le chef d'escadron Soult son frère et le lieutenant Mengaud, fit les plus grands efforts pour rallier la troisième demi-brigade de ligne. Il avait réussi : cette troupe arrêtée à sa voix, s'était formée de nouveau et s'apprêtait à charger, quand il fut atteint d'une balle qui lui fracassa la jambe droite. Ce funeste événement enleva aux troupes le nouvel élan que Soult leur avait communiqué. Le général Poinsot et l'adjudant-général Gauthier, qui, malgré sa blessure, n'avait point quitté le champ de bataille, se jetèrent vainement au-devant des soldats, en s'écriant qu'ils étaient déshonorés à jamais, s'ils ne vengeaient point leur général, ou au moins s'ils ne l'empêchaient point de tomber entre les mains de l'ennemi : les grenadiers s'avancèrent seuls ; mais le terrain incliné et formé de glaise que la pluie avait détrempée, empêcha ces braves déjà exténués de fatigues et pouvant à peine se soutenir, d'arriver jusqu'à Soult, à l'exception d'un seul, auquel ce général remit ses armes pour les porter à Masséna. Soult, soutenu par son frère, resta sur le champ de bataille où les Autrichiens qui s'avançaient en grande hâte, les firent bientôt prisonniers l'un et l'autre. Le général Poinsot et l'adjudant-général Gauthier rallièrent les troupes au bas de la montagne, et opérèrent leur retraite dans le meilleur ordre possible après une lutte aussi décourageante.

Masséna, jugeant l'entreprise manquée par le rapport de quelques blessés rentrés dans Gênes, avait détaché l'adjudant général Hector dans la vallée du Besagno, avec une petite réserve, pour protéger la retraite des troupes de Soult. Cet

officier rejoignit le général Poinsot, qui n'était point trop pressé par l'ennemi. Cette fatale journée causa une perte très-considérable aux Français en hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Outre les généraux et officiers-supérieurs dont nous avons fait mention, le chef de brigade de la deuxième légère, Perrin, avait reçu une balle à la jambe; il mourut, quelques jours après, des suites de cette blessure. 1800-an VIII Italie.

L'attaque du Monte-Cretto termina la défensive active des environs de Gênes. Masséna avait perdu plus du tiers de ses troupes, dans les trois grandes affaires générales et dans les combats journaliers. Il se voyait privé de ses meilleurs généraux et de presque tous les chefs de corps. Quatre mille femmes rassemblées dans la ville pendant le dernier combat, avaient parcouru les rues en agitant des sonnettes qu'elles tenaient à la main, poussant des cris d'épouvante et de désespoir, demandant du pain ou la mort, et invoquant la Vierge. Les prêtres étaient mêlés dans ces attroupemens que l'on parvint à dissiper cependant, au moyen de quelques distributions d'argent.

Toutefois ce soulèvement annonçait à Masséna que désormais sa tâche la plus difficile serait de contenir un peuple aigri par la misère, et travaillé sourdement par les intrigues des Anglais et des agens de l'Autriche.

Pour ranimer la patience des bons citoyens, et paralyser l'effet qu'avait produit le fâcheux échec du 13 mai, le général en chef fit afficher le lendemain dans toutes les rues de Gênes la proclamation suivante :

« Vous êtes témoins des travaux de l'armée pour délivrer votre territoire de la présence de l'ennemi; il a été si souvent battu, ses pertes ont été si énormes, qu'aujourd'hui ses forces sont infiniment réduites : la journée d'hier, même, est une des plus meurtrières pour lui. Cet ennemi est désormais dans l'impossibilité de rien tenter contre la ville de Gênes. Nous

1800-an VIII. Italie. n'aurions qu'une chose à redouter, c'est le manque de subsistances, si les mesures les plus rassurantes n'avaient été prises à l'avance; elles ont été l'objet de ma sollicitude et de celle de votre gouvernement.

» Des achats ont été faits, et quelles que soient les difficultés qu'il faut vaincre, sous peu de jours il arrivera des approvisionnemens.

» Habitans de la ville de Gênes, je vous le répète, l'ennemi ne peut rien entreprendre; votre sort est donc dans vos mains. Vous devez aux sacrifices que vous avez déjà faits, vous devez à l'armée qui verse son sang pour votre défense, vous devez à l'honneur de votre caractère national, à vos familles, à votre gouvernement, de persévérer avec courage. Je n'ai qu'à me louer de votre zèle et de votre contenance ferme et calme; mais vous perdriez tout le fruit de vos sacrifices, si vous ne les supportiez encore quelques jours.

» Citoyens de Gênes, l'armée française vous donne un grand exemple de dévouement, hésiteriez-vous à le suivre dans des circonstances qui vous intéressent au moins aussi essentiellement qu'elle? »

Mais que pouvait une proclamation contre la voix impérieuse de la famine et de la plus désespérante misère? Les canonniers ennemis ne cessaient point de lancer des bombes sur le quartier le plus populeux, sans respecter même les hôpitaux, sur lesquels le drapeau noir était arboré.

Forcé de s'occuper de la sûreté intérieure de Gênes, Masséna fit évacuer le Monte-Faccio, et le général Miollis eut ordre de serrer ses postes sur la Sturla. Ce moyen le mit à même de renforcer la garnison, et d'établir des corps-de-garde avec du canon sur les principales places de la ville. Ayant remarqué l'influence exercée par les femmes sur la populace indigente, il fit sortir de Gênes toutes celles qui s'y étaient réfugiées des villages environnans, afin de diminuer le nombre

de ces mégères affamées qui ne cessaient de répéter le mot de ralliement de l'ancienne république : *e viva, viva Maria.* 1800-an VIII. Italie.

Le général en chef ne négligeait point de donner la plus grande publicité aux nouvelles qu'il recevait du dehors et qui pouvaient ranimer l'espérance générale. C'est ainsi qu'il fit connaître celles qu'avait apportées le capitaine du génie Couchaud. Le premier consul, en annonçant à Masséna les victoires remportées par Moreau en Allemagne, l'informait aussi de son propre départ de Paris pour se mettre à la tête de l'armée de réserve, déjà parvenue en Suisse ; il le prévenait que Gênes pourrait être débloqué à la fin du mois ou dans les premiers jours de juin. Cette nouvelle redonna d'autant plus d'espérance aux troupes, que le nom seul du premier consul semblait garantir la promptitude et le succès de l'opération. Quelques jours après (le 20 mai), l'adjudant-général Ortigoni arriva sur un petit bâtiment maltais (speronare) qui avait échappé aux croisières ennemies. Cet officier était chargé de remettre à Masséna une somme de neuf cent mille francs, expédiée d'Antibes par le payeur-général de l'armée, Scitivaux. Cet argent permit de subvenir aux besoins pressans de l'administration et de donner quelques secours aux troupes. Le même jour, de nouveaux bâtimens de guerre ennemis venant du côté du Ponent se joignirent à ceux qui étaient déjà réunis devant Gênes, et les Anglais, comme pour célébrer cette réunion, redoublèrent leur feu sur la ville. A deux heures du matin, leurs chaloupes canonnières s'emparèrent d'une belle galère génoise qui défendait, avec d'autres bâtimens armés, l'entrée du port. La résistance de cinquante grenadiers liguriens, postés sur cette galère, se borna à tirer trois coups de fusil sur l'ennemi au moment où il sautait à l'abordage. Le capitaine Bavastro, voyant son bâtiment perdu par une trahison aussi manifeste, se précipita dans la mer, préférant une mort honorable à la honte de se rendre sans combattre.

1800-an VIII. Italie. Il échappa heureusement aux dangers qui l'entouraient, et gagna le port.

L'ennemi, profitant de l'arrivée de ses nouvelles forces navales, resserra plus étroitement le blocus du port et augmenta son feu sur la ville. Sur soixante barques ou petits bâtimens envoyés en France ou en Corse par le général en chef pour ramener des subsistances, une seule put échapper à la vigilance des croiseurs. Cependant, les officiers successivement dépêchés pour faire connaître la situation de l'armée, ne craignaient point d'affronter les périls de la traversée pour rapporter les réponses de Bonaparte et les avis du secours si souvent promis et si impatiemment attendu. La généreuse audace de ces officiers eut souvent plus de succès que les démarches intéressées des marins du pays, qui ne consentaient à se mettre en mer qu'à force d'argent. Parmi ceux qui se dévouèrent ainsi pour pénétrer jusqu'à Gênes après en être sortis, il faut remarquer le chef d'escadron Franceschi, alors aide-de-camp de Soult, et que ses talens et sa belle conduite ont placé depuis au rang des généraux les plus recommandables de l'armée. Monté sur une embarcation que conduisaient trois rameurs seulement, il avait traversé, à la faveur de la nuit, la croisière anglaise, et était arrivé jusqu'à la chaîne des chaloupes les plus rapprochées de la place, lorsque le jour le surprit. Il se trouvait au milieu de la rade, à plus d'une lieue du rivage, et exposé au feu croisé des bâtimens. L'un des rameurs est tué, un autre est blessé : Franceschi ne peut plus éviter d'être pris sur son frêle esquif. Dans cette extrémité, il attache ses dépêches autour de son cou, au moyen d'un mouchoir, se dépouille de ses vêtemens et se jette à la mer pour gagner le rivage en nageant ; mais il pense bientôt qu'il a laissé ses armes, qui vont devenir un trophée pour l'ennemi, il retourne à l'embarcation, prend son sabre qu'il serre entre ses dents, nage long-temps encore, lutte opiniâtrément contre

les vagues, et aborde enfin presque épuisé par la fatigue du trajet qu'il vient de faire. 1800-an VIII. Italie.

Franceschi avait quitté Bonaparte au pied du mont Saint-Bernard, et les dépêches qu'il remit au général en chef annonçaient que le consul serait à Yvrea vers le 20 mai, avec toute son armée, et que de là il s'avancerait à marches forcées sur la Ligurie.

Ces nouvelles coïncidaient avec des bruits répandus dans la ville, et qui annonçaient que le général Ott faisait déjà quelques mouvemens pour lever le blocus et marcher à la rencontre de l'armée de réserve. Cette retraite parut si vraisemblable, que Masséna, dans la persuasion que l'ennemi lui en dérobait les préparatifs, et, voulant acquérir la conviction de ce fait, ordonna le 28 mai une reconnaissance générale sur Nervi, le Monte-Faccio, le Monte dei Ratti, et dans la vallée du Besagno. Les Français combattirent encore avec leur valeur accoutumée, mais sans succès. Les Autrichiens défendirent vigoureusement les accès de leurs lignes, dont ils avaient augmenté les ouvrages. Manœuvrant sous un feu meurtrier, les troupes républicaines éprouvèrent de grandes pertes. Le général Darnaud, qui les commandait, reçut au-dessous du genou gauche une blessure qui nécessita quelques jours après l'amputation de la jambe. Les adjudans-généraux Hector, Noel-Huard, et plusieurs autres officiers, furent également blessés.

Toutefois la retraite se fit en bon ordre, et les troupes ne furent harcelées que par les nombreuses bandes de paysans insurgés qui s'étaient embusqués dans les rochers, à la manière des barbets.

Cependant, l'espoir d'une prompte délivrance soutenait encore les esprits. Chacun commentait à sa manière les dernières nouvelles reçues et en exagérait les détails. Le moindre bruit extraordinaire semblait signaler la présence de l'armée

1800-an VIII Italie. de secours. On croyait entendre le canon sur tous les points; un orage dans le lointain était un événement. Le 29, un aide-de-camp du général Gazan arriva des avant-postes au grand galop, pour annoncer au général en chef qu'on entendait le canon vers la Bocchetta, et une violente fusillade à Campo-Freddo. En un moment, cette nouvelle se répand dans toute la ville : on se félicite, on s'embrasse; les partisans des Français se réjouissent, leurs ennemis sont consternés; un mouvement nouveau semble ranimer la ville entière; de l'enthousiasme on passe bientôt au délire. Déja les troupes avaient pris les armes, et Masséna lui-même était monté sur un lieu élevé du côté du Ponent pour examiner si l'ennemi faisait quelque mouvement; mais il vit la plus grande tranquillité régner dans les trois camps de l'ennemi sur la rive droite du Polcevera. Après avoir long-temps attendu et prêté l'oreille, on se convainquit que la canonnade annoncée était encore une déception, un de ces rêves de l'imagination, dont on avait été si souvent dupe. Cette dernière épreuve acheva d'abattre les courages.

En effet, la situation de Gènes s'aggravait de plus en plus. Chaque jour éclairait de nouveaux désastres et dévoilait les plus horribles effets de la famine. Des malheureux répandus dans les rues remplissaient l'air de leurs gémissemens et expiraient dans les angoisses de la faim et du désespoir; des enfans délaissés imploraient vainement la pitié publique; on se disputait les cadavres des animaux morts, la pâture des bestiaux. C'était en vain que la nuit venait couvrir de ses voiles ce tableau déchirant, on était réveillé par les mêmes cris, les mêmes gémissemens, et, lorsque le jour reparaissait, on trouvait amoncelés de nouveaux morts et de nouveaux mourans. Le port, où les prisonniers étaient détenus sur des barques, présentait le même spectacle. Ces déplorables victimes de la guerre avaient mangé jusqu'à leurs souliers et

leurs havresacs, et, dans l'impuissance où l'on était de leur faire aucune distribution, on fut obligé de les abandonner sur les bâtimens, en retirant les postes qui les gardaient, de crainte que dans leur fureur ils ne se jetassent sur les soldats pour les déchirer et les dévorer ensuite. Masséna fit proposer au général Ott de faire envoyer par les Anglais les vivres que les magasins de la place ne pouvaient plus fournir à ces infortunés; il ne reçut aucune réponse.

Il était impossible au général Masséna de prolonger encore cette agonie : la distribution des soupes, dans lesquelles on avait fini par mêler des herbes médicinales, et qui avaient remplacé le pain qu'on ne fabriquait plus, avait été interrompue faute d'aliment. Dans cette extrémité, Masséna, comptant toujours sur la prochaine arrivée de l'armée de réserve, avait essayé de gagner encore quelques jours. On avait ramassé par son ordre tout ce qui existait encore dans la ville, en amandes, graines de lin, amidon, son, avoine sauvage et cacao; amalgamant le tout ensemble, on en fit une espèce de pâte qui n'était autre chose qu'un mastic noir, amer, carbonisé par la cuisson, si on voulait lui donner la consistance du pain; et impossible à digérer en raison de l'huile de cacao dont il était imprégné, si on le mangeait dans sa préparation première. Du fromage et quelques légumes verts étaient les seuls soulagemens que l'on pût accorder aux malades et aux blessés qui encombraient les hôpitaux. La distribution dangereuse et dégoûtante dont nous venons de parler, était la seule que l'on eût faite depuis quinze jours à l'armée et à la nombreuse population de la ville; encore fallut-il réduire les rations, et retrancher, même aux hôpitaux, les alimens moins grossiers qu'on avait mis en réserve pour eux.

Le désespoir était à son comble : on vit enfin cesser cette patience admirable et exemplaire, avec laquelle les Français et les Génois avaient supporté la détresse commune. Le 30

1800-an VIII. Italie. mai, les habitans prirent les armes, et les Français, d'abord menacés par cette sédition, furent sauvés par la division qui s'établit entre les Liguriens attachés au nouveau système, et les partisans de l'ancienne forme de gouvernement. Au lieu de tourner de concert leurs armes contre la garnison, les deux partis, également exaspérés par les calamités qu'ils s'imputaient mutuellement, se battirent sur les places et dans les rues. Cette dernière circonstance achevait de compléter l'horrible situation où se trouvait la ville de Gênes. Jusqu'alors les soldats français épuisés s'étaient bornés à envier le sort de ceux qui avaient péri sur le champ de bataille, que les éclats d'obus et de bombes moissonnaient chaque jour dans la place, ou qui succombaient dans les hôpitaux. Plusieurs d'entre eux s'étaient donné volontairement la mort pour échapper au supplice de la faim. Mais le feu de l'insurrection commença à gagner les régimens; des soldats brisèrent leurs armes sur la place Saint-Dominique, en disant qu'ils étaient hors d'état de les porter et de s'en servir; quelques autres désertèrent des postes avancés, et furent implorer, dans le camp ennemi, les alimens dont ils ne pouvaient plus supporter la privation.

Dans cet état de choses, Masséna, ayant reçu, vers la fin du même jour, 30 mai, une demande d'entrevue de la part de l'amiral Keith et des généraux autrichiens Ott et Saint-Jullien, leur dépêcha l'adjudant-général Andrieux, pour connaître les motifs d'une pareille démarche : elle avait pour but la remise d'une lettre que le général en chef autrichien Mélas adressait au général français, et qu'Andrieux ne se crut point autorisé à recevoir des mains des généraux ennemis : elle fut envoyée aux avant-postes français, après le retour de cet officier, et transmise au quartier-général. Mélas complimentait le défenseur de Gênes sur ce que « la fortune des armes lui avait été contraire, et n'avait pas secondé son courage et ses talens admirés de toute l'Europe : il faisait valoir la défaite du gé-

néral Suchet; il suppliait Masséna d'avoir pitié de la ville de Gênes, et de sacrifier aux sentimens de l'humanité la vaine gloire de l'avoir défendue jusqu'à la dernière goutte du sang de ses soldats et de toute la population : il lui offrait, en conséquence, de capituler aux conditions les plus honorables. » 1800-an VIII. Italie.

Il était naturel de penser que le général autrichien, en faisant une telle proposition, avait pour but de réunir plus promptement ses forces, pour marcher au devant du premier consul, et que la diversion du siége de Gênes avait déjà produit l'effet que Bonaparte en attendait. Masséna crut voir en effet dans cette initiative de son adversaire l'indice d'une retraite commandée par les événemens, et dont l'ordre était peut-être déjà donné : aussi se borna-t-il à répondre que « bien que cette ouverture fût prématurée, il se réservait cependant de traiter de son objet lorsqu'il y aurait mûrement réfléchi. »

Cette réponse, comme on peut le présumer, ne remplissait point l'attente des généraux ennemis; un nouveau bombardement fut ordonné pendant la nuit, et produisit une fermentation encore plus violente et des murmures plus menaçans. L'impassible général en chef se porta aux quartiers les plus exposés, et réussit encore à contenir les cinq à six mille combattans qui lui restaient et les cent cinquante mille Génois, dans une résignation dont eux-mêmes s'étonnaient. Mais le terme de la résistance était atteint; il ne restait plus que pour deux jours de ces vivres plus nuisibles que substantiels, que l'on distribuait depuis trois semaines. Masséna, avant de se rendre, veut tenter un dernier moyen de salut, et sortir avec honneur d'une ville dont la défense a coûté tant d'efforts et de sacrifices : il assemble les chefs des corps : « Camarades, leur dit-il, nous avons rempli notre tâche, mais qu'il ne soit pas dit qu'on a triomphé de nous! abandonnons ce vaste tombeau, n'emportons que nos armes et notre gloire, et faisons.

1800-an VIII. Italie. nous jour à travers nos ennemis. » Tous répondirent que les officiers le suivraient et périraient avec lui, s'il le fallait ; mais que leurs soldats, trop affaiblis pour combattre et même pour marcher, ne quitteraient point la ville, et se livreraient à la discrétion des Autrichiens; qu'aucun effort humain ne pouvait réveiller leur première énergie, et qu'enfin, dans peu d'heures, il n'aurait plus sous ses ordres que des cadavres. Masséna ne crut point encore à cette déclaration affligeante ; il avait vu les soldats se calmer à son aspect, quand il parcourait les différens quartiers de Gênes dans la matinée, et il conçut l'espérance de les rappeler au devoir, en publiant cet ordre du jour :

« Soldats,

» Les rapports qu'on me fait, m'annoncent que votre courage et votre patience s'éteignent, qu'il s'élève quelques plaintes et quelques murmures dans vos rangs, que quelques-uns d'entre vous désertent à l'ennemi, et qu'il se forme des complots pour exécuter en troupes des desseins aussi lâches.

» Je dois vous rappeler la gloire de votre défense dans Gênes, et ce que vous devez à l'accomplissement de vos devoirs, à votre honneur et à votre délivrance, qui ne tient qu'à quelques jours de persévérance.

» Que la conduite de vos généraux et de vos chefs soit votre exemple : voyez-les partager vos privations, manger le même pain et les mêmes alimens que vous ; songez encore que, pour assurer votre subsistance, il faut veiller le jour et la nuit. Vous souffrez de quelques besoins physiques, ils souffrent ainsi que vous, et ont de plus les inquiétudes de votre position. N'auriez-vous fait jusqu'à ce jour tant de sacrifices, que pour vous abandonner à des sentimens de faiblesse et de lâcheté? Cette idée doit révolter les soldats français.

» Soldats, une armée commandée par Bonaparte marche à

nous ; il ne faut qu'un instant pour nous délivrer ; et, cet instant perdu, nous perdrions avec lui le fruit de nos travaux ; et un avenir de captivité et de privations bien plus amères, s'ouvrirait devant vous.

» Soldats, je charge vos chefs de vous rassembler et de vous lire cette proclamation ; j'espère que vous ne donnerez pas à ces braves, si respectables par leur vertu, et dont le sang a coulé si souvent en combattant à votre tête, à ces braves qui ont toute mon estime, et qui méritent toute votre confiance, la douleur de m'entretenir de nouvelles plaintes, et à moi celle de punir.

» L'honneur et la gloire furent toujours les plus puissans aiguillons des soldats français, et vous prouverez encore que vous êtes dignes de ce titre respectable.

» Cette proclamation sera mise à l'ordre, et lue à la tête des compagnies. »

Les soldats ne répondirent à ce dernier appel de leur illustre général, que par un morne silence, qui démontrait assez la situation de leur ame, et le refus absolu d'un effort dont ils étaient incapables. Dès ce moment, Masséna ne balança plus à entrer en accommodement avec les généraux ennemis.

Il venait de recevoir une dernière sommation ; mais son ame fière se révoltait encore à l'idée d'une démarche commandée par la nécessité. Il prit donc le prétexte d'un échange de prisonniers, dont le sort était si déplorable à Gènes, pour envoyer l'adjudant-général Andrieux au quartier-général autrichien. Cet officier, qui faisait les fonctions de chef d'état-major de l'armée depuis la mort du général Marbot [1], s'aboucha à Rivarolo avec le général Saint-Jullien, le colonel de Best, et le capitaine de vaisseau de Bevern.

[1] Ce général avait été une des premières victimes de l'épidémie qui régna à Gènes avant et pendant le siége.

1800-an VIII. Italie.

Les alliés proposèrent d'abord que la garnison retournât en France et que le général en chef demeurât prisonnier de guerre; Masséna s'indigna de cette proposition contraire aux usages ordinaires de la guerre. L'amiral Keith, comme pour justifier une condition aussi étrange, lui écrivit ces mots véritablement historiques : « Vous valez seul vingt mille hommes. »

Masséna fit déclarer aux négociateurs autrichiens et anglais, par ses délégués, l'adjudant-général Andrieux et le commissaire liquidateur des dépenses de la guerre, Morin, qu'il se refuserait constamment à signer tout acte dans lequel le mot *capitulation* serait employé; què l'armée française évacuerait Gênes avec armes et bagages, ou que le lendemain de la rupture des négociations, elle se ferait jour à la baïonnette. Un pareil *ultimatum* devait rendre, selon toute apparence, la négociation fort difficile, et pourtant c'est ce qui la fit réussir.

Pendant toute cette journée (3 juin) où l'on allait décider de la vie ou de la mort de tant d'individus, Gènes fut tranquille. C'est peut-être ici l'occasion de faire remarquer le grand exemple de résignation donné par les Génois en masse. La postérité pourra-t-elle croire que cent cinquante mille individus en proie à toutes les horreurs de la famine, voyant expirer incessamment autour d'eux des vieillards, des femmes, des enfans, tous les êtres trop faibles pour résister à une épreuve aussi terrible, réduits à vivre d'herbes, de racines, d'animaux dégoûtans ou morts de maladie, se soient résignés à supporter toutes ces calamités sans tenter un effort général contre une troupe d'étrangers déjà faibles par leur nombre, mais bien plus affaiblis encore par leur état physique? Et cependant de secrets moteurs avaient constamment excité ce même peuple à profiter de la situation des hommes auxquels il devait ses maux, pour les massacrer et terminer par un

mouvement que la circonstance légitimait en quelque sorte, 1800-an VIII. les souffrances de tous. Mais la ville de Gênes renfermait un Italie. grand nombre de citoyens vraiment amis de leur patrie et qui redoutaient la domination autrichienne encore plus que l'extrême misère dans laquelle la noble résistance des Français les plongeait. Leur conduite pendant ce siége à jamais mémorable est un exemple de ce que peuvent l'amour de l'indépendance et les inimitiés nationales. Les patriotes génois avaient entendu de la bouche de leurs pères le récit des rigueurs exercées par les Autrichiens en 1746, lorsque ceux-ci étaient maîtres de leur ville; ce souvenir n'était point encore effacé : il entretint chez ces hommes une énergie que l'amour de la gloire, l'honneur même des armes républicaines, ne put pas ranimer chez les soldats français, dans les derniers jours du siége. Le bas peuple, sans argent faute de travail, sans alimens à cause du prix excessif et de la rareté des denrées qui étaient à vendre, réduit à la plus affreuse condition, aurait pu prêter une oreille facile aux discours des agitateurs dont nous avons parlé plus haut : quinze mille individus expirèrent de faim à côté des subsistances qu'ils pouvaient enlever de vive force dans les boutiques ou chez les habitans plus aisés, sans qu'il leur vînt dans la pensée de prolonger leur existence par ce moyen, dont leur position pouvait justifier, en quelque sorte, l'emploi.

Cependant, dans la nuit du 3 au 4 juin, les négociateurs français et alliés arrêtèrent les bases d'un traité d'évacuation, en vertu duquel l'aile droite de la vieille armée d'Italie pourrait sortir de la ville de Gênes avec armes, bagages, artillerie et munitions. Le bruit s'en répandit aussitôt dans la ville, et fit pousser des acclamations d'allégresse par tous les infortunés qui voyaient enfin le terme de leur délivrance; mais cette convention, pour être exécutée, devait encore recevoir l'approbation des commandans en chef. Masséna, accom-

1800-AN VIII. Italie. pagné des adjudans-généraux Reille et Andrieux, du chef d'escadron Coutant et du sieur Morin, se rendit le lendemain à 9 heures du matin, à une chapelle située au milieu du pont de Cornigliano, et où se trouvaient déjà l'amiral Keith, le général Ott et le général Saint-Jullien. Dans cette entrevue, qui dura plusieurs heures, le général français montra autant d'adresse que de fierté. Il savait que les Anglais avaient souvent reproché aux Autrichiens la longueur du siége, et il s'attacha à flatter l'amour-propre des premiers [1]. Il obtint par ce moyen des conditions beaucoup plus avantageuses qu'il ne l'espérait. Les propositions qu'il faisait dans l'intérêt de l'armée et des Génois, furent appuyées par l'amiral Keith, qui avait commencé par lui dire : « Votre défense est trop héroïque pour que l'on puisse vous rien refuser [2]. » Cependant, une clause sur laquelle Masséna insistait fortement faillit annuler tout ce qui avait été convenu jusqu'à ce moment. Il demandait que huit mille hommes des troupes françaises, c'est-à-dire la totalité de celles qui étaient en état de marcher, rentrassent en France par la route de terre.

[1] Il dit entre autres choses au lord Keith : « Que votre seigneurie permette à quelques bâtimens de nous apporter un peu de blé dans Gênes, et je lui donne ma parole d'honneur que ces messieurs (en montrant les généraux autrichiens) n'y mettront jamais le pied. » A un autre moment de la conversation : « Milord, si jamais la France et l'Angleterre pouvaient s'entendre, elles gouverneraient le monde. »

[2] Masséna voulait emmener cinq corsaires français qui se trouvaient à Gênes, et, pour motiver le refus de cette demande, l'amiral alléguait la nécessité d'un bill : « Vous n'êtes pas tenu de reconnaître cette formalité, disait lord Keith, mais moi je dois la respecter : nous avons un parlement et deux partis en Angleterre. » Le général français répliqua : « Prenez cela sur vous, milord. Qu'ajouterait à la conquête de Gênes, qui est votre ouvrage, et au triomphe de la Grande-Bretagne, la possession de cinq mauvais bâtimens...? Après nous avoir enlevé tous les gros, c'est bien le moins que vous me laissiez les petits. — Eh bien! M. le général, reprit lord Keith en riant, n'en parlons donc plus. »

Le général Ott et Keith lui-même s'y refusaient obstinément. 1800-an VIII. Italie.
Alors, prenant tout à coup une attitude fière et décidée, Masséna voulut terminer la contestation et rompre brusquement une conférence qui était cependant sa dernière ressource : « Vous ne consentez point à cette proposition, dit-il à l'amiral anglais et aux généraux autrichiens? eh bien! messieurs, à demain, sur le champ de bataille. » Cette fermeté et la promptitude de la détermination, imposant aux alliés, on retint le général français, et l'article fut accordé.

Si l'histoire doit consacrer la résignation, le dévouement de la masse du peuple génois dans les terribles circonstances que nous venons de rapporter, elle n'oubliera pas, sans doute, la conduite pleine de gratitude de Masséna à l'égard de ce même peuple, dans la conférence de Cornigliano. Il réclama fortement l'indépendance de la Ligurie, et fit, pour les intérêts de ce malheureux pays, tout ce qu'il était en son pouvoir de faire. La cause des Génois ne fut pas plaidée avec moins de chaleur que celle de l'honneur français. Il avait amené avec lui le sieur Corvetto [1], pour le rendre témoin de ses démarches en faveur de la république ligurienne.

Toutefois, telles honorables et glorieuses que fussent les conditions qu'il venait d'obtenir, Masséna, de retour à Gênes, croyant encore à la possibilité de recevoir dans la journée quelque nouvelle qui changeât sa position, attendit jusqu'à la fin du jour pour signer le traité, et ne s'y décida même qu'après avoir répété plusieurs fois aux citoyens de Gênes qui remplissaient ses appartemens : « Malheureux! sauvez donc encore votre patrie! donnez-moi, assurez-moi des vivres pour quatre ou cinq jours, et je déchire l'acte qui vous livre aux alliés. » Mais tout était épuisé, le courage et les ressources publiques.

[1] Il était alors ministre de l'intérieur de la Ligurie.

1800-an VIII. Italie. Le 4 juin, à sept heures du soir, Masséna signa l'acte d'évacuation, tel qu'il avait été arrêté le matin et rédigé en ces termes :

Négociation pour l'évacuation de Gênes par l'aile droite de l'armée française, entre le vice-amiral lord Keith, commandant en chef la flotte anglaise, le lieutenant-général baron d'Ott, commandant le blocus, et le général en chef français Masséna.

Article premier. L'aile droite de l'armée française, chargée de la défense de Gênes, sortira au nombre de huit mille cent dix hommes, et prendra la route de terre pour aller par Nice en France. Le reste sera transporté par mer à Antibes. L'amiral Keith s'engage à fournir à cette troupe la subsistance en biscuit, sur le pied de la troupe anglaise. Par contre, tous les prisonniers autrichiens faits dans la rivière de Gênes par l'armée de Masséna, dans la présente année, seront rendus en masse.

2. Tout ce qui appartient à ladite aile droite, comme artillerie et munitions en tous genres, sera transporté par la flotte anglaise à Antibes ou au golfe Juan.

3. Les convalescens et tous ceux qui ne sont pas en état de marcher seront transportés, par la flotte anglaise, jusqu'à Antibes, et nourris ainsi qu'il est dit dans l'article premier.

4. Les soldats français restés dans les hôpitaux de Gênes y seront traités comme les Autrichiens ; à mesure qu'ils seront en état de sortir, ils seront transportés ainsi qu'il est dit dans l'article premier.

5. Aucun Ligurien ayant exercé ou exerçant encore des fonctions publiques, ne pourra être recherché pour ses opinions politiques.

6. Il sera libre aux Français, Génois et Italiens domiciliés ou réfugiés à Gênes, de se retirer avec ce qui leur appar-

tient, soit argent, marchandises, meubles, ou tels autres effets, par la voie de mer, ou par celle de terre, partout où ils le jugeront convenable; il leur sera délivré à cet effet des passeports, lesquels seront valables pour six mois. 1800-an VIII. Italie.

7. Les habitans de la ville de Gênes seront libres de communiquer avec les deux rivières, et de continuer le commerce librement.

8. Aucun paysan armé ne pourra entrer ni individuellement ni en corps à Gênes.

9. La population de Gênes sera approvisionnée dans le plus court délai.

10. Les mouvemens de l'évacuation de la troupe française, qui doivent avoir lieu conformément à l'article premier, seront réglés entre les chefs d'état major des armées respectives.

11. Le général autrichien commandant à Gênes accordera toutes les gardes et escortes nécessaires pour la sûreté des embarcations des effets appartenans à l'armée française.

12. Il sera laissé un commissaire français pour le soin des blessés et malades, et pour surveiller leur évacuation; il sera nommé un autre commissaire des guerres pour assurer, recevoir et distribuer les subsistances de la troupe française, soit à Gênes, soit en marche.

13. Le général Masséna enverra en Piémont, ou partout ailleurs, un officier au général Bonaparte, pour le prévenir de l'évacuation de Gênes; il lui sera fourni passeport et sauvegarde.

14. Les officiers de tous grades de l'armée du général en chef Masséna, faits prisonniers de guerre depuis le commencement de la présente année, rentreront en France sur parole et ne pourront servir qu'après leur échange. »

Deux autres articles stipulaient l'indépendance entière du peuple ligurien, le maintien du gouvernement qui était éta-

1800-an VIII. Italie. bli à Gênes, et la neutralité absolue de la ville et du port; mais, ainsi que nous l'avons dit, les généraux autrichiens ne voulurent rien prendre sur eux à cet égard, alléguant les instructions de l'empereur; ils promirent seulement de faire tout ce qui dépendrait d'eux pour assurer la tranquillité publique dans Gênes.

Le soir même de la signature du traité, la porte de la Lanterne fut occupée par deux bataillons hongrois, et le lendemain, pendant que le général Gazan conduisait à Voltri la première colonne des troupes de la garnison, Masséna, couvert de gloire, s'embarquait avec son état-major sur les cinq corsaires français qu'il avait obtenus de lord Keith, et faisait voile pour Antibes. Le chef d'escadron Burthe, et le chef de bataillon Graziani, partirent le même jour pour porter au premier consul les drapeaux conquis par l'armée d'Italie, dans les différentes affaires qui avaient eu lieu avant et pendant le siége. Ces officiers étaient chargés en même temps de remettre au gouvernement une copie du traité d'évacuation.

Après tant d'efforts, de constance, que pouvait-il manquer à la gloire des défenseurs de Gênes et de leur chef (dit le général Thiébault, en terminant son estimable journal des opérations du blocus et du siége de Gênes)? Rien, si ce n'est d'avoir obtenu un succès digne de l'un et des autres.

Reportons-nous maintenant vers l'aile gauche de cette étonnante armée, qui, trahie par la fortune, refusait de s'avouer vaincue.

Suite des opérations de l'armée d'Italie; bataille d'Oneille; défense de la ligne du Var; marche rétrograde des Autrichiens; combat de la Pieva; réunion des corps de Suchet et de la garnison de Gênes, etc., etc.[1] — Le général Suchet avait conservé ses positions de Settepani et de Me-

[1] Journaux du temps, mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens, et Mémoires manuscrits de S. Exc. le duc d'Albufera.

de
Caprauna
Alto
Vignolo
Mendatica
Col Ardente
Mte Grego
Grego d. Acqua
Rd'Arozo
Ubaga
Veleso
Triola
S. Bartolomeo
Vd di Toria
Toria
Baggio
Evigno
Mt. Ceppo
Bayardo
Badalucco
Impero R.
C. Diano
Ceriana
Perinaldo
Oneille
Taggia
Pt. Maurice
Solduna
S. Remo
ighera
dégré.



logno, après avoir échoué, comme on l'a vu, dans l'attaque des retranchemens du monte San-Giacomo, à la défense duquel le général Elsnitz avait employé la plus grande partie de ses troupes. N'ayant point de renseignemens positifs sur la situation du général Masséna vis-à-vis de l'ennemi, Suchet ne crut pas devoir abandonner trop précipitamment un terrain sur lequel il espérait encore se réunir avec le corps de droite. Bien qu'il eût connaissance de la bataille de Voltri, il pensa que le résultat n'en était peut-être pas aussi décisif que les Autrichiens se plaisaient à l'annoncer, et résolut de garder, jusqu'à nouvel ordre, une attitude offensive. 1800-an VIII. Italie.

Le 25 avril, les redoutes de Murialto, défendues par le général autrichien Gorupp, furent emportées à la baïonnette par la brigade du général Serras, qui s'y était portée de Calisano, et qui fit cent cinquante prisonniers. Mais lorsque le commandant de l'aile gauche se disposait ainsi à continuer de harceler l'ennemi, le général en chef Mélas arrivait à Legine, village situé entre Savone et Vado, avec les troupes qu'il avait retirées du blocus de Gênes; et, le 27 avril, les positions de Melogno et Settepani furent attaquées par des forces considérables. Le général Elsnitz eut ordre de marcher sur Torre di Melogno et Calisano, le général Lattermann sur Borgo di Fiuale, et le général Gorupp, renforcé par les troupes du général Kaim, fut envoyé vers San-Bernardo, avec ordre de pousser une forte reconnaissance jusque sur le col de Tende. Ce mouvement des troupes autrichiennes, révélé au général Suchet par des reconnaissances préparatoires, lui fit connaître qu'il devenait urgent de concentrer ses forces, pour pouvoir résister à la masse qu'il avait devant lui. Il fit évacuer San-Pantaleone, Melogno et Settepani, et donna des ordres pour qu'on fortifiât en toute diligence la position de Borghetto, en deçà de Loano.

L'aile gauche de l'armée d'Italie était alors réduite à deux

1800-an VIII. Italie. divisions, et à une brigade de réserve. La première division, commandée par le général Clausel, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Serras et Solignac, vint prendre position, la droite à Loano, et la gauche à la Rocca-Barbene, occupant Toirano, Patavello, Balestrino et Campo di Preti; Clausel établit son quartier-général à Ceriale. Le général Poujet, commandant la seconde division, et ayant sous ses ordres le général Jablonowski et l'adjudant-général Cravey, avait sa droite à Castel-Bianco, et sa gauche à Ponte di Nave, sur le Tanaro, occupant Nazino, Vignolo, Alto, Capruna. Le quartier-général de cette division était à la Pieva. L'adjudant-général Blondeau, commandant la brigade de réserve, se trouvait à Lecca, près d'Albenga.

Quoique cette nouvelle position prise par le général Suchet fût encore trop étendue pour se défendre contre les forces supérieures du général Mélas, elle lui donnait cependant l'avantage d'avoir les débouchés de la retraite mieux assurés; elle était d'ailleurs parallèle au front de l'ennemi. Le premier mai, le général Mélas, suivant avec une forte colonne le rivage de la mer, attaqua et força Loano, d'où les Français se replièrent sur Borghetto. Le lendemain, le général Elsnitz attaqua vivement le général Serras à la Rocca-Barbene. Celui-ci, s'apercevant que l'intention de l'ennemi était de le retenir et de l'isoler dans sa position, se replia sur Campo di Preti, afin de s'appuyer à la droite de la brigade Cravey, vers Castel-Bianco. Mais, au moment où il opérait son mouvement, une autre colonne ennemie, dirigée par le général Bellegarde, attaquait les bataillons placés sur le Monte-Galetto, et les rejetait au delà de l'Aroscia, sur Concento. Le général Serras, se trouvant par là dans une position très-difficile, prit de suite la résolution d'attaquer les redoutes de Sucarello, déjà occupées par les Autrichiens, et les emporta. Ce mouvement vigoureux, qui dégageait la brigade

Cravey, rétablit le combat, et empêcha le général Bellegarde de traverser la ligne. Dans le même temps, le général Lattermann, protégé par le feu de plusieurs frégates anglaises qui longeaient la côte, s'empara de Borghetto; mais il ne put réussir, malgré tous ses efforts, à déposter entièrement la droite de la ligne française. Ces différentes affaires durèrent jusqu'à la nuit. 1800-an VIII. Italie.

Le résultat de cette attaque générale, bien combinée, et où la perte des deux partis fut à peu près égale, fut de contraindre le général Suchet à faire sa retraite pendant la nuit, sur Diano, San-Bartolomeo, Toria et Velego, appuyant sa droite à Oneille, et ayant sa gauche à la Pieva; le général Poujet, qui commandait celle-ci, devait s'éclairer par des postes détachés, jusqu'aux sources du Tanaro, se lier avec le général Lesuire, qui gardait le col de Tende, et tenir le plus long-temps possible dans les deux positions de Mezza Luna et du col Ardente. Le général Serras reçut l'ordre d'occuper Trula, d'où il devait pousser des détachemens sur les hauteurs de Baranco, et sur le Monte-Gordale, afin de communiquer avec Mezza-Luna et le col Ardente.

Le 4 mai, dans la soirée, les Français firent une reconnaissance sur Cervo, repoussèrent quelques avant-postes autrichiens, et firent cent cinquante prisonniers. Les deux jours suivans, l'ennemi entreprit quelques attaques partielles, sans résultat, mais dont le but était de couvrir le mouvement du général Gorupp, qui s'avançait, comme on l'a vu plus haut, sur le col de Tende. Les postes de San-Bartolomeo, Toria, Mezza-Luna et du col Ardente, furent attaqués le 7. Les troupes qui défendaient Toria, sous les ordres de l'adjudant général Cravey, furent surprises et enveloppées, dès la pointe du jour, par des forces tellement supérieures qu'elles ne purent pas même se frayer un passage les armes à la main, et furent obligées de se rendre prisonnières.

1800-an VIII. Italie. Le général Elsnitz avait marché sur San-Bartolomeo et Rezzo, centre de la ligne française; mais il éprouva sur ce point la résistance la plus opiniâtre. Le combat se continua pendant cinq heures, sans que les Autrichiens, malgré leur supériorité numérique et tous leurs efforts, pussent réussir à forcer ces postes.

Cependant l'extrême gauche, sous les ordres du général Jablonowski, ayant été attaquée par trois colonnes à la fois, se trouva séparée du reste de la ligne, et le général Poujet, qui se trouvait à San-Bartolomeo, après avoir tenté de rétablir ses communications, se voyant débordé et à découvert, se retira sur la montagne d'Acquarone, point de ralliement indiqué par le général Suchet, et où celui-ci se hâtait en ce moment de conduire sa réserve. Mais la ligne étant rompue, les corps successivement dépostés étaient forcés de dépasser la position d'Acquarone, déjà occupée par l'ennemi. Les Français furent ainsi poussés jusque sur la Taggia, toujours combattant et profitant des moindres obstacles, de la nuit et de la difficulté des chemins, pour retarder les progrès de l'ennemi sur la principale communication par le bord de la mer. Cette dernière ressource fut conservée par la belle défense que fit le détachement qui défendait le port Maurice. Une poignée de soldats arrêtèrent pendant bien long-temps la nombreuse colonne du général Lattermann, devant quelques maisons crénelées, qui ne furent abandonnées qu'à la dernière extrémité. Les troupes françaises avaient montré la même résolution sur presque toute la ligne, et c'est à leur valeur extraordinaire que Suchet dut de ne point être enveloppé dans ce mouvement vigoureux et rapide des colonnes autrichiennes pour acculer ce corps d'armée à la mer. Ce qui rend surtout la conduite des soldats vraiment admirable, c'est qu'ayant affaire à un ennemi quatre fois plus nombreux, ils étaient encore affaiblis par les plus pénibles privations. Les ressources en

vivres étaient devenues si rares, qu'au moment du combat, on avait été forcé de ne distribuer qu'un seul pain de munition pour quinze hommes (à peu près trois onces par chaque individu). 1800-an VIII. Italie.

Le général Suchet n'avait plus d'autre ligne de défense à prendre avant d'arriver sur le Var, frontière de l'ancienne France, que celle de Vintimiglia, formée par le torrent de la Roya, dont le cours perpendiculaire à la côte, depuis la plus haute sommité du col de Tende, et resserré entre des montagnes élevées, forme, surtout à l'époque de la fonte des neiges, une longue suite de positions extrêmement favorables à la défensive. Cette ligne était même d'autant meilleure, que les hauteurs les plus escarpées, les passages les plus difficiles, et par conséquent les positions les plus avantageuses se trouvaient sur la rive droite. Toutefois, le général Mélas, connaissant trop bien l'habileté de Suchet pour penser que celui-ci négligerait d'opposer ce dernier obstacle à la marche de l'armée autrichienne, avait déjà pris, comme nous l'avons indiqué, des mesures pour l'en priver. Le général Gorupp, à la tête de plus de six mille hommes, avait achevé son mouvement sur le col de Tende, la veille de la bataille d'Oneille, c'est-à-dire le 6; il avait attaqué à l'improviste les quinze cents Français qui défendaient ce poste important, sous le commandement du général Lesuire. Ce dernier, privé de l'appui du général Serras qui n'avait pu se lier avec lui comme l'avait ordonné Suchet, s'était vu forcé, après quelque résistance, d'effectuer sa retraite sur Saorgio.

Maîtres du col de Tende, les Autrichiens étaient désormais en mesure de se jeter sur les derrières de la ligne de la Roya, et d'envelopper les troupes françaises, comme ils avaient tenté de le faire dans l'attaque générale du premier mai. Aussi le général Suchet, instruit de la retraite du géné-

1800-an VIII. Italie. ral Lesuire, au lieu de s'arrêter dans la position que nous venons d'indiquer, se borna à jeter une garnison et des vivres dans le fort de Vintimiglia, et continua son mouvement rétrograde vers le Var.

Vivement poursuivi par son adversaire, Suchet n'éprouva point cependant de pertes bien sensibles dans les trois jours qui suivirent la bataille d'Oneille; il put assurer la défense des forts de Villefranche et de Montalban; et, le 10, la plus grande partie des troupes reçurent ordre de se préparer à passer le Var, pour prendre position sur la rive droite de cette rivière. Le même jour, le général Lesuire évacua le col de Brouis et Sospello, pour prendre position sur le col de Brans, qu'il abandonna la nuit suivante.

Le passage du Var, en présence de l'armée autrichienne, était une opération délicate. Le général Elsnitz s'était avancé jusqu'à Monte-Grosso, afin de couper la retraite au détachement français qui occupait le poste de Levenzo, situé en avant du double confluent de la Tinea et de la Vesubia. D'un autre côté, le général Gorupp pressait vivement le général Lesuire à Lescarene. A peine le gros des Français venait-il de quitter Nice, que le général Mélas était entré dans cette ville. Déjà l'ennemi, pénétrant ou descendant de tous les côtés, avait réussi à envelopper les arrière-gardes; mais aucune ne fut enlevée; elles se firent jour à travers leurs nombreux adversaires; et, le 12 mai, le général Suchet, terminant sa belle retraite, porta la plus grande partie de ses troupes au-delà du Var, et ne laissa sur la rive gauche que celles qui étaient nécessaires à la défense de la tête du pont.

Ce qui avait plus particulièrement déterminé le général Suchet à s'arrêter sur la ligne du Var, reconnue pour être la partie la plus accessible des frontières de France, était l'espérance de résister assez long-temps pour attendre que les opérations de l'armée de réserve, qu'il savait être entrée déjà en

Piémont, missent les alliés dans la nécessité d'abandonner leur projet d'invasion. Il pensait, dans ce dernier cas, que Mélas, ne laissant sur la rive gauche du Var qu'un simple rideau de milices piémontaises avec quelques bataillons, se porterait à marches forcées au débouché de la vallée d'Aoste, afin d'arrêter les colonnes françaises dirigées par le premier consul. Mais le général autrichien, fidèle aux instructions qu'il avait reçues, et se refusant à croire tous les rapports qui lui parvenaient sur le passage des Alpes par l'armée de réserve, devait s'opiniâtrer, contre toute attente, à surmonter ce qu'il considérait comme un faible obstacle à ses desseins. 1800-an VIII. Italie.

Suchet ayant trouvé, à son passage à Nice, plusieurs généraux envoyés de France par le consul pour être employés à l'armée d'Italie, ainsi que de faibles détachemens qui rejoignaient les corps auxquels ils appartenaient, crut devoir réorganiser sa petite armée, et la former en quatre divisions. La première était commandée par le général Clausel, ayant sous lui les généraux Serras et Brunet; la seconde par le général Rochambeau, dont les généraux de brigade étaient Solignac et Jablonowsky; la troisième par le général Mengaud, avec les généraux de brigade Lesuire et Launay; le général divisionnaire Garnier commandait la quatrième, le général de brigade Lamartillère était employé sous ses ordres. Ces deux dernières divisions se trouvaient sous le commandement supérieur du général Mesnard. La cavalerie était commandée par le général de brigade Quesnel. Le général du génie Campredon, un des officiers de cette arme les plus habiles dans la construction des ouvrages de campagne, fut chargé d'achever et de perfectionner ceux de la tête de pont. Au nombre des moyens que le général Suchet s'empressa de réunir et de mettre en usage pour assurer sa ligne de défense, il faut compter l'appel fait aux gardes nationales du département du

1800-an VIII. Italie. Var. Un grand nombre de citoyens répondirent à la confiance du général, et ceux qui ne prirent point les armes voulurent au moins prouver leur dévouement à la cause patriotique en contribuant à entretenir l'abondance dans le camp et les cantonnemens des troupes.

En moins de trois jours, la tête de pont fut mise à l'abri d'une entreprise sérieuse de la part de l'ennemi; et le général Rochambeau [1], fils du maréchal de ce nom qui avait partagé avec La Fayette les lauriers cueillis par les Français dans la guerre de l'indépendance américaine, fut chargé de défendre ce poste important avec la division sous ses ordres.

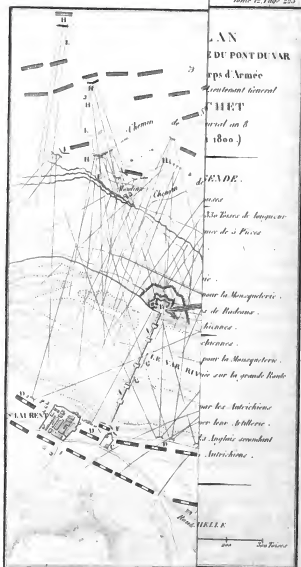
Le général Mélas établit sa ligne un peu en arrière et parallèlement au fleuve depuis la mer jusqu'au village d'Aspremont. Pour ne pas laisser à son adversaire la possibilité de dérober sa marche, Suchet avait fait établir un télégraphe dans le fort Montalban, d'où il était facile d'observer une grande partie des mouvemens de l'armée autrichienne. Un second télégraphe fut placé à Gilette, sur la rive droite du Var, entre les deux vallées. L'un et l'autre correspondaient avec un troisième établi au quartier-général à Saint-Laurent. Ce moyen de transmettre rapidement des ordres et des avis sans que l'ennemi pût y porter obstacle, servit utilement la vigilance du général français.

Cependant, pour s'assurer de la réalité des rapports qui lui étaient faits sur la marche des troupes françaises dans le Piémont, après avoir franchi le Saint-Bernard, le général Mélas s'était borné à détacher un corps de 5000 hommes conduits par les généraux Kaim, Haddick et Palfi.

Ces troupes, parvenues à Ivrée, et trop peu nombreuses pour s'opposer utilement aux progrès de l'armée de réserve, furent repoussées jusque sous les murs de Turin, après avoir

[1] Tué sur le champ de bataille de Leipsick, en 1813.




LAN
E DU PONT DU VAR
rps d'Armée
ieutenant Général
CHET
ENDE.
Chemin
Chemin
S.T LAURENT
LE VAR RIV

vainement disputé le passage de la Chiusella, ainsi que nous le dirons en son lieu. 1800-an VIII; Italie.

Suchet s'était aperçu bientôt de la résolution prise par son adversaire, de forcer le passage du Var. En effet, dès le 13 mai, les troupes des généraux Elsnitz, Lattermann et Bellegarde avaient attaqué avec vigueur, mais sans succès, la tête de pont, dont les nouveaux ouvrages étaient à peine tracés. Ce premier échec des Autrichiens avait donné encore plus de confiance et d'ardeur aux troupes françaises, et avait accéléré l'achèvement des travaux. Du 13 au 15 mai, les deux partis restèrent dans leurs positions respectives. Dans la soirée du 15, le général Saint-Hilaire arriva au camp de Saint-Laurent avec une forte colonne de garde nationale mobile des départemens du Var et des Bouches-du-Rhône. La joie que la présence de ce renfort répandit dans l'armée fut malheureusement troublée par la nouvelle de la prise du fort de Vintimiglia. La garnison s'etait rendue à la première sommation. Cet acte de faiblesse indigna tellement le général Suchet, qu'il ordonna d'arrêter aux avant-postes, aussitôt qu'il se présenterait, l'officier qui commandait dans cette place, et de le conduire sous escorte au fort Carré, d'Antibes, pour y être jugé par un conseil de guerre : ce qui fut en effet exécuté quelques jours après.

Le 16 mai, le général Rochambeau fut chargé de faire une forte reconnaissance sur la ligne ennemie. Trois colonnes s'avancèrent dans les directions des vallons de Saint-Isidore et de Magne, et par la route de Nice; les postes autrichiens furent forcés de se replier derrière les abattis et les retranchemens dont ils s'étaient déjà couverts. Cette dernière précaution fit penser au général Suchet que Mélas se disposait peut-être à partir avec la meilleure partie de ses troupes, en ne laissant sur le Var qu'un corps d'observation, pour fermer aux Français la route de Gênes et le chemin du col de Tende. Les rap-

1800-an VIII. Italie. ports télégraphiques du fort Montalban confirmant les soupçons du général français, il résolut de faire tous ses efforts afin de rappeler l'attention de l'ennemi et de le retenir le plus long-temps possible; c'était d'ailleurs l'instruction formelle du premier consul; et Suchet était trop jaloux de concourir glorieusement aux grandes opérations qui se préparaient, pour ne pas l'exécuter avec la dernière activité. Dès-lors, ses troupes ne cessèrent point de harceler les postes autrichiens.

Tandis que le général Rochambeau s'occupait du soin de tenir en éveil les troupes qu'il avait devant lui, Suchet ordonna au général Garnier, dont il augmenta les troupes, de passer le Var à Malaussene au-dessus de Gilette, de forcer le pont sur la Tinea, et de se porter sur Hutel, afin de pouvoir, en marchant rapidement sur Raus, prévenir les Autrichiens au col de Tende, s'ils exécutaient leur mouvement en arrière par le flanc droit.

Ces dispositions, cette activité extraordinaire qui régnait sur la ligne française, ne manquèrent point d'attirer l'attention de Mélas, et le but de Suchet se trouva atteint. Dans la persuasion que les Français avaient reçu de nombreux renforts, et qu'ils allaient reprendre incessamment l'offensive sur la rive gauche, le général autrichien s'applaudit un moment d'être resté avec la plus grande partie de ses forces, et s'occupa des mesures qui pouvaient lui conserver l'avantage : il renforça son aile droite, fit tenir en échec le général Garnier, et, pour prévenir les desseins de son adversaire, disposa lui-même une attaque générale.

Mais le télégraphe de Montalban informa des préparatifs de cette attaque le général français, qui porta de suite des renforts à la tète de pont. La brigade du général Jablonowski s'étendit sur la rive gauche jusqu'à la batterie dite du Signal, à l'extrémité droite du système de défense, pour s'opposer au débarquement que les bâtimens anglais pourraient effectuer

dans cette partie. Ces mesures étaient prises, lorsque, le 22 mai, à quatre heures du matin, six régimens d'infanterie et onze bataillons de grenadiers se dirigèrent à la fois sur la tête de pont. Ces nombreuses colonnes d'attaque étaient soutenues à droite par une batterie de douze pièces d'artillerie légère, qui, suivant le mouvement de ces mêmes colonnes, faisaient un feu terrible à mitraille, tandis que, sur la gauche, une forte frégate anglaise et deux pinques, embossées à l'embouchure du Var, foudroyaient les deux rives avec des pièces de gros calibre. Le feu rasant de ces bâtimens prenait des revers sur les ouvrages avancés des Français, se croisait avec celui de l'artillerie légère, et protégea l'approche des colonnes jusqu'au pied des retranchemens. Ainsi couverts sur leur droite et sur leur gauche, les Autrichiens livrèrent au centre des ouvrages l'assaut le plus impétueux. Le général Rochambeau avait imprimé une telle vigueur à ses troupes, qu'elles ne cédèrent sur aucun point. On se battit long-temps à portée de pistolet avec un acharnement égal de part et d'autre. Enfin, les assaillans furent obligés de se retirer avec une perte considérable. Le feu d'artillerie continua jusqu'à la nuit, mais celui des Anglais et des Autrichiens ne causa point autant de ravages qu'on pouvait le croire : leurs bombes et leurs obus, tombant sur un terrain spongieux et marécageux, s'enfouissaient dans la boue sans que leurs éclats produisissent un grand effet. Le général Brunet et le capitaine du génie Baudraud furent blessés l'un et l'autre dans cette attaque. 1800 an VIII. Italie.

Cependant le général Mélas avait été instruit par les généraux qu'il avait détachés, comme on l'a vu, dans le Piémont, de la présence et des progrès de la nouvelle armée française en Italie; il reconnut qu'il devenait urgent d'arrêter la marche d'un adversaire tel que le premier consul. Renonçant donc à l'espoir d'envahir la Provence, il se vit obligé d'opérer son mouvement en arrière, pour défendre lui-même l'Italie d'une

1800-an VIII. Italie.

invasion instante. Déjà, avant sa dernière attaque sur la tête de pont, il avait fait filer quelques troupes par Sospello et le col de Tende; laissant donc au général Elsnitz le commandement des troupes destinées à faire face au général Suchet, il se porta de sa personne, avec son chef d'état-major (quartier-maître général), le général baron de Zach, et une réserve d'environ 6000 hommes, dans la plaine du Piémont, où il espérait se réunir aux troupes du général Kaim. Les nouvelles qu'il reçut à Savigliano, où il arriva le 24, le déterminèrent à marcher rapidement sur Gênes, pour accélérer la chute de cette ville, où Masséna retenait, par sa résistance opiniâtre, la plus forte masse de l'armée autrichienne.

Resté sur les bords du Var avec environ 15,000 hommes pour contenir le général Suchet, le général Elsnitz avait des forces encore bien supérieures à celles des Français, et son artillerie était plus nombreuse. Aussi voulut-il tenter encore une fois de rejeter la division Rochambeau sur la rive droite du Var, de brûler le pont, et de détruire les retranchemens. Toutes les dispositions furent prises en conséquence, et, pour pouvoir faire ses préparatifs avec plus de sécurité, le général autrichien demanda une suspension d'armes, afin d'enterrer, pendant la nuit, les morts des deux partis, alléguant pour prétexte que cette opération, faite dans le jour, répandrait une infection trop délétère. Suchet ne fut point dupe de ce stratagême et refusa la demande.

Le télégraphe de Montalban, dont la vigilance était si nuisible aux Autrichiens, et qui bravait tous leurs efforts pour le détruire, avait informé Suchet des nouveaux apprêts ordonnés pour l'attaque de la tête de pont. Le général savait que les Anglais débarquaient de l'artillerie et des gabions, que les Autrichiens renforçaient leurs lignes, construisaient des batteries, et barricadaient tous les passages. Toutefois, ne pouvant pas connaître le moment où aurait lieu l'attaque annoncée, Suchet avait ordonné à ses troupes de se tenir

prêtes à recevoir l'ennemi à chaque instant. Le général Jablonowski, qui commandait l'avant-garde de la division Rochambeau, s'avança le 24 mai à 10 heures du soir, et engagea une fusillade avec les postes ennemis, pour reconnaître leur force et les tenir en éveil, pendant cette même nuit, que le général Elsnitz voulait employer, disait-il, à enterrer les morts. Par cette reconnaissance, et le rapport de quelques espions, on sut que les Autrichiens se disposaient à attaquer le 26, et qu'ils avaient élevé, sur le plateau qui domine la route de Nice, une batterie garnie de pièces de gros calibre en fonte. Le 26, à trois heures après-midi, le général Elsnitz fit commencer l'attaque par le feu des vingt pièces placées dans la batterie dont nous venons de parler. Cette canonnade, à laquelle les Français répondirent avec une égale vivacité, causa de grands dommages au pont et aux ouvrages qui le défendaient. Le feu d'artillerie dura de part et d'autre jusqu'à dix heures du soir. A ce moment, le général Elsnitz fit former ses colonnes d'attaque; ses grenadiers s'avancèrent au pas de charge en poussant de grands cris, encouragés sans doute par la cessation du feu des Français, et le profond silence qui paraissait régner dans les retranchemens, et qu'ils attribuaient à la terreur ou à des dispositions de fuite. Mais cette confiance de leur part ne fut pas de longue durée; arrivés à demi-portée de fusil, les Autrichiens furent tout à coup accueillis par un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. L'effet de cette réception fut d'autant plus terrible qu'il était moins attendu. Le désordre se mit dans les rangs ennemis, qui se rompirent. Dans cette confusion, au milieu des ténèbres, les grenadiers autrichiens firent feu sur les troupes qui les suivaient pour partager avec eux les dangers de l'assaut, imaginant qu'elles étaient des colonnes françaises qui venaient les assaillir par derrière. Si le général Suchet eût effectivement ordonné une sortie dans ce moment

1800-an VIII. Italie.

1800-an VIII. Italie.

critique, la défaite des Autrichiens était complette; mais, ignorant ce qui se passait entre eux, et devant croire que l'hésitation de ses adversaires pouvait être une ruse dont le but était d'attirer les Français hors des retranchemens, il retint l'ardeur de ses soldats, se bornant à faire continuer le feu de son artillerie. Sur ces entrefaites, le général Elsnitz, ayant rétabli l'ordre dans ses colonnes, les fit retourner à la charge avec une nouvelle fureur, mais sans plus de succès. Deux cents sapeurs, précédant la première colonne, et munis de fascines et de pots à feu, réussirent à percer ou renverser le premier abattis; mais, chargés par les grenadiers français, ils furent repoussés et massacrés au pied des retranchemens.

La journée du 27 se passa de part et d'autre dans une inaction complète. Le général Elsnitz venait de reconnaître la presque impossibilité de forcer les retranchemens français, et faisait ses dispositions de retraite. Le général Suchet, de son côté, hésitait aussi à prendre l'offensive contre des troupes numériquement supérieures aux siennes; mais, dans la matinée du 28, une dépêche télégraphique du vigilant officier qui commandait à Montalban, éclaira le général français sur le véritable état des choses. Suchet apprit que les mouvemens de l'ennemi indiquaient une retraite prochaine, et il résolut d'en troubler les préparatifs. Le même jour, à une heure après midi, le général Rochambeau sortit de ses retranchemens avec une partie de ses troupes, divisée en trois colonnes, sous le commandement particulier du chef de brigade Mazas, et des chefs de bataillon Agar et Lafond. Elles attaquèrent avec impétuosité les postes retranchés qui couvraient le mouvement des Autrichiens, les forcèrent, prirent quatre pièces de canon, et firent environ trois cents prisonniers. Le chef de brigade Mazas, qui avait débouché par la petite vallée de Saint-Isidore, traversa le val de Magnen, s'avança jusqu'à Simiers, et aurait poussé plus loin, si une colonne en-

nemie qui descendait des hauteurs sur la droite ne l'eût pas obligé de rétrograder. La colonne du chef de bataillon Lafond, qui s'était avancée également avec un peu trop d'ardeur, fut enveloppée par un gros d'Autrichiens qui se retiraient alors de tous les côtés. Les Français, forcés de se faire jour à la baïonnette, laissèrent cent cinquante des leurs au pouvoir de l'ennemi : de ce nombre était le commandant Lafond lui-même. Au surplus, les troupes de Rochambeau, fortes à peine de quinze cents hommes, et qui avaient eu à poursuivre presque tout le corps d'armée du général Elsnitz, se distinguèrent éminemment dans cette journée. Le général Suchet consigna dans son rapport les noms des officiers de grenadiers Siméon, Cadillon, Tornebœuf et Joli, et des adjudans Philippe et Perrin.

Le général Elsnitz, déterminé à effectuer sa retraite par la rivière du Levant, pour se rapprocher du corps du général Ott devant Gênes, dans le cas où Masséna tiendrait encore, ou pour traverser les Apennins, si les Autrichiens étaient maîtres de la ville, à l'effet de faire sa jonction avec l'armée dans la plaine d'Alexandrie; le général Elsnitz, disons-nous, ayant avec lui quinze mille hommes de bonne infanterie, une nombreuse artillerie et des munitions en abondance, occupa d'abord la position de Vintimiglia, et cette même ligne de la Roya, où Suchet n'avait pas pu se maintenir par les causes que nous avons déduites, depuis la mer jusqu'au col de Tende. Sur cet espace de vingt-cinq lieues, il avait l'avantage d'occuper une chaîne de postes excellens pour la defensive qu'il méditait. Les points principaux sont; 1°. le Mont-Sabion, qui domine les rampes du col de Tende, et ferme la communication de ce passage avec la vallée de la Verubia; 2°. le col de Raus, d'où l'on débouche sur Fontan et sur Saorgio; 3°. le Mont-Laution, à deux lieues au-dessous du col de Raus; 4°. le retranchement de Beolet et le col de Brouis, au-dessus de Breglio; 5°. le col de Braous, au-dessus de Sos-

1800-an VIII. Italie. pello; 6°. le confluent de la Bevera et de la Roya; 7°. enfin le fort de Vintimiglia. Le général Elsnitz avait fait relever d'avance les anciens retranchemens, et former de nouveaux abattis; il dirigea les divisions des généraux Bellegarde et Gorupp, avec une partie de la cavalerie, sur le col de Tende et les autres postes de la droite, et vint occuper ceux du centre, ainsi que Vintimiglia, avec le reste de ses troupes; le parc d'artillerie et les bagages furent envoyés en avant.

Les mouvemens du général autrichien avaient révélé son dessein au général Suchet; et celui-ci prit le parti de tourner la droite de son adversaire, et d'enlever le poste du col de Tende qui lui servait d'appui. En même temps qu'il chargeait le général Mesnard de cette opération, il donna l'ordre au général Clausel de se porter sur la route de Nice avec mille à douze cents hommes, de rétablir les communications avec Montalban et Villefranche, et de s'avancer sur Vintimiglia: cherchant ainsi à en imposer à l'ennemi, et à dissimuler par l'activité de ses propres mouvemens la faiblesse numérique des troupes avec lesquelles il osait marcher à la poursuite des Autrichiens. Suchet n'avait en effet sous ses ordres que neuf mille hommes, distribués sur une ligne trop étendue pour éviter une entreprise offensive de la part du général Elsnitz, s'il prenait fantaisie à celui-ci de le rejeter une seconde fois sur le Var; mais, assuré de la valeur et de la constance de ses troupes, le général français ne craignit point de les mettre encore à l'épreuve. Il connaissait aussi les motifs urgens qui guidaient son adversaire dans son mouvement rétrograde, et il avait d'ailleurs la facilité de revenir sur la tête du pont du Var, dont il avait ordonné qu'on réparât et qu'on augmentât encore la défense.

Tandis que le général Suchet avec les troupes du centre feignait de vouloir forcer le passage par la route du littoral, et que le général Clausel s'avançait pour menacer Vintimiglia, le général Mesnard marchait également sur la gauche,

dans la direction du col de Tende, avec deux colonnes fortes ensemble de quatre mille hommes : la première remontant la vallée de la Verubia ; la deuxième se portant successivement sur le col de Pietra Cava au camp des Fourches, et au Mont-Laution, afin de tourner le col de Brouis que les Autrichiens occupaient en force, et où ils se préparaient à une résistance vigoureuse. Ce dernier mouvement eut un plein succès. 1800-an VIII.

Le centre de la ligne française, formé par la division du général Rochambeau, s'était avancé pour flanquer la deuxième colonne du général Mesnard, et poussait vers sa droite des reconnaissances dans le vallon de la Bevera, jusqu'à Oliveta.

Le général Suchet ordonna au général Mesnard d'enlever la position du col de Raus, pendant que le général Rochambeau marchait sur Brola et sur la Penna, afin d'envelopper le détachement qui défendait le col de Brouis, et de lui couper toute retraite. Mesnard emporta les retranchemens du col de Raus à la baïonnette, et fit quatre cents prisonniers; l'arrière-garde fut coupée dans sa position de Brouis, et prise presque toute entière. Les deux généraux Bellegarde et Gorupp, qui s'étaient réfugiés à Breglio avec quelques débris, y furent attaqués de nouveau, et ne purent se dégager qu'en abandonnant leurs équipages.

Le général Gorupp se porta au camp des Mille-Fourches avec ce qui lui restait de soldats; mais les Français, maîtres du col de Raus, enlevèrent bientôt les redoutes du Mont-Laution et les Mille-Fourches, et y firent encore six cents prisonniers de la division du général Gorupp. L'occupation de ces deux derniers postes valut aux Français celle de Saorgio et de Fontan, que l'ennemi s'empressa d'évacuer à leur approche. La route de Tende se trouva coupée, et la retraite fermée aux débris des divisions Bellegarde et Gorupp. Ces troupes durent se rejeter alors dans les gorges des Apennins,

1800-an VIII. Italie ou vers le littoral. Par suite de tous ces mouvemens, le col de Tende, occupé seulement par un détachement, avait perdu ses communications et tout son appui. Tourné par le col Sabion, et faiblement défendu, il fut occupé par les Français le 3 juin.

Pendant ce temps, la division du général Rochambeau continuait à avancer avec rapidité, partagée en deux colonnes : l'une se dirigeait sur le col Ardente, et l'autre sur les derrières de Vintimiglia, par la rive gauche de la Roya : ce qui détermina le général Elsnitz à abandonner entièrement sa ligne. Cette retraite se fit avec tant de précipitation, qu'une partie des équipages et trente pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français, qui retrouvèrent aussi une grande partie des prisonniers faits par les Autrichiens dans les dernières affaires.

Le général Suchet dirigeait, comme nous l'avons dit, la principale attaque contre le centre de l'ennemi; elle n'avait pas eu moins de succès que celles de la droite et de la gauche. Toutes les positions avaient été occupées de vive force; les bataillons autrichiens, frappés de terreur, fuyaient dans le plus grand désordre. Le général Elsnitz, livré tout entier au soin de rassembler ses troupes dispersées sur un grand espace de terrain, était encore incertain sur la direction à donner à ses mouvemens. Plus prompt que son adversaire dans ses résolutions, Suchet, qui ne cherchait qu'à s'ouvrir promptement le chemin de la rivière du Ponent, se porta sans hésiter sur la Pieva, point de communication entre la vallée d'Oneille et celle du Tanaro. Il connaissait toute l'importance de ce poste pour les Autrichiens, dans l'indécision où était le général Elsnitz d'opérer sa retraite en deçà ou au-delà, au nord ou au sud de l'Apennin, selon les nouvelles qu'il recevrait du général Ott. Tournant donc, par le col Ardente, l'extrémité de la vallée de la Taggia, et les revers du Monte-Grosso, le général français vint occuper, le 4 juin, Badalucco, Audagua et Men-

dalica, au point de partage des eaux de l'Aroscia et du Tanaro. Dans le même temps, le général Mesnard, suivant ses instructions, descendit du col de Tende par les sources du Tanaro, et, s'étant porté jusqu'à Ormea, il manœuvra pour couper au loin la nouvelle ligne d'opération et de retraite du général Elsnitz. 1800-an VIII. Italie.

Celui-ci, par ce mouvement hardi et décisif du général Suchet, fut forcé d'ouvrir le passage du littoral aux Français; ne laissant dans Vintimiglia qu'une garnison de deux cents hommes, il se porta avec le gros de ses troupes sur la Pieva, où il arriva avant son adversaire. Il y réunissait ses troupes, et cherchait, en les concentrant, à couvrir l'entière évacuation de ses postes dans la rivière de Gênes, ainsi qu'un convoi de bagages et de munitions d'environ cinq mille mulets, déjà en marche sur Ceva, lorsque les têtes de colonnes des divisions Rochambeau et Clausel, se montrèrent sur les hauteurs qui dominent la Pieva, en même temps que celle des troupes de Mesnard paraissait près d'Ormea. Craignant d'être enveloppé dans l'étroite vallée où il se trouvait resserré, Elsnitz accéléra son mouvement de retraite, et trompa l'attente du général Suchet, qui comptait beaucoup sur une affaire générale. Une forte arrière-garde était restée à la Pieva : Suchet la fit attaquer, le 5 juin, par les trois colonnes des généraux Rochambeau, Clausel et Mengaud (ce dernier commandait le détachement des troupes que le général Mesnard avait dirigé sur Ormea). Les Autrichiens se défendirent avec vigueur, et soutinrent long-temps le combat avec avantage. Enfin, le général Mesnard étant accouru avec le reste des troupes de la gauche, cette arrière-garde ennemie, sur le point d'être enveloppée, se retira précipitamment par le chemin de Ponte di Nave, sur le Tanaro, laissant entre les mains des Français six drapeaux et quinze cents prisonniers.

1800-an VIII. Italie. Le combat de la Pieva avait eu lieu le jour même où Masséna, après avoir signé son glorieux traité avec l'ennemi, évacuait la ville de Gênes. Le 6 juin, la division Rochambeau s'établit à Borgo d'Acqua, Bordighera, San-Remo et Nostra Signora dell'Arma; celle de Clausel arriva à Port-Maurice; les deux autres divisions, sous les ordres du général Mesnard, après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Garessio et San-Bernardo, allaient marcher sur Ceva, lorsqu'elles reçurent l'ordre d'occuper Melogno, Settepani et San-Giacomo. La joie la plus vive animait toutes les troupes, également fières, et de la rapidité de leur marche, et des succès constans qu'elles avaient obtenus sur un ennemi dont les forces s'étaient toujours trouvées supérieures. Leur habile chef se flattait de l'espoir d'arriver encore assez à temps pour donner la main au général Masséna. Encore deux jours de marche et le canon de l'aile gauche de l'armée d'Italie pouvait être entendu par son général en chef. Cette pensée animait également tous les officiers et soldats du corps de Suchet, depuis leur départ des bords du Var; elle leur avait fait supporter les privations et la fatigue de cette marche accélérée, qui leur avait valu de si beaux succès. Mais il n'était plus temps, et ces braves troupes n'avaient plus désormais à combattre pour se réunir à leurs dignes émules que le général Gazan conduisait à leur rencontre.

Cette réunion eut lieu, le 7 juin, sous les murs de Savone, dont la citadelle s'était rendue aux Autrichiens; l'entrevue fut aussi triste qu'elle eût été joyeuse, si la victoire l'eût opérée sous les murs de Gênes. Cependant, sans déplorer plus long-temps un événement qui n'était pas sans gloire pour les armes françaises, Suchet, jaloux d'ailleurs de contribuer aux succès qu'on se promettait de l'armée de réserve, s'occupa sans délai des dispositions nécessaires pour amener la reddition du fort de Savone. Le général Mesnard fut chargé de cou-

vrir le blocus de cette place, et prit position à Dego, Cairo, Calcare et Altare; les autres troupes s'établirent sur la même ligne, depuis Carcare jusqu'à Millesimo; et Suchet eut bientôt la satisfaction d'embrasser le général en chef Masséna, qui vint reprendre à Finale le commandement de son armée [1].

1800-an VIII. Italie.

[1] Quelques jours après sa réunion avec le général Masséna, le général Suchet reçut du ministre de la guerre Carnot la lettre suivante :

« J'ai reçu, citoyen général, par le chef de brigade du génie Vallongue, le relevé de votre correspondance avec le premier consul et le général Masséna, depuis le 18 floréal jusqu'au 11 prairial : le général Oudinot m'a adressé depuis le précis de vos opérations jusqu'au 14. La défense du pont du Var, dans les circonstances difficiles où vous vous êtes trouvé avec la poignée de braves que vous commandez, sera mise au nombre des actions qui honorent le courage et la constance des armées françaises. La république entière avait les yeux fixés sur ce nouveau passage des Thermopiles. Vous avez été non moins braves, mais plus heureux que les Spartiates. L'ennemi, supérieur en nombre et sûr de quelques succès, a dû fuir devant vous, pour amener au centre d'une armée que le premier consul doit battre les débris des corps que vous avez battus. Il vous reste un succès à obtenir, et qui les couronnera tous, c'est votre réunion avec le général Masséna, et la part active que vous prendrez avec lui aux grandes opérations de l'armée de réserve que vous avez déjà puissamment secondée, en attirant sur vous et détruisant un gros détachement de l'armée ennemie. Tout annonce que nous aurons bientôt à vous féliciter de ce nouveau succès.

J'ai mis sous les yeux des consuls les noms des braves que vous me citez pour s'être distingués dans les diverses affaires; j'attends le compte postérieur que vous devez me rendre de ceux qui se sont signalés dans les derniers succès que vous venez d'obtenir, afin de réclamer pour eux, auprès du gouvernement, les témoignages de satisfaction qu'il doit à tous ceux qui honorent le nom français.

Veuillez, citoyen général, me transmettre, le plus tôt possible, le nom des employés et autres fonctionnaires qui ont abandonné leur poste lors de l'évacuation de Nice et de la retraite sur le Var, avec tous les renseignemens qui pourront me faire juger de leur conduite. Le premier consul, qui en est instruit, me charge de m'en informer et de prendre les mesures propres à réprimer un pareil désordre, et à en prévenir pour l'avenir les dangereux effets; je compte, à ce sujet, sur votre prompte exactitude.

CARNOT.

1800-an VIII. Egypte.

Situation de l'armée française en Egypte après la soumission du Kaire; dispositions militaires ou administratives de Kléber; assassinat de ce général par un Syrien fanatique; le général Menou prend le commandement de l'armée, etc., etc.[1] — La destruction de l'armée ottomane dans les plaines de la province de Charqieh, et la soumission du Kaire, dernier fruit de l'étonnante victoire d'Héliopolis, en assurant aux Français la possession de l'Egypte, avaient placé l'armée dans une situation nouvelle. L'odieuse conduite de ceux entre les mains desquels Kléber avait si généreusement consenti à remettre une conquête achetée au prix de tant de sacrifices, légitimait en quelque sorte la première invasion de ce beau pays. Si le général français, en signant la convention d'El-Arich, avait lui-même reconnu le droit des monarques ottomans (droit acquis par la force des armes); la défaite du grand-visir, la réduction du Kaire, n'autorisaient-elles point les Français à invoquer le même privilége au tribunal des nations? et les Anglais, seuls auteurs de la dernière catastrophe, pouvaient-ils justement récriminer sur la violation d'un pacte que leur perfide politique avait déja annulé? La justice était donc désormais du côté des Français: obligés de garder l'Égypte malgré eux, pour ainsi dire, ils allaient recueillir, dans la vénération et l'entière obéissance des habitans, la récompense de leurs nobles efforts et des sentimens les plus généreux.

En effet, les Égyptiens, qui n'avaient voulu voir jusqu'alors, dans les vainqueurs des mamelouks, qu'une armée passagère, destinée, tôt ou tard, à être détruite par les osmanlis, changèrent d'opinion après la victoire d'Héliopolis, et surtout après la reddition du Kaire. La défaite de l'immense armée du

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

grand-visir fut pour eux un témoignage éclatant, irrécusable du dessein de Dieu et de son prophète. La conquête de l'Egypte leur paraissant ainsi sanctionnée par le ciel, ils se persuadèrent que rien ne pouvait plus renverser la domination des Français, et qu'ils devaient se soumettre, sans murmurer, aux décrets de la Providence. Ce peuple grossier, mais ingénieux, rangea le général Kléber parmi les plus fameux héros dont les exploits sont retracés par les historiens et les poètes arabes et persans avec tout le luxe de l'imagination orientale. Dès ce moment, l'armée française recueillit toutes les preuves de l'affection des Egyptiens, et ceux-ci ne virent plus dans les Turcs que des ennemis qui avaient perdu tous leurs droits sur la possession de l'Egypte. 1800-an VIII. Egypte.

Ces nouvelles dispositions de la population égyptienne, et surtout l'hommage qu'elle rendait aux vertus et aux grands talens de Kléber, opérèrent un changement remarquable dans l'esprit de ce général : malgré sa froideur apparente, le cœur de Kléber était accessible à ces émotions douces que n'exclut point la vie des camps, et qui ne sont pas plus étrangères au guerrier qu'au citoyen. Kléber aimait et voulait être aimé. Républicain franc et loyal, il avait servi avec dévouement sous les divers gouvernemens qui avaient succédé à la royauté en France. Les revers essuyés par les armées nationales dans les derniers temps du directoire l'avaient profondément affligé. Son principal motif, en traitant à El-Arich, avait été de conduire en Europe les vieilles bandes de l'armée d'Orient, pour sauver, par leur concours, la patrie menacée. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes ; le directoire avait été renversé par Bonaparte, et Kléber, qui connaissait mieux que personne le nouveau consul, pressentait déjà l'anéantissement du système républicain. Cette idée, que rien ne combattait dans l'imagination du général de l'armée d'Egypte, l'avait empêché de partager l'allégresse générale que

1800-an VIII. Egypte. l'élévation de son prédécesseur avait répandue parmi les officiers et les soldats de cette même armée. Kléber ne pensa donc plus à abandonner un pays qu'on l'avait forcé de reconquérir; assuré de la vénération et de l'attachement du peuple égyptien, ne pouvant pas douter de la reconnaissance des troupes dont il était le sauveur, il conçut l'espérance de consolider en Egypte l'établissement colonial dont il avait regardé la fondation comme illusoire : heureux de pouvoir donner cette nouvelle preuve de dévouement à la patrie, en évitant d'assister au triomphe d'un ambitieux rival.

Le premier soin d'un général qui regardait ses soldats comme sa famille, devait être d'assurer le bien-être des troupes réunies sous son commandement. Lors du départ de Bonaparte, la dette de l'armée française montait à plus de onze millions, et depuis cette époque les revenus ordinaires avaient à peine suffi pour couvrir les dépenses courantes. Tant que la masse conquérante se trouverait grevée d'une dette aussi énorme, dont le peuple conquis était créancier en partie, il fallait renoncer à tout espoir de prospérité, et perdre celui d'inspirer la confiance qui en est la source et l'appui. Toutefois, les événemens venaient de mettre Kléber en mesure de combler le déficit existant dans les finances de l'armée, et qui l'empêchait d'exécuter les améliorations désirées.

Les villes du Kaire et de Boulaq attendaient dans le silence de la consternation un châtiment proportionné à la gravité des crimes divers dont un si grand nombre de leurs fanatiques habitans s'étaient rendus coupables. Kléber, voulant concilier à la fois la nécessité de punir et les besoins pressans de l'armée, convoqua dans son palais les membres du divan, les scheicks et les chefs des principales corporations du Kaire : après avoir fait en peu de mots la comparaison du caractère de franchise et de loyauté que les Français avaient constamment développé dans leur conduite, avec la duplicité et la mauvaise foi des

Turcs et de leurs alliés, il fit sentir à l'assemblée de ces notables habitans le tort grave qu'ils avaient eu d'embrasser aussi inconsidérément la cause des ennemis, après la défaite de leur armée aux champs d'Héliopolis. « Suivant les lois de la guerre, ajouta-t-il, sans blesser même les préceptes du livre de votre loi (le Coran), votre vie et vos biens appartenaient aux braves que je commande, et j'avais le droit de les leur abandonner. Toutefois, excusant votre aveuglement, et touché du sort d'un grand nombre d'entre vous, entraînés malgré eux dans tous les excès que j'avais à punir, J'AI PARDONNÉ. Mais l'armée a des besoins, il faut les satisfaire : vous ne lui donnerez, au surplus, qu'une faible partie de ce que votre conduite coupable lui permettait d'exiger. » En terminant ce discours, écouté avec une attention mêlée d'effroi, Kléber déclara qu'il imposait la ville du Kaire à une contribution de guerre de douze millions, dont moitié payable en numéraire, et moitié en objets nécessaires à l'entretien de l'armée. 1800-an VIII. Egypte.

Habitués aux vengeances atroces, aux avanies que les vainqueurs exercent dans l'Orient sur les peuples et les villes qui se sont déclarés en état de rébellion, les habitans du Kaire avaient lieu de craindre que les Français, dont ils avaient mis la patience à une si longue épreuve pour la seconde fois, ne suivissent ce terrible usage, et ils s'étaient attendus non-seulement aux plus grands sacrifices, mais encore à voir déployer contre un certain nombre d'entre eux l'effrayant appareil des supplices. Quelle dut être leur surprise en apprenant que le général en chef se contentait d'une contribution en argent et en nature, qui, frappant également toute la nombreuse population de la ville, devenait plus légère pour chacun des habitans ! Aussi l'assemblée des notables répondit-elle à cet acte d'indulgence en bénissant la magnanimité des vainqueurs, en prenant Dieu et son prophète à témoins que leur vie entière serait consacrée à donner aux Français des preuves non équi-

1800-an VIII. Egypte. voques de gratitude et de dévouement. Ces constantes victimes du despotisme oriental pouvaient à peine se persuader que des étrangers, d'ailleurs si braves et si menaçans au jour du combat, fussent si généreux et si clémens après la victoire. Le peuple du Kaire, pénétré d'admiration pour une conduite si nouvelle pour lui, s'empressa de payer la contribution imposée; elle fut versée dans la caisse et les magasins de l'armée, avant le terme qui avait été prescrit.

Kléber étendit la même mesure d'imposition extraordinaire aux villes, bourgs et villages qui avaient pris part à l'insurrection; on a vu que les généraux Belliard et Lanusse avaient agi dans ce sens à l'égard des villes de Damiette, Samanhoud, Mehalet-el-Kebir, Tantah, etc. Toutes ces contributions réunies furent plus que suffisantes pour solder les dettes et l'arriéré de l'armée, mettre la solde au courant, et donner la certitude que les troupes n'éprouveraient plus à l'avenir les privations qu'elles avaient supportées jusqu'alors.

Le général en chef était bien convaincu que la prospérité de la colonie et le maintien de la discipline parmi les troupes chargées de la défendre, dépendaient désormais de la bonne administration de ses finances et des ressources intérieures qu'elle offrait. Bonaparte, pour lever le *miry*, ou imposition territoriale ordinaire (payable en argent ou en nature), s'était servi des généraux ou chefs de corps de l'armée commandant dans les divers arrondissemens; ils étaient chargés de le faire verser dans le trésor ou dans les magasins. Kléber avait lui-même maintenu cette méthode depuis qu'il avait pris le commandement en chef; mais ayant observé qu'elle pouvait donner lieu à l'arbitraire et à des vexations, il déclara aux divans des provinces qu'à l'avenir ils seraient chargés de la répartition; que le contingent de chaque province serait déterminé d'avance, et que les chefs des corporations resteraient seuls chargés, sous leur responsabilité, du recouvrement.

Cette décision était trop favorable aux Egyptiens pour n'être pas reçue par eux avec enthousiasme et reconnaissance. En effet, l'ancien mode de perception avait entraîné de grands abus; le moindre était d'engager les habitans à exercer des fraudes, qui les exposaient ensuite à des châtimens rigoureux. Les contribuables, n'ayant plus affaire désormais qu'à des individus choisis ou désignés parmi eux-mêmes, avaient bien moins à craindre les mesures fiscales, souvent vexatoires, des préposés français. D'un autre côté, les chefs des corporations, étant responsables des tributs imposés, les levaient avec exactitude, et les agens du trésor pouvaient opérer d'après les rentrées présumées. Un cophte, délégué par l'intendant-général, arrivait seul dans un village, intimait les ordres de contribution, et était obéi plus ponctuellement que ne l'avait été jusqu'alors un officier supérieur à la tête de sa troupe.

1800-an VIII. Egypte.

La tranquillité s'établit bientôt dans toutes les parties de l'Egypte, grâce à la sagesse et à la fermeté des mesures administratives et militaires du général en chef, à son constant amour pour la justice, et à l'inaltérable loyauté de ses transactions avec les habitans. La parole de Kléber avait un si grand caractère d'inviolabilité aux yeux des Egyptiens, qu'une fois donnée, chacun se tenait assuré qu'elle serait remplie, comme si elle eût été appuyée des plus fortes garanties. Heureux le chef qui peut inspirer une confiance aussi entière, et plus heureux encore le peuple gouverné par un tel homme!

Une des causes qui avaient mérité à Kléber cette confiance absolue du peuple égyptien, était peut-être la conduite généreuse qu'il avait tenue à l'égard de Mourad-Bey, et la franche, la sincère amitié que celui-ci avait vouée au général français. Pendant toute la durée du siége, ce chef des mamelouks s'était tenu dans son camp de Tourah, prêt à accourir, au

1800-an VIII. Egypte. premier signal, au secours de Kléber, si le général en avait témoigné le désir. Lorsque le calme fut rétabli, il dut se rendre dans le gouvernement qui lui avait été concédé; toutefois il ne voulut point quitter les environs du Kaire sans avoir vu son nouvel ami, pour lui renouveler de vive voix l'assurance de son estime et de son attachement. Il sollicita donc avec instance une entrevue, que Kléber était déjà très-disposé à lui accorder. Nous avons déjà dit que les vertus guerrières de Mourad avaient été appréciées par les Français. Kléber saisit l'occasion qui se présentait, de complimenter le bey sur son inébranlable constance dans l'adversité, et sur la noble confiance qu'il avait eue dans les sentimens généreux des guerriers qui l'avaient combattu, et dont il avait conquis l'affection. La conférence demandée eut lieu le 30 avril 1800, sous une tente dressée dans l'île de Gezyret-Terseh, au-dessus de Giseh. Ces deux chefs, après s'être donné des témoignages de leur estime réciproque, se félicitèrent d'une alliance désormais indissoluble, et s'entretinrent long-temps sur les mesures à prendre pour assurer leur commune défense. Mourad, en quittant Kléber, lui renouvela le serment d'une fidélité à toute épreuve. En effet, ce bey ne se démentit point jusqu'à la mort du général français, malgré toutes les tentatives que les Turcs, et surtout les Anglais firent, par la suite, pour l'entraîner dans leur cause. L'alliance de Mourad avec les Français conquérans de l'Égypte, légitimait en quelque sorte la possession de ce pays par ces derniers, aux yeux des habitans, que les mameloucks avaient habitués à ne plus reconnaître les droits du sultan de Constantinople, comme valables.

Cependant la promesse faite par le nouveau gouvernement de France, d'un prochain envoi de secours, ne se réalisait point. Il eût été injuste d'accuser de négligence à cet égard l'homme qui, principal moteur de l'expédition d'Egypte, avait le plus grand intérêt à la conservation de cette conquête; et Kléber,

malgré tous ses motifs de haine contre Bonaparte, était loin de lui imputer un retard, dont l'extrême activité des Anglais était seule la cause. Toutefois, l'armée d'Orient, n'ayant reçu aucun renfort depuis deux ans, s'affaiblissait encore journellement, après les pertes que les événemens de la guerre lui avaient déjà fait éprouver, par les maladies, que le climat et les localités rendaient plus fréquentes et plus meurtrières. Kléber, suivant en cela le plan que Bonaparte n'avait fait qu'ébaucher, voulut profiter des bonnes dispositions où se trouvaient les Egyptiens, pour leur persuader que leur intérêt était de coopérer avec les Français à la défense de leur pays, contre l'invasion de nouveaux étrangers, et surtout des bandes turques et arabes, dont ils avaient lieu de redouter les excès. Les cophtes, cette partie de la nation égyptienne, que sa croyance [1] religieuse avait plus particulièrement exposée au pillage et à l'assassinat pendant le siége du Kaire, devaient entrer les premiers dans les vues du général français : aussi Kléber réussit-il à former un bataillon de cinq cents hommes, pris dans ce peuple primitif de l'Egypte; il leur donna pour commandant un de leurs principaux chefs, nommé Ma'Hallem-Jaqoub, qui avait déjà fait, en qualité d'administrateur ou intendant, toute la campagne du Saïd avec le général Desaix.

1800-an VIII. Egypte.

La légion étrangère, principalement composée de Grecs, formée par Bonaparte avant son départ, avait donné des preuves de son dévouement, et l'armée avait rendu justice à sa bravoure pendant le siége du Kaire. A sa tête était un Grec de l'Archipel, nommé Nicolo-Papas-Oglou. Cet homme, attaché au bey Mourad, avait servi les mameloucks jusque après la bataille des Pyramides, et les avait abandonnés depuis pour embrasser la cause des Français. Kléber, qui con-

[1] Nous avons déjà dit que les cophtes professent la religion chrétienne.

1800-an VIII. Égypte.

naissait le crédit dont ce chef jouissait parmi les hommes de sa nation, le chargea de presser l'enrôlement de ces derniers. Nicolo s'acquitta de cette commission avec tant de zèle, qu'en moins d'un mois il recruta plus de neuf cents Grecs ; ce qui porta la légion à un effectif de quinze cents et quelques combattans, armés et habillés à la française.

Lorsque Bonaparte avait quitté la Syrie, un certain nombre d'habitans des environs de Saint-Jean-d'Acre, qui avaient servi les Français pendant le siége de cette ville, crurent devoir fuir un pays où ils auraient été exposés à toute la vengeance du féroce Djezzar. Ils accompagnèrent l'armée dans sa retraite, et vinrent chercher asile en Égypte. Plusieurs d'entre eux avaient demandé à continuer le service militaire, et Bonaparte, les réunissant à quelques mamelouks déserteurs, en avait formé un corps de cavalerie. Kléber y fit entrer plusieurs autres mamelouks qui avaient refusé de suivre Ibrahim-Bey dans sa retraite sur la Syrie, ainsi que quelques Arabes fellahs. Un aventurier italien, nommé Bartolomeo-Serra, qui résidait au Kaire avant l'arrivée des Français, et qui depuis avait été employé par Bonaparte à la police de cette ville, fut placé par Kléber à la tête de cette troupe, à laquelle on donna la dénomination de corps des mamelouks [1].

Bonaparte avait eu le projet de tirer parti des nègres que le commerce d'esclaves introduit annuellement en Égypte, pour recruter son armée ; et déjà même des corps de la division Desaix en avaient reçu quelques-uns dans leurs rangs. L'ex-général en chef de l'armée d'Orient s'était adressé au schérif de la Mecque, et aux deys de Tripoli et d'Alger, pour les inviter à acheter en son nom le plus grand nombre possible de ces esclaves, dont il leur ferait passer le prix ; et il

[1] C'est ce même corps qui revint en France avec l'armée d'Orient, et que Bonaparte plaça depuis dans sa garde.

désirait qu'ils n'eussent pas plus de seize ans. Cette négociation ayant été interrompue par suite du départ de Bonaparte, Kléber ne chercha point à la renouer; mais il s'adressa aux caravanes de Nubie et d'Éthiopie, qui viennent chaque année au Kaire; et, par leur moyen, il se procura un certain nombre d'esclaves africains, qui furent presque tous incorporés dans la vingt-unième demi-brigade légère. Ces nègres, pour la plupart idolâtres, et par conséquent étrangers aux préjugés de l'islamisme, contractèrent assez promptement les habitudes du soldat français, et devinrent par la suite aussi exercés et aussi braves que leurs compagnons d'armes. 1800-an VIII. Égypte.

Kléber s'occupa également d'améliorer les différens services de l'armée. Celui des transports avait surtout souffert dans les derniers événemens qui venaient d'avoir lieu, en raison de la difficulté éprouvée dans le remplacement des chameaux. Les Arabes avec lesquels on était obligé de traiter pour ce service, ne remplissaient point toujours leurs engagemens; souvent même, au moment de livrer ou de louer le nombre de chameaux convenu, ils s'éloignaient dans le désert. Il fallait alors s'adresser à d'autres tribus, à des conditions plus onéreuses; ce qui occasionait des retards fâcheux. Pour obvier à cet inconvénient, et assurer d'une manière stable un service aussi important, Kléber fit former un parc de cinq cents chameaux toujours disponibles. Il ordonna également la levée d'autres chameaux et de chevaux pour le service de l'artillerie, et pour la remonte de la cavalerie.

Plusieurs ponts volans furent construits sur le Nil, pour accélérer, en cas de besoin, le passage des troupes sur l'une ou l'autre rive. Les fortifications du Kaire et de Boulaq furent réparées et augmentées, et des officiers furent envoyés à l'effet d'organiser des communications sûres et faciles entre les différens postes occupés par l'armée. Une nouvelle reconnaissance des côtes de la Méditerranée, ayant indiqué les endroits

1800-an VIII. Égypte.

qu'il convenait encore de fortifier, indépendamment des ouvrages déjà établis, les chefs de l'artillerie et du génie eurent ordre de pourvoir à cet objet.

Kléber, moins confiant que son prédécesseur dans ses moyens personnels et dans les ressources de son génie, voulut s'entourer des hommes dont le talent et les lumières pouvaient le guider dans sa marche administrative; il forma un conseil permanent, composé de cinq membres choisis parmi les chefs des principales administrations, et qui devait s'assembler deux fois par semaine, afin de discuter avec lui toutes les mesures d'amélioration que les circonstances permettraient de tenter.

Un grand nombre d'abus s'étaient glissés dans le régime administratif pendant les derniers temps du commandement de Bonaparte, et avaient pris encore plus d'extension, lors des négociations ouvertes avec les Turcs et les Anglais pour l'évacuation de l'Égypte. On avait vu paraître une horde de ces déprédateurs, qui sont le fléau le plus redoutable des armées, en ce qu'ils spéculent effrontément sur l'existence des soldats. Kléber les poursuivit avec une activité telle, qu'il leur ôta toute envie de continuer leurs malversations. Pour remédier aux inconvéniens qui résultent du système des fournitures, Kléber supprima les intermédiaires, et ordonna que les rations de viande et de fourrages seraient payées au fur et mesure qu'elles seraient livrées par les propriétaires ou les premiers marchands. Il remit entre les mains des conseils d'administration des corps le soin d'habiller et d'équiper convenablement les soldats, en leur faisant ordonnancer les sommes nécessaires à l'achat et à la confection des objets. Des inspections fréquentes, un sévère examen de la comptabilité, empêchèrent les nouveaux abus qui auraient pu résulter de cette mesure.

Cependant Kléber venait d'être informé qu'une flotte tur-

que, commandée par le capitan-pacha en personne, croisait devant le port d'Alexandrie. La crainte que ce chef de la marine ottomane n'eût le dessein de jeter sur la côte les débris de l'armée du grand-visir, qu'il pouvait avoir recueillis, détermina le général français à se rendre sur les lieux avec une forte colonne des troupes qu'il avait au Kaire, et à ordonner le rassemblement à Rahmanieh de celles qui étaient répandues dans le Delta. Lorsqu'il fut arrivé, le 5 juin, dans la dernière ville que nous venons de nommer, une dépêche du commandant d'Alexandrie lui apprit que le capitan-pacha s'était borné à une simple démonstration devant ce port, afin d'engager peut-être le général en chef à renouer les négociations. Kléber, qui ne voulait plus traiter avec le gouvernement de Constantinople, défendit de recevoir à terre aucun parlementaire, et retourna dans la capitale de l'Égypte, laissant dans le Delta, vis-à-vis Rahmanieh, un camp volant de quatre bataillons d'infanterie et deux régimens de cavalerie, pour se porter au besoin, ou sur la frontière de Syrie, ou sur les points de la côte qui pourraient être menacés.

1800-an VIII. Égypte.

Quelque temps avant cet événement, le général Menou, dont on n'a point vu le nom figurer dans la distribution des commandemens faite par le général en chef après la reddition du Kaire, se décida enfin, après une longue hésitation, à obéir aux ordres réitérés que lui avait transmis Kléber, de se rendre au quartier-général du Kaire. Depuis le départ de Bonaparte, Abdallah-Jacques-Menou s'était tenu renfermé dans sa maison de Rosette, et n'avait pris, pour ainsi dire, aucune part aux opérations d'une armée dans laquelle il avait un des principaux grades. Kléber avait vainement désiré qu'il entrât dans les négociations ouvertes avec les Turcs : Menou s'y était refusé, et, depuis, avait éludé tant qu'il avait pu le service actif que le général en chef exigeait de lui, en protestant toujours de son dévouement dans les

1800-an VIII. Égypte. termes les plus exagérés, et en annonçant son prochain départ pour le Kaire.

C'était ainsi que, par indolence, ou pusillanimité, ou inimitié contre Kléber, ce général renégat avait laissé s'écouler le siége du Kaire sans sortir de son gouvernement. Un convoi de vivres et de munitions, qu'il avait envoyé aux troupes assiégeantes, était le seul acte de bonne volonté qu'on eût pu obtenir de lui. Mais lorsque la capitale fut rentrée sous la domination française, et que, par suite des sages dispositions du général en chef, la tranquillité fut rétablie dans les provinces, Menou prit la détermination de se rendre au Kaire. Kléber lui offrit successivement le commandement de cette ville, celui de la Haute-Égypte, où il paraissait avoir envie de voyager, celui de Damiette et des frontières de Syrie : il refusa tout sans alléguer de motifs plausibles. Impatienté de ces refus, Kléber écrivit à ce général dans un moment d'humeur, qu'une pareille circonstance rendait excusable : « Après vous avoir offert les plus beaux commandemens qui soient à ma disposition, il ne me reste plus, citoyen général, qu'à vous proposer le commandement de l'armée. » Menou sentit toute l'amertume de cette missive ironique, et se décida à accepter le commandement de la Haute-Egypte; mais il trouva des prétextes pour différer son départ.

Lorsque la flotte du capitan-pacha, signalée devant Alexandrie, avait fait prendre à Kléber la résolution de se rendre à Rahmanieh, ce général avait envoyé au général Reynier, alors en tournée dans la province de Kelioubeh, l'ordre de revenir promptement au Kaire pour prendre le commandement de cette ville, et surveiller l'intérieur de l'Egypte, pendant que lui, Kléber, allait s'occuper de la défense des côtes. Malheureusement l'exprès envoyé à Reynier s'égara, et ce général ne put arriver dans la capitale avant le départ de Kléber. Menou sollicita alors ce même commandement qu'il

avait d'abord refusé, et Kléber eut la faiblesse de le lui accorder, en lui recommandant de se concerter avec le général Reynier sur les mesures à prendre, en cas de mouvement sur les frontières de la Syrie ou dans la Haute-Egypte. Nous sommes entrés dans ces détails sur les incertitudes de Menou, afin de faire connaître d'avance la position où se trouvait ce général, lorsque l'affreuse catastrophe que nous décrirons bientôt vint l'investir du suprême commandement. 1800-an VIII. Egypte.

Kléber était revenu de Rahmanieh lorsqu'il reçut une lettre souscrite par un nommé Morier, prenant, avec le titre de secrétaire de l'ambassadeur anglais à Constantinople, celui d'agent de ce même ambassadeur (lord Elgin) auprès du grand-visir à Jaffa. Ce Morier, que nous ferons mieux connaître tout à l'heure, annonçait au général en chef que le gouvernement anglais venait enfin de donner l'ordre à son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près la Sublime-Porte, de délivrer tous les passeports nécessaires pour que l'armée française ne fût point inquiétée par les flottes britanniques pendant son retour en France, et qu'ainsi les obstacles qui avaient empêché l'exécution de la convention d'El-Arich n'existant plus, l'évacuation de l'Egypte ne dépendait maintenant que de la volonté du général français et de son armée.

Il fallait avoir l'impudence et la sotte présomption du sieur Morier pour oser faire une pareille communication au vainqueur d'Héliopolis. Nous avons dit que Kléber avait pris la résolution de conserver à la France une colonie qui lui avait coûté tant de sacrifices; mais lors même qu'il eût été tenté de revenir sur cette détermination; quand il n'eût pas craint de se fier à la foi anglaise, devait-il s'en rapporter à la déclaration d'un aventurier, qu'il pouvait à bon droit méconnaître comme agent légal. En effet, des papiers et un porte-feuille ou *agenda,* trouvés à Damiette après la prise de cette ville

1800-an VIII. Egypte.

par le général Belliard, avaient appris au général en chef quel était ce Morier, long-temps avant que celui-ci eût la hardiesse de s'adresser à lui, au nom de l'ambassadeur anglais à Constantinople.

Employé subalterne de la légation britannique auprès de la Sublime-Porte, J.-P. Morier avait été envoyé par lord Elgin au camp du grand-visir en Syrie, comme agent secret, et pour rendre compte à cet ambassadeur des opérations de l'armée turque. Il était chargé aussi de communiquer au commodore sir Sidney Smith l'*arrière-pensée* du ministère anglais sur le sort destiné à l'armée française, et de se concerter avec lui pour l'exécution d'une manœuvre machiavélique, appelée naïvement par le même Morier *ruse de guerre* [1]. Sidney Smith avait repoussé en homme d'honneur un moyen aussi lâche et aussi honteux, et dès lors l'agent de lord Elgin dut se renfermer dans son rôle d'espion. S'il faut en croire cet homme vil, il était parvenu à capter tellement la bienveillance du grand-visir, que ce généralissime des forces ottomanes ne pouvait plus se passer de lui. Mais quand il vit les Turcs défaits dans les plaines de Matarieh, il

[1] Morier n'a point expliqué dans son journal, dont nous parlerons tout à l'heure, quelle était cette ruse de guerre; mais il est aisé de s'en faire une idée, en lisant ce fragment du discours prononcé par M. Dundas dans la séance du 8 juillet 1800 de la chambre des communes d'Angleterre :

« Cette armée perfide (l'armée d'Orient) doit servir d'exemple; l'intérêt du genre humain demande sa destruction. Nous devons espérer que, harcelée sur tous les points, luttant contre les maladies et l'influence du climat, elle ne retournera point tranquille sur le rivage où elle s'embarqua. » Un forcené, un homme ivre, pouvait seul tenir un pareil langage devant les représentans d'une nation civilisée. On peut juger, d'après cela, quel eût été le sort de l'armée d'Egypte après les capitulations du Kaire et d'Alexandrie, en 1801, si le parti auquel appartenait le féroce Dundas eût encore dirigé le ministère britannique à cette même époque. La *ruse de guerre* du sieur Morier eût été sans doute mise alors en usage.

pensa que ses conseils n'étaient plus nécessaires, et il s'enfuit à Damiette pour attendre l'issue des événemens. Lorsque le général Belliard parut devant cette ville, Morier, pressé d'échapper à ces mêmes Français dont il avait tramé la destruction, se jeta dans un des bâtimens du port avec tant de précipitation, qu'il oublia à terre les papiers et le porte-feuille qui allaient découvrir aux vainqueurs la turpitude de son rôle, et les *généreux* desseins des ministres anglais. Kléber fit imprimer dans le *Courrier de l'Égypte* le journal de la mission de Morier, et copier (à part) le passage suivant : « Il pensait (sir Sidney Smith) que la sûreté de l'empire turc dépendait de l'observation stricte de la convention, et que l'exécution du plan d'une *ruse de guerre* rejetterait les choses dans leur état primitif. J'observai à cela que je supposais que ce plan avait été proposé dans l'idée que les Français n'avaient pas été sincères dans leurs premières ouvertures, la sûreté de l'empire turc exigeant quelques mesures vigoureuses de cette nature, pour délivrer l'Egypte de ses envahisseurs. » 1800-an VIII. Egypte.

Ce passage devait servir de réponse à la lettre du secrétaire de lord Elgin, et Kléber fit part de ce dessein aux généraux qui étaient dans son intimité, ainsi que de la conduite qu'il se proposait de tenir vis-à-vis des Turcs. Les Anglais ayant dévoilé leur projet d'occuper, au nom du roi de la Grande-Bretagne, les ports d'Alexandrie, de Damiette et de Suez, le général en chef pensait qu'il était facile d'exciter le ressentiment de la Porte sur cet acte de mauvaise foi, et voulait, à cet effet, ouvrir une correspondance directe avec le divan de Constantinople sans se servir de l'intermédiaire des généraux de terre et de mer, qu'il supposait vendus aux Anglais, ou trop influencés par eux. Il espérait également, par ce moyen, rétablir momentanément la communication directe avec la France, recevoir des nouvelles récentes, et amener les Turcs à consentir un traité de neutralité jusqu'à la paix générale.

1800 an VIII. Égypte. Kléber entrevoyait dans un pareil traité l'assurance de n'être attaqué que par une expédition maritime, laquelle les Anglais n'oseraient peut-être point tenter, étant privés du concours des osmanlis.

Tels étaient les projets de ce général et les soins auxquels il se livrait depuis son retour de Rahmanieh. Son ambition était de consolider la conquête de l'Egypte, et toutes ses pensées étaient dirigées vers ce noble but, lorsque le bras d'un nouveau Seïde, que le fanatisme préparait en silence au plus lâche assassinat, vint tout à coup plonger l'armée française dans le deuil, et lui enlever l'homme qu'elle regardait comme son plus ferme appui sur la terre d'exil où elle s'était résignée à passer encore quelques années.

Le 14 juin, Kléber, après avoir passé la revue de la légion grecque dans l'île de Roudah, vint au Kaire pour examiner les réparations que l'on faisait alors à son palais, qui avait été fortement endommagé pendant le siége de cette ville. Après avoir visité ces travaux avec l'architecte Protain, membre de l'Institut d'Egypte, il emmena celui-ci chez le général Damas, chef de l'état-major général de l'armée, où il devait déjeûner. Tous les généraux présens au Kaire, plusieurs membres de l'Institut, et quelques chefs d'administration assistaient à ce repas, auquel la présence du général en chef donnait l'apparence d'une fête. Kléber, environné d'hommes qui étaient tous ses amis, n'avait jamais été plus aimable. La certitude que ses soldats étaient en ce moment heureux et satisfaits, ajoutait encore aux sentimens que son cœur éprouvait, et sa gaîté avait tellement gagné tous les convives, que le banquet fut prolongé jusqu'à deux heures après midi.

Kléber prit alors congé de l'assemblée, et, suivi du seul Protain, il retourna dans son palais pour continuer l'examen des travaux. Une longue terrasse, couverte par un berceau

de vigne, liait les deux habitations du général en chef et du chef d'état-major général. Kléber et l'architecte s'avançaient lentement par cette terrasse, en s'entretenant des embellissemens projetés, lorsqu'un homme vêtu à l'oriental, sortant à l'improviste du fond d'une galerie où se trouvait une citerne, aborde le général en chef comme pour lui baiser la main, et, profitant du mouvement de surprise mêlée d'intérêt qu'occasione cette démarche, il lui porte un coup de poignard. Kléber, blessé mortellement, n'a que le temps de s'appuyer sur le mur de la terrasse, et de s'écrier : *à moi, guide, je suis assassiné !* (il venait d'apercevoir en ce moment un de ses guides sur la place Esbekieh) : il tombe baigné dans son sang. Le poignard que l'assassin avait enfoncé dans l'aine gauche avait fait une plaie large et profonde. Cependant Protain, n'ayant à la main qu'une baguette, s'était jeté sur l'homme qui venait de frapper le général en chef, et qui, étonné lui-même de son attentat, demeurait comme immobile devant sa victime. Il s'engagea alors une lutte corps à corps, dans laquelle l'architecte, cherchant à retenir l'assassin pour que la garde pût s'en saisir, reçut lui-même six coups de poignard, qui le firent tomber sans connaissance auprès du malheureux Kléber. L'inconnu, débarrassé de son adversaire, revint sur le général en chef, et le frappa de trois coups de poignard. Mais cette fureur était inutile : la première blessure suffisait pour donner la mort ; et l'arme avait d'abord pénétré jusqu'au cœur. Entendant quelque rumeur autour de lui, et n'ayant pas l'espoir de s'échapper par la fuite, le meurtrier courut se cacher dans les jardins.

Sur ces entrefaite, le guide que Kléber avait aperçu sur la place Esbekieh, était entré précipitamment dans la maison du général Damas, et avait répandu l'épouvante parmi tous ceux qui s'y trouvaient réunis, en rapportant l'exclamation du général en chef : chacun s'empressa de courir vers la terrasse du

1800-an VIII. Egypte.

palais. Kléber, pressé dans les bras de ses amis, interrogé par eux, ne donna aucune réponse, quoiqu'il respirât encore. On le transporta dans la maison du général Damas, où l'on espérait que les secours des chirurgiens pourraient le rappeler à une vie qu'un grand nombre des assistans auraient voulu conserver aux dépens de la leur; mais à peine arrivé chez le chef d'état-major général, Kléber rendit le dernier soupir.

Le bruit de l'assassinat et de la mort du général en chef se répandit en un moment dans la ville. Le premier sentiment des soldats fut une consternation profonde; mais le désir de la vengeance succéda bientôt, et tous ces braves, qui perdaient en Kléber le seul homme peut-être qui pût les consoler de l'absence de Bonaparte, prirent les armes, et parcoururent les rues du Kaire, en donnant tous les signes du désespoir, de l'égarement et de la fureur. Ce dernier sentiment s'exprimait si fortement dans leurs traits, que les habitans épouvantés se renfermèrent dans leurs maisons. De toutes parts, on entendait les cris : « aux armes, vengeons-nous, vengeons Kléber. » Lorsque le tambour, en battant la générale, eut rassemblé les différens corps, les officiers s'efforcèrent de retenir la fureur du soldat, qui voulait mettre le feu aux quatre coins du Kaire, pour détruire, disait-il, ce repaire de brigands et d'assassins.

De nombreuses patrouilles furent ordonnées pour découvrir si le complot dont le général en chef venait d'être la victime n'avait point de ramifications dans la ville; des piquets de cavalerie, et surtout les mameloucks, à la tête desquels vint se mettre Hussein-Kachef, agent de Mourad-Bey auprès de Kléber, et qui connaissait mieux que les Français toutes les localités, cernèrent la maison et les jardins du quartier-général et en vérifièrent avec soin les débouchés. Le tumulte et le désordre qui régnaient de toute part donnaient au Kaire l'apparence d'une ville prise d'assaut : les habitans, frappés

de terreur, attendaient en silence l'issue de ce mouvement extraordinaire. 1800-an VIII. Egypte.

Cependant, les officiers généraux et supérieurs, rassemblés chez le général Damas, cherchaient à recueillir tous les indices. Les soupçons avaient été d'abord dirigés sur le scheick El-Sadhat, comme l'un des principaux moteurs de la dernière insurrection du Kaire, et qui, tout récemment encore, avait été sévèrement puni pour avoir tenté d'entraver le recouvrement de la contribution des 12,000,000; mais ce scheick parvint à prouver sa non culpabilité. L'architecte Protain, ayant recouvré sa connaissance par suite des soins qui lui avaient été prodigués par le médecin en chef Desgenettes et le chirurgien Casabianca, déclara que l'assassin lui avait paru être un musulman assez mal vêtu. Les soupçons se portèrent aussitôt sur les ouvriers qui travaillaient au quartier-général. Ils furent tous arrêtés, et les guides du général en chef visitèrent avec soin toutes les cachettes qui pouvaient se trouver dans le palais et les jardins.

Cette dernière recherche fit cesser toutes les incertitudes: deux guides amenèrent chez le général Damas un jeune homme, dont la physionomie et les vêtemens répondaient au signalement donné par le sieur Protain, et déclarèrent qu'ils l'avaient trouvé tapi sous un nopal touffu, dans les jardins du quartier-général. L'architecte français reconnut, dans cet individu, celui avec lequel il avait lutté, et qui avait assassiné le général en chef; un des aides-de-camp de Kléber le reconnut également pour l'avoir vu, le matin même, à Giseh, parmi les domestiques du général, et déclara en outre qu'il se rappelait que cet homme était monté dans le bateau qui avait conduit Kléber de l'île de Roudah au Kaire, et qu'on l'avait chassé des appartemens du quartier-général comme étranger et inconnu; enfin, pour dernier et notable indice, un des guides qui avaient amené le prévenu,

1800-an VIII. Égypte. étant retourné à l'endroit où celui-ci avait été découvert, en rapporta un poignard, ou plutôt une espèce de coutelas à lame recourbée et encore teinte de sang.

On ne pouvait plus guère douter que cet inconnu ne fût le véritable assassin de Kléber et de l'architecte Protain. Un premier interrogatoire qu'on lui fit subir, fit connaître qu'il s'appelait Soleyman-el-Halebi; qu'il était né en Syrie, âgé de vingt-quatre ans, écrivain de profession. Ce misérable montra d'abord beaucoup d'assurance, en niant qu'il eût aucune connaissance de l'assassinat qu'on lui imputait, et protestant même n'avoir jamais vu le général Kléber; mais, après avoir reçu la bastonnade sur la plante des pieds, suivant la pratique usitée en Orient, il déclara qu'il découvrirait tout.

On sut donc que la mort de Kléber était moins le crime de Soleyman, que celui du suprême ministre de l'Empire ottoman. De retour à Jaffa, après son entière défaite en Egypte, le visir Jussuf conçut l'odieux dessein de se venger, par un lâche assassinat, du général qui venait de le couvrir de honte par ses victoires. A cet effet, et pour exciter dans le cœur de tous les musulmans la rage fanatique qui le dévorait, il fit répandre plusieurs écrits, dans lesquels il appelait tous les vrais croyans au *combat sacré*, recommandé par le Coran, qui promet la vie éternelle à tout homme qui trempe ses mains dans le sang d'un infidèle. Il assurait en outre de sa haute protection et garantissait une forte récompense à tout individu qui réussirait dans cette religieuse entreprise.

L'appel fait au fanatisme des musulmans serait peut-être demeuré sans effet, par les difficultés que présentait une pareille tentative, si une passion, encore plus puissante que les intérêts spirituels, l'ambition, n'eût pas été éveillée dans cette circonstance extraordinaire.

Un aga des janissaires, nommé Ahmed, disgracié depuis la prise du fort d'El-Arich par les Turcs, et envoyé en exil par le visir, se trouvait à Jérusalem au moment où l'invitation solennelle dont nous venons de parler parvint dans cette ville. Empressé de saisir l'occasion qui lui était offerte de regagner la bienveillance du suprême ministre; mais ne se sentant point le courage nécessaire pour remplir la mission proposée, Ahmed cherche autour de lui un être disposé aux impressions fanatiques, et dont il puisse encourager et diriger le zèle : le hasard le sert mieux que ses recherches. Un jeune homme, que sa piété fervente avait attiré à Jérusalem, l'une des cités saintes consacrées par l'islamisme, reconnaît dans Ahmed-Aga un officier de l'armée turque qu'il a vu à Alep : il vient le trouver pour se plaindre à lui des vexations que son père, Hadji-Mohammed-Amyn, éprouve de la part d'Ibrahim, pacha d'Alep, et pour réclamer sa protection auprès de ce gouverneur. L'aga accueille le pélerin (c'était Soleyman-el-Halebi) avec bienveillance, et finit par lui promettre d'intercéder pour son père auprès du pacha, si lui Soleyman veut se rendre digne de la protection et des récompenses offertes par le grand-visir à ceux qui, entrant dans le *combat sacré*, iraient en Egypte assassiner le général de l'armée française, ce chef redouté des ennemis de la foi musulmane. Ahmed présente à l'imagination du jeune fanatique le paradis ouvert pour le recevoir, Dieu lui-même récompensant son dévouement; et pour encouragement terrestre, il met devant ses yeux les honneurs et les richesses qui deviendront le prix d'une action commandée par les intérêts de la religion.

1800-an VIII. Egypte.

Ces considérations décident Soleyman : pressé de délivrer son père, exalté par les discours insidieux d'Ahmed, il se regarde comme un instrument de la vengeance céleste, et se persuade qu'il est appelé, par Allah et son prophète, à dé-

1800-an VIII. Egypte. livrer les vrais croyans du fléau envoyé pour éprouver leur foi. Les ministres de la religion, consultés par lui, augmentent encore cette effervescence religieuse qui fait bouillonner son sang et trouble sa raison. Adressé par Ahmed à un autre aga, nommé Jassin, résidant à Gazah, il reçoit de celui-ci, avec la confirmation des promesses qui lui ont été faites relativement à son père, quarante piastres turques, et des recommandations pour des chefs de la loi, Syriens de nation, et desservans de la grande mosquée du Kaire, appelée El-Hazar.

En arrivant dans la capitale de l'Egypte, Soleyman se rendit d'abord chez un vieillard nommé Mustapha-Effendi, qui lui avait appris autrefois à lire et à écrire; mais cet homme, trop pauvre pour exercer l'hospitalité que réclamait son ancien disciple, l'engagea à chercher un autre asile. Soleyman s'adressa alors aux hommes pour lesquels il avait des lettres de recommandation, et leur ayant fait connaître sa mission, il fut reçu et hébergé par eux dans la grande mosquée. Un mois s'écoula avant que ce misérable pût ou voulût mettre à exécution son exécrable dessein. Il employa ce temps à implorer la protection divine, et, dans des prières écrites qu'il appliquait sur les murs intérieurs de la mosquée, il demandait à Dieu la force et le secours nécessaires pour sortir victorieux du combat qu'il allait entreprendre. Dans les derniers jours, il errait souvent autour du quartier-général; et, après s'être fait désigner le général en chef, pour bien le reconnaître, il étudia toutes les habitudes de celui-ci.

Enfin, le 14 juin, Soleyman annonça à l'un des ministres de la mosquée, qui étaient dans sa confidence, « que le jour du *combat sacré* était arrivé, et qu'il allait à Gizeh pour cet objet. » (Kléber habitait la maison de Mourad à Giseh, pendant qu'on reparait celle du quartier-général au Kaire.) On

connaît le funeste résultat de la résolution prise par ce fanatique. 1800-an VIII. Egypte.

Le chef du corps des mameloucks, Bartolomeo Serra, chargé, par la commission militaire réunie pour juger Soleyman, d'administrer à celui-ci la bastonnade dont nous avons parlé, lui avait dit qu'on lui accorderait la vie s'il faisait un aveu sincère de son crime. Cette promesse, bien plus que la douleur, avait arraché de la bouche du coupable les révélations qu'on vient de lire. Quand elles furent terminées, Soleyman réclama la parole du chef des mameloucks : « J'ai tout avoué, dit-il, hâtez-vous de remplir la promesse que vous m'avez faite, afin que je puisse rejoindre mon pauvre père, déjà si inquiet sur mon sort : je ne dois pas perdre un instant pour le tirer de la prison où le retient le pacha d'Alep. » Cette confiance naïve dans la parole donnée, cette piété filiale, qui, encore plus que le fanatisme, avait armé le bras de l'assassin, démontraient, d'une manière presque convaincante, que le jeune Soleyman n'aurait point pensé à commettre le crime sans les instigations des deux agas Ahmed et Yassin. Ces considérations appelaient, en quelque sorte, l'indulgence, et il est permis de penser que si Kléber eût survécu au coup que lui avait porté l'assassin, son âme grande et généreuse eût pardonné un attentat qu'il eût regardé comme un égarement de la raison dans un fils voulant sauver son père; mais les Français avaient à venger la mort de leur général, et le supplice de Soleyman devait épouvanter tous ceux qui seraient tentés d'imiter l'abominable exemple donné par ce fanatique.

Cependant, le général Menou, qui avait pris par *interim* le commandement de l'armée, ordonna l'arrestation des ministres de la mosquée El-Hazar, désignés par la déposition du jeune Syrien. L'un d'eux, Seyd-Abd-Elquadir-El-Gazbi, avait déjà pris la fuite en apprenant l'arrestation de l'assassin

1800-an VIII. Égypte.

du général en chef; les trois autres, Seyd-Mohammed-el-Gazhi, Seyd-Abdallah-el-Oualy, Seyd Abdallab-el-Gazhi, trouvés chez eux, furent amenés à l'état-major-général. Chefs de la loi musulmane, et, par conséquent, moins crédules et moins confians que Soleyman, ces trois hommes, s'attendant au sort qui leur était réservé, essayèrent cependant de repousser l'accusation, en niant qu'ils eussent connu et même vu le meurtrier; mais, confrontés avec ce dernier, traités par lui de lâches et d'hommes sans cœur, ne pouvant plus combattre ses dépositions, ils avouèrent leur complicité en gémissant; mais ils protestèrent qu'ils avaient constamment cherché à détourner Soleyman de son funeste dessein.

D'après ces aveux faits d'abord par les coupables au conseil des généraux assemblés chez le général Damas, et réitérés devant la commission militaire nommée par le général Menou [1], celle-ci prononça le jugement de mort. Les trois ministres musulmans furent condamnés à avoir la tête tranchée; mais, pour épouvanter les fanatiques qui seraient tentés, par l'instigation de leurs chefs, d'imiter Soleyman, la commission pensa qu'il était nécessaire de décerner contre celui-ci un supplice dont l'appareil fût plus effrayant: elle le condamna à avoir le poing brûlé, à être empalé et exposé sur le pal jusqu'à ce que les oiseaux de proie eussent dévoré son corps. Il fut encore décidé qu'à l'instar des expiations antiques, l'exécution des criminels n'aurait lieu qu'après les obsèques de Kléber dont le corps avait été embaumé et renfermé dans un cercueil de plomb.

Depuis l'instant où ce général en chef avait cessé de vivre,

[1] Elle était composée du général de division Reynier, président; du général de brigade Robin, des adjudans-généraux Morand et Martinet, des chefs de brigade Gognet, Faure de Giers, Bertrand, du commissaire des guerres Reynier; le commissaire ordonnateur Sartelon faisant fonction de rapporteur, et le commissaire des guerres Lepère remplissant celle de commissaire du pouvoir exécutif.

le canon tirait de demi-heure en demi-heure. Le 17 juin, dès la pointe du jour, des salves d'artillerie de la citadelle, répétées par tous les forts, annoncèrent aux habitans du Kaire et des environs, que l'armée allait rendre les devoirs funèbres à son illustre chef. Le convoi partit du quartier-général au bruit d'une salve de cinq pièces de canon et d'une décharge générale de mousqueterie, et traversa lentement les principales rues du Kaire, depuis la place Esbekieh, en sortant par la porte dite Bab-Gheit-el-Pacha, près de l'Institut, jusqu'au camp retranché, désigné sous le nom d'Ibrahim-Bey, où les dépouilles mortelles de Kléber devaient être inhumées. 1800-an VIII. Egypte.

Un détachement de cavalerie formait l'avant-garde; venaient après cinq pièces de canon de campagne, la vingt-deuxième demi-brigade d'infanterie légère, le premier régiment de cavalerie de l'armée, les guides à pied, les différentes musiques de la garnison exécutant tour-à-tour des morceaux analogues à cette triste solennité. Le corps de Kléber était porté sur un char funéraire de forme antique, recouvert d'un tapis de velour noir parsemé de larmes d'argent, entouré de trophées d'armes, surmonté du casque et de l'épée du général, et traîné par six chevaux drapés en noir et panachés en blanc.

Le général Menou, précédé des guidons du corps des guides, ornés de crêpes, marchait immédiatement après le char qui était environné des généraux et des officiers de l'état-major-général, et précédé des aides-de-camp du général Kléber; suivaient ensuite le général-commandant de la place et son état-major, le corps du génie, les membres de l'Institut, les commissaires de guerre, le service de santé, les administrations, le corps des guides à cheval; Hussein-Kachef, agent de Mourad, et les mamelouks de sa suite; les

1800-an VIII. Egypte. agas, le cadi, les scheicks et ulemas; les évêques, prêtres et moines grecs, les cophtes et catholiques; les différentes corporations de la ville, la neuvième demi-brigade, la treizième, la marine, les sapeurs, les aérostiers, le régiment des dromadaires, l'artillerie à pied, la légion grecque, le bataillon cophte, les corps de cavalerie, le corps des mameloucks et des Syriens. Un détachement de cavalerie fermait cette marche pittoresque et imposante.

Le convoi étant arrivé sur l'esplanade du fort de l'Institut, les troupes s'y développèrent et exécutèrent plusieurs manœuvres qui furent suivies d'une décharge des cinq pièces du convoi et de la mousquecterie: alors le char, suivi et environné comme ci-dessus, s'avança vers le camp retranché.

On avait ouvert une brèche sur la face du bastion nord de la couronne d'Ibrahim-Bey, pour pénétrer plus directement dans la gorge du bastion, au centre de laquelle on avait élevé un tertre dont le sommet, planté de cyprès, était entouré de draperies funéraires.

Ce fut au milieu de cette enceinte que l'on déposa le corps de Kléber, sur un socle entouré de candelabres. L'état-major mit pied à terre pour saluer les restes du général. Des militaires de toutes les armes et de tous les grades s'avancèrent spontanément et jetèrent en foule des couronnes de cyprès et de lauriers, en accompagnant ce dernier hommage des accens vrais et touchans de leurs regrets. Alors M. Fourier, secrétaire de l'Institut d'Egypte, commissaire français près du divan, et chargé par le général Menou d'exprimer, dans ce jour de deuil, la douleur commune, alla se placer, environné de l'état-major général et des grands-officiers civils et militaires du Kaire, sur un bastion qui dominait l'armée rangée en bataille, et, d'une voix émue par le souvenir des vertus de celui dont il allait parler, il prononça le discours suivant:

« Français,

« Au milieu de ces apprêts funéraires, témoignages fugitifs, mais sincères, de la douleur publique, je viens rappeler un nom qui vous est cher, et que l'histoire a déjà placé dans ses fastes. Trois jours ne se sont point encore écoulés depuis que vous avez perdu Kléber, général en chef de l'armé française en Orient. Cet homme, que la mort a tant de fois respecté dans les combats, dont les faits militaires ont retenti sur les rives du Rhin, du Jourdain et du Nil, vient de périr sans défense sous les coups d'un assassin !

« Lorsque vous jetterez les yeux désormais sur cette place dont les flammes ont presque entièrement dévoré l'enceinte, et que, au milieu de ces décombres qui attesteront longtemps les ravages d'une guerre terrible mais nécessaire, vous apercevrez cette maison isolée, où cent Français ont soutenu, pendant deux jours entiers, tous les efforts d'une capitale révoltée, ceux des mamelouks et des Ottomans; vos regards s'arrêteront, malgré vous, sur le lieu fatal où le poignard a tranché les jours du vainqueur de Maëstricht et d'Héliopolis; vous direz : c'est là qu'a succombé notre chef et notre ami; sa voix, tout à coup anéantie, n'a pu nous appeler à son secours! Ah ! combien de bras en effet se seraient levés pour sa défense ! combien de vous eussent aspiré à l'honneur de se jeter entre lui et son assassin ! Je vous prends à témoin, intrépide cavalerie qui accourûtes pour le sauver, sur les hauteurs de Koraïm, et dissipâtes, en un instant, la multitude d'ennemis qui l'avait enveloppé. Cette vie, qu'il devait à votre courage, il vient de la perdre par une confiance excessive, qui le portait à éloigner ses gardes, et à déposer ses armes.

« Après qu'il eut expulsé de l'Egypte les troupes de Jus-

1800-an VIII. Egypte. suf-Pacha, grand-visir de la Porte, il vit fuir ou tomber à ses pieds les séditieux, les traîtres et les ingrats. C'est alors que, détestant les cruautés qui signalent les victoires d'Orient, il jure d'honorer, par la clémence, le nom français qu'il venait d'illustrer par les armes; il observa religieusement cette promesse, et ne connut point de coupables; aucun d'eux n'a péri; le vainqueur seul expira au milieu de ses trophées. Ni la fidélité de ses gardes, ni cette contenance noble et martiale, ni le zèle sincère de tant de soldats qui le chérissaient, n'ont pu le garantir de cette mort déplorable. Voilà donc le terme d'une si belle et si honorable carrière! c'est là qu'aboutissent tant de travaux, de dangers, de services éclatans!

« Un homme, agité par la sombre fureur du fanatisme, est désigné dans la Syrie par les chefs de l'armée vaincue pour commettre l'assassinat du général français. Il traverse rapidement le désert; il suit sa victime pendant un mois; l'occasion fatale se présente, et le crime est consommé.

« Négociateurs sans foi, généraux sans courage, ce crime vous appartient; il sera aussi connu que votre défaite. Les Français vous ont livré leurs places sur la foi des traités; vous touchiez aux portes de la capitale, lorsque les Anglais ont refusé d'ouvrir la mer. Alors vous avez exigé des Français qu'ils exécutassent un traité que vos alliés avaient rompu; vous leur avez offert le désert pour asile!

« L'honneur, le péril, l'indignation ont enflammé tous les courages; en trois jours, vos armées ont été dissipées et détruites; vous avez perdu trois camps et plus de soixante pièces de canon; vous avez été forcés d'abandonner toutes les villes et les forts depuis Damiette jusqu'au Saïd. La seule modération du général français a prolongé le siége du Kaire, ville malheureuse où vous avez laissé répandre le sang des hommes désarmés. Vous avez vu se disperser ou expirer dans les déserts

cette multitude de soldats rassemblés du fond de l'Asie : alors vous avez confié votre vengeance à un assassin! 1800-an VIII. Egypte.

« Mais quels secours, citoyens, nos ennemis attendent-ils de ce forfait? En frappant ce général victorieux, ont-ils cru dissiper les soldats qui lui obéissaient? Et si une main abjecte suffit pour faire verser tant de pleurs, pourra-t-elle empêcher que l'armée française soit commandée par un chef digne d'elle? Non, sans doute; et s'il faut, dans ces circonstances, plus que des vertus ordinaires; si, pour recevoir le fardeau de cette mémorable entreprise, il faut un esprit élevé qu'aucun préjugé ne peut atteindre, un dévouement sans réserve à la gloire de sa nation, citoyens, vous trouverez ces qualités réunies dans son successeur. Il possédait l'estime de Bonaparte et de Kleber; il leur succède aujourd'hui. Ainsi, il n'y aura aucune interruption ni dans les honorables espérances des Français, ni dans le désespoir de leurs ennemis.

« Armée, qui réunissez les noms de l'Italie, du Rhin et de l'Egypte, le sort vous a placée dans des circonstances extraordinaires; il vous donne en spectacle au monde entier, et, ce qui est plus encore, la patrie admire votre sublime courage; elle consacrera vos triomphes par sa reconnaissance. N'oubliez pas que vous êtes ici même sous les yeux de ce grand homme que la fortune de la France a choisi pour fixer la destinée de l'Etat ébranlé par les malheurs publics. Son génie n'est point cerné par les mers qui nous séparent de notre patrie; il subsiste encore au milieu de vous; il vous aime; il vous excite à la valeur, à la confiance dans vos chefs, sans laquelle la valeur est inutile, à toutes les vertus guerrières dont il nous a laissé tant et de si glorieux exemples. Puissent les douceurs d'un gouvernement prospère couronner les efforts des Français! C'est alors, guerriers estimables, que vous jouirez des honneurs dus aux vrais citoyens; vous vous entretiendrez de cette contrée lointaine que vous avez deux fois conquise, et

1800-an VIII. Egypte.

des armées innombrables que vous avez détruites, soit que la prévoyante audace de Bonaparte aille les chercher jusque dans la Syrie, soit que l'invincible courage de Kléber les dissipe dans le cœur même de l'Egypte. Que de glorieux et touchans souvenirs vous aurez à reporter dans le sein de vos familles! Puissent-elles jouir d'un bonheur qui adoucisse l'amertume de vos regrets! Vous mêlerez souvent à vos récits le nom chéri de Kléber; vous ne le prononcerez jamais sans être attendris, et vous direz : il était l'ami et le compagnon des soldats; il ménageait leur sang et diminuait leurs souffrances.

« Il est vrai qu'il s'entretenait chaque jour des peines de l'armée, et ne songeait qu'aux moyens de les faire cesser. Combien n'a-t-il pas été tourmenté par le retard alors inévitable de la solde militaire! Indépendamment des contributions extraordinaires, objet des seuls ordres sévères qu'il ait jamais donnés, il s'est appliqué à régler les finances, et vous connaissez les succès de ses soins. Il en a confié la gestion à des mains pures, et désignées par l'estime publique. Il méditait une organisation générale qui embrassât toutes les parties du gouvernement, la mort l'a interrompu brusquement au milieu de cet utile projet. Il laisse une mémoire chère à tous les gens de bien : personne ne désirait plus et ne méritait plus d'être aimé. Il s'attachait de plus en plus ses anciens amis, parce qu'ils lui offraient des qualités semblables aux siennes. Leur juste douleur trouvera du moins quelque consolation dans l'estime de l'armée et l'unanimité de nos regrets.

« Réunissez donc tous vos hommages; car vous ne formez qu'une même famille, guerriers, que votre pays a appelés à sa défense; vous tous Français qu'un sort commun rassemble sur cette terre étrangère, vos hommages s'adressent aussi, dans cette journée, aux braves qui, dans les champs de la Syrie, d'Aboukir et d'Héliopolis, ont tourné vers la France leurs derniers regards et leurs dernières pensées.

« Soyez honorés dans ces obsèques, vous qu'une amitié particulière unissait à Kléber, ô Caffarelli! modèle de désintéressement et de vertus, si compatissant pour les autres, si stoïque pour vous-même.

« Et vous, Kléber, objet illustre, et dirai-je infortuné, de cette cérémonie qui n'est suivie d'aucune autre, reposez en paix, ombre magnanime et chérie, au milieu des monumens de la gloire et des arts! habitez une terre depuis si long-temps célèbre; que votre nom s'unisse à ceux de Germanicus, de Titus, de Pompée et de tant de grands capitaines et de sages qui ont laissé, ainsi que vous, dans cette contrée d'immortels souvenirs. »

Un recueillement religieux succéda un instant aux émotions vives et profondes qu'avait produites l'orateur. Les troupes défilèrent ensuite par pelotons, s'arrêtèrent devant le sarcophage, firent une troisième décharge de mousqueterie, pendant que l'artillerie de campagne, celle de la citadelle, des forts et du camp retranché, tiraient également; et, en sortant par la porte de la demi-lune, le cortége reprit le chemin du Kaire jusqu'à l'esplanade du fort de l'Institut, qui avait été désignée pour le lieu du supplice de Soleyman et des trois ulémas [1] ses complices. Tous les assistans se groupèrent autour et au-dessous du monticule sur lequel est placé le fort de l'Institut, attendant l'arrivée des quatre criminels.

Ces malheureux furent tirés du fort où ils étaient renfermés dès le matin, et on leur lut leur sentence de mort sur le seuil de la porte de leur cachot. Cette lecture, faite en langue arabe, jeta les trois ulémas dans l'abattement du désespoir, tandis que Soleyman, au contraire, conservait une attitude calme, imposante et pleine d'assurance. Ces mêmes ulémas s'avancèrent en fondant en larmes, en maudissant la destinée qui

[1] On appelle ainsi les chefs de la loi, les ministres du culte musulman.

1800-an VIII. Egypte.

leur avait fait connaître le jeune Syrien, et ceux qui l'avaient recommandé à leurs soins. Soleyman, soutenu sans doute par ce courage extraordinaire que donne l'exaltation religieuse, ne se montrait étonné que de la pusillanimité de ses compagnons; il les accabla de reproches, et leur dit que son plus grand regret, en quittant la vie, était d'avoir eu pour complices des hommes aussi faibles dans la foi, et aussi peu dignes de l'honneur que le prophète leur avait fait en les associant à lui dans un acte si glorieux pour l'islamisme. Les ulémas répondirent à ces reproches par des soupirs et de nouvelles malédictions. L'exécution commença par eux : ils eurent la tête tranchée sous les yeux mêmes de Soleyman, afin de rendre le supplice de ce dernier plus douloureux encore; mais ce jeune fanatique ne démentit point sa fermeté première; il donna à cet horrible spectacle une attention aussi indifférente que si sa mort n'eût pas dû suivre bientôt celle de ses complices. Quand son tour fut arrivé et qu'on lui eut fait avancer la main sur un brasier ardent pour la brûler, il supporta l'atroce douleur de ce premier supplice sans proférer une seule plainte, les yeux levés vers le ciel, et sans laisser apercevoir sur son visage la moindre trace d'altération. Un accident imprévu put seul lui arracher le cri de la douleur. Pendant que, nouveau Scévola, il laissait brûler son poignet avec une imperturbable tranquillité, un charbon se détache du brasier et roule jusqu'à son coude : Soleyman pousse un cri perçant et demande qu'on lui ôte ce surcroît de douleur; il avait auprès de lui Bartolomeo Serra, dont nous avons déjà parlé : ce chef du corps des mameloucks, suivant les mœurs barbares de l'Orient, avait réclamé et obtenu sans peine l'odieux privilége de présider au supplice des criminels : « Quoi! dit-il avec une amère ironie au jeune Syrien, un homme aussi courageux que toi craint une légère douleur? Qu'est-elle donc auprès de celle que tu éprouves depuis plus

sieurs minutes avec tant d'impassibilité. — Chien d'infidèle, répond Soleyman en regardant son bourreau avec fierté et mépris, sache que tu n'es pas digne de m'adresser la parole! fais ton devoir en silence. La douleur dont je me plains n'était point ordonnée par la sentence que mes juges ont prononcée. » Lorsque les chairs du poignet furent entièrement consumées, Bartolomeo fit tous les apprêts et exécuta le supplice du pal. Les circonstances de ce supplice sont trop révoltantes pour que nous les consignions ici, et cependant celui qui le subissait conservait son inaltérable sang-froid. Quand le pal élevé en l'air fut fixé dans un trou pratiqué d'avance à cet effet, Soleyman, dont la figure se décomposait par les efforts même qu'il faisait pour dissimuler ses tourmens, promena lentement ses regards sur les nombreux spectateurs de son agonie, et prononça à haute voix et très-intelligiblement, en arabe, la profession de foi des musulmans: *Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mohammed* (Mahomet) *est son prophète:* il récita ensuite quelques versets du Coran, et demanda à boire. Un soldat français qui était de faction auprès du pal, et qui paraissait souffrir autant que le patient, allait le satisfaire, lorsque le chef des mameloucks l'arrêta en lui disant: « Gardez-vous-en bien; vous feriez mourir à l'instant ce criminel. » Soleyman resta vivant sur le pal pendant quatre heures, et peut-être cette horrible existence eût-elle été plus prolongée, si, après le départ de Bartolomeo et des autres assistans, un autre factionnaire français, cédant au même sentiment d'humanité qu'avait éprouvé le premier soldat, n'eût pris sur lui, à l'aide d'un vase placé au bout de son fusil, de présenter à boire au malheureux Syrien, qui expira aussitôt qu'il eut avalé la liqueur [1].

1800-an VIII. Égypte.

[1] Le squelette de l'assassin de Kléber, apporté en France lors de l'évacuation de l'Égypte, par le docteur Larrey, fut donné par lui au Muséum d'histoire naturelle du Jardin des plantes. A son inspection, on voit que Soleyman était

1800-an VIII. Egypte. Ainsi fut préparé, consommé et expié un attentat dont les suites furent si fatales à l'établissement des Français en Egypte. Mais la justice des hommes n'avait point atteint le plus grand coupable, et quand l'obscur Soleyman expirait dans les tourmens, le visir, premier moteur du crime, se félicitait à Jaffa du succès de ses machinations, rendait sa faveur à l'aga Ahmed, et le récompensait magnifiquement du meurtre qu'il avait fait commettre. Quel gouvernement que celui où de pareils moyens sont mis en usage; qui, osant avouer les assassins qu'il emploie, les accueille avec la même bienveillance que s'ils eussent sauvé l'état par des voies légitimes !

Nous ne parlerons pas des divagations étranges auxquelles a donné lieu l'assassinat de Kléber. Les soupçons dirigés par la haine et l'esprit de parti doivent s'évanouir devant la procédure de Soleyman, dont les détails prouvent, à n'en pouvoir pas douter, que le grand-visir Jussuf eut la première idée du crime, et la développa dans son appel au fanatisme des musulmans. Toutefois, quelques contemporains n'ont point regardé comme hors de toute vraisemblance la participation d'un agent sur lequel planaient déjà des soupçons mérités. Il pouvait être permis, en effet, de penser que le disciple du fougueux Dundas, dont le nom et les opinions machiavéliques doivent être voués par l'histoire à une triste célébrité, ce Morier, que nous avons déjà signalé, et qui possédait, d'après son propre aveu, toute la confiance du grand-visir, n'était point étranger aux démarches faites par celui-ci pour exciter le zèle fanatique des habitans de la Syrie et de l'Egypte. L'assassinat du général Kléber n'entrait-il point dans cette *ruse de guerre* que le même Morier avait communiquée à sir Sidney Smith, et que le loyal commodore repoussa avec horreur ? Ce

d'une taille médiocre; et, d'après le système du docteur Gall, on remarque sur le crâne de ce jeune Syrien la bosse ou signe proéminent du fanatisme, improprement désigné sous la dénomination de *théosophie*.

n'est point sur de simples conjectures qu'il convient de chercher à résoudre cette question délicate. 1800-an VIII. Egypte.

La suite de notre récit démontrera que le grand-visir Jussuf ne s'était point trompé en jugeant que le meurtre de Kléber serait plus avantageux aux Turcs et à leurs alliés qu'une victoire remportée sur l'armée française. En perdant ce général, la colonie perdit son principal soutien; elle marcha rapidement vers sa décadence sous le commandement de l'homme qui remplaça le vainqueur d'Héliopolis, et ce qui nous reste à retracer de cette expédition d'Egypte, jusque-là si glorieuse, ne sera plus qu'un tableau affligeant des revers que l'impéritie de Menou fit éprouver à la plus vaillante armée des temps modernes.

« Une faute remarquable s'est glissée dans l'impression de la page 179 du tome x de cet ouvrage. A la ligne 18, il faut lire *Beker*, au lieu de *Baker;* et, après ces mots de la même ligne *y fut fait prisonnier,* il convient d'ajouter la note suivante :

« Le général Beker, après avoir enlevé un village dont les Autrichiens venaient de s'emparer, et fait quatre cents prisonniers sur des forces plus que triples des siennes, se trouva en présence d'une double ligne d'infanterie appuyée d'une nombreuse artillerie tirant à mitraille sur les faibles colonnes françaises. La gauche du général Beker était déjà débordée, et sa droite découverte par la retraite qu'opérait à ce moment la division Grenier. Voyant ainsi sa brigade compromise, Beker ordonna la retraite, qui fut exécutée dans le meilleur ordre possible : l'ennemi suivit ce mouvement, en continuant ses feux. Le général français, ayant eu déjà deux chevaux tués sous lui, fut atteint d'un biscaïen dans le bas-

ventre, laissé pour mort sur le champ de bataille, et ramassé par les soins du général autrichien Zopf, qui le fit transporter à son quartier-général, partager son appartement, et panser par le meilleur chirurgien de sa division. C'est ainsi que le général Bcker [1] tomba au pouvoir de l'ennemi. »

[1] Aujourd'hui lieutenant-général du corps royal de l'état-major, comte, etc. etc.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.



